



HAL
open science

L'abbaye des télémythes : techniques, communication et société

Gérard Claisse

► **To cite this version:**

Gérard Claisse. L'abbaye des télémythes : techniques, communication et société. Aléas, 358 p., 1997.
halshs-00196105

HAL Id: halshs-00196105

<https://shs.hal.science/halshs-00196105>

Submitted on 12 Dec 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet ouvrage vous est proposé avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur, ALEAS EDITEUR maîtres des droits. La présente version en PDF est sous le copyright de ALEAS EDITEUR (<http://www.aleas.fr/>) - 1997. Ce document est protégé en vertu de la loi du droit d'auteur.

With the Author and the publisher of the copyright agreement. The present version in PDF is under the copyright of ALEAS EDITEUR (<http://www.aleas.fr/>).

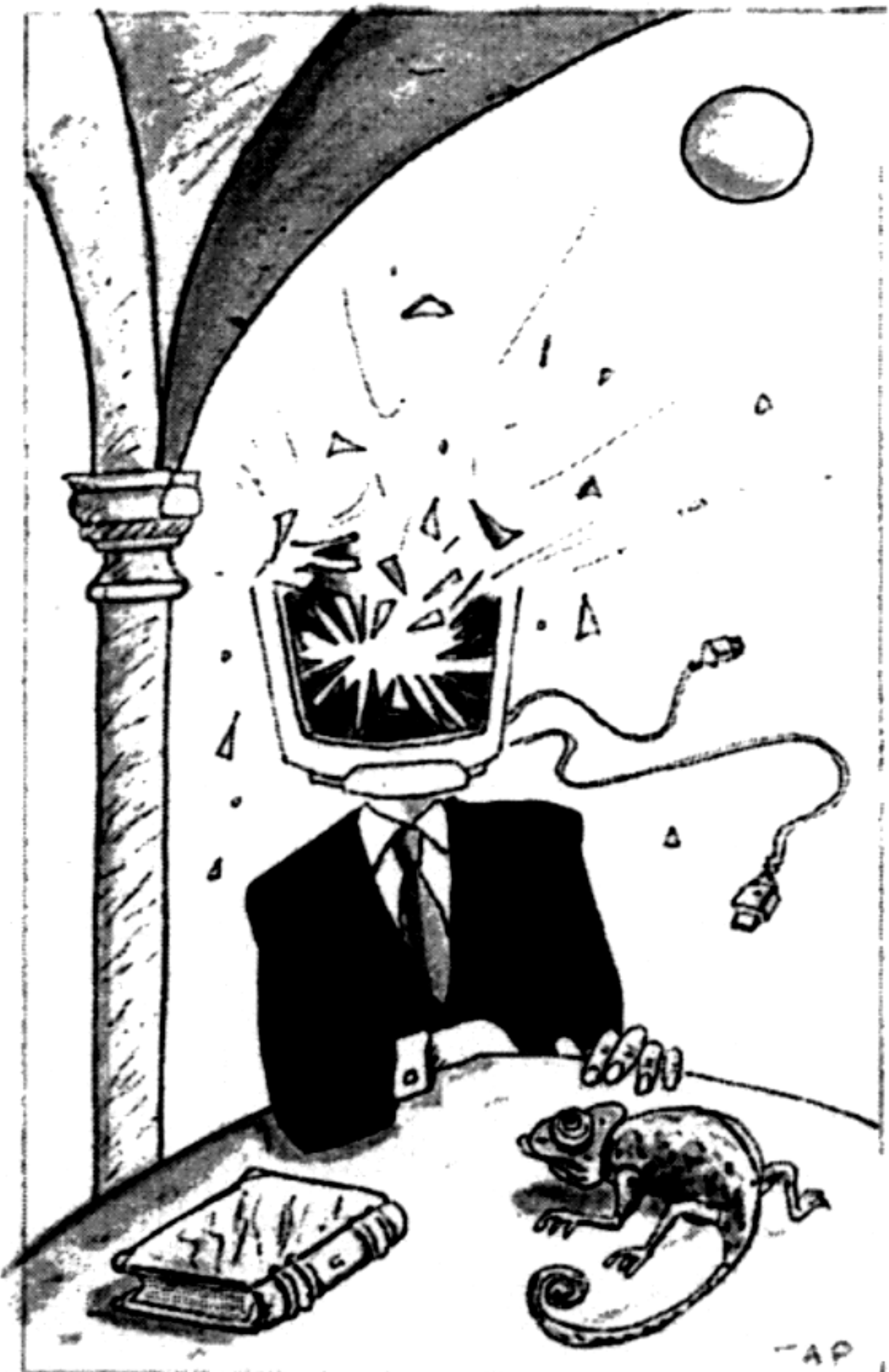
Ce document devrait être référencé de la manière suivante :

CLAISSE Gérard. L'abbaye des télémythes: techniques, communication et société. Lyon : Aléas, 1997, 358 p. ISBN 2-908016-92-3.

Gérard CLAISSE

L'ABBAYE DES TÉLÉMYTHES

*Techniques, Communication
et Société*



ALÉAS

**L'ABBAYE
DES TÉLÉMYTHES**

Gérard CLAISSE

**L'ABBAYE
DES TÉLÉMYTHES**

**Techniques, Communication
et Société**

ISBN 2-908016-92-3

© ALEAS EDITEUR, novembre 1997

Siège social : *Aléas Editeur*, 15 Quai Lassagne - 69001 LYON

Direction : Maurice GLAYMANN et Pascal VERCHERY

l'Ami du Livre, l'Éditeur Audacieux et Sagace

ALÉAS

Sommaire

Le Cameléon	9
Partie 1	
Le mythe de l'ubiquité	29
Chapitre 1 : Le temps réel	41
Chapitre 2 : L'espace invisible	69
Chapitre 3 : L'information transparente	101
Partie 2	
Le mythe de la convivialité	131
Chapitre 1 : La réunion des sujets	141
Chapitre 2 : Le libre échange des paroles	169
Chapitre 3 : La communication des sens	197
Partie 3	
Le mythe du progrès	225
Chapitre 1 : L'île de Computopia	235
Chapitre 2 : La Vallée de L'Eldorado	269
Chapitre 3 : L'Abbaye de Telem	313
L'énigme	347

LE CAMELEON

*« L'information, le plus vicieux
des caméléons conceptuels ¹ »
Heinz von Foerster*

*« En fait, c'est d'une ménagerie
de caméléons vicieux
qu'il faudrait parler ² »
Yves Winkin*

Le caméléon et les Pygmées

Le caméléon est-il vicieux ? Assurément, s'il désigne une personne capable de changer d'avis comme de chemise, de retourner sa veste, de se fondre dans les situations les plus diverses, d'endosser les masques et les personnages de son choix. Vicieux et dangereux, le caméléon l'est à Madagascar et en République Centrafricaine où il est accusé de porter malheur, pire, de rendre aveugle d'un seul coup de langue celui qui s'en approche. Vicieux, dangereux et intraitable est le caméléon pour l'insecte, qui s'aventure en toute sérénité à quelques vingt centimètres de lui.

N'en déplaise aux entomologistes, le spécialiste du caméléon, lui, le décrit comme un animal sympathique, doux, timide, craintif, paisible, d'une constance dans ses comportements et ses actions le confinant au train-train quotidien le plus routinier. Remarquablement agile dans les arbres, le caméléon est d'une lenteur proverbiale ; dès qu'il s'aventure sur la terre ferme, il devient une proie sans défense. Sorte d'antigirouette, le caméléon du spécialiste est une merveille de la nature, doué d'une

1. Cité par E. Morin, *La Méthode, La nature de la nature*, Ed. du Seuil, 1977, p. 290.

2. Y. Winkin, *Communication : le paysage américain des années cinquante*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire critique de la communication*, Tome 1, PUF, 1993, p. 482.

sensibilité, d'une fragilité et d'une vérité existentielle qui forcent la contemplation. N'en déplaise aux Malgaches et aux Centrafricains, les Kabyles et les Andalous, eux, le considèrent comme un porte-bonheur. Chez les Dogon des falaises de Bandiagara au Mali, chez les Bassari du Sénégal, le caméléon est considéré comme un animal primordial qu'ils vénèrent.

Vicieux ou vertueux, dangereux ou fragile, porte-bonheur ou porte-malheur, agile ou penaud, qui est le caméléon ? Comme la plupart des reptiles, le caméléon est un orphelin. Il ne connaîtra ni père, ni mère. Il apprendra la vie et la survie tout seul de manière instinctive. Il lui faudra très vite grimper dans un arbre. N'avançant qu'une patte à la fois, gardant toujours trois pattes au sol, sa marche sur terre le rend trop vulnérable pour qu'il puisse y rester. Une fois dans son arbre, ce «lion qui se traîne à terre» devient un être extraordinaire. Acrobate, il défie les lois de la pesanteur, ignore le haut et le bas, l'envers et l'endroit. Grâce à ses quatre pattes et à sa queue préhensile, il peut ainsi plier son corps aplati dans toutes les positions et assurer toutes ses prises. Ces prouesses acrobatiques, il les doit également à ses deux yeux indépendants montés sur rotule, pivotant latéralement et verticalement ; doué d'une double vision d'aigle, le caméléon peut voir simultanément ici et là, à droite et à gauche, en haut et en bas.

Qu'il remarque un insecte à portée de langue ! le caméléon accroche ses yeux à sa future victime, évalue très précisément la distance qui l'en sépare, se rapproche s'il le faut, s'immobilise. Et le coup part. Instantanément. La langue se détend et s'étend comme un ressort. L'insecte collé au bulbe visqueux est pris au piège. La langue repliée. L'insecte dégusté. Le caméléon ne cessera jamais de grandir tout au long de sa vie ; il lui faudra donc changer de chemise périodiquement. Et cette chemise, cette peau qui change de couleur, est sa parure, sa fierté, sa renommée, sa survie : «Aucun ton franc, brutal (...). Des roses, des mauves, des jaunes très pâles ou subtilement orangés, des bleus délicats, tout cela se mêlant, se substituant mutuellement, s'effaçant après avoir brillé et tournoyant en quelque sorte sur un fond de gris tantôt clair, tantôt sombre, mais toujours avec une science parfaite des effets, et délicieux à voir³.» Science des effets, mais aussi science du camouflage,

3. F. de Miomandre, *Mon caméléon*, Ed. Albin Michel, 1938, cité par M. Déribéré, *Le caméléon, un caprice de la nature*, EREC, 1981, p. 169.

dit-on, tant le caméléon est réputé pour sa capacité à revêtir les couleurs de son environnement immédiat.

Créature magique, le caméléon était tout désigné pour devenir un animal mythique et participer à quelques récits cosmogoniques. Les Pygmées Bambuti de la forêt équatoriale de l'Ituri racontent en ces termes la Création. Au commencement la trinité — Dieu, la Lune et l'Eclair — vivait dans le ciel qui était en bas, tandis que la terre était en haut. Lassé de recevoir en permanence les déchets de la terre qui souillaient ses repas, Dieu, que les Pygmées nomment Aribati, décida de construire le monde à l'envers. La terre fut mise en bas et le ciel en haut. Aribati prit le caméléon, Aruméi, pour animal sacré. Serait-ce parce que le caméléon se tient souvent plus proche de Dieu au sommet de son arbre, ou encore parce que cet acrobate se défie de la pesanteur, ignore le haut et le bas, l'envers et l'endroit ?

Couleur du ciel, vu de terre, couleurs de la terre, vu du ciel, toujours est-il que le caméléon Aruméi coulait des jours paisibles au sommet de l'arbre Tii, lorsqu'il entendit des murmures provenant du tronc. Intrigué, il fendit l'arbre et ce fut un véritable déluge d'eau qui se déversa sur la terre. Avec l'eau apparurent l'homme et la femme qui eurent deux enfants. Le premier à la peau claire fut l'ancêtre des Pygmées, le second à la peau foncée fut le père des Noirs. L'arbre Tii enfanta les arbres et les fruits, et Aruméi les nomma les uns après les autres. Une chèvre céleste fut la génitrice de tous les animaux et Aruméi les nomma tour à tour.

Que vient faire cette histoire de caméléon dans cet ouvrage entièrement consacré à la démythification de ce que d'aucuns nomment «la société de communication» ? Etait-il nécessaire que Yves Winkin, Professeur à l'Université de Liège, débusque une véritable ménagerie de caméléons conceptuels dans les sciences de la communication ? Sans doute ! Mais le hasard d'une rencontre et la force d'un mythe auraient pu suffire à justifier l'intrusion du caméléon dans cette histoire.

Hasard d'une rencontre entre un homme et un caméléon. L'homme est Maurice Déribéré, seul auteur français à avoir consacré récemment un ouvrage à ce «caprice de la nature»⁴. La rencontre, c'est celle qu'il

4. M. Déribéré, *Le caméléon, un caprice de la nature*, EREC, 1981, 200 p.

fait, à la fin des années 1920, avec les caméléons qu'il ramène dans sa chambre, alors qu'il est jeune militaire dans le Rif. Le hasard veut qu'il soit alors chef de poste du central télégraphique de Taza-Girardot, que le tableau de répartition des lignes téléphoniques soit dans sa chambre et qu'il ait décidé d'y héberger une ménagerie de caméléons. Le reste est le fruit de mon imagination trop fortement sollicitée par le soleil du Rif. Je vois une pièce aux murs blancs, des caméléons s'égailler dans le lacis des fils qui aboutissent au central téléphonique, et peu à peu ces as du camouflage devenir fils télégraphiques, puis se fondre dans les fils jusqu'à être eux-mêmes informations qui circulent dans ces fils. Ils sont tout à la fois bit et information de Claude E. Shannon, message et médium de Marshall McLuhan.

Force du mythe de la Création chez les Pygmées de la forêt équatoriale de l'Ituri. Car voilà une cosmogonie qui n'est pas sans évoquer le mythe de la société de communication. Au commencement était un monde à l'envers que l'on appelait la société industrielle ou encore la société de consommation de biens matériels. Ford, la machine mécanique et l'énergie régnaient sans partage sur ce monde. Puis l'énergie vint à manquer, la machine se gripa, la crise était patente. Les déchets de la société industrielle jonchaient le sol. Des champignons atomiques montaient jusqu'aux cieux.

Dieu trouva l'air irrespirable et décida de construire un monde à l'envers. Il délégua sur terre un ange. L'ange prit forme de caméléon. Le caméléon prit place au sommet de l'arbre le plus verdoyant de la vallée de Santa Clara, plus connue de nos jours sous le nom de *Silicon Valley*. Il entendit alors comme un murmure s'échappant du tronc. Il le fendit. Un extraordinaire déluge d'informations se répandit à la surface de la terre. De ce déluge allaient naître un homme nouveau, une femme nouvelle, un nouvel âge. La société industrielle avait été emportée dans ce déluge d'informations, la société de l'intelligence, de la créativité, de la connaissance,... était née. De nouvelles sciences apparurent, le caméléon les nomma. De nouvelles techniques furent développées, le caméléon les étiqueta d'un préfixe *télé-* ou d'un suffixe *-tique*. Depuis ce jour, l'humanité voue un véritable culte à la nouvelle communication.

Le caméléon et la communication

Des siècles pour passer du tam-tam au télégraphe optique. Un siècle pour aller du télégraphe au téléphone. Moins d'un demi siècle pour arriver à la radiodiffusion. Quinze années pour parvenir à la télévision. Moins de dix ans pour passer au premier ordinateur. Nous sommes au lendemain du Big Bang d'Hiroshima, l'ordinateur est un mastodonte, George Anthony Gamow formule l'hypothèse de l'explosion primordiale de l'univers (Big Bang), Johannes von Neumann pense les principes de la programmation, Norbert Wiener fonde la cybernétique, science du contrôle et des communications, Claude E. Shannon formule la théorie de l'information, Heinz von Foerster développe le paradigme de l'auto-organisation, Gregory Bateson crée l'École de Palo Alto, Harold D. Laswell s'interroge sur les processus de communication (qui dit quoi, par quel canal, à qui et avec quel effet ?)...

Nous sommes au début des années 60. Le téléphone se généralise dans la plupart des pays développés ; la France téléphonique se traîne ; la grande majorité des Français attend encore le téléphone tandis qu'une petite minorité attend toujours la tonalité. Pour se reconforter, la télé française prend des couleurs et diffuse, pour assurer sa promotion, un court métrage sur le... caméléon ! L'ordinateur commence à se propager et à se miniaturiser. Après le temps du mastodonte voici venue l'ère des puces. La téléinformatique naît de l'hybridation des techniques de l'informatique et de la transmission. Années 70, le mouvement s'accélère, la miniaturisation n'en finit pas, les gains de capacité de stockage, de traitement et de transmission de l'information sont considérables, les prix baissent, la convergence des techniques de l'informatique, de la télécommunication, et de l'audiovisuel débride la créativité des industriels.

Fin des années 70, le rapport Nora-Minc sur l'informatisation de la société lance le mot télématique, la Direction Générale des Télécommunications lance le Minitel, le Président Valéry Giscard d'Estaing lance un grand débat national, la semaine «*Informatique et Société*» ! Le téléphone est devenu une nécessité, la micro-informatique envahit les entreprises, l'ordinateur domestique fait jouer nos enfants, les réseaux de transmission de données se numérisent, la carte à puce devient fierté nationale, le visiophone est expérimenté, le 3615 de Vélizy nous fait

oublier le 22 à Asnières, les télécopies faxent, les banques de données sont nos cavernes d'Ali Baba, l'intelligence devient artificielle et les systèmes, experts. Télétravail, téléconférence, téléachat, téléenseignement, télédiagnostic, télésurveillance... robotique, bureautique, productique, immotique... interactivité, convivialité, flexibilité, réactivité, réticularité... gonflent nos dictionnaires. Fin des années 80, début des années 90, les techniques deviennent portables, le téléphone se débarrasse de son cordon, l'homme redevient nomade, le terminal se fait multimédia, les disques sont compacts et interactifs, les images s'animent, les autoroutes électroniques se construisent, la réalité devient virtuelle, le Minitel se meurt, vive l'Internet.

Déluge d'innovations, déluge de techniques, déluge de mots ! Sciences et techniques se sont emparées de la communication. Toutes les dimensions de la communication sont explorées par les éternelles nouvelles techniques. Elles sont techniques de production, de stockage, et de transmission de l'information. Elles sont techniques d'interconnexion des hommes entre eux, des machines entre elles ou encore des hommes et des machines. Elles sont techniques de communication de masse (télévision), techniques de communication interpersonnelle (téléphone), techniques de communication de groupe (téléconférence). Elles peuvent tout transmettre, données, voix, images animées, même le toucher, en tout lieu et à tout instant. Comme le caméléon, elles peuvent ou pourraient se conformer à toutes les configurations possibles de la communication.

Déluge d'innovations techniques qu'accompagne la profusion de nouveaux produits et de nouveaux services. Ces marchés sont en pleine expansion. Industriels, marchands, prestataires de services, grands groupes financiers s'y bousculent. Toutes les productions de l'ère industrielle sont revisitées par les techniques électroniques de l'automatisme et de l'intelligence. L'automobile, la route, l'immeuble, le fauteuil, bourrés d'électronique et d'information sont la voiture et la route intelligentes, l'immeuble et le fauteuil intelligents. L'encyclopédie, les jeux, le courrier, la monnaie deviennent électroniques ; le journal, télématique ; la télévision, interactive ; le dialogue, convivial... «Le domaine de la communication a passé un pacte d'allégeance avec la technologie ⁵», écrit Lucien Sfez. Dans le même

5. L. Sfez, *La communication : d'une épistémè à la forme symbolique*, in L. Sfez, G. Coutlée (ss. la dir. de), *Technologies et symboliques de la communication*, Colloque de Cerisy, Presses Universitaires de Grenoble, 1990, p. 14.

temps, le domaine de la communication passe un pacte d'allégeance avec la marchandise.

Déluge de techniques, profusion de marchandises, mais aussi et peut-être surtout pléthore de discours. Pour une fois le cordonnier n'est plus le plus mal chaussé. Publicistes, journalistes, médias, techniciens, ingénieurs, scientifiques, experts, intellectuels, politiciens, se succèdent pour «écrire-parler-déclamer-enchanter-dessiner-imaginer-prévoir-décrire-analyser-promouvoir» les «sciences-et-techniques-de-l'information-et-de-la-communication», ainsi que la nouvelle société dont elles sont censées accoucher : la «société-de-l'information». Spécialistes de la communication et du marketing se relayent pour communiquer sur la nouvelle communication. Le domaine de la communication a ainsi passé un pacte d'auto-glorification avec lui-même.

Déluge de techniques, profusion de marchandises, pléthore de discours se sont échappés de l'arbre des sciences et de la connaissance. Il faut alors faire retour à l'arbre pour constater que les concepts d'information et de communication ont dans le même temps envahi la plupart des disciplines scientifiques et des champs de la connaissance. La science a passé un pacte d'allégeance avec les concepts d'information et de communication.

Information et communication, les plus vicieux des caméléons conceptuels. Concepts envahissants qui à force de se poser partout, de se prêter à toutes les utilisations et à toutes les configurations se laissent submerger par une multitude de définitions. «Il est tellement question de la communication que le champ paraît déjà saturé alors qu'il est pratiquement vide», écrit Jean Baudrillard, qui poursuit : «Il paraît difficile de parler de la communication parce que c'est déjà un stéréotype pur et simple, comme le furent en leur temps la consommation et la production ⁶.» Dans le *Dictionnaire Critique de la Communication* dont il a assuré la direction, Lucien Sfez constate la même dérive : «Tout est communication. On ne peut lui échapper. Toute activité, scientifique ou ordinaire, se situe à l'intérieur d'une enveloppe qui s'appelle communication. (...) La communication va refléter tout le jeu du savoir et des activités. Ses règles seront universelles ⁷.»

6. J. Baudrillard, *La difficulté de parler de la communication*, in F. du Castel, P. Chambat, P. Musso, *L'ordre communicationnel*, CNET-ENST, La Documentation Française, 1989, p. 35.

7. L. Sfez, *Palo Alto, science et société*, in *Dictionnaire Critique de la Communication*, op. cit., p. 505.

On pourrait dire de la communication, presque «maux pour maux», ce qu'écrit Edgar Morin des *maîtres mots*. La communication : un «mot géant» qui embrasse toutes les activités, un «mot hyperdense» portant en lui toutes les significations, un «mot noyau» autour duquel s'organisent les idées et les représentations, un «mot cardinal» permettant de se repérer et de s'orienter, un «mot stratégique», tant l'information est elle-même stratégique. Ces maîtres mots ne sont-ils pas de « plus en plus des mots mystères (que l'on croit explicatifs alors que ce sont eux qui devraient être expliqués), des mots spectres s'imposant comme réalités et masquant alors les choses réelles, des mots pourris (qui ont perdu leur vertu et leur fécondité) ⁸ ? »

Ce concept-caméléon pouvant alternativement désigner une situation, une fonction, une action, un contenu, une relation, une technique, un produit, une science, une théorie, une société, une idéologie, se déclinant au pluriel comme au singulier, ce mot culte, ce mot contenant une valise de définitions, sera également notre maître mot. La tradition scientifique voudrait qu'il soit précisément défini avant que d'en parler. Lorsqu'un adjudant voulut faire passer à mon père l'examen de passage au grade de caporal, il lui posa cette première question : «De quoi est composé un fusil ?» Troufion et cuisinier parmi les cigales, préférant passer son temps à braconner en mer, mon père répondit : «Un fusil est composé de deux parties, mon adjudant : un fu et un sil». Le trou l'hébergea pour quelques jours, puis il fut rendu aux cigales et à son braconnage. Hérité ? le caméléon préférera se promener parmi les définitions, les conceptions, voire les théories, se confondre momentanément avec elles et assumer les inévitables risques de confusion et de contradiction.

A défaut de définition, l'auteur pourrait au moins rattacher son propos à une perspective théorique et à une discipline scientifique. Excès de prétention ou insoutenable légèreté, le caméléon aime braconner dans l'arbre de la connaissance. Il est donc condamné au tir croisé des gardes-chasse qui ne manqueront pas de le surprendre en flagrant délit de lèse-théorie scientifique. A défaut de définition, de théorie, de discipline, il dispose d'un itinéraire, d'une représentation mentale, d'une grille d'analyse l'autorisant à cheminer avec constance au pays de la communication. Cette grille d'analyse va du simple au complexe, du technique au social, des

8. E. Morin, *Pour sortir du XX^e siècle*, Ed. Fernand Nathan, 1981, p. 55.

moyens aux finalités. Elle décompose la communication autour de trois mots clés : transmission, relation et socialisation.

L'analyse du processus de *transmission* mis en œuvre par une situation, une technique, une société de communication sera organisée autour des trois interrogations suivantes : quel est le temps de la transmission, dans quel espace s'effectue-t-elle, quelle est la nature de l'information transmise ? Espace, temps et information seront les trois dimensions de la transmission. Les techniques de communication sont censées introduire de nouveaux rapports au temps, à l'espace et à l'information : *le temps réel*, *l'espace invisible* et *l'information transparente* seront donc les concepts et représentations analysés pour discuter de cette nouvelle transmission. Dans cette approche, les acteurs de la communication sont absents ainsi que les contenus qui s'échangent. Soit une représentation excessivement simplifiée de la communication, assez proche de celle développée dans la théorie shannonienne dite «théorie de l'information», qui est tout au plus une théorie mathématique de la transmission quantitative d'informations.

L'analyse de la *relation* qu'instaure, que nourrit, que met en œuvre toute communication est essentielle si l'on souhaite réintroduire les sujets communicants, les paroles échangées, l'intentionnalité et le sens partagés. La relation sera donc analysée autour des trois questions suivantes : selon quels processus les individus sont-ils réunis pour communiquer, quelles paroles peuvent-ils échanger, quels sens et finalités sont partagés ? Les techniques de communication sont censées démultiplier les possibilités de relation, développer de nouveaux rapports sociaux, favoriser la libre expression et la compréhension mutuelle : *la réunion des sujets*, *le libre échange des paroles* et *la communion des sens* seront les représentations autour desquelles nous discuterons de cette nouvelle relation. Cette approche tourne autour de la conception développée par l'École de Palo Alto qui distingue deux dimensions de la communication : le contenu et la relation ; car il sera bien ici question des contenus échangés, de l'établissement et du développement de relations entre des êtres communicants.

La communication sera enfin analysée comme un processus de *socialisation*, c'est-à-dire d'insertion dans une société et de participation à la transformation de cette société. Car la communication ne saurait être analysée indépendamment des caractéristiques du pays qui la produit et la transforme ; pays à la production duquel et à la transformation duquel elle contribue à son tour. Il se trouve que le pays dont nous parlerons a choisi de se désigner et de s'identifier à la communication : il se nomme pays de la communication. Nous visiterons ce pays en débattant des trois questions suivantes : quels nouveaux rapports entretient la nouvelle société avec les nouvelles sciences et techniques de l'information et de la communication ? quelle est cette nouvelle économie dont la matière première est devenue l'information ? quelle est cette nouvelle cité, cette nouvelle citoyenneté, cette nouvelle communication politique ? Pour répondre à ces questions, nous visiterons trois lieux symboles de ce nouveau pays de la communication : *l'Île de Computopia*, *la vallée de l'Eldorado* et *l'abbaye de Télem*. Nous passerons ainsi de la technique, à l'économie pour terminer par le politique.

L'itinéraire balisé, la grille d'analyse posée, le caméléon pourrait partir en promenade au pays de la communication. Mais cette promenade n'est pas innocente, il souhaite braconner avec un «fu» et un «sil». Il pourrait tirer sur quelques génies chthoniens qui peuplent ce pays mythique.

Le caméléon et le mythe

Pourquoi l'auteur veut-il de sa plume tirer sur les génies chthoniens ? Il nous faut aller au Sénégal, chez les Bassari, pour mieux comprendre ces intentions. Il y a très longtemps, les ancêtres des Bassari vivaient et survivaient comme des êtres primitifs. Les Biyil, génies chthoniens, les observaient et trouvèrent décidément ces humains bien fragiles et bien sauvages. Ils se réunirent alors en assemblée générale afin de désigner un représentant chargé de conseiller et de guider ces sauvages primitifs. A cette fin, le crapaud et le caméléon furent convoqués. Le crapaud arriva le premier devant le conseil ; il avait sauté tout au long du chemin et s'était hâté afin de se présenter devant le conseil des Biyil conquis par tant d'empressement. Bien décidés à le nommer conseiller des humains, ils décidèrent,

malgré tout, d'attendre le caméléon qui se hâtait lentement. Il arriva quelque dix jours plus tard et se présenta devant le conseil qui s'impatientait. Sommé de motiver son retard, le caméléon expliqua qu'il était allé au plus vite, mais avait en chemin traversé des villages où il s'était arrêté pour aider les villageois à enterrer leurs morts, à ramasser leurs récoltes...

Le caméléon parlait ainsi de son voyage, de ses rencontres, des services qu'il avait rendus, et apportait au conseil des Biyil des nouvelles toutes fraîches des villages traversés. Interrogé à son tour sur les nouvelles qu'il rapportait de son voyage, le crapaud n'eut rien à dire ; il avait voyagé le nez dans le guidon, n'avait rien vu, rien entendu. Le conseil nomma alors sans hésiter le caméléon conseiller des humains, persuadé qu'il tenait là un bon ambassadeur à l'écoute des gens, de leurs problèmes, toujours prêt à leur donner un coup de main ⁹.

Au faîte de son arbre de conseiller, le caméléon entendit des murmures et provoqua un déluge de sciences et de techniques de l'information et de la communication, là où le crapaud n'aurait sans doute provoqué qu'un déluge d'eau. Ces murmures étaient ceux des génies chthoniens qui vivaient au creux de l'arbre. Ils donnaient un sens, une intentionnalité aux nouvelles techniques et nouveaux produits qui se répandaient sur le village planétaire. Le caméléon avait été chargé de transmettre ces messages chthoniens aux humains. Ces murmures étaient des mots, des intentions, des projets, des concepts qui s'échappaient à flot continu de l'arbre de la communication : «instantanéité, réactivité, immortalité, proximité, réticularité, incommensurabilité..., liberté, égalité, pluralité, félicité, créativité, communauté..., neutralité, rationalité, modernité, productivité, prospérité, équité...» Ces murmures, ces mots, ces intentions, ces concepts étaient d'une telle beauté, et formaient une telle symphonie, que le caméléon, messenger de l'arbre de la communication, les rassemblait, composait des phrases qui finissaient par former un récit qu'il transmettait aux humains. Ce récit, c'était celui de la Grande Justification du déluge de sciences et techniques de l'information et de la communication, celui de la Création d'un monde nouveau.

Au pied de l'arbre de la communication, vint à passer un homme. Apercevant le caméléon, il s'assit. A la fin du récit, l'homme se leva,

⁹. Ce récit cosmogonique est extrait de Jean Girard, *Les Bassari du Sénégal, fils du caméléon*, Ed. L'Harmattan, 1991.

regarda l'animal, admira sa parure arc-en-ciel, et lui dit : «quel récit magnifique ! les nuances de votre parure et les couleurs de votre récit forment une telle symphonie, permettez-moi de vous féliciter !» A ces mots, le caméléon devint rouge de confusion. Puis l'homme poursuivit, «Permettez que je me présente ! je suis mythologue.» «Mythologue ?» interrogea le caméléon, qui ne comprenant pas devint gris-vert d'interrogation. «Le mythologue, poursuivit l'homme, est celui qui étudie les mythes. Il écoute les récits, les analyse, délaisse les contes, les légendes, les fictions, pour ne s'intéresser qu'aux récits mythiques.» «J'entends bien, mais que pourrait bien avoir à faire un mythologue de mon récit !» s'exclama le caméléon qui redevint vert émeraude de sérénité. «C'est que votre merveilleux récit, dont j'ai admiré le souffle, les nuances, le rythme, n'est ni une légende, ni un conte, ni une fiction. Votre récit est un mythe, un beau mythe, un mythe exemplaire et il y a bien longtemps qu'il ne me fut donné d'entendre un tel récit.» A ces mots, le caméléon, ambassadeur des génies chthoniens auprès des hommes, faillit devenir noir de colère. Bien décidé à confondre le mythologue, il mit l'homme en demeure de lui expliquer ce qu'il appelait un récit mythique. Et l'homme de lui expliquer.

Le mythe est un récit naturalisé, sans auteur ni origine, ayant une triple fonction : explication du monde, justification des valeurs sur lesquelles il repose, compensation des frustrations qu'il engendre. Le mythologue qui ne se déplaçait jamais sans son exemplaire de «*Mythologies*» de Roland Barthes, ouvrit le livre et en lut quelques passages au caméléon. «Le mythe est une parole. (...) le mythe est un système de communication, c'est un message. (...) La mythologie fait partie à la fois de la sémiologie comme science formelle et de l'idéologie comme science historique ; elle étudie des idées-en-forme. (...) Le mythe est un système sémiologique second. (...) il est une seconde langue dans laquelle on parle de la première ¹⁰.»

Le mythologue posa son livre et poursuivit à l'adresse du caméléon. Votre récit est une communication sur la communication, c'est un second langage dans lequel vous parlez du premier. Par exemple, vous dites «ceci est une nouvelle technique de télécommunication». Cette affirmation contient un signifiant «nouvelle technique de télécommunication» et un signifié «ceci est une nouvelle technique qui permet

10. R. Barthes, *Mythologies*, Ed. du Seuil, 1957, pp. 193-200.

de transmettre l'information en temps réel et à distance». Le récit mythologique va s'emparer de la signification (signifiant et signifié) de ce système sémiologique premier, la transformer en signifiant de second rang — *la forme* — chargé d'exprimer un signifié de second rang — *le sens* — constitué d'intentions ou de concepts «instantanéité et proximité», qui formeront une nouvelle signification «ceci est une technique de l'instantanéité et de la proximité» ou mieux encore «ceci est une société de l'instantanéité, un village planétaire».

Le mythologue demanda alors au caméléon de méditer l'hypothèse suivante : l'arbre des sciences et techniques de la communication, n'était-il pas *la forme*, les murmures incessants des génies chthoniens, *le sens* ou le *concept*, et son récit éloquent, parlant de l'arbre et se nourrissant des murmures, *le mythe* ? Pendant que le caméléon méditait, il ouvrit le livre et poursuivit sa lecture : «le mythe ne cache rien : sa fonction est de déformer, non de faire disparaître. (...) Le mythe est une *valeur*, il n'a pas la vérité pour sanction (...) il lui suffit que son signifiant ait deux faces pour disposer d'un ailleurs : le sens est toujours là pour *présenter* la forme ; la forme est toujours là pour *distancer* le fond. (...) Nous sommes ici au principe même du mythe : il transforme l'histoire en nature. (...) C'est pour cela que le mythe est vécu comme une parole innocente : non parce que ses intentions sont cachées : si elles étaient cachées elles ne pourraient être efficaces ; mais parce qu'elles sont naturalisées ¹¹.» En entendant ces paroles, le caméléon fut réconforté, il avait cru que le mythologue l'accusait de jouer un double jeu, d'être un menteur éhonté et lui demandait des aveux. Voyant le caméléon reprendre quelques couleurs, le mythologue poussa son avantage et expliqua au caméléon qu'il n'était qu'une victime bien innocente de ce principe de naturalisation.

Le caméléon commençait à comprendre le mythologue. Soudain, il devint multicolore. Il avait enfin trouvé l'erreur du mythologue. Il entreprit de la lui expliquer. Car le caméléon avait connu ce monde à l'envers, ce monde où l'homme avait enchanté la nature à défaut de pouvoir se l'expliquer, ce monde où l'homme s'était abîmé dans la mythologie. Mais ce monde avait changé, la science et la technique s'étaient employées à le remettre à l'endroit. Il expliqua alors au mythologue qu'il se trompait de monde, que ses outils dataient d'un autre temps, que l'arbre de la

11. *Ibid.*, pp. 207-217.

connaissance sur lequel il se trouvait était entièrement dévoué à une entreprise de désenchantement et de démythification du réel. Il lui parla du siècle des Lumières, des fabuleuses découvertes scientifiques et techniques ; il lui parla à nouveau des nouvelles sciences et techniques de l'information et de la communication, et prit soin de changer de mots. Il lui parla des sciences et techniques de la transparence, de l'intelligence, de la connaissance, de la conscience... A ces mots, le mythologue sourit. Il expliqua au caméléon que le récit sur la science et la technique qu'il venait de lui déclamer était également un récit mythique, un récit sur le réenchantement du réel désenchanté par des discours sur les sciences et techniques. Il lui expliqua que l'homme ne pouvait se passer des mythes, qu'il ne pouvait vivre dans un réel désenchanté, «dans un pur réel débarrassé des mythes, car alors ce réel s'effondrerait¹²» : le mythe scientifique est le mythe que s'est donné l'humanité pour réenchanter le réel, le mythe des sciences et techniques de la communication est la forme que prend ce mythe en cette fin de siècle.

Sur ces paroles, le mythologue poursuivit son chemin, laissant le caméléon à son désarroi. Seul, le caméléon regarda son arbre d'un autre œil et écouta les murmures d'une autre oreille. Ce qu'il vit et entendit alors répondait trait pour trait aux sept figures du récit mythique que lui avaient enseignées le mythologue avant de partir : la vaccine, la privation d'Histoire, l'identification, la tautologie, le ninisme, la quantification de la qualité, le constat¹³.

La *vaccine*, ou le traitement homéopathique du mythe, est cette capacité du récit mythique à reconnaître, mais à dose homéopathique, que la réalité observée n'est pas toujours aussi enchantée que le mythe la notifie : reconnaître certains risques technologiques par exemple. La *privation d'Histoire* est cette capacité du mythe à développer son récit sur un réel sans Histoire, sans origine : le réel est, la société de communication est, puisque les techniques de communication sont. Qu'aurait à dire l'Histoire de cela ? L'*identification*, c'est le processus par lequel le récitant et le consommateur du mythe s'identifient comme *alter ego* : les techniques de communication sont pour tout le monde ; chacun et quiconque sera un nomade branché en

12. E. Morin, *op. cit.*, p. 79.

13. R. Barthes, *op. cit.*, pp. 236-244.

permanence avec le monde. La *tautologie* est la figure mythique qui consiste à définir le même par le même : le mythe de la communication est truffé de tautologies ; la formulation «société de communication» est une figure emblématique de cette tautologie. Le *ninisme* est le processus par lequel le mythe rejette les excès dans lesquels pourraient s'abîmer les intentions du récit et en procure une version équilibrée : le mythe de la communication rejette le syndrome de *Big Brother* et le syndrome de l'anarchie électronique pour exposer la figure plus équilibrée de la nouvelle agora électronique. La *quantification de la qualité*, car le mythe moderne se nourrit de données, de statistiques, et d'illustrations logico-mathématiques : le mythe de la communication en est l'un des fleurons. Enfin, *le constat* ou encore la figure «proverbiale» du mythe : les formules «société de communication, village planétaire, intelligence artificielle, démocratie électronique...» participent de cette figure ; les slogans publicitaires vantant les vertus de ces nouvelles techniques en sont une autre forme.

Voilà pourquoi le caméléon s'était décidé à partir chasser les génies chthoniens qui murmuraient dans son arbre. Ce n'est qu'à regret qu'il aurait changé d'itinéraire pour cette nouvelle promenade, car il est d'une constance malade. Il décida qu'il n'en changerait pas. Il parcourrait l'arbre de la communication en ses trois dimensions : la transmission, la relation et la socialisation. Ce faisant, il s'aperçut qu'il parcourrait simultanément le mythe de la communication en ses trois dimensions : *le mythe de l'ubiquité*, *le mythe de la convivialité*, *le mythe du progrès*. L'ubiquité n'était-elle pas la figure mythique de la transmission (temps réel, espace invisible, information transparente) ? la convivialité, la figure mythique de la relation (réunion des sujets, libre échange des paroles, communion des sens) ? le progrès, la figure mythique de la socialisation (Ile de Computopia, vallée de l'Eldorado, abbaye de Télem) ?

Le caméléon et l'abbaye

Le caméléon connaissait son itinéraire et l'objectif de sa randonnée : démythifier la communication, démythifier la société de communication. Il connaissait sa destination finale, l'abbaye de Télem, qui symbolise ces hauts lieux de la production et de la diffusion des connaissances que furent les monastères. Il était bien décidé à ne pas se

laisser fasciner par les techniques de l'ubiquité qui le pressaient de s'y rendre dans l'instant. Mais d'autres pièges l'attendaient au cours de son entreprise de démythification, il lui faudrait s'en méfier tout au long du parcours. Il lui fallait également s'armer d'un «fu» et d'un «sil» adapté à la chasse aux mythes. Il lui fallait enfin décider préalablement de quelle manière il organiserait et formulerait le récit de sa randonnée au pays du mythe de la communication.

Trois pièges l'attendaient. Ces pièges sont ceux dans lesquels peuvent s'abîmer toute entreprise de démythification. Un philosophe italien Gianni Vattimo l'avait mis en garde. Ces trois pièges il les dénommait : l'archaïsme, le relativisme culturel, la rationalité limitée¹⁴. *L'archaïsme* est l'entreprise de démythification qui consisterait, pour désenchanter le réel présent ou à venir, à réenchanter le passé. Ayant une conscience aiguë des dangers idéologiques d'une telle attitude, le caméléon se promet de ne jamais s'y abandonner, quand bien même, parfois, la nostalgie pointerait le bout de son nez.

Le relativisme culturel guette l'entreprise de démythification qui énoncerait l'équivalence des croyances mythiques et des savoirs scientifiques sous le prétexte que chaque culture développe ses propres mythes. Le savoir scientifique serait ainsi le mythe contemporain des sociétés modernes. Pour éviter de tomber dans ce piège, il prit la précaution de ne s'attaquer qu'exceptionnellement au savoir scientifique en tant que tel, et de réserver ses assauts sur les discours, les savoirs scientifiques et techniques, qui sont bien cette seconde langue qui parle de la première. Que des scientifiques soient des acteurs essentiels de ce double langage n'est que la manifestation de la confusion qu'ils instaurent entre savoir scientifique et croyance mythique.

La rationalité limitée ou l'irrationalité tempérée est l'attitude qui consisterait à démythifier le mythe, scientifique par exemple, en lui opposant un récit mythique sous prétexte que la narration est mieux à même de rendre compte de certaines dimensions de l'expérience sensible. Le caméléon souhaiterait éviter ce piège. Il lui semble qu'en s'attaquant d'emblée à la narration, par exemple au discours sur les sciences et les techniques, il contourne ce piège. Il lui semble surtout qu'en postulant d'emblée une «multi-rationalité» scientifique qu'il

14. G. Vattimo, *La société transparente*, Ed. Desclée de Brouwer, 1990, pp. 43-61.

oppose à la «mono-rationalité¹⁵» mécanique et logico-mathématique, dans laquelle certains veulent enfermer la science, il donne droit de cité à d'autres modes d'expression de la rationalité scientifique, au sein de laquelle la narration occupe une place de choix.

Le caméléon avait la ferme intention d'éviter ces pièges. Parfois les émotions aveugleront ses fermes résolutions. Car le caméléon est un être émotif, craintif et fragile. Il lui fallait donc être armé pour partir dans cette entreprise de démythification du mythe de la communication. Le mythologue avait déposé au pied de l'arbre deux armes pour aider le caméléon : un «fu» et un «sil». Le «fu», lui avait-il expliqué, est l'une des meilleures armes contre le mythe : mythifier le mythe ; «produire un mythe artificiel : et ce mythe reconstitué sera une véritable mythologie. Puisque le mythe vole du langage, pourquoi ne pas voler le mythe¹⁶ ?», avait-il ajouté. Et le caméléon comprit qu'il lui faudrait ainsi réenchanter le mythe, afin de le caricaturer, de sacraliser son récit, de réenchanter le «réel réenchanté».

Le «sil» est la seconde arme que lui légua le mythologue. Le mythe, lui avait-il appris, «est une parole dépolitisée¹⁷». Le «sil à lunette» devait lui permettre de repérer l'idéologie, le système «d'idées-en-forme», le système de passions, de croyances et d'intérêts que véhiculait le mythe. Cette arme lui fut d'autant plus utile que ce pays de la communication se présentait à lui comme un pays dans lequel les idéologies avaient été rangées au musée de l'Histoire pour cause d'archaïsme. Aidé de cette lunette, le caméléon identifia, deux idéologies omniprésentes en ce pays de la communication. La première, celle qui consiste à confondre les moyens et les fins, à instrumentaliser et rationaliser l'ensemble des activités humaines, et à en induire un monde meilleur, il la nomma l'idéologie technicienne. La seconde, celle qui consiste à transformer l'ensemble des productions humaines en marchandises, à naturaliser l'économie capitaliste de marché, et à en induire un optimum de prospérité et d'équité, il la nomma l'idéologie de l'économisme libéral. S'il lui arrivait parfois de fixer ses deux yeux dans la même direction, il voyait clairement ces deux idéologies se confondre, se

15. Expressions empruntées à L. Sfez, in *Critique de la décision*, Presses de la Fondation Nationale des sciences politiques, 4^e édition, 1992, 571 p.

16. R. Barthes, *op. cit.*, p. 222.

17. *Ibid.*, p. 229.

nourrir l'une et l'autre, ou se cacher l'une derrière l'autre. Il lui fallait donc opposer au récit mythique dépolitisé un discours idéologique.

Le caméléon partit ainsi armé à la chasse au mythe de la société de communication. Il rendrait compte successivement de son itinéraire dans les trois dimensions de la communication (transmission, relation, socialisation) correspondant à trois mythes constitutifs de l'utopie de la communication (l'ubiquité, la convivialité, le progrès). Afin d'introduire chacun de ces mythes, il commencerait par mythifier le mythe. Pour ce faire, il utiliserait le mythe chrétien, car il était convaincu de trouver présence de traces, de séquelles, de déformations de ce mythe dans le mythe de la communication : il ne fallait pas priver le mythe lui-même de toute histoire. La *quête de Dieu* pour le mythe de l'ubiquité, la *quête du Verbe* pour le mythe de la convivialité, la *quête du Paradis* pour le mythe du progrès, seraient ses entreprises de mythification du mythe, ses entreprises de mise en «résonance» et «d'amplification» réciproques du discours scientifique et du discours théologique, selon les termes d'Ilya Prigogine et d'Isabelle Stengers¹⁸.

Assumant cet héritage culturel de la Trinité qui convient à sa forme de pensée, le caméléon décida d'organiser le récit de chaque mythe autour de trois figures. Par exemple le *mythe de l'ubiquité* serait décomposé autour de ses trois figures principales : le temps réel, l'espace invisible et l'information transparente. Pour chacune de ces figures il organisa son récit en deux temps. Un premier temps pour dire le mythe, ou plus exactement décrire la figure du mythe, ce qui est une manière d'expliquer comment il est construit et organisé. Pour dire chaque figure du mythe il organisa son récit autour de trois mots-clés, trois concepts, ou trois intentions correspondant en quelque sorte au signifié de la figure mythique analysée. C'est ainsi que pour dire la figure du *temps réel*, il utilisa les trois mots-clés suivants : instantanéité, réactivité et immortalité. Un second temps pour casser le mythe, en débusquer et en expliquer les réductions, les falsifications, les simplifications, les impostures, lui-même organisé autour de l'analyse de trois d'entre elles.

Le récit que rapporta le caméléon de son voyage au pays du mythe de la communication est lui-même une communication. Il voulait que

cette communication et ce récit soient porteurs, non seulement en son sens, mais aussi en sa forme de sa conception de la communication. C'est le sens qu'il donna aux nombreuses histoires métaphoriques qui émaillent son récit. Puisées dans la littérature, la science-fiction, ou imaginées par le caméléon, ces histoires parlent, quant au fond, du mythe de la communication et sont, quant à la forme, une communication sur la communication, un acte de résistance à la réduction de la communication à ses simples dimensions analytiques, logiques, démonstratives, digitales. Ces histoires qui sollicitent l'imaginaire succèdent aux messages publicitaires placardés en ouverture de chaque chapitre. Ces messages publicitaires, de l'opérateur France Télécom, font également appel à l'imaginaire. Ils symbolisent ici la communication publicitaire, la «pute carnavalesque» de la *com*, l'arraisonnement de la communication par sa technicisation et sa marchandisation.

18. I. Prigogine, I. Stengers, *La nouvelle alliance*, Ed. Gallimard, Folio Essais, 1986, pp. 84-85.

Partie I

LE MYTHE DE L'UBIQUITE

*«La quatrième dimension :
Vivre tout l'espace en même temps»
(Campagne publicitaire.
France Télécom, 1988)*

La quête de Dieu

«A 3 h 30 du matin la nuit du 5 Juin 1992, le principal télépathe du système solaire disparaît de la carte dans les bureaux de Runciter Associates à New York¹.» Les Télépathes et Psis sont employés par la compagnie Hollis qui utilise de leurs pouvoirs (lire dans les pensées, prévoir le futur) pour infiltrer les organisations et en prendre le contrôle. Pour s'en protéger, les entreprises louent les services de neutralisateurs. Runciter Associates est l'une des sociétés de neutralisateurs parmi les plus réputées.

Depuis quelque mois, les disparitions de Psis s'accroissent, laissant présager le pire. Le pire se prépare sans doute sur la Lune au sein de la compagnie Stanton Mick qui travaille, dans le plus grand secret, à la mise au point d'un système de propulsion de masse interstellaire révolutionnaire, qui rendrait possible la colonisation de l'univers. Au cours des derniers mois, la présence de Psis a été détectée parmi les employés. Il semble même qu'ils se soient infiltrés en nombre. C'est ainsi que Runciter Associates est sollicité afin d'identifier et de neutraliser ces agents de la société Hollis.

Dépêchés en nombre sur la Lune, les anti-Psis, sous la direction de leur patron, Glen Runciter, et de Joe Chip, testeur électronique, s'attachent les services d'une nouvelle recrue, Pat Conley, au pouvoir jusqu'alors méconnu, puisqu'elle peut modifier le passé, et par là le présent et le futur.

1. P.K. Dick, *Ubik*, Ed. Laffont, 1970, p.5.

En débarquant sur la Lune, cette armada d'anti-Psis sur le qui vive est victime d'un guet-apens monté de toutes pièces par les Psis. Une bombe explose ; Glen Runciter semble en être la seule victime ; à moins que ce ne soit le seul survivant ?

Placé dans une capsule cryonique, le corps de Glen Runciter sera transporté au Moratorium des Frères Bien-Aimés à Zurich, où son esprit sera maintenu en semi-vie. Mais la vie de Joe Chip devient décidément bien étrange... Cigarettes desséchées, annuaire périmé, monnaie démodée, denrées putréfiées, journaux antidadés..., Joe Chip est aspiré dans une spirale cumulative de régression temporelle, qui semble être l'œuvre de Pat Conley. Ce brouillage du temps serait encore supportable, si certains des employés de Runciter Associates ne commençaient à mourir de bien curieuse façon. Pour échapper à la mort, échapper à cette régression temporelle, le nom d'un remède miracle lui sera communiqué par Glen Runciter : Ubik.

La quête d'Ubik va alors mobiliser toute l'énergie déclinante de Joe Chip. Où trouver ce produit miracle dont la publicité vante les mérites en ouverture de chaque chapitre du roman de Philip K. Dick ? Elixir de jeunesse, baume, cire, boisson, lame de rasoir, soutien-gorge, crème revitalisante, déodorant..., Ubik est le produit du bien-être qui apporte vitalité, opulence et sérénité. Qu'est donc ou qui est donc Ubik que recherche désespérément Joe Chip à travers l'espace et la régression temporelle dont le monde et lui-même sont victimes. L'ouverture du dernier chapitre du roman livrera la clef de l'énigme :

« Je suis Ubik.

Avant que l'univers soit, je suis.

J'ai fait les soleils.

J'ai fait les mondes.

J'ai créé les êtres vivants et les lieux qu'ils habitent ;

Je les y ai transportés, je les y ai placés.

Ils vont où je veux, ils font ce que je dis.

Je suis le mot et mon nom n'est jamais prononcé,

Le nom qui n'est connu de personne.

Je suis appelé Ubik, mais ce n'est pas mon nom.

Je suis.

Je serai toujours². »

2. P.K. Dick, *op. cit.*, p. 249.

Dans cette quatrième dimension de la régression temporelle, où tous les repérages de l'espace et du temps se brouillent, où les vivants s'entretiennent avec les morts, sans que ni vivants et ni morts ne sachent véritablement qui est vivant ou mort, la quête d'Ubik, la quête de l'ubiquité n'est rien d'autre que la quête de Dieu.

L'ubiquité, cet attribut de Dieu omniprésent et omniscient, est un thème récurrent dans les romans de science-fiction. Que Dieu ait créé l'univers, Adam et Eve, la pomme et le serpent, voilà une fiction, un conte, qu'enfant je n'eus guère de mal à admettre tant il me permettait de trouver une explication au dilemme de l'œuf et de la poule, à la question de la Création, et d'échapper ou de me protéger inconsciemment de l'idée de mort. Mais la figure de Dieu qui me fascinait et me dérangeait avant tout c'étaient son omniprésence et son omniscience. Qu'il puisse tout voir, tout savoir, en tout lieu et en tout temps de ma vie, de mes actes, de mes pensées et simultanément de toute vie, de tout acte et de toute pensée, voilà indéniablement ce qui qualifiait, ce qui différenciait Dieu, cet être omnipotent, du petit doigt rapporteur de ma mère.

Cette fascination ancestrale des hommes pour l'ubiquité, est sans doute le reflet de leur fascination pour Dieu. Leur quête de l'ubiquité est peut-être tout autant l'expression de leur quête de Dieu, que de leur désir de se rapprocher de Dieu, voire de se déifier. La quatrième dimension que nous donne à visualiser France Télécom dans sa publicité «Vivre tout l'espace en même temps» est une représentation de l'Ether, du Ciel, où résident Dieu et le Père Noël.

Cette quête de l'ubiquité par l'humanité fut d'abord spirituelle puis militaire. Elle est aujourd'hui principalement d'ordre technico-économique, les techniques modernes de communication devenant la clef de la compétitivité, de la conquête de nouveaux marchés, de la richesse des nations. Le mythe de l'ubiquité a ainsi parcouru les siècles de l'ordre divin, puis ceux de l'ordre militaire, jusqu'à imprégner ceux de l'ordre marchand.

Cette recherche technico-économique de l'ubiquité commence il y a très longtemps par la lente domestication de l'énergie à des fins de production de moyens de transports de plus en plus rapides, permettant d'être ici et ailleurs, non pas en même temps, mais dans le même mois, puis dans la même semaine, puis dans la même journée, puis dans la

même demi-journée... C'est la quête de la vitesse qui s'accélérera à partir du XIX^e siècle pour franchir le mur du son en 1947. La vitesse, première approximation de l'ubiquité, cédera la place à l'omniprésence avec la domestication de l'énergie électrique. La lumière produite par l'électricité devient représentation de l'ubiquité, comme la Lumière qui éclaire les consciences est manifestation ou représentation de Dieu sur terre. Mais cette ubiquité n'est qu'énergétique. Avec le télégraphe électrique, les électrons deviennent pensants ; ce sont des messagers qui transportent de l'information ; l'ubiquité devient énergétique et informationnelle ; mais cette ubiquité, qui reste l'apanage de quelques initiés, est décidément de style trop télégraphique. La radio et la télévision lui donneront voix et visage, mais encore une fois seules quelques stars du petit écran, pourront jouir de ce don divin enfin domestiqué. La démocratisation de l'ubiquité se fera par la démocratisation du téléphone. Avec le téléphone, avec France Télécom, l'humanité entre dans la quatrième dimension : quiconque peut communiquer instantanément avec quiconque à tout moment et en tout lieu. L'homme s'est créé une prothèse technique à l'image de Dieu et de la Sainte Trinité : éternité, incommensurabilité, conscience suprême.

La trinité des temps modernes tourne autour des trois mêmes concepts : temps, espace et information. L'ubiquité de la société moderne, c'est être présent, partout, en même temps. «*En même temps*» nous renvoie aux notions d'immédiateté, d'instantanéité, de temps réel. «*Partout*», nous conduit aux frontières de l'espace sans distance, du village global, du non-lieu. «*Etre présent*», nous rappelle les idées d'existence, de rencontre, de communication, d'information. Les figures de l'ubiquité des temps modernes sont le temps réel, l'espace invisible, et l'information transparente. La trinité télématique, comme mariage des techniques de l'informatique, de l'audiovisuel et des télécommunications, devient la représentation technologique, à défaut d'être théologique, le *Deus ex machina* de l'ubiquité.

S'il advenait que les détours par la fiction et la théologie de mon enfance soient récusés par des esprits en mal de rationalité scientifique et technique, trois autres détours (historique, technologique et théorique) peuvent être empruntés pour illustrer la permanence du mythe de l'ubiquité dans l'imaginaire et les représentations.

Le détour historique, nous conduit au cœur des tourmentes de la révolution française, prétexte à évoquer le statut du temps, de l'espace et de l'information lors des grands bouleversements historiques. Patrice Flichy nous invite à ce détour dans son «*Histoire de la communication moderne*³». Il dissèque dans un premier temps les interrelations entre la naissance de l'Etat moderne, conformément à l'idéologie universaliste des Lumières, et le développement du télégraphe optique de Chappe. Bâtir et protéger cette République une et indivisible, suppose de multiples réformes permettant une intégration et une normalisation du territoire national. L'invention de Claude Chappe s'imposera sans grande difficulté comme l'un des piliers, l'une des tours de contrôle de ce nouvel édifice. Claude Chappe écrit : «L'établissement du télégraphe est en effet la meilleure réponse aux publicistes qui pensent que la France est trop étendue pour former une République⁴.» Le Montagnard Bertrand Barère de Vieuzac, membre du Comité de salut public, s'adressant à la Convention reprend comme en écho : «par cette invention les distances des lieux s'évanouissent en quelque sorte... c'est un moyen qui tend à consolider l'unité de la République par la liaison intime et subite qu'il donne à toutes les parties⁵.»

Le télégraphe de Chappe, pensé exclusivement comme outil de la communication d'Etat, qu'elle soit politique ou militaire, est donc censé consolider l'omnipotence de l'Etat révolutionnaire en lui assurant omniprésence et omniscience. Grâce au télégraphe l'Etat devient ubiqué. Les tours du télégraphe symbolisent la puissance et l'omniprésence de l'Etat jacobin sur les particularismes locaux. Quelques années plus tard, à quelques milliers de kilomètres, le télégraphe électrique se verra attribuer un rôle similaire dans le processus d'unification du territoire américain.

Pour que l'Etat français soit présent en tout lieu et à tout instant, la République naissante s'est dotée d'une nouvelle organisation spatiale (découpage départemental) et temporelle (calendrier révolutionnaire), d'une codification renouvelée de la communication et d'une technique dont les tours symbolisent cette présence en lieu et place de l'édifice religieux. La séparation de l'Eglise et de l'Etat trouve dans la lisibilité verticale des tours et des clochers une nouvelle inscription territoriale.

3. P. Flichy, *Une histoire de la communication moderne : espace public et vie privée*, Ed. La Découverte, 1991, 281 p.

4. Courrier cité par P. Flichy, *op. cit.*, p.20.

5. Cité par P. Flichy, *op. cit.*, p. 21.

Plus généralement, la plupart des totalitarismes se sont dotés de réformes révolutionnaires de l'organisation du temps, de l'espace et de l'information. Le roman de Georges Orwell *1984*⁶, qui est tout autant un chef-d'œuvre de science fiction qu'un roman majeur sur le totalitarisme, décortique avec beaucoup d'acuité les mécanismes affectant l'organisation du temps, de l'espace et de l'information afin d'assurer l'omniprésence du pouvoir absolu. Le télégraphe de Chappe et la Pravda réunis s'y nomment *Big Brother*, autre tour, autre clocher, autre *Big Ben*, autre Tour Eiffel, au pied de laquelle Georges Orwell dût méditer de longues heures lorsqu'il clochardisait à Paris à la fin des années 20.

Le mythe de l'ubiquité est également présent au cœur des discours sur la technique, *des technologies*. Ce détour, nous amène au milieu des années 70, en pleine turbulence économique. Le prix du baril de pétrole brut vient de quadrupler, l'inflation galopante s'installe, le système monétaire international est secoué de toute part, la récession s'internationalise, le chômage commence à faire des ravages, les investissements publics et privés s'effondrent, les villes sont en crise, la congestion de la circulation paralyse les centres, la consommation des ménages se ralentit. Le constat est clair : depuis la fin des années 60, les réserves de gain de productivité se tarissent, les normes de consommation des ménages évoluent, les économies deviennent interdépendantes, les ingrédients qui ont fait le bonheur des Trente Glorieuses ont vécu. Il faut dénicher de nouveaux ingrédients, de nouveaux lieux d'accumulation du capital, renouveler les normes de consommation, prospecter de nouveaux gisements de productivité. Quand les yeux des places financières internationales, des politiques, des diplomates et des économistes ne sont pas rivés sur les cours du baril de pétrole brut, du Dollar et des matières premières, ils se tournent vers le cours sinusoïdal de l'histoire économique de Kondratieff, guettant l'ingrédient moteur qui, après la machine à vapeur, le chemin de fer, l'électricité, l'automobile, la chimie, permettra d'amorcer la reprise, de renouer avec la phase ascendante du cycle. Tous les experts s'accordent alors pour désigner deux filières techniques autour desquelles penser des stratégies de sortie de crise : la filière des biotechnologies et la filière électronique.

6. G. Orwell, *1984*, Ed. Gallimard, 1950, 439 p.

Ces deux filières aux disciplines, aux techniques, aux industriels, aux marchés que rien ne semble rapprocher, sont à la réflexion intimement immergées dans un même paradigme où le couple «énergie-information» est omniprésent et dont le leitmotiv, emprunté au titre d'un article de Jacques Attali paru en février 74 dans le quotidien *Le Monde*, pourrait être : «Un substitut à l'énergie : la communication⁷» Le biologiste Joël de Rosnay énonce ainsi les principaux apports de la biologie à l'économie : «l'économie des systèmes biologiques commence à être bien connue, c'est la gestion d'un patrimoine énergétique et la judicieuse utilisation de l'information pour organiser cette énergie en produit directement utilisable par la cellule⁸.» L'économiste Jacques Attali souligne que l'usage de l'information peut réduire les besoins en énergie nécessaires au développement social moderne ; «plus encore, poursuit-il, il est possible de remplacer des échanges marchands d'énergie, en usages marchands ou non d'information⁹.» L'économie industrielle principalement énergétique des Trente Glorieuses agonise, que vive pour toujours l'économie immatérielle, l'économie tertiaire principalement informationnelle. Pour toujours, nous dit E.B. Parker, car «avec l'ère informationnelle une croissance économique illimitée est théoriquement possible, même si un état stationnaire de croissance zéro est atteint dans la production de l'énergie, des biens et services matériels, dans la mesure où l'utilisation continue de l'information pourrait induire une utilisation plus efficace de l'énergie disponible¹⁰.»

Après celle de la machine à vapeur et celle de l'électricité, la troisième révolution technologique est donc en marche. En pleine crise économique, que d'aucuns réduisent à une crise énergétique, cette révolution informationnelle nous replonge au cœur du mythe de l'ubiquité. Qu'il s'agisse de réduire la facture pétrolière de la Nation, de résoudre la congestion de la circulation, de revitaliser les centre-villes, d'assurer le développement économique des régions enclavées, de

7. *Le Monde* du 22 février 1974.

8. J. de Rosnay, *La physis sociale : de la bioénergétique à l'écoénergétique*, Communications, vol. 22, p.41.

9. J. Attali, in *Le Monde* du 22 février 1974.

10. E.B. Parker, *Social implications of computer/telecoms systems*, Telecommunications policy, déc. 1976.

décentraliser et de déconcentrer les activités économiques, culturelles et sociales, une même réponse technologique s'impose : développer l'équipement et l'utilisation intensive des nouvelles techniques de l'information et de la communication, «économiques en énergie, prodigieuses en information¹¹», permettant de contracter l'espace grâce au temps. La littérature foisonnante du milieu des années 70, sur la substitution des télécommunications aux transports, ainsi que sur les enjeux du développement de ces nouvelles techniques sur l'aménagement de l'espace, témoigne de la fièvre qui s'est emparée des milieux scientifiques, techniques et intellectuels de l'époque.

Les prévisions les plus expertes réalisées alors laissaient entrevoir d'importantes réductions de mobilité tant quotidienne que professionnelle pour la fin de ce siècle : 20 à 30 % des déplacements domicile-travail seraient ainsi supprimés grâce au développement du télétravail ; 20 à 30 % des déplacements d'affaires seraient épargnés par le développement des téléconférences ; le téléachat économiserait un pourcentage significatif de déplacements urbains ; le télé-enseignement permettrait à l'étudiant de suivre ses cours en restant bien au chaud dans ses 12 m² ... Même la raison d'être de la concentration urbaine, ce que les spécialistes appellent les économies externes de proximité et les économies d'échelle d'agglomération, deviendrait caduque. Le vœu d'Alphonse Allais pourrait être exaucé, nous allons enfin déménager la ville à la campagne. Les orthopédistes de l'ubiquité ayant conçu une prothèse technique assurant à l'homme le don d'être ici et là instantanément, quelles contraintes y aurait-il à se déplacer, quelles nécessités y aurait-il de se rassembler dans un espace encombré et pollué ?

Détour historique dans les tourmentes de la Révolution Française, détour technologique dans les turbulences de la crise économique de ce dernier quart de siècle, il nous reste à emprunter *un détour théorique* dans le paradigme calme et serein des économistes appartenant à l'école de pensée dite néoclassique, pour croiser à nouveau en plein cœur de leur fiction théorique, le mythe de l'ubiquité. Les termes «fiction théorique» sont ici employés à dessein. Fiction, car les hypothèses de base de cette théorie nous invitent bel et bien à voyager dans le non-sens, le modèle nous initiant alors aux vertus heuristiques de ce non-sens afin qu'il prenne sens,

jusqu'à servir de référence, de norme, de point de repère, d'optimum à atteindre. Non-sens revendiqué par l'auteur de science fiction qui nous fait voyager à la vitesse de la lumière à travers les galaxies, non sens dissimulé par l'auteur néoclassique qui nous promène dans le ciel étoilé d'une économie conçue à l'image de la mécanique newtonienne.

Quelles sont donc ces hypothèses de base ? Ce sont les axiomes formulés dans le cadre de la théorie de la concurrence pure et parfaite : atomicité et fluidité du marché, homogénéité des produits, rationalité des agents économiques, transparence du marché. Atomicité du marché, cela signifie que producteurs et consommateurs sont en nombre tel qu'aucun d'eux, pris isolément, n'a la possibilité d'influer sur le prix d'équilibre du marché. Fluidité du marché veut dire que l'équilibre de l'offre et de la demande se réalise instantanément tant les produits et les facteurs sont parfaitement mobiles dans l'espace et dans le temps. *Homogénéité des produits* est là pour indiquer que sur un même marché, par exemple celui de la baguette de pain, tous les produits, en l'occurrence les baguettes, ont les mêmes qualités objectives et subjectives, de sorte qu'aucune relation préférentielle ne puisse être établie entre un producteur et un consommateur, le boulanger et son..., pardon, le client. *Rationalité des agents économiques* signifie que le consommateur libre, informé, intelligent et cohérent cherchera la maximisation de la satisfaction qu'il retire de la consommation des biens et le producteur la maximisation du profit qu'il dégage de ses activités. *Transparence du marché* découle directement des axiomes précédents et signifie que sur ce marché de concurrence pure, dans cette mécanique sans frottement, l'information est parfaite compte tenu de l'homogénéité et de la fluidité des produits et se limite à une seule information par produit : son prix.

Le modèle économique simplifié des néoclassiques est donc clairement doté du don d'ubiquité. Les ajustements du marché se font instantanément, dans un espace homogène et isotrope, grâce à une information parfaite. La main invisible d'Adam Smith prend ici figure de temps réel, d'espace sans distance et de transparence de l'information. Cette axiomatique permet de développer le modèle micro-économique d'équilibre du marché de manière parfaitement cohérente jusqu'au modèle de l'équilibre général de Léon Walras. Mais cohérence ne signifie pas pertinence, car il fallait bien se rendre à l'évidence, l'*homoeconomicus* est

11. E. Morin, *La Méthode : la nature de la nature*, Ed. du Seuil, 1977, 387 p.

pure construction intellectuelle et le don d'ubiquité dont il est doté est parfaite figuration de l'esprit. Il convenait donc d'amender cette fiction pure et parfaite, afin de tenir compte des nombreux frottements et des multiples «empêcheurs de tourner en rond» du modèle économique de base. Les développements théoriques qui suivirent l'élaboration de ce modèle simplifié se donnèrent alors la lourde tâche d'accroître le degré de pertinence du modèle en intégrant progressivement ces divers frottements. C'est ainsi que les concepts de temps, d'espace et d'information furent progressivement réintroduits dans l'analyse économique.

L'hypothèse de réversibilité du temps fut abandonnée et les implications de son irréversibilité prises en compte. Les concepts de délai, d'anticipation (J.M. Keynes) et d'actualisation, à court moyen ou long terme furent introduits afin de s'affranchir de l'hypothèse d'instantanéité. Des métriques plus ou moins sophistiquées de l'espace furent construites à travers les concepts de coûts généralisés et d'accessibilité afin de s'affranchir de l'espace homogène et isotrope du modèle de base. Le modèle de rationalité limitée fut développé afin d'intégrer les concepts d'information imparfaite, d'incertitude (J.M. Keynes) et de capacité cognitive des agents économiques (H. Simon); l'information fut intégrée dans les fonctions de production des biens et des services, notamment par le biais des coûts de transaction.

Dans ce paradigme, creuset du libéralisme économique, toute innovation technique ou organisationnelle qui permettrait de tendre vers l'axiomatique du modèle de base, de réduire les frottements des rouages de l'économie, permet de se rapprocher de l'optimum. Dès lors, si l'on veut bien analyser le développement des techniques de la communication et de l'information, dans un contexte de crise économique et par le prisme de ce paradigme, il est clair que l'on tient, grâce aux qualités intrinsèques de ces techniques, la représentation technique tant recherchée de la main invisible de la régulation économique et sociale. Tout se passe effectivement comme si l'introduction massive des techniques modernes de l'information devait conférer aux mécanismes économiques une réactivité absolue, dans un espace sans distance homogène et isotrope, permettant une accessibilité en tout lieu et à tout instant à une information parfaite. Le grand «*come back*» du modèle simplifié est ainsi assuré; il n'est plus seulement cohérent, il devient pertinent; la fiction théorique rejoint la

réalité. La main invisible existe, l'ubiquité du modèle n'est plus seulement axiomatique; le *Deus ex-machina* d'un nouvel ordre économique a envahi la scène sur fond de préfixe «télé» et de suffixe «tique».

D'autres détours auraient pu être empruntés pour débusquer le mythe de l'ubiquité. Mais il n'est que temps de décortiquer, sans détour, les rhétoriques et les analyses des scientifiques, des techniciens, des politiques et des économistes qui mobilisent les techniques de l'information et de la communication pour perpétuer et renouveler le mythe de l'ubiquité. Cette interprétation critique sera conduite autour des trois figures modernes de l'ubiquité : la figure du *temps réel*, la figure de *l'espace invisible*, la figure de *l'information transparente*.

Chapitre 1

LE TEMPS REEL

*«A peine ai-je quelque chose
à vous dire, aussitôt je vous le dis»
(Télécarte, France Télécom, 1988)*

J'ai abandonné, à regret, l'histoire d'Ubik depuis trois jours. Voici trois journées que je me suis tendu un traquenard, en voulant affirmer qu'il était grand temps de décortiquer sans détour les mécanismes contemporains du mythe de l'ubiquité. Je me suis donc condamné à trouver un angle d'attaque permettant d'introduire, sans détour, la figure du temps réel, identifiée comme l'une des trois figures fondamentales de l'ubiquité. Depuis trois jours mon esprit s'y refuse. La tentation de recourir une nouvelle fois à la science-fiction ou à la littérature se fait pressante.

Sur le papier mon plan est clair. Proposer dans un premier temps un voyage dans le temps des techniques de l'information et de la communication, allant de «la nanoseconde à l'éternité», afin d'analyser les trois concepts clefs du temps réel : instantanéité, réactivité, immortalité. Puis glisser dans un deuxième temps de cette représentation principalement technico-économique du temps réel, vers une réflexion critique sur «les temps d'une réalité» permettant d'asseoir des distinctions conceptuelles fortes entre temps et instant, entre immédiateté et médiation, pour affirmer par une urgence : prendre son temps. Prendre mon temps, telle est la prescription que je m'applique à suivre depuis trois longues journées. Mais il est des moments de doute où l'on souhaiterait pouvoir rédiger en temps réel et bénéficier des vertus d'une télécarte de l'écriture : «à peine ai-je quelque chose à vous dire, aussitôt je vous l'écris».

Il me revint alors à l'idée d'avoir couché noir sur blanc, deux à trois années auparavant, quelques idées sur la prise en compte du concept de temps dans les sciences économiques. Il me fallait retrouver ce papier écrit en collaboration avec mon collègue Azouz Begag, dans le cadre d'un procès que nous intentions à l'espace sans distance à travers ce que nous avions appelé l'autopsie d'un non-lieu. Il m'apparaissait probable que la solution à mon

angoisse de la page blanche devait se trouver dans ces lignes. Mais j'eus beau chercher, impossible de remettre la main sur ce papier, il avait dû passer au panier lors d'un grand nettoyage d'automne ou de printemps.

Miracle de la mémoire électronique, je remis la main sur quelques vieilles disquettes 5^{1/4} pouces enfouies dans quelques dossiers. L'une d'elles était estampillée « Télécommunications et Espace ». Il me restait à remettre en service mon vieux PC-XT, seul à être équipé d'un lecteur de disquette 5^{1/4} pouces, afin d'en parcourir les fichiers dans l'espoir de retrouver trace de ces lignes consacrées à la prise en compte du temps en économie. Sur cette disquette était mémorisée une cinquantaine de fichiers aux noms d'oiseaux dont j'avais perdu, au fil des ans, la signification. Il me fallut donc parcourir bon nombre de ces fichiers avant d'identifier le seul qui m'intéressait. C'est au cours de cette recherche que je réalisais combien l'utilisation de cette « brouette » (nom d'oiseau donné à ce micro déclassé il y a à peine deux ans) s'avérait fastidieuse, pénible et inconfortable, tant les temps d'accès aux fichiers me paraissaient interminables.

Devant tant de lenteur, dont j'étais pleinement satisfait auparavant, je me résolus à copier ce fichier sur une disquette 3^{1/2} pouces afin de l'implanter sur le disque dur de mon micro, un PC-386 SX. Je retrouvais enfin cette sensation de bien-être, de rapidité et de confort. Pensez donc ! Délai de chargement du logiciel de traitement de texte Word 5 sur mon vieil XT, environ 35'' ; durée d'accès au logiciel Word sous Windows sur mon micro actuel 15''. Idem pour les temps d'accès aux fichiers : 13'' dans l'ancienne configuration, 4'' à peine dans la configuration présente. Je gagnais ainsi de précieuses secondes. Mais depuis deux mois, un troisième micro était apparu dans mon bureau, où s'était installé un thésard manipulant d'importants fichiers de données qu'il décortiquait dans tous les sens à l'aide de logiciels d'analyse de données et de logiciels graphiques. A côté de ce joyau de la micro informatique, un PC-486 DX, mon micro actuel était en train de rejoindre le précédent au musée de l'informatique et d'acquiescer à son tour le statut de « brouette ». Du moins c'est ce qu'affirmaient mes collègues qui ne comprenaient pas pourquoi, disposant d'un tel outil à portée de main je m'obstinais à perdre mon temps, ou à prendre mon temps, sur ce micro. Le prétexte m'était ainsi donné de tester la puissance de cette nouvelle génération d'ordinateurs de la première quinzaine du mois de septembre 1993. Réponse : temps de chargement de WordGroup sous Windows, 5'' ; temps d'accès aux

fichiers, à peine 1''. J'étais pris de vitesse, il me faudrait de nouveau m'adapter, m'acculturer à cette nouvelle réactivité technique¹².

Il m'apparut alors que cet enchaînement d'événements presque fortuits me replongeait au cœur du sujet : le temps réel. L'instantanéité de ce nouveau micro était de l'ordre de la seconde, grâce à des microprocesseurs fonctionnant sur des échelles de temps de l'ordre de la micro (10⁻⁶) voire de la nanoseconde (10⁻⁹). Dans cette opération déjà séculaire de contraction du temps, la notion même de génération prenait un sacré coup de neuf. Du concept de génération représentant environ une vingtaine d'années pour l'homme et cinq ans pour l'automobile, il nous faudrait glisser à un concept de génération de l'ordre de l'année pour l'ordinateur. Enfin et surtout, le texte que je recherchais n'avait dû sa survie qu'au développement de ces machines à stocker l'information. Il y a de cela seulement dix ans, il aurait été définitivement perdu. Aujourd'hui, il avait survécu à plusieurs générations d'ordinateurs et de logiciels, sans en être le moins du monde altéré, au moins quant à la forme ; il avait ainsi acquis les couleurs de l'immortalité.

1 - La nanoseconde et l'éternité

La révolution du temps réel est en marche. Révolution technique, elle devrait induire de profondes transformations économiques sociales et culturelles. Point dans l'univers, la planète terre se rétrécit, se contracte sous l'effet des techniques de la vitesse, puis de l'instantanéité. De retour dans ce village planétaire, Jules César en perdrait ses lauriers et Napoléon son bicorne, eux qui s'étaient épinglés une réputation de vélocité et de mobilité, eux qui, selon le mot de Paul Valéry, allaient en fait à la même lenteur. Car l'accélération des vitesses qui « décoiffent » date bien de la fin du 18^e siècle, après des siècles vécus à pas de sénateur.

Que l'on en juge. Au milieu du 17^e siècle, Madame de Sévigné mit 14 jours en carrosse pour aller de Paris à Lyon¹³. En 1814, il ne fallait plus que 140 heures pour faire un Paris-Nice par malles-poste ; à la veille de la première guerre mondiale il ne fallait guère plus de 14h en train. En 1980, le même trajet dure 9h 45'. En 2010, le Parisien pourra aller

¹² Depuis que ces lignes ont été écrites, je dispose d'un Pentium qui ne tardera pas à être rangé lui-même au musée des brouettes.

¹³ Ch. Studeny, *Le vertige de la vitesse : l'accélération de la France (1830-1940)*, Thèse de Doctorat, EHESS, 1990, 1075 p.

flâner sur la promenade des Anglais en moins de 4h grâce au T.G.V. Le hasard veut une fois encore que le passé et le présent se télescopent dans l'instant. J'écris ces lignes le 9 octobre 1993, 103 ans jour pour jour après le premier vol en avion à moteur réalisé par Clément Ader en 1890. C'est l'occasion d'indiquer que le Parisien, ne présentant pas une trop forte dépendance au tabac et disposant de quelques revenus, peut se rendre à Nice en 90', compte non tenu des temps d'accès aux aéroports et des temps d'embarquement.

Les mêmes changements d'échelle ont été opérés dans la maîtrise de l'infiniment bref et dans la domestication des mouvements infinitésimaux. En 1600, nous disent les auteurs de *2100 : récit d'un prochain siècle*¹⁴, Galilée dans sa tour d'ivoire de Padoue parvient à mesurer le dixième de seconde ; deux cents ans plus tard le centième de seconde est vaincu ; en 1850 c'est au tour du millième de seconde ; la nanoseconde sera maîtrisée en 1965 ; actuellement les lasers nous permettent de mesurer la femtoseconde (10^{-15}). Les horlogers bisontins ont du fermer boutique. Dans le même ordre d'idée, les géologues et les astrologues jonglent avec les milliards d'années, quand les catéchèses de la Création s'arrêtaient aux milliers d'années ; les églises se sont vidées.

Les échelles de temps évoluent sans cesse. Même les temps de réaction sont décomptés. Le temps que met le sprinter à s'éjecter de ses starting-blocks au départ d'un 100 mètres est évalué en millième de seconde. Les progrès sont fulgurants ! Pensez à la crise de 1929 : déclenchée le jeudi noir 24 octobre, elle mettra plusieurs mois à gagner l'ensemble des Bourses, et la récession économique qui s'en suivra plusieurs années pour contaminer l'ensemble des pays industriels. Rappelez-vous le crack boursier du 17 octobre de l'an 1987 (Wall street perd 22% en une journée), il ne lui faudra que quelques instants pour irradier l'ensemble des places financières grâce à la mondialisation et à l'interconnexion généralisée du marché des valeurs.

Il est même devenu possible d'arrêter le temps et d'immortaliser l'instant. La parole et la peinture furent longtemps les seules techniques dont disposaient les civilisations pour perpétuer le souvenir des anciens, faire vivre et transmettre leurs récits. L'écriture figera la parole et les récits, l'imprimerie en démultipliera les possibilités de diffusion. Le phonographe

14. Th. Gaudin (ss. la direction de), *2100 : récit du prochain siècle*, Ed. Payot, 1990, p. 185.

immortalisera la voix, les sons ; le magnétophone permettra à quiconque de mettre les décibels en conserve. La photographie fixera l'image, la représentation des proches, des lieux, des événements..., le Polaroid permettra d'en profiter dans l'instant. Le cinéma muet donnera mouvement à ces images ; le cinéma parlant leur donnera vie ; le caméscope et le magnétoscope, ces congélateurs de la vie¹⁵, mettront à la portée de nombreuses bourses cette faculté d'immortaliser l'instant.

Ces quelques rappels illustrent parfaitement les attentes des spécialistes du temps réel, attentes que l'on peut résumer par trois mots clefs : *instantanéité, réactivité, immortalité*.

Instantanéité

Le temps réel est trop souvent enfermé dans la notion d'instantanéité qui n'en est que la figure technique. En d'autres termes, l'instantanéité des techniques modernes de communication désigne les propriétés techniques suivantes : accès direct à l'information, transmission instantanée de l'information, mise en relation immédiate des individus ou des machines à communiquer. Du point de vue strictement technique et dans des conditions non perturbées de fonctionnement ces opérations s'effectuent quasiment dans l'instant. En revanche, il serait tout-à-fait hasardeux de vouloir étendre sans précaution le domaine de validité de ces propriétés au fonctionnement, économique et social des sociétés ou des organisations qui utilisent ces techniques.

L'instantanéité est d'abord un fait technique. La vitesse mesurée en km/h exprimait cette quête de l'immédiateté. Depuis l'invention du télégraphe électrique, le problème n'est plus d'évaluer le temps nécessaire à la transmission d'une unité d'information d'un point à un autre, mais bien de mesurer, pour une unité de temps donnée, la quantité maximum d'information pouvant être transmise (émise et reçue), sans trop se soucier, à l'échelle de la planète, de la distance séparant l'émetteur du récepteur. Pour être clair, précisons que de ce débit dépend la capacité d'un canal à transmettre en temps réel, des signaux, des données, des sons, des images fixes ou animées... L'histoire des gains de

15. Selon l'expression de M. Augé, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, La Librairie du XX^e siècle, Ed. du Seuil, 1992, 150 p.

capacité des réseaux de transmission de données est l'histoire de notre conquête technique de l'instantanéité.

C'est au début des années 60 que le réseau téléphonique fut ouvert à la transmission de données pour des débits n'excédant pas 1200 bits/s ; capacité doublée en 1970, puis portée à 4800 bits/s en 1980. Le réseau Transpac, commercialisé en 1978, offre des débits pouvant aller jusqu'à 48 Kbits/s, soit un décuplement. Le développement de la transmission numérique permet de franchir un nouveau seuil tant quantitatif que qualitatif. Avec le réseau Numéris, diffusé à la fin des années 80, le changement de philosophie est clair : une seule et même prise, un seul et même abonnement doivent permettre de transmettre simultanément, des données, des conversations téléphoniques, des graphiques, des images animées ou non. La première génération du réseau Numéris propose des débits allant jusqu'à 2,048 Mbits/s ; la génération suivante permettra d'aller beaucoup plus loin (34 Mbits/s). Au cours de ces Trente Glorieuses des techniques de l'information (1960-90), notre capacité technique d'instantanéité aura été multipliée par plus de 28 000. De l'immédiateté au compte-gouttes des débuts de la télématique, nos systèmes d'information voguent aujourd'hui sur un océan d'instantanéité.

Fait technique, l'instantanéité est également, sous réserve de ne pas verser dans le déterminisme technologique trop souvent outrancier, un fait économique et social. La croissance spectaculaire de l'équipement des ménages en postes radio, en téléviseurs et en téléphones au cours de cette deuxième moitié de siècle en témoigne. Les investissements considérables consentis par les entreprises pour la réalisation de leur schéma directeur d'information et de communication le rappelle. Les directs du petit écran nous donnent à vivre quotidiennement cette instantanéité. Le rituel du 20 heures nous plonge presque instantanément au cœur des événements, qui ont de plus en plus pris la bonne habitude de débouler autour de cette tranche horaire... A peine ai-je quelque chose à vous dire, à vous montrer, à vous faire savoir, aussitôt je vous le dis, je vous le montre, je vous le fais savoir,... de préférence vers 20 heures !

Au-delà du fait technique, ce sont les représentations mêmes de l'instantanéité qui ont profondément changé. Avant l'avènement des techniques du temps réel, l'instantanéité pouvait être soit perçue comme un doux rêve, soit vécue comme une douloureuse contrainte. Doux rêve pour

celui qui se prenait à imaginer combien la vie serait belle s'il pouvait, joindre dans l'instant l'être aimé, s'informer immédiatement des fluctuations des valeurs boursières, radier l'attente de son existence. Douloureuse contrainte pour celui qui quotidiennement vivait l'instantanéité sur le mode de l'ordre, de l'injonction, de l'ultimatum du supérieur hiérarchique : «je veux ce dossier séance tenante !», «faites-moi ce courrier sur-le-champ !»... Aujourd'hui, l'instantanéité semble, dans l'ensemble, vécue comme une bienveillante réalité parfois perçue comme une bien légère contrainte, qui n'est, somme toute, que le juste prix à payer en compensation des facilités qu'elle procure.

Cette bienveillante réalité de l'instantanéité se résume en une idée : l'humanité s'est enfin libérée des contraintes ancestrales du temps, «la technique fait gagner du temps, en un temps où le temps devient une ressource rare, dans une société en état d'urgence¹⁶.» Mais par-dessus tout, l'instantanéité c'est le direct, le *live*, la vie, car «c'est toujours dans un instant que la vie trouve sa réalité première¹⁷», et il ne viendrait à l'idée de personne de refuser les petites contraintes de la vie, quand bien même il ne s'agirait que d'une photocopie jaunie de la vie.

Réactivité

La réactivité est pour l'essentiel la figure socio-économique du temps réel. Car les mécanismes socio-économiques ne se déroulent pas dans l'instant, n'en déplaise aux techniciens de l'instantanéité, n'en déplaise aux théoriciens de l'économie du temps réel. Pour les auteurs de *La société digitale*¹⁸, il y a un peu de la fable *Le lièvre et la tortue* dans les processus de diffusion des innovations techniques, dans l'articulation entre temps technique (le lièvre) et temps socio-économique (la tortue). Pour s'en convaincre, il n'est qu'à penser aux longues années s'écoulant entre l'instant d'une innovation technique et la réalisation de son éventuelle acculturation et nucléation : par exemple en France, près d'un siècle pour

16. K.H. Hörning, *Le temps de la technique et le quotidien du temps*, in A. Gras, B. Joerges, V. Scardigli, *Sociologie des techniques de la vie quotidienne*, coll. Logiques sociales, Ed. L'Harmattan, 1992, pp. 45-59.

17. G. Bachelard, *L'intuition de l'instant*, coll. Médiations, Ed. Gonthier, 1932, p. 22.

18. P.A. Mercier, F. Plassard, V. Scardigli, *La société digitale : les nouvelles technologies au futur quotidien*, Ed. du Seuil, 1984, 183 p.

la banalisation de l'automobile actionnée par un moteur à explosion de Delamarre-Debouteville (1883) et le téléphone de Mama Bell (1876).

La réactivité d'une organisation économique ou sociale désigne sa capacité à répondre à des stimulations, qu'elles soient externes ou internes. Ces stimulations peuvent être des innovations, des fluctuations, des perturbations, ou tout simplement des informations qu'elles soient techniques, économiques, sociales, ou encore organisationnelles. Le degré de réactivité d'une organisation dépend non seulement de son potentiel ou de sa surface de réponse à ces stimulations mais aussi de sa vitesse de réaction. La vitesse de réaction dépend des rapidités d'identification de ces stimulations, d'assimilation des informations qu'elles transmettent, de leur transformation en décisions, commandes, attitudes ou comportements, et de la transmission de ces adaptations. C'est ainsi que les techniques de l'instantanéité sont devenues les outils privilégiés de la réactivité des organisations, tant elles permettent à ces organisations d'accroître leur surface de réponse, par leur interconnexion interne et externe, tant l'accélération des vitesses de circulation de l'information est sensible.

L'urgence est une situation où la réactivité d'une organisation ou d'un individu doit tendre vers l'instantanéité. L'urgence est ainsi l'une des premières et principales niches de développement des techniques du temps réel. Le télégraphe optique de Chappe est adopté par la Convention pour améliorer la réactivité des militaires et de la toute nouvelle République *une et indivisible* aux situations d'urgence provenant tant de troubles internes que de conflits externes. Les *speedés* de la société civile, de la circulation financière (Bourses), de la circulation de l'information (Presse), s'efforceront en vain de disputer à l'Etat son monopole absolu du télégraphe optique, sa maîtrise sans partage des situations d'urgence.

Les professionnels du temps réel accéderont à une meilleure maîtrise de l'urgence avec le développement du télégraphe électrique. Ces professionnels, ce sont d'abord les professionnels de la Bourse. Les données présentées par P. Flichy sont éloquentes : dans les années 1850, les dépêches boursières représentent 60% des dépêches en Belgique, 50% en Angleterre, 40% en France (dont environ la moitié sont des dépêches internationales)¹⁹. Les places financières deviendront des lieux où la densité de combinés et de lignes téléphoniques au mètre carré

19. P. Flichy, *op. cit.*, p. 69.

atteindra des sommets, idem pour les téléscripteurs, puis pour les terminaux, puis pour les réseaux de transmission de données, jusqu'à la mondialisation et la globalisation du marché financier. Techniques de circulation de la seule information reconnue comme telle par le modèle économique libéral de la concurrence pure et parfaite, c'est-à-dire le prix, il est presque tautologique de constater que leurs usages se sont d'abord développés sur le marché des valeurs, marché sur lequel les exigences de réactivité sont extrêmes puisqu'il est devenu le champ de bataille des économies modernes.

L'urgence, nous la croisons également à tout instant dans la vie quotidienne de nos semblables. Elle se manifeste dans les résultats des enquêtes réalisées sur les pratiques téléphoniques domestiques. Ainsi en 1984, à une époque où la France commençait tout juste à sortir du sous-développement téléphonique, situation héritée de plus d'un demi-siècle de défaillance de la puissance publique, plus du quart des ménages déclaraient s'être abonnés au téléphone «pour faire face à des situations d'urgence». Parallèlement, près du tiers des coups de fil donnés par les enquêtés étaient jugés urgents. Si à l'évidence l'abonnement téléphonique ne se justifierait plus maintenant par un même souci de sécurisation et d'assurance sur la vie quotidienne — tant il est devenu automatique d'être abonné — il est plus que probable que la part des communications téléphoniques jugées urgentes par leurs auteurs serait plus importante.

Puisque réactifs nous voulons être, puisque réactifs nous sommes dans nos espaces immobiles branchés (domicile, administrations, usines, bureaux, hôpitaux, commerces, etc.), devenons totalement réactifs, y compris dans nos espaces de mobilité (train, avion, voiture, rues...), dans nos espaces publics (cinémas, théâtres, restaurants...), dans nos espaces d'errance (montagne, désert, forêt vierge...). D'une réactivité en pantoufles passons à la réactivité en *Nike Air*, en chaussures de ville, en souliers vernis, grâce à *Bi-Bop*, à *Tatoo*, à *Itinériss*, à *SFA...*, à Bouygues... aux mobiles.

Qu'attendons-nous de cette nouvelle réactivité globale ? A l'évidence plus de flexibilité, de souplesse, d'adaptabilité, de stabilité, de sécurité de nos organisations confrontées à un environnement de plus en plus instable, mouvant et complexe. Il s'agit en somme de faire reculer le seuil critique à partir duquel une fluctuation même microscopique, le battement d'aile d'un

papillon à Rio de Janeiro, peut devenir dangereuse pour la stabilité du système, peut déclencher un cyclone en Méditerranée. Dans «*La nouvelle alliance*», Ilya Prigogine et Isabelle Stengers donnent, par les apports de la cinétique chimique, une légitimité théorique à cette attente : «... plus rapide est la communication dans le système, plus grande est la proportion des fluctuations insignifiantes incapables de transformer l'état du système : plus stable est cet état. (...) plus un système est complexe, plus sont élevés les chances que pour tout état, certaines fluctuations soient dangereuses²⁰.» Puis élargissant leurs propos aux organisations humaines, ils concluent : «Ainsi, ce serait la rapidité de communication qui déterminerait la complexité maximale que peut atteindre l'organisation d'un système sans devenir trop instable.»

A l'inverse, lorsque des fluctuations d'importances se produisent au cœur de l'organisation ou du système considéré, on peut raisonnablement s'attendre à ce que le seuil critique d'instabilité soit franchi et se propage d'autant plus aisément que les régions périphériques du système sont interconnectées, que les communications entre ces sous-régions sont véloces et que la complexité du système est élevée. L'irradiation, à l'échelle planétaire, de la crise économique de la fin de ce siècle n'est sans doute pas étrangère à la réactivité globale de nos organisations de plus en plus complexes. Sans doute, mais qu'importe puisque la troisième figure du temps réel est l'immortalité.

Immortalité

L'immortalité est la figure onirique du temps réel. Elle est en quelque sorte une allégorie de l'instantanéité qui pétrifie la durée, et de la réactivité globale qui enracine les organisations dans la stabilité, dans l'éternité. Les techniques de l'immortalité, au sens des sciences du vivant, sont développées dans les domaines de la médecine, de la biologie et de la génétique. Les techniques de l'immortalité, au sens de ce qui survit sans fin dans la mémoire des hommes, sont développées dans les domaines de l'informatique, de l'audiovisuel et des télécommunications. Car si ces techniques du temps réel sont des machines à transmettre l'information, ce sont aussi des dispositifs à stocker, à pétrifier, à

20. I. Prigogine, I. Stengers, *La nouvelle alliance*, Ed. Gallimard, 1986, pp. 244-245.

sauvegarder l'information. L'histoire de cette capacité technique de mémorisation est l'histoire de notre immortalité virtuelle.

Jacques Perriault fait commencer son histoire moderne des machines à communiquer vers 1650, avec la mise au point par le Danois de Walgensten de la lanterne magique. Le fonctionnement de la lanterne magique est simple, il s'agit de substituer à la lumière naturelle une source artificielle de lumière (la lanterne), afin de reproduire et de projeter selon les principes de la chambre noire «Dieu, les saints ou la Mort²¹» (la magie). Les plaques utilisées pour les projections s'animent, préfigurant le cinéma. Les projections de lanternes magiques firent fureur dans les salons du XIX^e siècle. Les spectacles les plus prisés furent les spectacles de fantasmagorie, au cours desquels les vivants (les spectateurs) croisaient les morts (les spectres projetés) ressuscités par la magie de la lanterne.

La suite est mieux connue, elle porte sur les techniques de conservation, de reproduction et de diffusion fidèles de l'image (photographie), du son (phonographe, radio) et de l'image animée (cinématographe, télévision), leur perfectionnement, leur banalisation et leur diffusion. Mais l'histoire des techniques de l'immortalité virtuelle ne s'arrête pas là, elle connaît un véritable second souffle avec le développement de l'ordinateur (J. von Neumann), de la théorie de l'information (C.E. Shannon) et de la cybernétique (N. Wiener). L'objectif est alors ambitieux, il s'agit de reproduire le cerveau humain. Les recherches sur les automates après la seconde guerre mondiale seront obsédées par la mise au point de ce cerveau artificiel, gage d'immortalité et d'éternité. Ce défi sera vite abandonné, les scientifiques devant se rendre à l'évidence de leurs échecs répétés à maîtriser la complexité des mécanismes inductifs et déductifs du cerveau humain.

Les capacités actuelles de stockage des données, de l'information, des images sont telles que la mémoire des hommes pourra survivre sans fin dans la mémoire des ordinateurs, dans «*La bibliothèque de Babel*» de Borges²². Avec la miniaturisation des composants et la miniaturisation des prix, ces techniques entrent dans la vie quotidienne sous la forme d'ordinateurs domestiques, de magnétoscopes, de caméscopes, d'automates ménagers... Le couple caméscope-magnétoscope représente, après le

21. J. Perriault, *op. cit.*, p. 32.

22. J.L. Borges, *Fictions*, Gallimard, 1983, pp. 71-81.

magnétophone, l'Instamatic et le Super 8 le passage à une étape supplémentaire dans notre désir de pétrifier l'instant et de le conserver dans la durée au-delà de la mort. Un curé placardé sur les murs de nos villes en octobre 93 nous le dit : «J'ai consacré ma vie à Dieu, ce n'est pas pour avoir des problèmes avec mon magnétoscope²³.»

Puisque l'intelligence artificielle, au sens littéral, est encore hors de portée des sciences et techniques modernes, nous interdisant de créer un être à notre image, il nous fallait créer un monde à notre image que nous peuplerions nous-mêmes d'objets insolites ou utiles, microscopiques ou gigantesques. Ce nouveau monde dans lequel nous nous déplacerions pour voyager, pour visiter, pour simuler, pour rêver, c'est celui de la réalité virtuelle. Dans ce monde de la réalité virtuelle, l'immortalité n'est plus virtuelle, elle est ! Les morts et les vivants, les objets inertes et animés peuvent cohabiter dans ce Nouvel Age de la «*high tech*» ; il restera à les faire communiquer comme dans le roman d'Adolfo Bioy Casares *L'invention de Morel*²⁴ ou à les faire voyager dans le temps. Et quand au terme de cette quête onirique, l'immortalité sera conquise, il faudra bien que l'imaginaire soit à nouveau sollicité, que le rêve retrouve droit de cité, qu'un journaliste se lève, des caméras greffées aux yeux, pour filmer *La mort en direct*²⁵.

Les techniques de l'instantanéité, de la réactivité et de l'immortalité seraient donc ce que Claude Lévy Strauss appelait les «machines à supprimer le temps²⁶», les machines à vivre dans l'instant, les machines à survivre pour l'éternité. Vouloir réduire le temps au temps technique des machines et faire semblant de penser que l'humanité ainsi appareillée s'est affranchie des contraintes du temps, c'est s'égarer dans les contresens systématiques de l'idéologie technico-économique qui transfère sans précaution les caractéristiques d'une technique à la société qui les utilise. Ces contresens peuvent être révélés par un glissement sémantique radical, où le singulier devient pluriel, où le défini devient indéfini, où l'épithète devient complément. Il est urgent de quitter l'analyse en trompe l'œil «*du temps réel*», trop souvent pris pour le temps de la réalité, pour développer une analyse critique «*des temps d'une réalité*».

23. Tiré d'une publicité de la Société Saba.

24. A.B. Casares, *L'invention de Morel*, coll. 10/18, 1992, 124 p.

25. Titre d'un film de Bertrand Tavernier, dont le scénario retrace une telle histoire.

26. Cité in A. Roussel, G. Durozoi, *Philosophie : notions et textes*, Ed. Nathan, p. 103.

2 - Les temps d'une réalité

Dimanche 19 Novembre 1977; après-midi maussade; moment d'émotion historique. J'écoute à la radio, en traduction simultanée, le discours fleuve du Président égyptien Anouar el-Sadate à Jérusalem, par lequel il engage séparément le processus de paix avec l'Etat d'Israël. Dans moins d'une semaine, je m'envolerai pour Beyrouth, chambre d'écho des perturbations qui secouent le Proche et Moyen-Orient. J'allais pouvoir, un demi-siècle plus tard, réaliser le rêve de mon grand-père, qui, au milieu des années 20, attiré par les grands espaces, avait souhaité s'évader de sa Lorraine natale et de la boucherie, pour s'engager dans le corps expéditionnaire français qui devait mater l'insurrection druze en Syrie, alors sous mandat français.

Je partais à Beyrouth sous les drapeaux, mais en civil, en qualité de coopérant au CERMOC (Centre d'Etudes et de Recherches sur le Moyen-Orient Contemporain). Je voulais être objecteur de conscience, lorsque mon Université fut saisie d'une demande de recrutement de jeunes coopérants, pour travailler avec des urbanistes français et libanais à la reconstruction du centre-ville de la capitale libanaise. Ce projet me passionna, je passai ainsi mes deux derniers mois en France à me préparer à ce voyage, à m'initier à ce pays, à cette mosaïque de cultures et de religions.

Mais l'annonce du voyage de Sadate à Jérusalem sonna le glas de ma toute nouvelle passion. Le Liban entra à nouveau dans une période de troubles profonds; le centre ville qui reprenait vie allait à nouveau basculer aux mains des francs-tireurs et des différentes factions armées. C'est dans ce climat d'instabilité croissante que je débarquais à l'aéroport de Beyrouth. Le choc fut immédiat, instantané, brutal. J'étais passé sans transition du calme feutré de l'aéroport de Roissy au brouhaha des palabres, des émotions et des tensions de l'aéroport de Beyrouth. Ces tensions avaient un visage, elles portaient treillis et pointaient, un peu trop haut à mon goût, leurs mitraillettes. Transporté et rassuré par le passeport diplomatique de mon futur directeur, j'écourtai mon séjour dans cet aéroport en état de siège, pour m'installer dans l'habitacle familial d'une Simca 1100.

Nous empruntons alors la grande route qui allait nous conduire en ville, lorsque le véhicule stoppa à proximité d'un barrage de militaires portant bérets verts et mitraillettes toujours agressives : «Contrôle ! Vos

papiers ! Passeport diplomatique !... C'est bon, vous pouvez passer !». La route qui nous conduisait en ville passait à proximité des camps palestiniens ; seuls les kéfiés palestiniens remplaçaient les bérets verts, le reste du scénario se répétait à l'identique. Les bérets rouges succédèrent aux kéfiés, puis les bérets verts, puis les bérets verts et rouges, puis quelques mois plus tard les bérets bleus. Au milieu de ces bérets multicolores, trop de mitraillettes, de lance-roquettes, de Jeeps, de canons, de sacs de sable, d'orgues de Staline, de tanks. De part et d'autre de la route, dans la pénombre inquiétante de la nuit tombante, des maisons éventrées, des rideaux métalliques déchiquetés, des canalisations ouvertes, des murs criblés d'impacts de balles, des cratères d'obus, des hôtels abandonnés... et au milieu ... la vie ! Après six contrôles routiers, nous arrivons au cœur de Beyrouth. Les lumières de la ville me rassurent, mais la cacophonie des klaxons me replonge dans un univers d'agressivité où l'on semble confondre conduite et guerre civile. L'art d'être piéton me semble tout aussi périlleux : les passants accrochent leurs yeux dans les miens et foncent droit sur moi ; dans ce pays où les armes gonflent les blousons, il vaut mieux s'écarter.

Les documents, les livres et les journaux parcourus, les reportages télévisés visionnés, ne m'étaient d'aucun secours dans ce contact immédiat et presque charnel avec la réalité libanaise. En état de choc, j'étais tel un zombi dans cet univers violent que je me refusais à apprivoiser, tout en sentant confusément la vie grouiller autour de moi. Je ne voulais voir que la souffrance, ma souffrance de ne rien comprendre à la démente de cette ville. Cet état de choc dura un mois ; un mois passé aux frontières de la dépression. C'est le temps qu'il me fallut pour que cette ville devienne un peu ma ville, pour apaiser ma souffrance et ouvrir mes yeux aux souffrances et aux joies des quelques Libanais que je commençais à connaître.

Pendant ce mois la valise diplomatique qui m'apportait chaque semaine du courrier de France me fut d'un précieux secours. Je ressentais pourtant profondément une incompréhension majeure dans ces échanges de correspondance. La télé, la radio, la presse écrite françaises ne semblaient accorder aucune place aux événements libanais, ce qui ne manquait pas de rassurer mes proches, ce qui ne manquait pas de me laisser perplexe, tant il me semblait évident que la crise libanaise était omniprésente dans mon quotidien. Comment expliquer ce manque d'intérêt ? la presse française, de guerre lasse, avait-elle décidé de se retirer de ce petit pays ?

Il me faudra attendre quelques mois pour entrevoir une réponse plus sereine et moins angoissée à cette question. En mars 1978, l'armée israélienne envahit le Sud Liban, les réfugiés chiïtes et la presse internationale affluent vers la capitale. Les combats entre factions libanaises reprennent, la tension monte sur la ligne de démarcation entre Beyrouth-Est et Beyrouth-Ouest. Après un mois d'accalmie précaire, Beyrouth s'embrase à nouveau, les Syriens ont décidé de mener une offensive d'envergure contre les milices chrétiennes. C'est le feu d'artifice permanent, il y a du spectacle, les hôtels internationaux sont de nouveau remplis de journalistes.

Ma famille s'inquiète, je ne donne que rarement de mes nouvelles : suis-je toujours vivant dans ce déluge de fer et de feu ? Contraint à l'inactivité, je joue paisiblement au tarot à la lueur des bougies ou regarde la coupe du monde de football lorsque l'électricité est rétablie. Je ne manque sous aucun prétexte les informations de la télévision libanaise qui m'annoncent tous les soirs que le Président Elias Sarkis a rencontré untel et untel en sa résidence de Baabda et «qu'ils ont procédé à un large tour d'horizon de l'évolution de la situation locale, nationale, régionale et internationale». Cette phrase sonne comme un refrain sur fond de bruits de mitraillettes, de lance-roquettes, de canons, d'orgues de Staline qui passent au dessus de nos têtes, et nous tiennent en permanence informés de l'évolution de la situation locale.

Prié gentiment mais fermement de quitter l'appartement que j'occupais au premier étage, par la milice du Parti Baas pro-syrien qui s'était contentée jusque-là de réquisitionner le rez-de-chaussée de l'immeuble, je suis rapatrié en France et retrouve le calme feutré et indécent de l'aéroport de Roissy. Pressé de me tenir informé de l'évolution de la situation locale, nationale, régionale et internationale, j'ai hâte d'écouter la radio, de regarder le journal télévisé. C'est l'occasion d'un deuxième choc, je ne comprends plus vraiment la rhétorique du présentateur ; pourquoi une telle gravité de ton pour une actualité politique et économique somme toute bien secondaire et bien hexagonale ? Pourquoi cette difficulté à reconnaître le Liban que je viens de quitter lorsqu'il est question des événements qui s'y déroulent ? Pourquoi le sempiternel refrain du journal télévisé libanais «le tour d'horizon de la situation ...» me manque-t-il déjà ? Cet état de choc ne durera que le temps d'un journal télévisé. Il ne me fallut pas longtemps pour m'en remettre, il me suffisait d'éteindre le téléviseur.

J'étais devenu un inadapté, un handicapé du 20 heures. La réalité qui s'affichait sur le petit écran n'était plus la mienne. L'instantanéité des nouvelles qui me parvenaient n'avait ni l'épaisseur, ni la permanence du temps que je venais de traverser. La médiation des images et des commentaires m'éloignait de l'immédiateté de la situation que je venais de quitter. Le temps réel n'était donc qu'un double simulacre : l'instantanéité simulacre du temps et la médiation simulacre de l'immédiateté.

Du temps à l'instant

«Tout ce qui est fort en nous, tout ce qui est durable est le don d'un instant²⁷» écrivait Gaston Bachelard. Mon initiation libanaise me permettait de donner tout son sens à cette citation, à cette conception de l'Instant, à cette représentation de la discontinuité du temps. Mais la généralisation qu'en induisait le philosophe me gêne, aujourd'hui encore : «Le temps n'a qu'une réalité, celle de l'instant. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants²⁸.» Bachelard souhaitait ainsi rompre avec le postulat de continuité du temps de Bergson qui écrivait : «...je crois bien que notre vie intérieure tout entière est quelque chose comme une phrase unique entamée dès le premier éveil de la conscience, phrase semée de virgules, mais nulle part coupée de point²⁹.» Soit deux conceptions du temps irréconciliables, une discontinuité absolue pour Bachelard, une continuité totale pour Bergson.

Il aurait été souhaitable que Bergson introduise d'autres éléments de ponctuation dans sa conception du temps : points d'interrogation, points d'exclamation auraient pu être mobilisés pour évoquer les chocs et les perturbations produites par l'instant. Des points à la ligne, des changements de chapitre auraient dû être suggérés pour aborder la discontinuité du temps. Il aurait été souhaitable que Bachelard accepte qu'il y a *Instant* et *instants*, que des phrases s'écrivent entre ces instants, que ces phrases ne sont pas que ténèbres ou néant, qu'elles participent elles aussi à la formation d'une conscience. Il aurait été souhaitable que Bachelard et

27. G. Bachelard, *op. cit.*, p. 22-23.

28. G. Bachelard, *op. cit.*, p.13.

29. H. Bergson, *L'énergie spirituelle*, PUF, 1919, p. 57.

Bergson reconnaissent qu'il y a multiplicité et coexistence des temps dans une même réalité.

Ce débat nous introduit directement aux principales réductions analytiques, des «aristotechniciens³⁰» du temps réel, des technopenseurs des machines à communiquer. Ces contresens, ces réductions, ces confusions sont de trois ordres : contresens entre *Instant* et *instants*, réduction du temps (passé, présent, futur) en un présent permanent, confusion entre libération et gestion des contraintes temporelles.

Les médias, comme techniques de conception et de diffusion de l'information, entretiennent en permanence le contresens ou la confusion entre l'Instant ou l'Événement, au sens de Bachelard, et les événements ou les instants dont ils nous abreuvent quotidiennement. L'instantanéité des médias, en nous immergeant continuellement dans l'événementiel, nous fait perdre le sens de l'événement. Nous sommes en permanence submergés d'informations dont la durée de vie est pour le moins éphémère et qui pour le philosophe Michel Henry s'effondrent sans cesse dans le néant qu'elles n'auraient jamais dû quitter³¹. Le temps de l'information médiatique est trop souvent celui de l'urgence, de l'instantanéité, du flash, de l'Audimat et du zapping. Il n'est qu'exceptionnellement possible d'y mettre l'événement en perspective, de le référer à une structure, qu'elle soit politique, économique, culturelle ou sociale. De sorte que ne subsiste de ce flot d'informations qu'un magma d'autant plus informe et volatile que la réalité dont on est censé nous entretenir nous est lointaine et étrangère.

Au-delà d'un certain seuil, la dictature de l'instant ou de l'événementiel médiatique a au moins trois conséquences fâcheuses. Tout d'abord comme le remarquait déjà Ivan Illich au sujet des systèmes de transport, «la vitesse», on pourrait dire maintenant l'urgence ou l'instantanéité, «dévore le temps³²»; l'urgence médiatique ne laisse plus de place aux temps de réflexion et de respiration, aux silences, au permanent. Ce danger avait déjà été souligné par Lord Charenton, chef du Foreign Office à l'époque du télégraphe : «Ces dépêches télégraphiques sont réellement diaboliques. Autrefois, les cabinets étaient accoutumés à délibérer à la fois sur un événement et sur une proposition émanant de

30. Néologisme emprunté à J. Ellul.

31. D'après M. Henry, *La barbarie*, Ed. Grasset et Fasquelle, 1987, p. 201.

32. I. Illich, *La convivialité*, Ed. du Seuil, 1973, p. 24.

l'étranger. Maintenant, nous n'avons que l'événement³³.» Puisque l'urgence dévore le temps, nous entrons nous dit Paul Virilio dans une «société de la disparition»; cette disparition affecte non seulement le temps, mais touche bien au-delà les structures au sein desquelles se produisent les événements, et en dernier ressort, les événements eux-mêmes de par leur caractère éphémère et volatile. Ce que Jean Baudrillard exprime par l'interrogation suivante : «Si l'information ne renvoyait plus à un événement, mais à la promotion de l'information elle-même comme événement³⁴ ?»

La deuxième réduction opérée par la rhétorique du temps réel est celle qui consiste à éluder les distinctions classiques entre présent, passé et futur pour nous installer dans un présent perpétuel ou un futur immédiat sans retour sur l'histoire, sans projection sur l'avenir. Le très court terme et l'urgence sont devenus les échelles de temps dominantes de nos sociétés développées, quand bien même nos dirigeants commencent à penser sérieusement l'avenir en termes de développement durable. Le temps des techniques de l'information est souvent celui de l'instantanéité de leurs effets, voire de l'ubiquité prospective. Le ton utilisé pour exposer ces discours prospectifs est le plus souvent dithyrambique. La démarche prospective mobilisée reste généralement discursive; la prospective se dit, se décrète, s'incante..., mais ne se mesure pas. Tout se passe comme si rien n'était à mesurer tant les changements attendus de cette mutation technique seraient démesurés.

Cette omniprésence du futur technologique comme moteur du devenir social conduit à la même mystification que celle entretenue par d'autres idéologues, d'une autre époque, qui voyaient dans le développement des moyens de transport l'avènement d'une société de liberté, d'évasion et d'opulence. La littérature prospective des années 70 et 80 sur le thème télécommunications et société est pleine à craquer de ces erreurs de prévision directement imputables à la confusion entretenue entre le temps des techniques et le temps social d'adaptation et de diffusion de ces techniques. Les exemples fourmillent qu'il s'agisse du développement attendu des téléconférences, du télétravail, du téléachat, de la décentralisation des activités économiques, du télé-enseignement...

33. C. Bertho (ss. la direction de), *Histoire des télécommunications en France*, Ed. Erès, 1984, p. 42.

34. J. Baudrillard, *L'ère de la facticité*, in L. Sfez, G. Coutlée (ss. la direction de), *Technologies et symboliques de la communication*, Colloque de Cerisy, PUG, 1990, p. 38.

Pourquoi de telles erreurs de prospective ? Sans doute parce que l'histoire du temps passé et des temps présents reste trop souvent ignorée par les apôtres d'une révolution technique qui doit changer le cours de l'histoire. A quoi servirait-il dès lors de s'y référer ? C'est ainsi que l'histoire du télégraphe et du téléphone, de leur acculturation, de leurs utilisations, fut très souvent rangée au musée de la socio-économie des techniques de la communication pour cause d'obsolescence, alors que l'on assistait dans le même temps à une inflation galopante d'études, de rapports, d'expertises prospectives. A trop vouloir faire de prospective sans filet, à trop vouloir penser le futur immédiat sans références à l'histoire et au présent, le risque est grand de tomber dans la fiction. Ainsi, non seulement on «fait du vieux avec du neuf» selon l'aphorisme de Marc Guillaume, mais on redit, on bégaye du vieux sur du neuf en toute bonne conscience, tant est ignoré ou tenu pour négligeable ce qui a pu être écrit, déclaré, espéré par le passé.

Du passé faisons table rase ! tel est bien l'un des travers d'une conception étriquée de la modernité que d'enfermer l'histoire dans les musées pour ne point y faire retour et ne se référer qu'à la seule Histoire de l'humanité qui compte, c'est-à-dire celle que l'on est en train de construire grâce aux nouvelles techniques. Il y a là plus qu'un paradoxe entre les capacités phénoménales de conservation de l'information dont nous disposons aujourd'hui et le mauvais traitement que nous faisons subir à l'histoire même récente. Paradoxe qui sera levé dès lors que l'on voudra bien admettre que l'histoire ne se digitalise pas, ou qu'à trop vouloir la digitaliser on finit par l'effacer, par l'oublier pour l'égarer dans le labyrinthe des banques de données. Lorsque la civilisation moderne est arrivée en Polynésie avec les Européens, les missionnaires, la Bible, l'écriture, la monnaie, l'histoire du peuple Maori avec ses rites, ses fêtes, ses dieux, ses cosmogonies, sa tradition orale fut balayée en l'espace d'une génération. Par ce reniement de leur propre histoire qui ne pouvait être perpétuée en caractère d'imprimerie, l'histoire immémoriale du peuple Maori disparut. En négligeant systématiquement le recours à l'histoire on peut craindre que la société du temps réel ne finisse par réécrire l'histoire des Immémoriaux sous un titre plus actuel : «*Les mémoires volées*³⁵».

35. Titre d'un ouvrage de J.H. Lorenzi et E. Le Boucher, *Mémoires volées*, Ed. Ramsay, 1979.

La troisième confusion entretenue par les discours sur les techniques du temps réel est celle consistant à affirmer qu'elles permettent à l'homme de s'affranchir des contraintes du temps, de la loi d'airain de l'attente, alors que ce sont pour l'essentiel, soit des techniques permettant de gérer de nouvelles contraintes temporelles, soit des techniques consommant du temps, participant ainsi directement à la raréfaction du temps. Machines à consommer le temps, elles sont donc machines à tuer le temps selon les deux acceptions suivantes : machines à supprimer le temps et machines à passer le temps. D'après les résultats d'une enquête réalisée par la SOFRES en 1987 sur la communication des Français au domicile, le temps quotidien consommé par les médias (télévision, radio, presse, livre, magnéto, téléphone,...) est en moyenne de 6 heures pour les inactifs et de 4 heures pour les actifs³⁶. Soit environ 14 ans de notre espérance de vie passés dans l'intimité des médias, dont 11 à regarder la télé (8 ans) ou à écouter la radio (3 ans). Encore sommes-nous très loin des Américains qui consacrent 18 années de leur existence face à leur(s) petit(s) écran(s).

Les techniques de l'information et de la communication servent donc avant tout à consommer du temps libre. Accessoirement, elles permettent de gérer du temps contraint par l'urgence et la raréfaction du temps libre. Les usages domestiques du téléphone sont de ce point de vue tout-à-fait éclairant dès lors que l'on établit une distinction entre communications relationnelles et communications fonctionnelles ou utilitaires. Les communications relationnelles consomment du temps libre au sens propre, de leur durée (12 mn en moyenne), de leur place dans la journée (en dehors des horaires de travail) et au sens figuré de leur fonction «passer un moment avec quelqu'un». Les communications fonctionnelles gèrent des contraintes temporelles au sens propre de leur durée (5 mn en moyenne), de leur positionnement dans la journée (horaires de travail) et au sens figuré de leur fonction «gérer des activités à distance» (prise de rendez-vous, renseignements, etc). Très accessoirement les techniques du temps réel peuvent permettre ponctuellement de gagner du temps dans des situations d'extrême urgence. Encore faut-il souligner avec Jacques Ellul que la

36. F. Charpin, M. Forsé, P. Périn, *Temps et budget de la communication au domicile*, Observations et diagnostics économiques, n° 27, avril 1989, pp. 157-176.

vitesse des machines à communiquer induit également une plus grande fragilité par suite de l'ampleur des conséquences de la moindre erreur³⁷.

De l'immédiateté à la médiation

Le temps réel est aussi la figure du temps censé nous mettre en contact immédiat avec la réalité. En d'autres termes, un événement se produisant à un endroit quelconque de la planète peut nous être restitué immédiatement, comme si nous y étions, où que nous soyons. C'est d'ailleurs pour le père de la théorie mathématique de la communication Claude E. Shannon le problème fondamental de la communication : «(...) reproduire en un point, soit exactement, soit approximativement, un message recueilli en un autre point³⁸.» Son défi théorique sera de faire en sorte que cette approximation soit la moins approximative possible. Il est vrai qu'il prendra la précaution quelques lignes après d'annoncer la couleur, «ces aspects sémantiques de la communication sont sans rapport avec les problèmes techniques³⁹», ce qui lui permettra de cantonner ses travaux dans une démarche exclusivement technique. De ce point de vue Claude E. Shannon est un parfait honnête homme. On ne peut pas en dire autant de son entourage au premier rang duquel figure son co-auteur W. Weaver qui n'aura de cesse de faire de la théorie mathématique shannonienne une théorie générale de la communication. Au terme de ce détournement théorique, les techniques de la communication deviennent les techniques de reproduction et de transmission, non seulement des messages, mais plus généralement de la réalité.

Toute autre est la théorie de Marshall McLuhan : «*Message is Medium*⁴⁰.» Pour ce professeur de littérature anglaise, le médium n'est plus la technique de reproduction et de transmission même approximative du message. Peu importe d'ailleurs les messages shannoniens ou non qui transitent par ces outils, le seul véritable message qu'ils nous donnent à lire est tout entier contenu dans le médium lui-même. En d'autres termes, les profonds bouleversements qu'introduisent les médias

37. J. Ellul, *Le bluff technologique*, Hachette, 1988, p. 144.

38. W. Weaver, C.E. Shannon, *Théorie mathématique de la communication*, coll. Les classiques des sciences humaines, Ed. Retz-CEPL, 1975, p.65.

39. C.E. Shannon, *op. cit.*, p. 66.

40. M. McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Ed. Mame/Seuil, 1968, p. 25.

dans l'organisation et les représentations sociales sont le seul et vrai message. Dès lors, l'unique réalité qui nous est donnée par les médias est celle des médias eux-mêmes.

Entre les pirates (les faussaires) de la théorie shannonnienne et la théorie des médias de Mc Luhan, nous nous retrouvons confrontés à deux positions irréconciliables : les techniques de communication reproduisent la réalité, les médias ne produisent qu'une réalité, la leur. Et pourtant elles ont en commun les mêmes simplifications. Elles ignorent l'une et l'autre les contenus des messages qui disparaissent, soit derrière le bit dans la théorie shannonnienne, soit derrière le métamessage du médium chez Mc Luhan. Elles baignent l'une comme l'autre dans le paradigme technique des théories de la communication ; position clairement revendiquée par Claude E. Shannon qui travaille à la reproduction la plus fidèle, la plus immédiate et la plus efficace possible de la réalité du message ; paradigme dans lequel plonge à ses dépens Mc Luhan lorsqu'il limite sa théorie des médias à une théorie du métalangage des médias, sans tenir compte des messages qu'ils transmettent, ni des caractéristiques des systèmes économiques, sociaux et culturels dans lesquels ils s'insèrent.

Les théories plus récentes de la communication ont depuis délaissé cette dualité entre la théorie de la réalité reproduite par les machines à communiquer et la théorie de la réalité produite par les médias. Toute théorie de la communication prend au moins en compte les deux définitions suivantes ; celle de la communication comme technique de production, de reproduction, de transmission et d'échanges de sens, d'informations, de messages, de données ou de signaux entre deux ou plusieurs individus, organisations ou machines ; celle de la communication comme mode de participation, d'insertion et de représentation des individus ou des organisations dans un environnement complexe. Ces deux définitions correspondent pour l'essentiel à ce que Lucien Sfez appelle d'une part, la représentation ou la métaphore de la machine (le récepteur passif enregistre la réalité objective transmise par le média) et d'autre part, l'expression ou la métaphore de l'organisme (le récepteur et le média vivent dans un monde complexe qu'ils interprètent, qu'ils transforment, de même que le monde est dans le média et le récepteur). C'est l'apport de Lucien Sfez que d'introduire une troisième figure de la communication

celle de la confusion qu'il développe selon la métaphore du tautisme (néologisme construit sur tautologie, totalitarisme et autisme) : « Tout se brouille, l'émetteur, le récepteur, le message (...) Le tautisme est la confusion du représenté et de l'exprimé. On prend le représenté pour l'exprimé ou l'exprimé pour le représenté⁴¹. »

La confusion entre temps et instantanéité est l'une des manifestations de ce tautisme, la confusion entre immédiateté et médiation, entre réalité et réalités, entre simplification et simulation en est une autre. Pour tenter de décortiquer le brouillage qu'introduit l'immédiateté des techniques du temps réel dans notre perception et représentation des réalités, trois idées seront développées : premièrement, l'immédiateté électronique est une imposture, deuxièmement, elle fait écran à la réalité ou aux réalités, troisièmement, elle en est une simplification et une simulation.

« L'immédiateté est une imposture » disait Bonnoeff, repris par Paul Virilio⁴². Cette imposture est celle des auteurs, des présentateurs, des journalistes, des médias qui font semblant de penser que les techniques du temps réel nous retransmettent l'information et nous promènent dans l'événement comme si nous y étions : la réalité du direct et de l'immédiateté serait la réalité. L'imposture de l'immédiateté médiatique, ce sont les chamiers de Timitsoara qui nous plongent dans l'horreur d'un mensonge construit de toute pièce. L'imposture de l'immédiateté c'est aussi le débarquement des *Marines* américains sur les côtes somaliennes que l'on prie de bien vouloir patienter jusqu'à l'heure du *prime time*, jusqu'à ce que le lourd dispositif médiatique ait pris ses quartiers sur les plages de Somalie. L'imposture de l'immédiateté, c'est encore le téléspectateur que l'on garde en otage pendant des heures durant la guerre du Golfe, en lui assurant qu'il assistera en direct au vol des Scuds au dessus d'un peuple en état d'alerte. L'imposture du direct, c'est de nous faire prendre l'instantanéité pour l'ubiquité.

L'immédiateté des techniques du temps réel est presque toujours la production d'une médiation entre la réalité et nous. En d'autres termes, les médias sont à la représentation du réel, ce que les parcs animaliers, même les mieux conçus, sont à la représentation de la vie des animaux sauvages.

41. L. Sfez, *Critique de la communication*, coll. La couleur des idées, Ed. du Seuil, 1990, pp. 46-48.

42. P. Virilio, *L'horizon négatif*, Ed. Galilée, 1984, p. 286.

Le réel y est à la fois mis en cage, mis en bobine, mis en page, mis en image et mis en paysage ; le réel y est transformé en représentation, c'est-à-dire en spectacle, quand bien même cette mise en scène serait réalisée avec la déontologie la plus rigoureuse. Comme dans tout bon spectacle «j'oublie que chaque image est un choix, une interprétation, un montage donc un mensonge en tout cas un usinage, une production, un spectacle⁴³.» Ces écrans sont autant de murs, de cloisons, de grillages ou de vitres n'ayant que l'apparence de la transparence entre la réalité et nous. Ces médiateurs portent noms : journalistes, cameramen, preneurs de son, éclairagistes, décorateurs, monteurs, chefs-opérateurs, réalisateurs,... Ce sont les professionnels et organisations de l'usinage de l'information, dont nous ne mettons en doute ici, ni la compétence ni la déontologie professionnelles, malgré la présence comme dans tout corps de métier, de quelques imposteurs ou faussaires de l'Audimat.

En tant que représentation d'une réalité, celle d'un système de médiation, l'immédiateté électronique nous condamne au «mieux» à une simplification, au «pire» à un simulacre de la réalité. Simplification de la réalité qui commence par une simplification des idéologies pour pouvoir les mettre en image et les faire tenir dans les 90 secondes de l'urgence médiatique. Dans son roman *L'immortalité*, Milan Kundera analyse cette transformation des idéologies en ce qu'il appelle l'imagologie. C'est ainsi, nous dit son héros, que le marxisme devient trois images symboliques : l'Ouvrier qui sourit en levant son marteau, le Blanc qui sourit en tendant les mains au Jaune et au Noir, la Colombe de la paix qui sourit (?) en prenant son envol⁴⁴. Et de conclure avec Régis Debray que l'imagologie est plus forte que la réalité, qu'elle a remplacé la réalité. Je ressens les effets pervers de cette simplification, depuis que je me tiens informé par les seuls flash de France-Info et le Journal Télévisé. Depuis que je me suis plongé dans la rédaction de ce livre, j'ai dû abandonner momentanément la lecture de mon journal préféré, j'ai donc vécu l'actualité récente de manière très sommaire et très univoque. Je sens confusément que cet accord historique comporte sans doute des risques, des chausse-trappes, des échéances, des non-dits ; ni la radio, ni la télé ne m'en ont informé.

43. R. Debray, entretien accordé au journal *Le Monde* du 19 janvier 1993.

44. M. Kundera, *L'immortalité*, Ed. Gallimard, 1992, p. 172.

La seule chausse-trappe vécue en direct est médiatique. C'est celle qui a été tendue à Yasser Arafat et à Shimon Perez, quelques jours avant la signature des accords, pour qu'ils s'entretiennent en direct pendant le 20 Heures, alors qu'il avait été manifestement convenu de les faire dialoguer uniquement avec le Président François Mitterand. Imaginez le scoop : le chef de l'O.L.P. et le chef de la diplomatie israélienne s'entretiennent en public pour la première fois et c'est sur... France 2, bien sûr ! C'est à ce moment-là que l'on glisse d'une simplification de la réalité, que l'on souhaiterait souvent moins simpliste, à la simulation ou à la «production de simulacres (...) qui se donnent pour réalité⁴⁵» ou encore à «la disparition du réel dans ses simulacres⁴⁶.» Une excellente auto-analyse nous en a été proposée dans un reportage sur le Liban réalisé par un cinéaste pour l'émission «*Envoyé spécial*». Au terme de ce reportage sur les espoirs, les rancœurs et les souffrances des libanais de 1993, deux conclusions nous sont proposées : l'une faite d'une succession de plans resserrés sur des visages d'enfants, d'adolescents et de femmes souriants, enjoués et heureux, l'autre faite des mêmes visages désespérés, pleurant, criant, accusant,... En nous proposant ces deux futurs possibles (l'espoir et le désespoir), le cinéaste sans avoir échappé à la simplification, a au moins évité le simulacre qui aurait consisté à nous présenter une seule partie de la réalité qu'il avait filmée. Si une telle pédagogie de l'immédiateté médiatique mérite d'être soulignée, force est de constater que le brouillage entre fiction et réalité gagne chaque année un peu plus de terrain. A tel point qu'il devient tout à fait difficile d'éduquer les enfants à cette imposture de l'immédiateté médiatique. Les *reality show* qui se présentent comme le réel mis en spectacle, alors que ce ne sont le plus souvent que des fictions, sont le prototype même d'émissions tautologiques (je suis un spectacle), totalitaires (je suis la réalité) et autistiques (je suis le spectacle de la réalité du spectacle) ; des émissions tautistiques, aurait dit Lucien Sfez. Pour sortir de cette confusion permanente entre la fiction et la réalité, entre l'immédiateté et la médiation, entre le temps et l'instant, il faut prendre du temps, prendre son temps, sortir de la dictature de l'urgence et du temps réel.

45. J. Perriault, *op. cit.*, p. 53.

46. Entretien avec R. Debray, *Le Monde* du 19 Janvier 1993.

Prendre son temps

Dans la société du temps réel où l'urgence est le mode de gestion privilégié de la raréfaction du temps, il devient urgent de prendre son temps. Il nous faut sortir de cet aveuglement de l'urgence, de cette confusion entre le temps technique et le temps social ; sortir du très court terme, d'une gestion spectaculaire de l'instant, de l'idéologie du zéro délai ; sortir le nez du guidon, relever la tête. Dans ce brouhaha de l'information permanente, il nous faut retrouver le temps du silence, de la réflexion, de l'analyse, de la critique ; maîtriser le temps des techniques et les risques inhérents aux réactions en chaîne se déroulant au rythme de la nanoseconde ; éviter le stress de l'urgence pour profiter de l'instant.

Prendre le temps de l'analyse et de la réflexion, cela signifie d'abord qu'il faut arrêter de transférer instantanément le temps réel des techniques que l'on développe à la société qui les utilise. Ce n'est pas parce qu'une société se dote de techniques de l'instantanéité qu'elle se met à fonctionner automatiquement en temps réel. Est-ce même souhaitable ? Dans quelles perspectives ? Pour quel projet de société ? Si les sociétés veulent gagner du temps, encore conviendrait-il qu'elles se décident à sortir de cette confusion des fins et des moyens, qu'elles arrêtent de dilapider le temps dans l'urgence, qui n'autorise aucun silence, aucune respiration, aucun retour historique, aucune projection à long terme. Prendre le temps de l'analyse, c'est admettre qu'entre le moment d'une innovation technique et son acculturation s'écoulent le plus souvent quelques décennies qui peuvent être mises à profit, pour expérimenter et évaluer des projets alternatifs plutôt que de laisser systématiquement la parole aux lois d'un marché économique qui s'équilibrerait dans l'instant. Trop d'entreprises et d'organisations se sont lancées par le passé dans des investissements informatiques considérables sans analyse et réflexion approfondies préalables, sans évaluation a posteriori ; tout simplement parce qu'il était de notoriété publique que l'informatisation permettait des gains de productivité, une requalification des emplois, un pilotage stratégique enfin informé, une amélioration de la qualité de service, des gains de part de marché...

Maîtriser l'instantanéité des techniques et les risques inhérents aux emballlements des réactions en chaîne, c'est éviter que les gains de

réactivité que peuvent procurer ces techniques ne se transforment en accroissement de la fragilité des systèmes économiques et sociaux. Qu'advierait-il de la paix du monde si les ordinateurs traitaient de gigantesques banques de données sur l'état des tensions dans le monde et pouvaient appuyer de leur propre chef sur les boutons rouges de la riposte nucléaire ? C'est pourtant ce qui s'est produit dans la version moderne de la guerre que se livrent les grandes puissances financières, lors du Krach boursier de 1987. Les ordinateurs interconnectés se sont emballés, les ordres préprogrammés de vente et d'achat de valeurs se sont bousculés, jusqu'à ce que le Président du New York Stock Exchange ait demandé la suspension de ces cotations automatiques. Depuis, la commission Brady a logiquement décidé de brider l'hyper réactivité des marchés financiers en interdisant l'utilisation de ces programmes automatiques d'ordres d'achat et de vente, dès lors que le Dow Jones varie de plus de 50 points en une journée. Maîtriser l'instantanéité, c'est aussi accepter de ne pas réagir dans l'instant à une stimulation extérieure, c'est éviter de se plier aux injonctions des «sur le champ», «toute affaire cessante», «séance tenante». Maîtriser les risques de l'instantanéité technique, ce n'est pas seulement assurer la redondance technique nécessaire pour éviter les catastrophes liées aux pannes, c'est aussi s'assurer que l'on garde à tout moment la capacité de débrancher les techniques du temps réel pour reprendre un pilotage manuel, c'est aussi prévoir le recloisonnement des systèmes que l'on interconnecte pour éviter les risques d'irradiation ou de contagion.

Il faut, enfin, éviter le stress de l'instant dont la pathologie se répand dans tous les domaines de la vie quotidienne. Car le prix à payer pour cette accélération du temps, pour cette urgence permanente, n'est pas si équitable qu'il pourrait y paraître à première vue. Les techniques du temps réel ne sont pas seules responsables de cette montée du stress, mais le moins que l'on puisse admettre est qu'elles y participent. Jacques Ellul dans «*Le bluff technologique*», montre fort bien que le prix à payer pour le développement des techniques industrielles, permettant de réduire la fatigue physique et musculaire du travail, a été un accroissement sans précédent de la fatigue nerveuse. De même que l'information peut permettre de réduire la consommation énergétique, «l'usure nerveuse compense le repos musculaire⁴⁷» Les techniques du temps réel

47. J. Ellul, op. cit., pp. 61-64.

participent au développement du stress dans les sociétés dites de l'information ; ce stress s'accompagne d'un accroissement de leur fragilité. Pour éviter ce stress, éviter le recours systématique aux tranquillisants, il faut procéder à une inversion radicale des valeurs, il faut rompre avec le culte de la vitesse et de la réactivité. Il nous faut prendre le temps de profiter de l'instant, le temps se chargera alors de le rendre fort et durable. L'immortalité n'est certes pas au bout de cette démarche. La diminution du stress nous permettrait cependant de gagner quelques précieuses années d'espérance de vie. La survie de notre planète, toujours menacée par l'instantanéité d'une conflagration nucléaire et par une gestion de très court terme des activités humaines, peut en dépendre.

Chapitre 2

L'ESPACE INVISIBLE

*«Avec les mobiles France Télécom,
vous bougez et le monde vous suit»
(Télécarte, France Télécom, 1991)*

L'inspecteur Elijah Baley, héros du roman d'Isaac Asimov Face aux feux du soleil⁵⁸, est envoyé sur la planète Solaria pour enquêter sur le meurtre de Rikaine Delmarre. C'est le premier meurtre commis sur cette planète. Le choc est terrible pour les solariens. Toutes les présomptions de culpabilité se portent sur Gladia Delmarre, sa femme, mais il n'y a aucun indice pour le prouver et aucune force de police sur cette paisible planète pour mener l'enquête. Les Solariens impuissants sont ainsi condamnés à faire appel à un Terrien, espèce bannie de tous les habitants des Mondes Extérieurs.

L'inspecteur Elijah Baley, de la police de New York, débarque sur la planète Solaria dont les terriens ignorent tout. C'est tout un monde qu'il va devoir découvrir, une civilisation que tout différencie de la sienne. La planète Solaria fut d'abord le lieu de villégiature de riches auroreains, qui, incommodés par les nuisances de la croissance démographique de la planète Aurore, décidèrent de s'y installer définitivement. Un contrôle très strict des naissances et de l'immigration fut alors mis en place. Solaria est maintenant une planète où vivent 20.000 Solariens, propriétaires de gigantesques domaines de plus de 2,5 millions d'hectares. Ces fermes sont exploitées par une armée de 200 millions de robots positroniques. Chaque domaine est géré par un «couple» de Solariens. Dans cette immensité, la solitude est de règle, elle est même devenue une valeur cardinale de la civilisation solarienne.

Les domaines sont en effet suffisamment vastes pour que les gens ne s'y rencontrent jamais. Plus le statut social du solarien est élevé, plus son domaine est vaste, moins il court le risque de rencontrer le propriétaire du domaine voisin. La présence face à face est devenue intolérable aux Solariens,

48. I. Asimov, *Face aux feux du soleil*, Ed. J'ai lu, 1970, 309 p.

tout contact physique leur est répugnant. Il est même très pénible pour un couple qui partage la même immense demeure d'avoir à se rencontrer. A la seule idée de respirer l'air rejeté par l'autre dans une même pièce, ils suffoquent. Dans ce monde, où aucun espace commun n'est partagé simultanément par deux personnes, les gens se rencontrent...

Tout se passe en stéréovision : les conversations, les repas, les promenades, les parties d'échec,... Il suffit de réquisitionner l'un des robots pour établir la communication et que celle-ci soit acceptée par le ou les interlocuteurs pour que chacun débarque avec l'ectoplasme de son intérieur (meubles, tapisseries, tapis, ...) dans l'espace privé de l'autre. La pièce de conversation devient ainsi une mosaïque de pièces, la salle à manger un patchwork de salles à manger dans lesquelles ce qui était visible devient invisible, ce qui était lointain devient proche. Pour les promenades, le système de stéréovision permet une mise au point serrée de l'image sur les seuls personnages, transportant ainsi l'ectoplasme de l'autre dans le domaine de l'un, chacun se promenant, en compagnie de l'image de l'autre, dans son propre domaine invisible à l'autre. Dans ces espaces inviolables et invisibles à l'autre, tout devient montrable; recevoir l'autre sous sa douche, se promener avec lui dans le plus simple appareil. Tout peut être montré puisque rien n'est palpable, puisque tout n'est qu'image, puisque rien n'est réel.

La civilisation terrienne d'où arrive l'inspecteur est le négatif de la civilisation solarienne. La promiscuité permanente y est la règle. Depuis que les premiers hommes sont allés coloniser l'espace, la Terre n'a cessé de se replier sur elle-même, de tourner le dos aux Mondes Extérieurs, de coloniser son sous-sol. Jusqu'à ce que la vie ait été entièrement organisée dans des villes souterraines surpeuplées. Seuls les robots travaillent à la surface du globe, les terriens ne supportent plus les espaces libres, la lumière naturelle, les ombres. Ils éprouvent la même peur panique à l'idée du grand air, que les solariens à l'idée de la présence physique. Les espaces libres et la nature leur sont invisibles et inviolables. La planète terre vit ainsi, dans son cocon souterrain, totalement isolée du reste de la galaxie.

Ce sont ces deux univers qui vont se rencontrer dans le roman de Isaac Asimov, à travers les personnages de l'inspecteur et de Gladia Delmarre. L'inspecteur doit se protéger du vertige des grands espaces libres de la planète Solaria pour mener son enquête. Mais il éprouve le besoin impérieux de rencontrer physiquement les acteurs du drame. Gladia

Delmarre se refuse à la présence physique de l'inspecteur, mais elle devra comme les autres s'y résoudre. Au terme de cette initiation, l'un et l'autre, en découvrant l'espace proxémique de l'un et l'espace libre de l'autre, réaliseront qu'ils vivent sur deux planètes, qui, en annihilant l'espace réel pour le rendre invisible, ont plongé leur civilisation dans le néant de la solitude. Gladia partira vivre sur la planète Aurore. L'inspecteur reviendra sur Terre et se donnera pour mission de faire sortir ses contemporains de leur cocon pour les faire vivre au grand jour «face aux feux du soleil».

L'espace invisible de Solaria, c'est la ville (Urbi); l'espace invisible de la planète Terre, c'est l'univers (Orbi). *Urbi et Orbi*, la bénédiction que le pape adresse du haut du balcon de la Basilique Saint-Pierre, non seulement aux fidèles réunis, mais au monde entier, est ainsi devenue au sens figuré la capacité à être partout. C'est l'une des dimensions de l'ubiquité que d'effacer les contraintes de l'espace pour le rendre en quelque sorte invisible. L'espace se contracte en un point dont la figure technique est le satellite en orbite géostationnaire qui transmet à la terre entière la même bénédiction, la même proclamation, la même information. Grâce aux techniques mobiles de France Télécom, vous bougez et le monde tout entier, accessible en tout lieu, vous suit.

Dans ce village planétaire, deux allégories de l'espace branché, câblé et satellisé ont été esquissées : l'allégorie de la nouvelle société rurale et l'allégorie de la Cité intelligente. La nouvelle société rurale est le projet de nombreux aménageurs qui perçoivent dans le développement des techniques de communication la possibilité d'en finir avec le modèle urbain, ses nuisances, ses ghettos, ses banlieues, en déménageant la ville à la campagne. Tel était le projet de la Goldmark Communication Corporation aux U.S.A. au milieu des années 70 qui pensait, par le câblage des campagnes, pouvoir réduire du tiers voire de la moitié la population des grandes villes, d'ici l'an 2000. Le plan japonais Teletopia de 1983 et son programme «Intelligent City» de 1986 s'inscrivent dans une perspective radicalement différente : la Cité câblée y est présentée comme une alternative à l'urbanisation fonctionnelle encombrée, polluée, congestionnée... Avec les nouvelles techniques de communication, d'information, de régulation et de contrôle il devient possible de concevoir une ville propre, intelligente et rationnelle éradiquant à jamais les nuisances de l'urbanisation d'antan.

Le modèle de la nouvelle société rurale est clairement celui de la planète Solaria. Le modèle de la Cité intelligente est celui de la planète Terre. Leur paradigme commun est celui de l'espace invisible, respectivement de la ville invisible (*urbi*) et de l'univers invisible (*orbi*). Dans ce paradigme technique, l'espace invisible, *urbi et orbi*, est décliné autour de trois mots clefs : proximité, réticularité, incommensurabilité. La rhétorique issue de ce paradigme, et les attentes des téléaménageurs de l'espace seront donc exposées, avant de prendre quelques distances critiques pour dessiner *les frontières de l'invisible* à travers une analyse des réductions de l'espace au sur-place et de la place au nodal.

1 - Urbi et Orbi

L'espace disparaît, l'espace se contracte, l'espace est enfin maîtrisé grâce aux nouvelles techniques de communication. Même les géographes et les urbanistes commencent à se demander quel serait l'avenir de leurs disciplines si la disparition de l'espace et la déterritorialisation des échanges économiques se poursuivaient. Les techniques de transport et de la grande vitesse avaient déjà participé à cette contraction de l'espace mondial. Mais encore pouvait-on cartographier l'espace, dessiner ces réseaux, représenter les déformations de la mappemonde en passant d'une métrique des distances à vol d'oiseau à une métrique des temps d'accès. L'espace se déformait mais résistait, ne pliait pas, ne disparaissait point. Que reste-t-il à cartographier quand l'espace devient un immense réseau de non-lieux interconnectés dans l'instant ? La cartographie même de ce réseau pose problème.

Les réseaux techniques de communication n'ont plus ou presque plus de lisibilité spatiale. Alors que les tours du télégraphe de Chappe devaient bénéficier d'une parfaite visibilité, le réseau téléphonique n'a eu de cesse de s'enterrer, de disparaître, de se fondre dans l'espace, jusqu'à devenir invisible à l'œil nu. Que reste-t-il de cette présence dans nos villes, dans nos rues, dans nos paysages ? quelques tours hertziennes, quelques antennes paraboliques (ou non) perchées sur les toits de nos immeubles, quelques poteaux téléphoniques, quelques armoires électriques et quelques rares bâtiments truffés d'électronique et d'antennes, ressemblant à des mille-pattes allongés sur le dos. C'est paradoxalement

au Japon, pays en pointe dans les techniques de l'urbanisme souterrain, qu'il faut aller pour visualiser ce que pourrait être un réseau de distribution téléphonique non enterré. Dans certaines rues des vieux quartiers de Tokyo et de Yokohama, la densité de fils téléphoniques aériens est telle qu'on peut avoir l'impression de déambuler sous un véritable filet de protection ; ce qui n'est pas sans rassurer le promeneur gaulois qui a toujours peur que le ciel ne finisse par lui tomber sur la tête. C'est aussi à Lisbonne qu'il faut flâner, dans les ruelles du quartier de l'Alfama, pour être immédiatement écrasé sous une forêt d'antennes de télévision.

Hormis ces quelques anachronismes, les réseaux techniques de communication se sont faits de plus en plus discrets. C'est sans doute ce qui explique l'absence d'intérêt que leur ont longtemps porté tant les géographes que les aménageurs du territoire. Il faut en effet être bien perspicace pour repérer dans la littérature scientifique antérieure au milieu des années 70 la moindre allusion aux techniques de communication et à leur prise en compte dans le cadre d'une politique d'aménagement de l'espace. Ces réseaux, une fois enterrés, ne marquent pas le territoire ; il n'y a donc pas de raison de se préoccuper de leurs éventuelles nuisances tant du point de vue architectural que du point de vue environnemental. Contrairement aux réseaux de transport, les réseaux de télécommunication n'engendrent ni effets de traversée, ni effets de coupure, ni effets de pôle (gare, aérogare, échangeur autoroutier...). De là à décréter la neutralité de ces techniques sur le territoire il n'y avait qu'un pas que nombre d'analystes ont franchi plus ou moins consciemment.

Cette neutralité d'abord bienveillante, est devenue carrément révolutionnaire : la distance et l'éloignement vaincus par l'instantanéité des techniques de communication à distance, l'humanité se trouve enfin libérée des contraintes de l'espace. Selon le principe de la convergence espace-temps, lorsque le temps réel devient la norme, l'espace devient invisible : à l'instantanéité répond la *proximité*, à la réactivité correspond la *réticularité*, à l'éternité fait écho l'*incommensurabilité*.

Proximité

Dès lors que l'humanité s'est sédentarisée, la loi d'airain de la proximité physique s'est imposée à l'organisation spatiale des activités

économiques et sociales. D'où la recherche permanente de techniques et de formes d'organisation économique et sociale permettant d'assouplir les contraintes de cette loi, c'est-à-dire : élargir la couverture territoriale de la proximité, intensifier les relations économiques et sociales sur cet espace, assurer l'unification et la protection de ce territoire. Les moyens de communication ont souvent joué un rôle central dans cette quête d'une proximité élargie, dans cet effort de rapprocher ce qui est lointain. On pense naturellement à l'histoire des moyens de transport, à la portée du réseau des voies romaines dans la construction et l'organisation de l'empire, à l'importance de la navigation maritime dans la conquête de nouveaux espaces, à la convergence historique mêlant intimement la réalisation du réseau ferroviaire, l'industrialisation, l'émigration rurale, l'urbanisation et la concentration spatiale des activités...

Mais à ce stade du développement des techniques, rien ne permet de s'affranchir définitivement des contraintes de la proximité physique, de l'éloignement et de la distance. Il faudra attendre le télégraphe de Chappe pour qu'un premier changement d'échelle se produise : «le télégraphe abrège les distances et réunit en quelque sorte une immense population sur un seul point⁴⁹.» Le mot est lâché à la fin du 18^e siècle, l'espace de la République est assimilé à un point, la proximité optique est assurée par la gesticulation de bras articulés. Avec le satellite, c'est la planète entière qui sera assimilée à un point ou au village planétaire de Mc Luhan : «Tous les hommes sont voisins la planète entière est un réseau relié par fil ou par satellite⁵⁰.»

Dans ce nouveau voisinage électronique, que l'on soit à Paris, New York, Tokyo, Vierzon, au sommet de l'Annapurna ou en pleine forêt amazonienne, ne change rien. Puisque tout est proche, le lieu s'efface tout comme les distances. Cet espace sans lieux et sans distances est la représentation technique de l'espace des communications à distance et en temps réel. Les mécanologues du déterminisme technique peuvent alors laisser libre cours à leur imagination et nous proposer une prospective en trois actes de foi en cette nouvelle proximité électronique : l'espace multifonctionnel ou polyvalent, la revitalisation du local, la banalisation ou l'homogénéisation du territoire.

49. P. Flichy, *op. cit.*, p. 20.

50. Th. Gaudin, *op. cit.*, pp. 191-192.

La fonctionnalisation de l'espace est un phénomène qui, pour l'historien, est relativement récent. L'inscription dans un zonage territorial des principales fonctions urbaines (résidentielles, industrielles, tertiaires, commerciales, administratives, culturelles, ...) n'a guère plus d'un siècle. Au 18^e siècle, les différents quartiers d'une même ville étaient encore largement polyvalents. Dans un contexte de croissance urbaine explosive, cette proximité de voisinage ne peut être indéfiniment préservée. Le développement des transports urbains motorisés permettra alors d'assurer l'accessibilité et la proximité de la population aux différentes fonctions urbaines. La fonctionnalisation de l'espace urbain est en route : les industries abandonnent les centres-villes, les citadins les suivent ou les fuient, la ville absorbe la campagne environnante. Les zones résidentielles se mettent au vert, les banlieues-dortoirs se mettent au béton, les zones industrielles se mettent au travail, les quartiers d'affaires font une O.P.A. sur les centres, les centres commerciaux sonnent le glas des commerces de proximité, ... L'urbanisation scientifique, rationnelle et fonctionnelle de Le Corbusier est en marche. La suite est bien connue et se décline autour des notions suivantes : ségrégation spatiale, crise des banlieues, asphyxie des centres, congestion de la voirie, bruit et pollution, métro-boulot-dodo..., crise de la ville !

Puisqu'il faut en finir avec les effets pervers de la fonctionnalisation de l'espace urbain et concevoir à nouveau des quartiers polyvalents, les techniques de l'information et de la communication, qui permettent le maintien et l'intensification des inter-relations économiques et sociales indépendamment de la proximité physique, seront tout naturellement mobilisées dans les politiques «anti-crise» de la ville. C'est en effet dans ce contexte qu'il faut interpréter les discours sur l'avenir radieux et souriant du télétravail, du téléachat, des téléconférences, ... Puisque nous avons pris la mauvaise habitude de contraindre les citadins à de longs et coûteux déplacements, revenons à la sagesse de nos aïeux et mettons tout en œuvre pour que ces activités soient pratiquées à domicile grâce aux techniques de l'information. Réinventons le travail à domicile, développons les centres de travail de voisinage, faisons éclater l'entreprise en dizaines, centaines ou milliers de terminaux interconnectés. Câblons nos bâtiments : «télématique à tous les étages» doit devenir le slogan de nos urbanistes et de nos architectes. Ainsi, «dès 2030, plus de

la moitié du temps de travail des salariés du secteur tertiaire est passé à domicile⁵¹ »; finis les pertes de temps du samedi, le stress de l'hypermarché, le citoyen de l'an 2000 fait ses courses, gère son patrimoine, paie ses factures, effectue ses démarches administratives, par Internet. Une simple prise Numéris vous assure cette proximité totale et parfaite aux emplois, aux achats, aux loisirs, à la culture et au monde, que vous habitiez en plein centre-ville, en banlieue, à la campagne ou sur le plateau du Larzac : « Ne vous déplacez plus, branchez-vous, et le monde vous suivra ! ».

Ne risque-t-on pas sous couvert d'une nouvelle proximité électronique d'évacuer toute proximité locale, tout sentiment d'appartenance à une communauté qu'il s'agisse de l'entreprise, du quartier ou de la Cité ? Que nenni ! nous rétorque-t-on, car le dépérissement du local est dans une large mesure la conséquence directe de la fonctionnalisation de l'espace urbain. Dès lors si l'on réinvente, grâce aux nouvelles techniques, la polyvalence des quartiers, la vie locale sera automatiquement revitalisée. Mieux encore, ces techniques de communication permettent de rapprocher les citoyens, non seulement physiquement, mais aussi culturellement, en favorisant leur participation directe à la vie locale. Elles participent aux décloisonnements des relations sociales, font émerger de nouvelles communautés, favorisent la survie et la renaissance du local. En témoignent le développement des radios locales, des télévisions locales, de la télématique municipale, ... Les techniques de l'information et de la communication sont ainsi devenues, au cours des années 80, les outils de la revitalisation du local : « les réseaux câblés, tels les forums d'antan devraient faire naître ou recréer de nouveaux villages⁵². » De nouveaux villages *high tech*, combinant accessibilité électronique au monde, proximité physique et communautés d'intérêts, ont pris pied dans nos villes et se sont dénommés téléports, télébases, Zones de Télécommunications Avancées et autres technopôles.

Dans ce monde où rien n'est lointain, où tout est proche, dans ce village planétaire, l'espace se banalise aussi vite qu'il se rétracte. L'homogénéisation de l'espace est en effet la troisième conséquence attendue de la généralisation de la proximité électronique. L'ère de l'information se substitue

51. Th. Gaudin, *op. cit.*, p. 329.

52. Jean Voge, *Des structures à rude épreuve*, in C. Bertho, *op. cit.*, p. 250.

à l'ère industrielle au cours de laquelle la localisation des activités était déterminée selon les économistes classiques et néoclassiques par les prix relatifs des facteurs de production (capital, matières premières, travail), les aires de marché et les coûts de transport qu'il convenait de minimiser afin de réduire les coûts de production. Ces théories stipulaient alors que des investissements publics, destinés à réduire ces coûts, pouvaient être de nature à entraîner le développement économique des régions pénalisées par leur éloignement des places centrales. Il convenait donc d'investir dans le réseau routier et autoroutier pour atténuer cette contrainte de la distance et désenclaver les régions les plus pauvres. Mais les besoins de financement et les délais de réalisation de ces investissements sont trop lourds pour assurer la couverture de l'ensemble du territoire.

Dans l'ère de l'information, caractérisée par la part croissante des coûts de recueil, de traitement, de stockage et de diffusion de l'information dans les fonctions de production des entreprises, les techniques de l'information se substituent aux transports. Les télécommunications deviennent alors « les routes électroniques » de l'avenir, les nouvelles départementales, nationales, voies ferrées et autoroutes de l'aménagement d'un espace homogène, indifférencié et banalisé. Car les financements mobilisés et les délais nécessaires à la réalisation de ces réseaux sont sans commune mesure avec les investissements consentis à la réalisation des réseaux de transports, pour un maillage beaucoup plus fin du territoire. Dès lors qu'une infrastructure atteint un niveau de disponibilité spatiale élevée, on considère qu'elle gomme les disparités spatiales et favorise des mouvements d'activités vers des zones jusqu'alors pénalisées. Les experts du 6ème Plan n'hésitaient alors pas une seconde à tirer les conséquences de cette banalisation de la proximité électronique : « Le très important effort engagé en matière de télécommunications (...) lèvera un obstacle non négligeable à une meilleure répartition de notre appareil de production et devrait contribuer à faciliter le transfert en province de services centraux, voire de sièges sociaux des grandes entreprises ou administrations⁵³. »

Telles sont les vertus de la proximité électronique : elle rend proche ce qui est lointain, redonne vie à ce qui est proche et homo-

53. Commissariat Général au Plan, *Rapport de la Commission Aménagement du Territoire et du cadre de vie*, Préparation du VIe Plan, La Documentation Française, 1979, p. 92.

généise ce qui était dispersion ou disparités. La proximité électronique, figure principalement technique de cet espace sans distance et isotrope, donne ainsi forme à des modèles d'organisation économique et sociale où la réticularité devient la norme.

Réticularité

Réseau, réseau, réseau ! Le mot lui-même résonne comme un véritable entrelacement, enchevêtrement, lacs ou réseau de significations, de représentations et de définitions. Nous sommes pris dans le filet de la réseautique, nom que s'est donnée cette nouvelle science des formes d'organisation et de communication en réseau. Accolons ces deux mots-valises : réseau et communication. Qu'obtenons nous ? Réseau de communication, ou le degré zéro de la communication, c'est-à-dire une expression tautologique (ce qui est en réseau communique, ce qui communique fait réseau), totalitaire (tout est réseau, tout est communication) et autistique (tout est réseau de communication).

Les réseaux techniques de l'ère industrielle apportaient confort (eau, électricité, gaz), hygiène (assainissement, eau) et mobilité (transports). Les réseaux techniques modernes apportent intelligence, connaissance, efficacité et convivialité. Le temps est fini des réseaux de transport d'énergie, le temps est venu des réseaux de transport de l'information. La société dispose donc maintenant des techniques lui permettant de s'organiser en réseaux intelligents indépendamment des contraintes ancestrales de la proximité physique. La métaphore cérébrale est alors souvent utilisée pour décrire cette révolution de la réticularité pensante : «C'est en s'inspirant des structures cérébrales que les entreprises de demain vont trouver leur vrai rôle. En 2100, il y aura douze milliards d'êtres humains, presque autant que de neurones dans le cerveau. Entre les individus, les connexions vont se construire, au moyen du réseau télématique, selon un processus d'apprentissage qui rappelle celui du réseau neuronal⁵⁴.»

L'histoire des réseaux techniques de communication a été intimement liée à l'histoire des activités humaines organisées en réseaux sur un territoire élargi. L'histoire du télégraphe électrique est ainsi étroitement liée,

54. Th. Gaudin, *op. cit.*, p. 95.

comme le montre l'historienne Catherine Bertho, aux usages des grandes compagnies de transport (chemin de fer, compagnies maritimes), des maisons de commerce international, des marchés boursiers, des groupes de presse et de la diplomatie⁵⁵. Avec la mondialisation des économies, l'internationalisation des échanges, la diminution des coûts de transports, la fin du taylorisme et la concentration financière, les organisations en réseaux se sont considérablement développées. Les réseaux techniques de communication sont l'une des conditions permissives de ces nouvelles formes d'organisation de l'activité économique.

Comment caractériser cette nouvelle forme d'organisation, quelles sont les propriétés d'un réseau ? Un réseau peut être décrit comme un ensemble de nœuds et de liaisons spécifiés à l'aide des quatre indicateurs suivants : connexité, connectivité, isotropie, nodalité. La connexité désigne la capacité du réseau à relier chaque nœud à tout autre nœud. La connectivité désigne le nombre de chemins permettant de se rendre d'un point à un autre. L'isotropie du réseau désigne la plus ou moins grande homogénéité de la qualité des liaisons qui le composent. La nodalité est un indicateur permettant de caractériser, voire de hiérarchiser les nœuds du réseau. Les combinaisons de ces caractéristiques permettent de définir différentes configurations de réseau : réseau en étoile, réseaux arborescents, réseaux maillés. Comment se positionnent les réseaux techniques de télécommunication ? Ce sont à l'évidence des réseaux maillés dont la connexité des éléments est assurée par les techniques de commutation, dont la connectivité est pour ainsi dire transparente, tant les chemins permettant d'aller d'un nœud à un autre sont nombreux, dont l'isotropie des liaisons est presque totale depuis la généralisation de la numérisation du réseau, et dont les nœuds sont pour l'abonné les prises de raccordement des terminaux de communication. Nous sommes à la limite d'un réseau pur, voire d'un réseau d'une telle transparence qu'il devient invisible, ou sans contrainte, pour l'utilisateur. Avec le développement des réseaux numériques à intégration de services, un pas de plus est franchi vers la transparence totale.

Avec les techniques modernes de communication, nous entrons dans l'ère d'une nouvelle réticularité dont la transparence, la cellularité et la souplesse s'imposeront à l'organisation spatiale des activités et

55. C. Bertho, *op. cit.*, pp.13-49.

amèneront en prime : efficacité économique, décentralisation et nouvelles solidarités. Efficacité économique, car le développement des réseaux génère d'une part des économies d'échelle (le raccordement d'un usager supplémentaire au réseau coûte de moins en moins cher) et d'autre part des économies externes par l'effet «club» (chaque abonné supplémentaire accroît la valeur du réseau pour les autres abonnés)⁵⁶. Dès lors une entreprise en réseau bénéficie des économies d'échelle procurées par le passé par la concentration sur un même site de l'ensemble de ses activités et des économies externes autrefois liées à la concentration urbaine, sans supporter les déséconomies liées à la crise de l'organisation taylorienne du travail (conflits sociaux, inertie de la hiérarchie pyramidale) et à la crise urbaine.

De cette organisation en réseaux maillés et cellulaires doit également résulter une plus grande décentralisation. Pour Jean Voge, c'est un impératif ; il faut restructurer les organisations vers plus de souplesse, de décentralisation, de réciprocité, de cellularité et les réseaux techniques de communication peuvent nous y aider⁵⁷. Pour d'autres c'est une déclaration de foi : la société est organisée en réseaux non centralisés où tout le monde peut montrer, parler, communiquer avec tout le monde⁵⁸. Pour la plupart, l'avenir des organisations économiques passe par une plus grande souplesse, autonomie et modularité de fonctionnement, dont la régulation est assurée par une organisation de type cellulaire favorisant la décentralisation et le partenariat. Les réseaux techniques de communication assureront la logistique de ces nouvelles formes d'intégration et de décentralisation. Souplesse, modularité, réactivité, autonomie, intégration supposent en effet que soient assurées de nouvelles solidarités, de nouvelles communautés d'intérêts indépendamment de la proximité physique des individus. Or c'est bien là tout l'intérêt des réseaux maillés et cellulaires de communication que de favoriser l'émer-

56. Pour un développement de ces notions on pourra se référer utilement à l'ouvrage de N. Curien et M. Gensollen, *Economie des télécommunications : ouverture et réglementation*, coll. ENSPTT, Ed. Economica, 318 p.

57. J. Voge, *Télécommunications, facteur clé de la structuration de l'économie*, in F. du Castel, P. Chambat, P. Mussot (sous la direction de), *L'ordre communicationnel : les nouvelles technologies de la communication - enjeux et stratégies -*, coll. technique et scientifique des télécommunications, La Documentation Française, nov. 1989, pp. 255-263.

58 Th. Gaudin, *op. cit.*, p. 193.

gence puis le développement de ces nouvelles solidarités ou communautés, de cette nouvelle participation de chacun à la vie du monde quel que soit l'endroit où il se trouve.

Incommensurabilité

L'incommensurabilité désigne ici tout autant les effets «démésurés» des techniques de communication sur l'espace et l'aménagement du territoire, que l'immensité qu'elles nous rendent accessible dans l'instant. C'est la figure onirique de l'espace invisible, celle par laquelle le monde et l'univers enfin nous appartenent. Car être ici et ailleurs ou nulle part et partout au même instant, est bien l'un des vieux rêves de l'humanité. Et ce don d'incommensurabilité nous est donné le plus souvent par les techniques de communication à distance.

Être ici et ailleurs, n'est pas uniquement une image en trompe l'œil pour dire que l'on est à la fois chez soi et chez son correspondant lorsque l'on téléphone ou mieux encore lorsque l'on «visiophonera». C'est aussi exprimer maladroitement l'idée selon laquelle les représentations traditionnelles de l'espace se brouillent et se diluent. Être ici et ailleurs, c'est être à la fois chez soi et au bureau, lorsque l'on télétravaille ; c'est être à la fois au restaurant ou à l'opéra ou au cinéma et chez soi ou chez des amis ou dans la voiture de son correspondant grâce à Itinériss ; c'est être à la fois dans la rue et dans une discothèque grâce au Bi-Bop. Être partout et nulle part, c'est être sans domicile fixe, sans adresse postale grâce aux techniques nomades.

Les découpages classiques de l'espace dans les sociétés modernes se diluent dans l'espace invisible des sociétés post-modernes. Le domicile s'introduit dans le lieu de travail ; le travail s'installe à domicile ; l'espace privé s'immisce dans l'espace public des rues, des restaurants, des salles de spectacles, des trains, des avions. Le domicile et le lieu de travail se déplacent sur nos routes à bord de ces nouveaux «hérissons à quatre roues motrices», ces voitures nomades et branchées truffées d'antennes. L'espace public envahit l'espace privé par le truchement du petit écran.

La génération des terminaux fixes, c'est-à-dire reliés physiquement à une prise par un fil (téléphone classique, ordinateur, télévision,...), a permis de faire entrer l'univers au domicile. La génération des tech-

niques mobiles ou nomades (téléphone mobile, baladeur, portable...) doit permettre, nous dit Marie Marchand, de «faire entrer le foyer dans le monde⁵⁹». Avec le téléphone universel multiservices (terminal multiservices mobile), «pour la première fois dans l'histoire l'homme n'aura plus d'adresse⁶⁰» prédit Jacques Attali. C'est cette disparition irréversible de l'espace, libératrice pour les nomado-technologues, que Paul Virilio dénonce lorsqu'il nous parle d'atopie domiciliaire⁶¹.

Cette atopie n'est pas nouvelle. Il y a déjà quelques années que les géographes et les économistes de l'espace ont du se résoudre à délaier quelque peu l'analyse de l'espace des localisations au profit de l'analyse des espaces de circulation, des échanges, des inter-relations. Mais encore ces échanges, ces flux, ces inter-relations pouvaient-ils être territorialisés. Avec les techniques modernes de communication qui assurent une part croissante de ces relations économiques et sociales, les échanges et les flux se déterritorialisent. Les aires de marché, les bassins d'emploi, les relations de sous-traitance, s'affranchissent des contraintes de la proximité et de l'accessibilité, grâce au télétravail, aux échanges de données informatisées (E.D.I.), aux techniques du «juste à temps» et à la massification des flux. Même le système de transport se joue des proximités et des distances grâce aux techniques modernes de communication : il peut être en effet plus rentable, plus rapide et plus fiable de livrer un lot de marchandises de Lyon à Saint-Etienne (environ 50 km) en passant par Paris que de prendre l'autoroute la plus courte.

L'espace euclidien n'est plus, les parallèles s'entrecroisent. Les métriques, même sophistiquées, ne sont plus à même de nous donner une représentation, encore moins une cartographie de l'espace. L'espace ne se mesure plus, il est devenu incommensurable. C'est un réseau idéalement connexe, interconnecté et homogène dont les nœuds sont en perpétuel mouvement à l'image du réseau neuronal, à l'image de l'univers. L'espace devient donc une abstraction invisible à l'œil nu. Quand les signes distinctifs du *look* branché de l'hypermobilité et de l'hyperconnectivité se seront estompés, quand les «Parle plus fort je suis dans le

59. M. Marchand, *La communication à domicile*, in F. du Castel, P. Chambat, P. Mussot, *op. cit.*, pp. 219-228.

60. J. Attali, *Lignes d'horizon*, Ed. Fayard, 1990, p. 93.

61. P. Virilio, *L'espace critique*, *op. cit.*, p. 101.

T.G.V.», «Parle moins fort ils attaquent l'adagio», «Passez-moi Durand rapidement, je visite la chapelle Sixtine»..., déclamés à haute et intelligible voix «au bout du sans fil» se seront faits discrets, il n'y aura plus de lieu clairement identifié où localiser son interlocuteur. Il sera partout et nulle part, dans un lieu visible de lui seul et invisible à l'autre, comme s'il était en promenade sur la planète Solaria. Dans cet espace invisible, où certains craignent qu'il n'y ait plus de sanctuaires, plus de lieux où se cacher, tous les jeux de cache-cache seront possibles, puisque si tout pourra s'y montrer, tout pourra également s'y cacher, l'homme lui-même deviendra invisible. A moins que les territoires ne résistent à l'invisibilité des techniques de communication. A moins que cette disparition de l'espace ne soit qu'un leurre. A moins que les pesanteurs de l'organisation spatiale des activités ne dessinent «*les frontières de l'invisible*» et nous conduisent à prendre quelques distances à l'égard de cette pseudo proximité, de cette nouvelle réticularité cellulaire, de cette incommensurabilité en trompe-l'œil.

2 - Les frontières de l'invisible

«Machines à supprimer le temps», disait Claude Lévy Strauss, les techniques de l'information et de la communication seraient aussi des «machines à faire disparaître l'espace», nous dit Paul Virilio. Machines de l'instantanéité, elles seraient devenues machines de la proximité. Machines de l'immortalité, elles seraient aussi machines de l'incommensurabilité. L'espace disparaît et devient invisible dans cette proximité incommensurable de la réticularité globale. Dans leur *Anthropologie de l'espace*⁶², Françoise Paul-Lévy et Marion Ségaud soulignent que toutes les sociétés se signifient par leur organisation spatiale. Dès lors que l'espace devient invisible la société devient transparente, d'autant que l'information par laquelle la société se signifie également devient elle-même transparente. Mais ceci est une autre histoire qui sera contée ultérieurement.

Telle est l'a-représentation spatiale à laquelle nous convie la mécanique du déterminisme technologique qui transfère, sans prise de

62. F. Paul-Lévy, M. Ségaud, *Anthropologie de l'espace*, coll. Alors, Centre Georges Pompidou, Centre de création industrielle, Paris, 1983, 345 p.

distance, les caractéristiques a-spatiales des machines de communication à distance à la société qui les utilise. Cette mécanique fonctionne sur une double réduction analytique : la réduction de l'espace à la notion de distance, la réduction de la distance à une métrique. Les modèles gravitaires de certains économistes par exemple assimilent l'espace à une distance. Cette distance est le plus souvent enfermée dans une métrique plus ou moins sophistiquée exprimée par un coût (le coût généralisé du transport par exemple). Cette métrique économique de l'espace ne recouvre ni l'espace du géographe fait de territoires, ni l'espace de l'anthropologue fait de significations, ni l'espace du sociologue fait de pratiques et relations sociales, ni l'espace du psychologue fait de représentations mentales, ni l'espace du politologue fait d'institutions et d'acteurs.

L'espace sans distance est une imposture car les techniques de communication permettent à la fois toutes les intrusions et toutes les mises à distance. Il fallait bien en effet inventer de nouvelles formes de mises à distance, de filtres, de seuils, de portes, de clôtures, de limites, de frontières pour s'affranchir des effets pervers de la promiscuité électronique. Dans la vie professionnelle, le secrétariat joue ce rôle et filtre les communications ; en son absence, le répondeur-enregistreur prend le relais ; à domicile, on se débranche, on branche son répondeur, on laisse la sonnerie envahir nos tympanes, on se dissimule « Vous avez dû faire un faux numéro ! » ou encore on simule « La Madame elle est pas là ! ». L'espace des communications à distance s'est ainsi peuplé de nouvelles frontières. Son invisibilité, sa transparence, n'est qu'un leurre. De nouveaux dédales, des labyrinthes encore plus inextricables se sont constitués dans cet espace sans distance des communications à distance où tout peut se cacher, se dissimuler et se simuler. Ni l'espace, ni la distance ne disparaissent dans les systèmes modernes de communication. La distance de communication téléphonique a un coût défini par le zonage tarifaire. L'espace de la communication téléphonique s'est construit avec ses espaces intermédiaires, ses salles d'attente, ses portes, ses seuils, ses murs, ses rues, ses dédales, ses espaces publics et ses espaces privés. Il ne fait pas de doute que les sociétés se signifient également à travers l'espace et la proxémie de leurs communications téléphoniques.

L'espace sans distance est une imposture car l'espace est tout autre chose que la distance, et la distance tout autre chose qu'une simple métrique, quand bien même ces notions ne seraient pas disjointes. La distance, ou plus exactement les distances de l'espace tridimensionnel définissent le volume, l'enveloppe de l'espace. Les métriques utilisées pour évaluer ces distances permettent de mesurer ce volume, de le cartographier, d'en proposer une topographie. La distance est une information sur l'espace, la métrique en est une mesure. Réduire l'espace à cette information et à sa mesure, c'est au mieux se donner les moyens d'une théorie mathématique de l'espace physique. Dans une telle mathématique de l'espace, quand les distances s'annulent au numérateur, l'espace se contracte en un point infinitésimal de même qu'il se dilate de façon incommensurable quand les distances sont au dénominateur. Dans tous les cas, l'espace devient invisible, le village devient planétaire : *Message is Medium*.

Tout comme le temps est une notion irréductible à la durée, elle-même irréductible à une chronométrie. L'espace volume n'est qu'une morphologie façonnée par de multiples informations et organisations qui produisent, consomment, aménagent, gèrent cet espace complexe. L'espace est aussi poésie, dirait Gaston Bachelard. Dans son prodigieux conte-essai lyrique *Les villes invisibles*, Italo Calvino et son héros Marco Polo nous initient à cette complexité poétique de l'espace en déclinant onze figures de la ville, chacune illustrée par la description de cinq villes imaginaires. Conçu à l'image d'une ville découpée en quartiers, le roman d'Italo Calvino nous promène dans les villes, leurs quartiers et leurs figures qui sont autant de fenêtres ouvertes sur la ville : les villes et la mémoire, les villes et le désir, les villes et les signes, les villes effilées, les villes et les échanges, les villes et le regard, les villes et le nom, les villes et les morts, les villes et le ciel, les villes continues, les villes cachées⁶³. La ville et l'espace sont, dans ce labyrinthe de représentations, clairement conçus comme systèmes de significations sociales.

Dès lors que l'on tient compte de l'organisation et de la poétique de l'espace, l'analyse des incidences du développement des techniques de communication à distance sur l'espace change radicalement de perspective. Alors l'espace, ses structures, ses différenciations, ses

63. I. Calvino, *Les villes invisibles*, Ed. du Seuil, 1974, 189 p.

délimitations, ses frontières, ses représentations, ses significations, ses institutions, ses acteurs, ses langages, ses contraintes,... , réapparaissent avec force. L'illusion d'optique de l'espace invisible, de sa simplification punctiforme par la notion de proximité électronique ou de sa complexification atopique par la notion de réticularité et d'incommensurabilité ne résistent pas à l'analyse. L'espace reste un labyrinthe pour l'analyste comme pour le citoyen. Les techniques de circulation qui donnent l'illusion de se jouer de ce dédale y sont piégées par les pesanteurs, les structures et les comportements sociaux. L'analyse critique de deux paradoxes de la disparition de l'espace permettront d'illustrer ce propos : celui de la disparition de *l'espace dans le sur-place* et celui de la disparition de la *place dans le nodal*.

De l'espace au sur-place

Dans leur *Psychologie de l'espace* Abraham A. Moles et Elisabeth Rohmer distinguent deux philosophies de l'espace à la fois essentielles et irréductibles l'une à l'autre : la philosophie de l'Ici et la philosophie de l'Étendue⁶⁴. Elles font écho à la philosophie de l'Instant de Bachelard et à la philosophie de la continuité du temps de Bergson. Dans la philosophie du «Moi, Ici et Maintenant», l'espace est centré autour de l'individu et se définit par la perception immédiate qu'il en a, par l'appropriation qu'il en fait. Cette expérience sensible de l'espace renvoie à des modes de vie plutôt concentrés, à des manières d'habiter l'espace privilégiant l'enracinement, à des organisations plutôt centralisées, à des relations plutôt conflictuelles avec l'Autre, car l'un comme l'autre veulent être le centre du monde. Dans la philosophie de l'Étendue, l'espace est illimité, l'individu le contemple et en acquiert une connaissance par l'observation raisonnée qu'il en fait et par l'usage qu'il en a. Cette conception de l'espace renverrait à des modes de vie plus dispersés, à des formes d'utilisation de l'espace privilégiant l'errance, à des organisations plutôt décentralisées, à des relations de coexistence avec l'Autre, ni l'un ni l'autre n'ayant vocation à être le centre du monde.

Soit deux représentations de l'espace irréductibles et pourtant essentielles l'une à l'autre, l'espace punctiforme et l'espace incommen-

64. A. Moles, E. Rohmer, *Psychologie de l'espace*, Ed. Castermann, 1978, 246 p.

surable, la centralité et la dispersion. Il aurait été souhaitable que la philosophie de l'Ici acceptât de crever les bulles ou les coquilles proxémiques qui structurent sa représentation de l'espace, afin de s'en échapper pour errer à la découverte d'un ailleurs, à la rencontre de l'autre, afin de découvrir que le voyage participe à la formation d'une conscience. Il aurait été souhaitable que la philosophie de l'Étendue introduisît des frontières, des parois, des murs dans sa conception isotrope de l'espace, afin d'y reconnaître des lieux, de s'y fixer et de se les approprier, afin de reconnaître que la relation à l'Ici participe à la formation d'une identité. Il aurait été souhaitable que la philosophie de l'Ici et la philosophie de l'Étendue reconnussent qu'il y a multiplicité et coexistence des espaces dans une même réalité.

Voici que serait venu le temps de cette coexistence grâce aux techniques de la communication à distance, c'est du moins ce que nous laissent entendre les penseurs de l'espace invisible. Le fil et l'écran font pénétrer l'ailleurs dans la bulle proxémique de l'ici. Le sans fil permet à l'individu en errance dans le monde de rester relié en permanence et dans l'instant à ses bulles proxémiques. L'Étendue n'est plus synonyme de déracinement pour le sédentaire, l'ici n'est plus désigné comme repli sur soi par le nomade. Le sédentaire peut être nomade tout en restant sur place et le nomade sédentaire tout en voyageant grâce aux techniques des «voyages immobiles⁶⁵». Puisque l'ici peut être ailleurs et puisque l'ailleurs peut être ici, l'espace est nulle part ; il devient invisible tant à la philosophie de l'Ici qu'à la philosophie de l'Étendue. Ce brouillage de l'espace repose sur une triple confusion : confusion du proche et du lointain, confusion entre proximité électronique et proximité communicationnelle, confusion entre libération et gestion de nouvelles contraintes spatiales.

L'information qui nous parvient du lointain ne nous donne guère que l'illusion d'une proximité au monde. Le lointain qui nous est donné à voir et à entendre sur les antennes n'est qu'une représentation de l'ailleurs mis en bobine ou en conserve. Notre présence électronique au lointain n'est qu'apparente, elle n'a ni le poids de l'expérience sensible ni la profondeur de la réflexion ; elle est déconnectée de toute mise en perspective historique et culturelle de l'ailleurs ; elle privilégie l'évène-

65. L'expression est empruntée à M. Guillaume, in *La contagion des passions*, Ed. Plon, 1989, p. 61.

mentiel et le tourisme exotique. Ce simulacre du lointain nous devient familier, quotidien et d'une grande banalité. Cette banalisation du lointain dépasse sa simple quotidienneté. Elle devient le système immunitaire développé par le spectateur, la frontière qu'il construit entre lui et le monde, pour se protéger de l'insupportable des nouvelles qui lui parviennent du lointain devenu proche, pour les rendre à nouveau lointaines. Tel est bien le paradoxe de cette nouvelle proximité au monde que de ne pouvoir la vivre et la supporter qu'en se repliant dans sa bulle, qu'en prenant ses distances, qu'en la rejetant au loin.

L'ailleurs reste lointain voire informe. Il n'est qu'à constater l'analphabétisme géographique du peuple américain pour être convaincu que même la société la plus branchée du monde ne saura jamais donner forme au lointain. Rares sont les images du monde qui parviennent à pénétrer durablement dans notre bulle émotionnelle, rares sont les ailleurs qui s'insèrent dans notre conscience. Rares sont ce que J.M. Vernier appelle les images-profondeurs qui perdurent «dans certains moments de direct, quand les codes de la représentation (télévisuelles) vacillent ou ne sont pas respectés⁶⁶.» «L'image-surface» introduit un tel écran entre le réel et le spectateur, entre le lointain et sa représentation, qu'il conviendrait parfois de s'en dispenser pour espérer redonner quelque profondeur au lointain mis en scène. L'un des moments médiatiques les plus forts du conflit yougoslave, par les émotions et l'éveil des consciences qu'il a suscités, n'a-t-il pas été l'appel lancé au monde par le Général Morillon, citoyen du monde, prisonnier volontaire de l'enclave bosniaque de Mostar ? Non seulement il contournait les codes de la représentation militaire de l'ONU en Bosnie, mais surtout son message enregistré sur bande-son uniquement portait les accents profonds et pénétrants d'un autre appel inscrit à jamais dans l'Histoire.

Le conflit yougoslave est à nos frontières, il est somme toute très proche de nous et pourtant si lointain. C'est que la bulle télématique que nous nous sommes construite et sur laquelle glissent les images du monde nous éloigne également du proche et de nos prochains. Le proche devient lointain, « ce qui est là est aujourd'hui tendanciellement disqualifié par ce qui se tient au delà⁶⁷ » écrit Paul Virilio. Les relations

66. J.M. Vernier, *Mise en scène télévisuelle*, in L. Sfez (sous la direction de), *Dictionnaire critique de la communication*, PUF, 1993, pp. 953-954.

67. P. Virilio, *L'espace critique*, op. cit., p. 158.

de proximité, les relations de voisinage et le local se désagrègent. L'écran, «fenêtre» sur le monde, a remplacé la fenêtre ouverte sur la rue, sur le quartier, sur la ville. Pour redonner vie au local, les techniques de communication (télévision, radio, télématique locales) sont mobilisées. C'est confondre dans une large mesure proximité électronique et proximité communicationnelle ou relationnelle. Ce n'est pas en interconnectant les bulles télématiques des individus, en déréalisant le local dans les images-surfaces de l'écran, que l'on redonnera vie à la cité, que l'on participera à l'émergence d'une nouvelle appropriation de l'espace local par le citoyen, quand bien même la technique développée serait interactive.

Ne conviendrait-il pas de distinguer les techniques de diffusion de l'information (radio, télé,...) et les techniques interactives de communication (téléphone, Minitel,...) dans cette analyse du proche et du lointain, de la proximité électronique et de la proximité communicationnelle ? Certainement, car l'espace sans distance qui nous est donné à lire à travers l'utilisation des télécommunications est particulièrement parlant. Le lointain devient-il proche ? Environ 1% des communications téléphoniques émises ou reçues au domicile par les individus sont internationales : soit en moyenne une communication téléphonique au long cours par trimestre et par individu. Le proche devient-il lointain ? Environ 80% de ces mêmes coups de fil sont des communications de proximité. La télécommunication est donc pour l'essentiel une communication de proximité. Elle s'inscrit dans une organisation spatiale préexistante dans laquelle la proximité physique des individus et des entreprises est encore largement prégnante.

Nous sommes loin de nous être affranchis des contraintes de l'espace et de la distance. Le nomade moderne voyage en charentaises par le petit écran replié dans sa bulle domestique. Le nomade post-moderne voyagera en supersonique relié en permanence à sa bulle professionnelle ou domestique. Qu'il n'y ait plus tendanciellement dissociation physique de l'espace privé et de l'espace public ne signifie pas qu'il n'y ait plus dissociation psychologique ou culturelle. Les techniques de communication s'inscrivent dans une société profondément marquée par le repli sur le foyer et la montée des individualismes. Elles accompagnent ces tendances plus qu'elles ne les modifient. Elles permettent surtout de gérer de nouvelles

contraintes spatiales liées aux transformations économiques et sociales. Le téléphone, par exemple, permet de gérer les nouvelles contraintes spatiales liées à la congestion urbaine, à la dispersion des réseaux de relations des individus induits par leur mobilité résidentielle et professionnelle. Il permet en quelque sorte de préserver une certaine proximité communicationnelle entre des individus qui s'éloignent spatialement ou se trouvent mis à distance dans un espace-temps encombré.

Les techniques de l'espace sans distance ne libèrent pas l'homme des contraintes de l'espace. Elles sont plus fondamentalement les techniques de l'espace à consommer et à gérer sur place. La philosophie du «Moi, Ici et Maintenant» ne se dilue pas dans l'espace évanescent des techniques de communication à distance, elle aurait même plutôt tendance à s'y ressourcer, à s'y ancrer et à s'y fortifier.

De la place au nodal

La ville, espace de communication, va-t-elle disparaître ? Le nœud, lieu d'interconnexion et de commutation des échanges économiques et sociaux, va-t-il remplacer la ville ? C'est ce que nous laisse entendre Paul Virilio lorsqu'il écrit, « le nodal succède au central », ou encore, « si ce qui est présent est potentiellement discrédité par ce qui est absent ou différé, alors, la concentration métropolitaine n'a plus de sens, l'agglomération urbaine n'a plus de raison d'être⁶⁸. » Que la nodalité, lieu de commutation et de circulation, succède à la place, lieu d'ancrage et d'échanges, voilà qui ne fait pas de doute depuis que l'automobile a transformé nos places en échangeurs et parkings. Que la nodalité succède à la centralité comme mode d'organisation privilégié de nos activités économiques et sociales, voilà qui mérite la plus grande circonspection, tant la nodalité qui nous est donnée à observer est en quelque sorte un clone de la centralité, en d'autres termes une mise en page moderne de la centralité.

Pour éclairer ce débat, un retour à l'histoire du développement du téléphone s'impose.

On ne peut alors échapper aux deux constats suivants : premièrement le téléphone est un fait urbain, deuxièmement l'analyse historique des incidences du développement du téléphone sur le fait

68. P. Virilio, *op. cit.*, p. 156-158.

urbain est d'une indigence endémique. Il y a là comme un paradoxe, paradoxe ô combien troublant au regard de l'abondante littérature prospective qui ne manque pas de nous initier aux vertus de l'espace invisible des techniques modernes de communication. Paradoxe que d'aucuns lèvent en rangeant le téléphone dans la boîte à outils démodés, désuets et surannés de nos aïeux. Revenons malgré tout à l'histoire de nos aïeux dans l'espoir d'y trouver quelques repères permettant d'enrichir notre boîte à outils d'analyse et de réflexion.

Le téléphone est un fait urbain. Cela signifie que le développement du réseau et de l'équipement téléphonique est intimement lié à la ville : les réseaux sont d'abord des réseaux urbains, les abonnés sont d'abord des citadins. Cela signifie également que le téléphone tout comme l'automobile, mais dans une moindre mesure sans doute, a accompagné la croissance urbaine et a participé à la mise en œuvre de la fonctionnalisation de l'espace urbain. Des trop rares travaux qui ont été réalisés sur l'histoire comparée du téléphone et de la ville il ressort trois idées fortes : concentration, diffusion, différenciation.

Selon l'américain Ithiel de Sola Pool, le téléphone a en effet participé à la valorisation de l'urbanisme vertical, en permettant de concentrer verticalement dans les mêmes bâtiments ou quartiers des activités induisant de multiples échanges économiques et sociaux sans générer d'encombres dus à la circulation : l'importance des réseaux téléphoniques dans l'environnement urbain est comprise par celui qui travaille dans une ville où il n'y a pas de téléphone ; l'entreprise doit alors avoir des messagers, des garçons de course⁶⁹. Le téléphone, comme substitut à la proximité physique des activités économiques et des individus au centre-ville, a également participé à la diffusion horizontale de la croissance urbaine. Les localisations industrielles ou résidentielles en périphérie urbaine sont ainsi devenues moins pénalisantes. L'entreprise pouvait commencer à délocaliser une partie de ses activités du centre-ville sans perdre tout contact direct avec ses clients et fournisseurs. Le particulier pouvait déménager en banlieue tout en restant relié à sa famille et à ses amis. Le téléphone a enfin accompagné le processus de différenciation de l'espace urbain, processus qui revêt deux formes : la fonctionnalisation et la ségrégation spatiales. Le téléphone, comme l'automobile, permettait en effet

69. I. de S. Pool, *The social impact of the telephone*, MIT Press, 1977, pp. 300-303.

d'assurer l'interconnexion des quartiers résidentiels, des quartiers d'affaires, des zones industrielles, des centres commerciaux, ... Par ailleurs, les possibilités de raccordement téléphonique et le coût de ce raccordement contribuaient jusqu'à une époque relativement récente à renforcer la ségrégation spatiale entre les quartiers d'une même agglomération.

De ce lointain passé, faisons table rase, et projetons nous dans la prospective sans filet des aménageurs de l'espace invisible. Que nous proposent-ils ? Deux modèles alternatifs de l'organisation spatiale des sociétés *high-tech* : le modèle de la nouvelle société rurale clairement rattaché à la philosophie de l'étendue, le modèle de la cité câblée tout aussi clairement branché sur la philosophie de l'ici. Deux modèles irréductibles l'un à l'autre qui n'ont guère en commun que de partager le même diagnostic sur la crise de la ville, le même enthousiasme pour les nouvelles techniques et le même déterminisme technologique. Deux interprétations différencient fondamentalement ces deux modèles : celle qu'ils portent sur le fait urbain et celle qu'ils portent en conséquence sur les techniques de communication. Le premier modèle réduit le fait urbain à une forme d'organisation spatiale historiquement datée permettant d'optimiser les interrelations économiques et sociales entre les individus et les organisations. Cette forme d'organisation de l'espace étant en crise, il convient de s'en détourner au plus vite grâce aux nouvelles techniques qui permettent de valoriser des formes d'organisation de l'espace beaucoup plus dispersées, tout en maintenant une forte proximité communicationnelle entre les individus. Le second modèle prend le fait urbain dans sa globalité ; la ville n'est pas seulement espace de communication, elle est aussi espace de localisation, de pratiques sociales, culturelles et symboliques. Si la ville est en crise, ce n'est pas le fait urbain qui doit être condamné, mais un moment donné du processus d'urbanisation de nos sociétés. Avec les techniques modernes de communication, nous disposons des outils pour repenser nos villes et concevoir des agglomérations propres, intelligentes, sécurisées, apaisées, réconciliées dans le cadre de quartiers plurifonctionnels.

Quand les techno-prospectivistes voudront bien faire retour à l'histoire et au présent et arrêter de nous faire prendre tel bureau d'étude implanté sur le plateau du Larzac avec sa prise Numéris pour l'émergence de la nouvelle société rurale, ou tel projet de *smart building* pour

l'avènement de la ville intelligente, peut-être pourrions-nous à nouveau penser l'avenir de nos cités avec plus de lucidité. Les dynamiques spatiales des agglomérations urbaines s'organisent autour d'un processus combinant concentration, diffusion et différenciation. Tous les indicateurs l'attestent ; le fait urbain continue de se diffuser si l'on veut bien s'affranchir des vieilles délimitations administratives depuis longtemps bousculées par l'urbanisation. La moitié de la population française est concentrée sur 2% du territoire. Les techniques de communication, y compris les plus nouvelles, s'inscrivent dans et participent à ce processus de concentration-diffusion-différenciation spatiales. A ne vouloir retenir que l'un d'entre eux, on imagine la nouvelle société rurale selon le principe de la diffusion-dispersion et la cité câblée selon le principe de la concentration, en considérant les problèmes de différenciation réglés par ces techniques de l'indifférenciation spatiale.

Après ce retour sur le passé et cette projection dans la prospective sans filets, regardons ce qui se passe sous nos yeux. Qu'y trouve-t-on ? une mise en réseau des territoires, de nouvelles formes d'organisation du travail au sein des entreprises pouvant se traduire par de nouvelles formes d'organisation spatiale de leurs activités, un renouveau des centre-villes, une croissance urbaine qui ne se dément pas. Que n'y trouve-t-on pas ? un développement significatif du télétravail, du téléachat, du téléenseignement. Qu'y lit-on ? une polarisation croissante, une dualisation marquée, une centralisation qui perdure quand elle ne s'aggrave pas.

Emboîtons momentanément le pas à l'économiste et considérons avec lui que la localisation des activités économiques structurent l'espace. Considérons alors que les nouvelles techniques de communication permettent aux entreprises de valoriser de nouvelles formes d'organisation du travail et ainsi de mettre en œuvre de nouvelles stratégies de localisation de leurs activités. Il faut se rendre à l'évidence, le modèle taylorien de l'organisation du travail est abandonné. La loi de Grosch, selon laquelle le coût d'un système ne croît que comme la racine carrée de sa puissance, a vécu. Les immenses organisations industrielles pyramidales implantées sur un même site qui avaient été conçues selon ce modèle et cette loi disparaissent. Le temps est venu du *small is beautiful*, de l'entreprise éclatée en unités de petite taille interconnectées dont on attend plus de flexibilité, d'efficacité et de créativité. Les

techniques modernes de communication sont investies pour assurer la logistique, la transversalité et la fiabilité de cette nouvelle organisation. En ce sens, elles participent au développement des entreprises en réseau et des réseaux d'entreprises. Quelles traces en trouve-t-on sur le territoire ? des mobilités d'établissements, des technopôles, des téléports, des télébases ; de quelle nature sont ces nouvelles implantations ? principalement urbaine ! Les modèles de localisation des activités économiques restent très largement déterminés par le fait urbain, voire par des logiques de forte proximité spatiale dans le cadre des téléports. Le poids économique des grandes agglomérations se renforce, la polarisation de l'activité économique s'aggrave. Dans les cahiers «*Prospective et Territoire*» de la DATAR, on peut noter qu'entre 1982 et 1990 l'Île-de-France accapare 39% du solde net de l'emploi (pour une contribution à la croissance démographique de 26%), la région Rhône-Alpes et les régions du pourtour méditerranéen en accaparant 58%. Même la DATAR, et c'est tout un symbole, n'en finit pas de ne pas quitter ses locaux parisiens de l'avenue Charles Floquet.

Le travail à distance se développe donc sous la forme de l'interconnexion d'entreprises à établissements multiples et de l'émergence de réseaux d'entreprises entretenant des relations de sous-traitance ou de partenariat. Qu'en est-il du développement du télétravail sous ses formes plus radicales que sont le travail à domicile et le travail de voisinage ou de proximité ? Le moins que l'on puisse dire c'est que les utopies des années 70 prévoyant un transfert massif du travail des cols bleus et des cols blancs des activités informationnelles au domicile ou à proximité du domicile, dans des centres de travail de voisinage, sont restées lettres mortes. Rares sont les entreprises, qui ont expérimenté le télétravail. On serait même tenté de penser que le nombre de colloques organisés sur le télétravail est à peu de choses près équivalent au nombre d'expériences qui ont été réalisées. Et pourtant, avec le développement massif des techniques portables et mobiles dans les milieux professionnels, le travail a fait une entrée remarquée au domicile des cadres d'entreprises. Mais cette intrusion n'a pas pris la forme attendue de la journée de travail effectuée à domicile ; elle a pris la forme perverse d'heures supplémentaires prises sur la vie familiale, le domicile ne jouant plus son rôle de frontière entre la vie professionnelle et la vie familiale.

On recherche vainement le télétravail de voisinage, permettant de localiser des emplois sur des sites à proximité des lieux de résidence des salariés, à l'exception de quelques sociétés de secrétariat à distance qui se sont implantées dans des villages ou de petites villes. Il est même tentant de comparer les milliers d'emplois tertiaires délocalisés dans le sud-est asiatique aux quelques centaines de postes de télétravail qui ont été délocalisés sur le territoire national. Nombreuses sont les entreprises européennes et américaines qui ont transféré leurs activités de saisie, de traitement de données, d'archivage électronique, voire de gestion comptable en Inde, aux Philippines, aux Caraïbes, afin de profiter, comme l'industrie textile en son temps, d'importants différentiels sur les coûts salariaux. Le centre de travail de voisinage a ainsi passé les frontières pour s'exporter sous la forme de centres de traitement informatique ou d'usines à papier, se jouant des décalages horaires. Nous sommes loin, très loin, aux antipodes du travail de proximité, nous retrouvons les mécanismes de la division internationale du travail.

Reste la question lancinante, dans le contexte hexagonal, de la décentralisation promise par le développement de formes d'organisation cellulaires en réseaux. Autour de ce débat, la confusion est trop souvent entretenue entre déconcentration et décentralisation pour qu'il soit superflu de préciser la terminologie utilisée. La déconcentration correspond à un transfert partiel d'activités réalisées sur un même site central, par exemple en région parisienne, vers un autre site, par exemple en province. La décentralisation correspond à une déconcentration s'accompagnant d'un transfert des compétences et des processus décisionnels qui organisent ces activités déconcentrées. La fin du modèle taylorien d'organisation du travail, l'éclatement des grandes entreprises en unités de taille plus modeste, le processus d'externalisation de certaines activités militeraient en faveur d'une tendance à la déconcentration, voire à la décentralisation. L'internationalisation des économies et la concentration financière sans précédent qui l'accompagne inciteraient plutôt à penser ces évolutions en terme de centralisation. L'analyse des déconcentrations réalisées dans le secteur des grandes entreprises tertiaires (banques, assurances, administrations), sur la base d'une utilisation intensive des techniques modernes de communication au cours des vingt dernières années, inciterait à interpréter ces transferts d'activités principalement sous la forme d'un

processus de centralisation-déconcentration. On y observe en effet un desserrement d'activités tertiaires d'exécution vers la province, permettant de revaloriser les localisations centrales par la centralisation des activités à haute valeur ajoutée. Tout en favorisant une valorisation des espaces périphériques moins pénalisés que par le passé par leur éloignement aux centres décisionnels, la télématique favorise et accompagne une revalorisation des espaces centraux encombrés par les activités de routine.

La mise en réseau du territoire n'est pas synonyme de décentralisation, de cellularité, de micro initiative. Prenons pour terminer un exemple trivial, celui du développement des radios locales, salué au début des années 80 comme l'expression d'une relance de la décentralisation, de la liberté de communication et de la revitalisation du local. Qu'observe-t-on dix ans plus tard ? une concentration financière pratiquement aboutie dans ce secteur d'activité se traduisant par la réalisation de grands réseaux de radios dites locales qui diffusent à Vierzon, Vesoul, Paris, Lyon et Pétaouchnock les mêmes programmes, les mêmes standards, les mêmes informations, transmises par Paris. La bande F.M. qui devait nous parler terroir, chante en anglais et parle en français. Ces grands réseaux financiers de radio s'appellent : N.R.J., Kiss F.M., Fun Radio, RTL-Maximum, Europe 2.

La réticularité cellulaire qui devait permettre d'en finir avec le vieux modèle de la concentration et de la centralisation nous renvoie en permanence l'image de la centralité : accroissement de la polarisation et des hiérarchies urbaines, de la concentration et de la centralisation financières. Où est l'espace sans distance, où est l'espace invisible des nomado-technologues ? Nous l'avons recherché, nous avons feint de ne pas l'avoir trouvé et pourtant il existe : c'est celui des mouvements de capitaux, des flux financiers, des places bancaires et boursières interconnectées, des spéculateurs apatrides. Il est urgent de prendre ses distances par rapport à cette nouvelle sauvagerie de l'espace économique transfrontière, urgent de prendre ses distances par rapport à la proximité électronique, urgent de prendre le temps de parcourir les distances qui nous séparent de l'ailleurs.

Prendre ses distances

Dans la société de l'espace sans distance où la proximité électronique est devenue le mode de gestion privilégié de la concentration et de

la saturation de l'espace urbain, il devient indispensable de prendre ses distances, de redécouvrir le voyage, de s'ancrer dans une relation à l'espace productrice d'identité et d'altérité. Il nous faut sortir de notre bulle télématique, sortir du repli sur soi, ouvrir la fenêtre, sortir de chez soi, s'appropriier l'espace. S'appropriier l'espace, ce n'est pas consommer des milliers de kilomètres, le caméscope dans une main, le téléphone mobile dans l'autre, en sautant d'aéroports en hôtels internationaux que rien ne distingue si ce n'est l'enseigne lumineuse. S'appropriier l'espace ce n'est pas le coloniser, c'est s'y construire une identité et y revendiquer l'altérité. Cela prend du temps, il faut prendre son temps pour prendre ses distances.

Il faut prendre ses distances par rapport à la rhétorique de l'espace invisible, de l'espace sans distance, de la nouvelle réticularité cellulaire, de la nouvelle société rurale, de la cité câblée, de l'espace homogène et isotrope, ... , rhétorique qui transfère sans autres précautions les caractéristiques des techniques à l'organisation spatiale de la société qui les développe et les utilise. Il faut prendre ses distances par rapport à ce déterminisme mécanique inférant des causalités linéaires dans le cadre d'une idéologie positiviste. Les techniques de communication à distance se développent dans le cadre d'une organisation spatiale des activités économiques et sociales préexistante. Elles s'inscrivent dans cette organisation plus qu'elles ne la modifient ; elles accompagnent, voire consolident, les grandes tendances des dynamiques spatiales dans la mesure où elles entrent en résonance avec les valeurs dominantes des économies modernes (grande vitesse, flux tendus, mégalo-poles, internationalisation, ...). Il faut en finir avec la théorie des effets structurants, avec la théorie du développement économique local grâce aux nouvelles techniques de communication, comme on en a fini dans un passé très récent avec la théorie des effets structurants des grandes infrastructures de transport. La décentralisation, la déconcentration, l'aménagement plus équilibré du territoire n'est pas d'abord affaire de choix techniques. Que les technologues de l'espace invisible se fassent discrets, que les politiques à tous les échelons territoriaux prennent leurs responsabilités.

Prendre ses distances, c'est aussi se protéger des risques de la promiscuité électronique. Cette promiscuité peut être particulièrement sensible dans notre vie professionnelle. Elle se manifeste également dans

notre vie domestique où s'introduisent de plus en plus fréquemment des anonymes, professionnels de l'enquête, du démarchage ou du marketing téléphoniques. Elle risque de s'accroître avec l'invasion de la vie professionnelle au domicile, dans la voiture, dans la rue et dans les lieux publics grâce aux techniques mobiles. Voilà que nous ne sommes plus seulement dérangés par la sonnerie de notre propre combiné, voilà que nous commençons à être agressés par la sonnerie et l'arrogance des nomades au sans fil. Avec le développement des mobiles, cette promiscuité pourrait devenir permanente dans le cadre de la vie professionnelle. Le syndrome «*Big Brother*» commencerait à se répandre et rares seraient les chambres, à l'étage d'une échoppe d'antiquaire, où se cacher⁷⁰. Il existe de nombreuses manières de se protéger de cette promiscuité électronique : décrocher son téléphone, débrancher sa prise... Tout combiné téléphonique devrait être équipé d'un interrupteur permettant de se déconnecter simplement ; que penserait-on d'une ampoule électrique que l'on ne puisse éteindre qu'en la dévissant ? Se protéger de cette promiscuité électronique, ce serait aussi généraliser les systèmes d'identification du numéro de l'abonné qui nous appelle, pour décider en toute connaissance de lui répondre ou non.

«L'écrit appelle la réflexion, la médiation, tandis que l'audiovisuel n'autorise aucun détour, aucune prise de distance» écrit Victor Scardigli en traitant des risques d'inculture liés au développement des techniques de l'information et de la communication⁷¹. Cela souligne l'urgence qu'il y a à prendre ses distances par rapport à l'illusion de proximité au monde qui nous est donnée par les médias. Marc Guillaume généralise cette proposition à l'ensemble des techniques de communication : « Au lieu de ne voir dans le médium que ce qui met en contact (en présence), il faut y voir ce qui met autrui à distance, en suspens, en position d'étrangeté ou d'exotisme⁷².» Prendre ses distances, c'est prendre conscience de cette mise à distance opérée par la proximité électronique sans pour autant se barricader, se replier dans sa bulle proxémique sur laquelle glisseraient les unes après les autres les images du monde, les représentations de l'autre ; c'est au contraire détourner cette mise à distance pour réinter-

70. C'est dans l'antichambre d'une boutique d'antiquaire que le héros du roman de G. Orwell, *1984*, et sa maîtresse tentent vainement d'échapper à l'omniprésence de *Big Brother*.

71. V. Scardigli, *op. cit.*, p. 80-82.

72. M. Guillaume, *op. cit.*, p. 47.

prêter les images qui nous sont montrées, les informations qui nous sont diffusées par un retour à l'expérience sensible et à la réflexion construite.

Prendre ses distances, c'est enfin prendre le temps de parcourir les distances qui nous relient à l'espace réel. C'est prendre conscience que ces distances sont multiples, métriques, culturelles, psychologiques, sociales, historiques,... Le voyage participe de cette prise de conscience par l'expérience sensible qu'il procure. Le voyage peut commencer au seuil de sa porte, se dérouler dans le périmètre de son quartier ou aux antipodes. Il est fait d'errance et de rencontres. L'espace n'est pas invisible à qui apprend à le regarder, il a parfois le charme exquis du labyrinthe dans lequel on se perd, on s'égaré avant de finir par se repérer, avant de finir par se l'approprier. Il faut renouer avec cette conception de l'espace labyrinthe qui fait le charme de Venise et des traboules des pentes de la Croix-Rousse à Lyon, espace de déambulation plus que de circulation. Il faut en finir avec l'urbanisme fonctionnel et transparent transformant l'espace en un immense réseau d'interconnexion et de commutation. Il faut réinventer des labyrinthes dans lesquels piéger les flux, fixer des activités, faire renaître une vie locale. Il n'y aurait même plus à craindre l'opacité des labyrinthes d'antan puisque l'information elle-même devient transparente.

Chapitre 3

L'INFORMATION TRANSPARENTE

**«Il n'est pas au Texas, mais il
a tous les tuyaux sur le pétrole»
(Pub. ATT-France Télécom, 1988)**

Ce texte existe, son résumé aussi ; leurs traductions en toutes langues passées, présentes et à venir ne sont plus à faire ; vous pourrez même en trouver une édition «en dialecte lithuanien du guarani» affirme Jorge Luis Borges dans La Bibliothèque de Babel. L'immense Bibliothèque de Babel contient en effet tous les ouvrages qu'il est possible d'imaginer et de concevoir par la combinatoire de 25 caractères : un alphabet de 22 lettres, l'espace et deux signes de ponctuation (le point et la virgule).

La Bibliothèque de Babel est constituée d'un nombre presque illimité de galeries hexagonales qui s'abîment dans l'espace absolu. Chaque salle hexagonale est équipée de cinq étagères sur quatre de ses murs ; 32 livres de 410 pages, de 40 lignes chacune, composées d'environ 80 caractères. La Bibliothèque enferme tous les livres qu'il soit possible d'imaginer. Parmi ceux-ci se trouvent forcément le livre de la vie de tout homme, l'œuvre de Borges, le résumé, la controverse, le commentaire, l'apologie de chaque livre. Il y a surtout le Livre, résumé de tous les livres, le Livre de la Justification, de l'origine de la Bibliothèque et du temps. L'humanité s'évertue depuis plusieurs siècles à débusquer le Livre ou encore à mettre la main sur l'Homme qui a lu le Livre. Espoir vain, quête incommensurable, l'éternité y suffirait-elle ?

Reprenons cette conjecture sur les bases que propose Henri Atlan pour nous initier à l'intuition du complexe en biologie⁷³. Evaluons tout d'abord le nombre total d'ouvrages de la Bibliothèque de Babel, soit une combinatoire de 25 caractères, pour 80 caractères par ligne, 40 lignes par page et 410 pages par ouvrage. On obtiendrait alors le nombre vertigineux

73. H. Atlan, *L'intuition du complexe et ses théorisations*, in Colloque de Cerisy, sous la direction de F. Fogelman Soulié, *Les théories de la complexité : autour de l'œuvre d' H. Atlan*, Ed. du Seuil, 1991, pp. 9-11.

de 25 x 80 x 40 x 410 soit : $10^{1\ 834\ 973}$ caractères. Pour écrire ce simple nombre, sous la forme d'un entier, il faudrait près d'un livre et demi de la Bibliothèque. Supposons maintenant que chacun des 3500 milliards d'hommes qui ont habité cette planète aient vécu 100 ans chacun, combien de livres de 410 pages auraient-ils écrits à supposer qu'ils aient rédigé un ouvrage à la seconde : environ 10^{19} volumes. Combien resterait-il de livres à écrire pour achever la Bibliothèque de Babel ? $10^{19}(10^{1\ 834\ 954} - 1)$!

Dans cette allégorie de la Bibliothèque, l'ordinateur n'existe pas, l'homme est condamné à écrire de sa propre main. Inventons l'ordinateur. Inventons-le et supposons que nous disposions de gros ordinateurs capables de sortir une combinaison de 410 pages de 40 lignes de 80 caractères pris parmi 25, non plus à chaque seconde, mais à chaque millième de seconde. A supposé que la population de tels ordinateurs ait été équivalente à la population humaine, ils auraient pu explorer 10^{22} possibilités de cette combinatoire ; il resterait donc $10^{22}(10^{1\ 834\ 951} - 1)$ ouvrages à rédiger. Considérons maintenant les capacités de stockage des disques durs les plus performants qui sont de l'ordre de 11 giga octets, soit environ 10^{11} bits. Sachant que chaque ouvrage représente environ 10^6 bits, nous pourrions stocker de l'ordre de 10^5 ouvrages par disque dur. Pour stocker l'ensemble des livres produits par nos ordinateurs, il faudrait un total de 10^{17} disques durs. Si chaque disque dur avait une épaisseur d'un centimètre, l'empilement de ceux-ci nous conduirait à une Bibliothèque électronique de Babel, encore bien incomplète, d'une hauteur totale de 10^{12} kilomètres. Autre supposition, répartissons tous ces disques sur la surface de la terre en considérant que chacun d'entre eux occupe une surface de 100 cm^2 . Nous pourrions mettre sur la surface de la terre environ 10^{16} ouvrages, nous recouvririons ainsi la terre sur une hauteur de 10 cm pour n'entreposer qu'une infime partie de la Bibliothèque de Babel. Il ne resterait guère que $10^{22}(10^{1\ 834\ 851} - 1)$ volumes à rédiger et à entreposer. «L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque)...», par ces mots commence la nouvelle de Jorge Luis Borges, car cette Bibliothèque dans son intégralité emplirait, en effet, à peu de choses près l'univers.

Stoppons-là cette conjecture pour retenir que le non-sens dans lequel elle nous plonge peut malgré tout faire sens. L'information parfaite et universelle est inaccessible, tel est le premier enseignement à tirer de cette conjecture. Quand bien même les capacités de production, de traitement,

de stockage et de transmission de l'information auraient été multipliées par un facteur de 10^9 grâce au développement des techniques de l'information et de la communication, le stock d'informations dont les sociétés disposeront restera infinitésimal. Et pourtant, ce stock est d'ores et déjà incomparable ; il progresse à un rythme exponentiel et la forme sociale qui se met ainsi en place est nommée par l'expression tautologique «société de l'information». Qui pourrait nier que le volume d'informations disponibles et accessibles à nos contemporains est sans commune mesure par rapport à la capacité dont disposaient nos aïeux ?

Dans notre toute petite et gigantesque Bibliothèque électronique, les informations prolifèrent. Chacun en trouve des traces microscopiques dans sa boîte aux lettres. Ces traces infinitésimales emplissent nos poubelles et grignotent nos forêts. Tel est le tribut à payer à cette société qui donnerait enfin forme à l'informe. Car tel est bien le second enseignement à retenir de cette Bibliothèque revisitée par les nouvelles techniques. A Babel les hommes s'abîment à rechercher pas à pas les livres, les informations qui font sens parmi les productions littéraires d'une combinatoire sans grammaire et sans intelligence. A Télépolis cette recherche s'effectue presque instantanément, grâce à la vitesse des microprocesseurs et à l'intelligence des puces. La Bibliothèque de Babel est un dépôt de données informes, la Bibliothèque de Ma' Bell (surnom publicitaire et ombilical donné à la société téléphonique fondée par Graham Bell) est une centrale d'informations, de données organisées et mises en forme, une Bibliothèque intelligente.

La bibliothèque de Babel est également une allégorie de la connaissance totale, de l'omniscience inaccessible. Toutes les connaissances ont été produites et archivées dans cette empilage de salles hexagonales. Mais on y recherche encore le Livre et l'Homme qui a lu le Livre. C'est que la connaissance, et ce sera le dernier enseignement que nous retiendrons de cette conjecture, est sans doute autre chose qu'un stock d'informations. Pour devenir connaissance, l'information doit être vérifiée, interprétée, mise en relation, mémorisée, revisitée, renouvelée,... Les techniques de l'information et de la communication permettraient cette vérification, cette interprétation, cette mise en relation, cette mémorisation,... Ainsi l'intelligence computopique participerait-elle à l'amélioration de nos connaissances et au-delà à l'éveil de nos consciences.

1 - Le démon et la main invisible

Si la raison peut permettre de comprendre les lois de la nature, elle ne remet pas en cause le recours à la providence, pour justifier que l'ordre naturel que ces lois engendrent est le plus harmonieux pour l'humanité. Le démon de Laplace et la main invisible d'Adam Smith illustrent parfaitement ce mouvement de pensée scientifique qui articule Nature, Raison et Providence. Le savant Pierre-Simon de Laplace écrivait en 1814 dans son *Essai philosophique sur les probabilités* : «Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée(...) embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. (...) Tous ces efforts dans la recherche de la vérité tendent à le (l'esprit humain) rapprocher sans cesse de l'intelligence que nous venons de concevoir, mais dont il restera toujours infiniment éloigné⁷⁴.» Le démon de Laplace est donc cette intelligence totale qui régit les lois de la Nature, cette providence que la raison scientifique tente de percer, mais dont elle restera toujours infiniment éloignée.

L'économie politique d'Adam Smith s'inscrit dans cette même mouvance. Dans *La Richesse des Nations* publié en 1776, la «main invisible» préfigurera l'intelligence ou le démon de Laplace : «Une main invisible semble les (les hommes) forcer à concourir à la même distribution des choses nécessaires à la vie qui aurait eu lieu si la terre eût été donnée en égale portion à chacun de ses habitants (...) La providence, en partageant pour ainsi dire, la terre en un petit nombre d'hommes riches, n'a pas abandonné ceux à qui elle paraît avoir oublié d'assigner un lot, et ils ont leur part de tout ce qu'elle produit.» Pour Adam Smith, l'ordre économique naturel est celui du marché concurrentiel, tout ce qui viendrait perturber les mécanismes de fonctionnement de la libre concurrence doit être prohibé, il faut laisser faire la main invisible, ce «nouvel avatar de Dieu, garant de l'harmonie universelle⁷⁵.»

La nature est décidément bien faite ! La providence veille sur elle. Pourquoi faut-il que R. Clausius et S. Carnot viennent ébranler ce bel

74. Cité par A. Roussel, G. Durozoi, *op. cit.*, p. 167.

75. M. Beaud, *Histoire du capitalisme de 1500 à nos jours*, Ed. du Seuil, 1980, p. 99.

édifice, cette belle mécanique newtonienne, avec leur second principe de la thermodynamique, la loi de la dégradation de l'énergie, et leurs concepts d'entropie et d'irréversibilité. Coup de tonnerre dans le paradigme mécanique de l'ordre naturel et de l'harmonie universelle. Selon le principe de la dégradation de l'énergie, l'univers est promis à une mort certaine et ce mouvement est irréversible. Pourquoi faut-il que Boltzmann enfonce le clou et se permette d'assimiler l'entropie au désordre, et définisse cet état comme étant le plus probable ? Comment la science peut-elle ainsi supporter de passer en quelques années du paradigme de l'harmonie au paradigme de l'apocalypse ?

Il fallut bien que la science se retrouve les manches pour nous sortir de cette condamnation à mort. A défaut de pouvoir appeler Dieu à la rescousse, il fallut bien pactiser avec le démon, ce que fit le savant britannique James Clerk Maxwell qui nous redonna raison d'espérer. Dans un récipient de gaz, comportant deux compartiments reliés par un clapet, où règne l'équilibre thermique, donc l'entropie maximum, Maxwell fait intervenir un petit démon doué d'une acuité visuelle et d'une dextérité hors du commun. Ce petit diable a en effet la capacité d'identifier la vitesse et la direction de chaque molécule de gaz afin de laisser passer, en actionnant le clapet, les molécules rapides dans l'un des compartiments et les molécules lentes dans l'autre. Le déséquilibre thermique entre le compartiment chaud et le compartiment froid est ainsi rétabli, l'entropie initiale du système est annulée, l'ordre des molécules retrouvé, l'énergie potentielle reconstituée, le second principe de la thermodynamique contourné. Il était temps ! mais le principe de la dégradation irréversible de l'énergie ne se voit assigner son arrêt de mort, que sous l'hypothèse bien improbable de l'existence d'un agent conscient aux pouvoirs démoniaques.

A moins que ! à moins que les scientifiques ne finissent par percer le mystère du démon de Maxwell, par en lever le paradoxe. Merci Monsieur L. Brillouin d'en avoir eu l'intuition en 1956, et d'avoir ainsi su établir la passerelle entre la formule de la quantité d'entropie de L. Boltzmann et la formule de la quantité d'information de C.E. Shannon qu'une simple opposition de signe séparait. Vous avez ainsi rétabli une vérité première : l'énergie ne produit rien si elle n'est pas d'abord créatrice d'information. Vous avez ensuite remarqué que le démon de Maxwell avait besoin d'énergie et d'information pour réaliser ses prouesses. Vous avez alors

ouvert le système clos dans lequel s'enfermait la thermodynamique classique aux échanges d'énergie et d'information avec l'environnement. Dès lors le mystère du démon de Maxwell vous devenait intelligible comme système d'acquisition d'informations sur la vitesse des molécules et système de production d'informations pour les classer dans deux compartiments séparés. L'information en annulant l'entropie maximale d'un système à l'équilibre thermique avait été ainsi transformée en néguentropie.

L'univers sauvé du chaos par l'information. L'entropie énergétique vaincue par la néguentropie informationnelle. Le désordre et la dégradation de l'univers repoussés, non par la providence, mais par le nouvel ordre communicationnel. La France sauvée de la crise énergétique par l'information « nous n'avons pas de pétrole, mais nous avons des idées » et par les techniques d'information « nous ne sommes pas au Texas, mais nous avons tous les tuyaux sur le pétrole ». Le communisme capable de faire prendre l'eau de mer pour de la limonade⁷⁶ grâce à l'information, ou du moins à l'un de ses avatars, la propagande. Le démon de Laplace, la main invisible d'Adam Smith et le petit diable de Maxwell étaient enfin identifiés. Il ne restait guère aux scientifiques traumatisés par la bombe qu'à délaissier le paradigme énergétique au profit du paradigme informationnel afin d'investir l'univers fabuleux des machines à communiquer, afin de découvrir les paradis informationnels de la *transparence*, de l'*intelligence* et de la *conscience*.

Transparence

La déflagration d'Hiroshima, le bruit de botte du fascisme, le crissement du rideau de fer, les vociférations de tous les totalitarismes, tout n'est que bruit, désordre et opacité en ce milieu des années 40. C'est sur cette toile de fond de barbarie que Philippe Breton met en scène la montée de l'utopie de la communication : « L'utopie de la communication génère le mythe de la transparence sociale par opposition à l'opacité du secret de la barbarie⁷⁷. » La cybernétique, la théorie de l'information, la systémique, naissent des profondes blessures laissées par la barbarie dont les scientifiques se sentent pour partie responsables. Le concept d'information est au

76. D'après un poème cité par E. Morin, in *Pour sortir du XX^e siècle*, Ed. Nathan, 1981, p. 28.

77. Ph. Breton, *L'utopie de la communication*, La découverte, 1992, p. 73.

centre de ces développements théoriques. L'information permet de lutter contre l'entropie, le bruit, le désordre, la dégradation du monde. Car l'information est un réducteur d'incertitude. Car l'information est une ressource de gestion, de commande, de contrôle et d'organisation des systèmes complexes. Car l'information est savoir et connaissance. Car l'information et la communication, accessibles à tous, en tout lieu et en tout temps, deviennent garants de la transparence économique et de la transparence sociale dans des organisations de plus en plus complexes.

La transparence économique, dont la figure classique fut la main invisible d'Adam Smith, est devenue axiomatique chez les économistes néoclassiques. « La main invisible n'est rien d'autre que l'automaticité de l'équilibre qui s'établit sur un marché de concurrence⁷⁸. » Dans le modèle simplifié d'équilibre en concurrence pure et parfaite, tout se passe comme dans le modèle thermodynamique de Maxwell. Une multitude de consommateurs et de producteurs rationnels se vendent et s'achètent une multitude de produits homogènes, l'équilibre se réalise dans l'instant grâce à un grand ordonnateur, le marché, qui, à l'image du démon de Maxwell, actionne son clapet au vue d'un seul signal : le prix. La transparence du marché est garantie par la transparence de l'information qui se résume à la transparence des prix. La fluidité et l'homogénéité des produits garantissent l'ubiquité totale du marché dans le temps et dans l'espace. Instantanéité, proximité et transparence se conjuguent avec la rationalité pure des agents économiques pour accomplir et perpétuer l'équilibre économique général.

Pourquoi faut-il que le temps, l'espace et l'incertitude viennent gripper cette belle mécanique sans frottements, amender cette fiction théorique, remettre en cause la transparence du marché et limiter la rationalité des agents économiques ? Pourquoi faut-il donc que l'information soit imparfaite, que la capacité cognitive des individus soit limitée ? Tout doit être mis en œuvre pour améliorer la transparence du marché, diminuer l'incertitude, élargir la capacité cognitive des agents, accroître leur réactivité, en un mot comme en cent : informer. C'est le prix à payer pour assainir le marché, pour éviter les déséquilibres ou les désajustements, pour se rapprocher de l'optimum économique. Monsieur J.M. Keynes, vous pouvez ranger votre théorie de l'information imparfaite et des désajustements, Messieurs H. Simon et J.C. March vous pouvez oublier

78. M. Blaug, *La pensée économique, origines et développement*, 4^e ed., Ed. Economica, 1986, p. 65.

voire théorie des organisations et de la capacité cognitive, Monsieur L. Sfez, vous pouvez faire une autocritique de votre critique de la décision et de la rationalité pure, car voici venu le temps des techniques de l'information et de la communication, voici venu le temps de l'information transparente.

L'information est devenue transparente. Votre capacité cognitive est limitée ? Celle des ordinateurs et des banques de données est incomparable ! Près de 60% de la population active travaille dans les pays développés à assurer cette transparence, travaille à la production, à la transmission, au stockage, au traitement de l'information. L'interconnexion des banques de données est assurée grâce à un réseau mondial de transmission de données. Le marché financier serait l'archétype d'un marché désormais ubiqué et transparent, régulé par les prix, assurant l'équilibre et l'efficacité économiques grâce aux techniques de transmission de l'information et à l'interconnexion des places financières : «En cas de choc sur un marché domestique particulier, l'internationalisation et les techniques modernes de transmission de l'information paraîtraient garantir que ces signaux soient rapidement capturés par les prix et que les écarts avec les valeurs fondamentales soient non moins immédiatement pondérés par l'influence des déterminants mondiaux des marchés⁷⁹.» Que le marché des valeurs soit devenu transparent, voilà au moins une condition primordiale de la transparence économique assurée. La transparence globale des marchés devrait suivre par effet de contagion.

Simultanément la transparence sociale gagnerait du terrain. Tout se sait, tout peut se dire, tout peut se savoir à tout moment et en tout lieu. Le postmodernisme nous fait entrer dans une *Société transparente*, dans une société de communication généralisée, nous dit le philosophe italien Gianni Vattimo⁸⁰. En faisant sauter les verrous, les codes, les conventions de la communication face à face, la communication électronique ouvre les portes à l'invisible, au caché, au dissimulé. Tout désormais peut se montrer. Anne-Marie Jeay, dans son remarquable travail sur les messageries télématiques, exhibe avec minutie les signes jusqu'alors invisibles qui se montrent sur Minitel du fait de la transparence des corps, de la

79. H. Bourguignat, *Le krach d'octobre 1987 et la finance globale*, 1988 : Universalis, Ed. Encyclopaedia Universalis, 1989, p.100.

80. G. Vattimo, *La société transparente*, Ed. Desclée de Brouwer, 1990, 100 p.

transparence des cœurs, des émois et des fantasmes dévoilés par l'anonymat et le masque du pseudonyme⁸¹.

La transparence n'est plus uniquement la démultiplication du libre accès à une information claire, intelligible et limpide, elle devient une véritable valeur de société dont on retrouve la trace de plus en plus fréquemment dans les spots publicitaires, qui nous vendent cette pureté, cette transparence, ou plus exactement nous en vante les mérites, pour nous vendre du téléphone, du yaourt, de l'automobile, de l'eau minérale ou de la lessive. Les couleurs de cette transparence sont le bleu, le blanc et le translucide. Dans sa campagne publicitaire sur «la quatrième dimension», France Télécom avait effectivement «un avenir d'avance» en déclinant les messages de ses affiches sur fond de ciel bleu, parsemé de nuages blancs nous invitant à un voyage dans l'éther limpide et pur du monde de la communication. Tous les produits allégés nous vendent la même image, tous les spots publicitaires des produits de beauté et d'hygiène font appel à la transparence, à la limpidité, à la pureté, à la clarté. Vous pouvez me croire, je suis transparent !...

Les techniques de l'information et de la communication sont ainsi devenues la clef de voûte de cette nouvelle transparence économique et sociale. Elles seules, en effet, sont censées assurer et maintenir le niveau nécessaire et suffisant de transparence pour assurer la stabilité et l'équilibre d'une société marquée par la montée de la complexité. L'information transparente est devenue la main invisible tant recherchée de la régulation économique et sociale de nos systèmes complexes, voire de leur auto-organisation et de leur auto-régulation, car les machines à communiquer sont devenues intelligentes.

Intelligence

«*La révolution de l'intelligence*», tel était le titre enthousiaste du rapport sur l'état de la technique réalisé conjointement par la revue *Sciences et Techniques* et le Centre de Prospective et d'Evaluation du Ministère de la Recherche et de la Technologie édité en Juin 86⁸². Trente

81 A.M. Jeay, *Les messageries télématiques*, coll. Méthodes en sciences humaines, Ed. Eyrolles, 1991, 156 p.

82. *La révolution de l'intelligence, Rapport sur l'Etat de la technique, Revue Sciences et techniques*, Coédité avec le C.P.E., Numéro hors série, Juin 1986.

ans plus tôt, en 1956, l'intelligence artificielle naissait aux Etats-Unis à la croisée des chemins, de l'informatique, de la cybernétique, des mathématiques, de la psychologie... L'objectif de cette «intelligence» artificielle naissante était de réaliser sur ordinateur des processus jusqu'alors réservés à l'esprit humain. Trente ans plus tard, la révolution de l'intelligence est en marche. Quelle en est la thèse centrale ? Les sociétés développées deviennent des sociétés de création dont la matière première stratégique est l'intelligence ou la matière grise. La matière première de cette matière première stratégique est l'information. Les techniques d'extraction, de production, de transformation, de valorisation, de stockage et de diffusion de cette matière première sont les techniques de l'information et de la communication.

Véritable révolution en effet, car l'intelligence avait été jusqu'alors délimitée comme fonction spécifique de l'homme. Qu'attend-on de ces nouvelles techniques de l'intelligence artificielle ? Certes une amélioration et un développement des capacités de l'intelligence humaine, mais au-delà, la création de machines «intelligentes». L'esprit humain se rapprocherait ainsi encore plus de la divinité, en devenant lui-même créateur d'entités intelligentes.

Qu'est-ce que l'intelligence humaine ? La définition en est introuvable, on en est le plus souvent réduit à délimiter le concept par les activités traditionnellement qualifiées «d'intelligentes» : compréhension, résolutions de problèmes, apprentissage, adaptation, raisonnement, conceptualisation, reconnaissance, intuition... Toutes ces activités liées peuvent s'interpréter au moins partiellement en termes de processus d'information et de communication formalisables. Telle est du moins la perspective des techniciens de l'intelligence artificielle. Dès lors que l'humanité dispose de puissantes techniques d'information et de communication, il est logique d'en attendre un accroissement de ses capacités intellectuelles. L'intelligence avait été jusqu'alors bridée par les capacités limitées de mémorisation, d'apprentissage, de raisonnement, de calcul de l'esprit humain, elle peut désormais laisser libre cours à toute sa créativité.

Et l'humanité ne va pas manquer une telle occasion ! Elle va créer des machines à son image, des machines «intelligentes» que seuls des guillemets distingueront de l'intelligence humaine, jusqu'à ce que l'enthousiasme des bons docteurs Frankenstein de l'intelligence «artifi-

cielle» ne les déplacent, puis ne les suppriment par un quelconque artifice. Car, il s'agit bien de reproduire et de simuler l'intelligence humaine ou pour le moins les résultats obtenus par l'intelligence humaine, et si possible d'obtenir de meilleurs résultats. C'est maintenant chose faite. Les programmes d'échecs les plus sophistiqués commencent à battre les grands maîtres, même Kasparov ! Le champion du monde de Backgammon s'est fait détrôner par un ordinateur... Mais le jeu est une activité de l'intelligence humaine bien futile, il faut revenir aux choses sérieuses, au raisonnement, à la résolution de problèmes, à l'apprentissage, et commencer par doter la machine des sens (ouïe, toucher, vision) qui lui font tant défaut. Les algorithmes de raisonnement déductif ou inductif, de reconnaissance de formes, d'apprentissage suivront et enfanteront nos machines intelligentes.

La route devient intelligente, la voiture sera intelligente, l'immeuble peut être intelligent, tous les objets ont vocation à devenir intelligents ; même les fauteuils deviennent intelligents : «Le fauteuil intelligent : il sait tout faire pour votre confort, (...), fruit de longues années de recherches ergonomiques, il révolutionne les habitudes de détente et de relaxation (...) sa conception innovante exclusive porte la relaxation à son plus haut niveau de perfection⁸³.» Dès que l'électronique investit nos objets, ils deviennent intelligents. A l'horizon 2000, l'électronique embarquée représentera environ le tiers du coût de fabrication d'une automobile. L'Europe de l'industrie automobile et de la recherche pour les transports s'est mobilisée pour affronter cette révolution de l'intelligence dans le cadre des programmes Eurêka, Esprit et de leurs sous-produits Prometheus, Carminat, Drive, ...

«Si la voiture ne devient pas intelligente, elle ratera son rendez-vous avec le 21^e siècle», déclare la Direction de la Recherche de Renault. Si la route ne devient pas à son tour intelligente, c'est tout le système de transport routier qui ratera son rendez-vous avec le prochain siècle. La voiture intelligente consomme moins d'énergie, pollue moins, contrôle automatiquement l'état de santé de ses organes vitaux, avertit le conducteur d'éventuels dangers, le guide dans le choix de son itinéraire, distingue ce qui reste invisible au conducteur... La route intelligente capte et diagnostique l'état de la circulation, détecte les accidents et les encombrements, régule ses accès, informe l'utilisateur, lui propose des itinéraires de délestage.

⁸³. Extrait d'une publicité de la marque Everstyl pour son fauteuil intelligent.

Le système de transport intelligent interconnecte la voiture et la route intelligentes. Les objectifs sont clairs : fluidifier le trafic, diminuer les nuisances dues à la congestion de la circulation, améliorer la sécurité. Améliorer la sécurité, car aujourd'hui ce sont environ 90% des accidents qui sont dus à des défaillances humaines. L'interactivité voiture et route intelligentes autorisant une détection anticipée des situations à haut risque accidentogène, permettra soit au conducteur de réagir plus rapidement, soit à l'électronique embarquée de le faire à sa place. Les desseins de la domotique sont proches des objectifs poursuivis par les industriels de l'automobile : améliorer le contrôle des organes vitaux du bâtiment, réguler ses accès, informer ses habitants, afin d'améliorer la gestion de l'habitat, de réaliser des économies d'énergie, d'accroître sa sécurité.

L'homme doit sa survie en ce bas monde à son intelligence, il n'est donc pas étonnant qu'il investisse les machines intelligentes, comme les techniques d'antan, en leur assignant prioritairement des objectifs de surcroît de sécurité. Il est en revanche plus surprenant de voir l'humanité prête à se dessaisir de cette intelligence qui a assuré jusqu'à présent sa spécificité métaphysique, sauf à considérer qu'elle trouve ainsi une occasion de se rapprocher encore plus du Dieu créateur et de son omniscience. Derrière les guillemets de cette «intelligence» artificielle, ne se dissimule pas toujours qu'un simple artifice de langage ; les guillemets disparaissent avec l'artifice pour laisser entrevoir, parfois, un projet de société procédant à un véritable renversement de problématique. Dans cette nouvelle problématique, ce ne sont plus les machines qu'il s'agit de rendre intelligentes en singeant le cerveau ou les processus cognitifs de l'homme, mais bien l'homme nouveau du troisième millénaire qu'il s'agit de former en l'acculturant à l'intelligence sans défaut de la machine. Tel est le projet du plan Jacudi au Japon qui se propose de rendre l'homme de demain *computer minded*. Soyez *computer minded* ou vous serez *computer illiteracy*, et si vous ne comprenez pas cette langue, point de salut en ce qui vous concerne, vous êtes déjà analphabète et ne pourrez accéder à la nouvelle conscience au monde et au réel à laquelle nous initient les techniques de l'intelligence.

Conscience

Une Bibliothèque de Babel, figure onirique de la connaissance, déjouant les pièges du non-sens de la Bibliothèque de Borges, devient possible grâce aux techniques de l'intelligence artificielle couplées ou non aux techniques classiques de recherche documentaire. Après la transparence et l'intelligence, les techniques de l'information et de la communication nous livrent les clefs de la connaissance, avant que les sciences et techniques de la cognition nous délivrent du mystère de la conscience.

La société digitale sera la société de la connaissance universelle ; l'expression «connaître au bout des doigts» remplacera la contrainte ancestrale du «connaître sur le bout des doigts». L'index levé de l'élève à l'adresse de son professeur, symbole de l'accès à la connaissance ou de sa restitution, s'inclinera sur le clavier de son ordinateur à l'adresse de l'encyclopédie électronique universelle. Car la connaissance comme l'intelligence est digitalisable. Elles réfèrent l'une et l'autre à l'information : l'intelligence comme procès d'information, la connaissance comme stock d'information. C'est du moins la perspective de quelques auteurs qui postulent une forte redondance des notions d'information et de connaissance. L'économiste Fritz Machlup assimile ainsi information et connaissance : «l'information en tant que ce qui est communiqué devient, une fois communiquée, identique à la connaissance au sens de ce qui est connu⁸⁴.» L'information est donc une action et la connaissance un état. Même assimilation chez Jacques Durand qui postule qu'il n'y a pas de différence de nature entre le savoir et l'information : «L'information, c'est du savoir qui circule et le savoir c'est de l'information accumulée⁸⁵.»

Dans une telle perspective, les sciences et techniques de l'information deviennent naturellement les sciences et techniques de l'acquisition, de la production, de la transmission, de l'accumulation et de l'organisation des connaissances : «derrière le pupitre à domicile, au bout du fil du téléphone, chacun d'entre nous a instantanément accès à tout le savoir ainsi engrangé de l'humanité⁸⁶.» Le savoir et la connaissance peuvent être

84. A. Mayère, *Pour une économie de l'information*, Ed. du CNRS, 1990, p. 58-59.

85. J. Durand, *Les formes de la communication*, Ed. Dunod, 1981, p.81.

86. V. Scardigli, *op. cit.*, p. 59.

stockés sur disque dur et accessibles en tout lieu et à tout instant par les réseaux pensants de la communication globale. La National Gallery, la Très Grande Bibliothèque, le Louvre, l'Encyclopaedia Universalis, les studios d'Hollywood, les centres documentaires des instituts de recherche, les archives du K.G.B. ..., accessibles sur votre terminal multiservices.

Mieux encore, les sciences et techniques de l'information seront les sciences et techniques de la cognition, les sciences et techniques de la connaissance sur la connaissance, les sciences et techniques de la nouvelle conscience ou représentation de soi dans le monde. Car la connaissance, voire l'esprit humain et la conscience, deviennent formalisables pour les spécialistes de la science cognitive. La psychologie expérimentale, l'informatique, les neurosciences, la linguistique s'associent et se fertilisent pour bâtir cette science de la cognition ou des états mentaux intentionnels. Ces états mentaux, ces représentations mentales, résultats du fonctionnement du système nerveux, peuvent être analysés à l'aide de descripteurs logico-mathématiques.

Il est dès lors tentant de revenir aux vieux démons et de considérer que le centre de la conscience se trouve quelque part dans le cerveau ou encore que la conscience n'est rien d'autre que la catégorie métaphysique mobilisée pour exprimer notre ignorance des mécanismes physico-psycho-neuro-linguistique de la cognition. Ces mécanismes seront mis à jour par les sciences cognitives. Mécanismes sur lesquels on pourra jouer afin de développer nos connaissances et d'éveiller nos consciences grâce aux techniques de la cognition et de la communication. Nos connexions cérébrales pourront ainsi être reprogrammées afin de développer nos capacités computationnelles. Il est même tentant pour certains, comme l'écrit D. Hofstadter «de penser que les mystères de la physique quantique et les mystères de la conscience ne font qu'un⁸⁷.» Ce qui semblerait donner enfin raison à l'intuition que formulait Warren Weaver, l'exégète de C.E. Shannon, en conclusion de son introduction à la théorie mathématique de la communication : «on sent confusément qu'information et signification peuvent constituer une sorte de paire de variables conjuguées canoniquement dans une théorie quantique⁸⁸.»

87. D. Parriochia, *Les sciences cognitives : une classe de disciplines empiétantes*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire critique de la communication*, op. cit., p. 830.

88. W. Weaver, *Contributions récentes à la théorie mathématique de la communication*, in W. Weaver, C.E. Shannon, op. cit., p. 61.

Cette nouvelle physique quantique nous permettant de percer simultanément les mystères de la matière et de l'esprit nous est encore inaccessible. Mais à défaut d'une théorie quantique de la conscience et de la connaissance, nos sociétés postmodernes nous proposent d'ores et déjà un surcroît de conscience à soi et au monde grâce aux techniques de l'information et de la communication. Le philosophe Gilles Lipovetsky l'exprime en ces termes dans son essai sur l'individualisme contemporain : « au moment où l'information se substitue à la production, la consommation de conscience devient une nouvelle boulimie⁸⁹. » Au delà de l'inflation psy, les techniques de l'éveil des consciences font une entrée fracassante dans les catalogues de formation continue des cadres d'entreprises. La Programmation Neuro-Linguistique (P.N.L.) et l'Analyse Transactionnelle sont devenues deux monstres sacrés incontournables des techniques de l'esprit et de la communication.

La conscience, comme l'information et la communication, est devenue une production et une consommation ; elle a ses techniques, ses scientifiques, ses catalogues et ses gourous. La production technique de conscience ne risque-t-elle pas de signer l'arrêt de mort de l'identité en s'efforçant de façonner l'homme à son image logico-mathématique ou neuro-linguistique ? Les orthodontistes modèlent déjà les sourires de nos enfants à l'image rayonnante des modèles de magazines ; les plasticiens façonnent les visages de nos parents à l'image toujours pimpante des stars d'Hollywood. Il serait temps de renverser la problématique et de rappeler aux orthodontistes et aux plasticiens de la conscience l'aphorisme de Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

2 - Les opacités d'une transparence

Socrate fut, au moins jusqu'à Nietzsche, la sage femme de la philosophie occidentale. C'est ainsi qu'il aimait à se définir en référence au métier exercé par sa mère, lui qui n'écrivit rien, lui qui ne répondit rien, lui qui ne procréa point, lui qui ne fut sûr de rien sauf de son ignorance. Il rompa ainsi avec ses précurseurs, les sophistes et autres rhéteurs grecs, philosophes passés maîtres dans l'art de parler en public, de défendre

89. G. Lipovetsky, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Ed. Gallimard, 1983, p. 77.

n'importe quelle thèse. A leur rhétorique Socrate oppose ses questions, à leurs raisonnements il oppose sa dialectique, à leurs vérités et à leurs croyances il oppose sa certitude de ne rien connaître. «L'homme livré à Socrate, réveillé par la piqûre du taon, du sommeil dont ses opinions sont les rêves, est devenu une inquiétude, une recherche, une conscience⁹⁰.» Il érige la connaissance et l'intelligence comme vertus suprêmes.

La légende de Socrate traversa les siècles jusqu'à ce qu'une vieille dame attirée par le bourdonnement des techniques de la transparence, de l'intelligence et de la connaissance mît au monde, le 12 Janvier 1993, ce qu'elle croyait être le fils spirituel de Socrate. Car tel fut bien le nom d'emprunt donné par cette vieille dame, la S.N.C.F., au dernier né de ses prouesses technologiques, le tout nouveau système de réservation et de billetterie électronique. L'on s'interrogea d'abord sur la pertinence de ce nom de baptême. Car enfin, voilà un outil censé répondre en temps réel à des milliers de questions, que l'on désigne du nom d'un philosophe qui ne savait lui-même que poser en permanence des questions et qui, selon ses détracteurs, laissait plus obscure qu'avant la question posée par lui dans l'intention de la clarifier. Seules l'intelligence artificielle et la connaissance de l'outil tissaient un lien de parenté avec cet illustre ancêtre.

L'on fut bien obligé d'admettre, dans les heures qui suivirent sa mise au monde, que ce nom d'emprunt lui allait comme un gant. Comme le maître, l'outil répondit aux questions par d'autres questions, ce qui fut somme toute rassurant dans un premier temps, puis laissa toute une série de questions sans réponse, ce qui devint plus inquiétant, et se permit même d'apporter des réponses plus que spécieuses, voire erronées, à certaines de ces questions. Dans ce dernier cas, on vit même les guichetiers, mal formés à la pensée socratique, devenir pour quelques temps les sophistes des temps modernes, afin de justifier auprès des clients tel tarif aberrant, telle correspondance bizarre, tel itinéraire farfelu. L'on vit même se former une foule de plus en plus dense, près des guichets de nos gares, captivée par le nouveau dialogue qui s'instaura entre Socrate et les sophistes. Jusqu'à ce que tout le monde ou presque finisse par admettre qu'il convenait de faire tomber les masques et de rétablir les véritables identités. Ainsi découvrit-on derrière l'outil Socrate une véritable machine, certes sophistiquée, mais surtout sophistique, c'est-à-dire prête à dire n'importe quoi en toute bonne

90. J. Brunshwig, *Socrate*, Encyclopaedia Universalis, 1985, p. 1097.

ou mauvaise foi. Ainsi découvrit-on que les guichetiers, à défaut d'avoir reçu une bonne formation à la logique de l'outil, étaient de loin les vrais fils spirituels de Socrate, tant leur conscience intellectuelle et morale fut mise à rude épreuve par les sophismes de la machine socratique. Il n'y eut guère que le bon papa Gepetto de notre Socrate bourré d'intelligence artificielle pour lui garder confiance et déclarer avec Voltaire : «Socrate a raison, mais il a tort d'avoir raison si publiquement⁹¹».

Que l'on en juge. Lors de la mise en service de Socrate, sur 276 modalités tarifaires, 150 anomalies sont repérées ; sur 160 000 relations traitées, 30 000 itinéraires avec correspondances n'ont pas été programmés ; si le client peut encore aller à l'étranger la réservation du retour devient périlleuse ; les guichetiers mettent deux à trois fois plus de temps pour faire une réservation ; les changements de réservation deviennent un véritable casse-tête ; plus personne ne sait réinjecter dans le système les réservations annulées... Les communiqués succèdent alors aux communiqués. La Direction de la S.N.C.F. achète des pages de publicité : «La S.N.C.F. et son personnel s'attachent à faire face aux défauts de jeunesse rencontrés par la mise en œuvre de Socrate. (...) Mais pour un outil de cette ampleur, seule l'expérience quotidienne permet d'obtenir la fiabilité du système et sa maîtrise par le personnel commercial⁹².» Le personnel commercial répond par voie d'affichettes placardées sur les guichets : «La S.N.C.F. met en place son système Socrate qui aboutit à l'incapacité, pour nous, de savoir à quoi correspond exactement le prix que vous payez...⁹³» La Fédération Nationale des Usagers des Transports s'en mêle en affirmant par la voix de son président : «Socrate, c'est l'usager au service de la S.N.C.F., le philosophe devenu technocrate⁹⁴.»

La S.N.C.F. escomptait 600 millions de francs de recettes supplémentaires par an d'ici 1995 grâce à Socrate qui devait lui permettre de mieux remplir ses trains et de moduler, en temps réel, les tarifs proposés en fonction du taux de remplissage. Les résultats du premier semestre 1993 sont éloquentes : une baisse de clientèle de 8% par rapport au premier trimestre 1992. Bien sûr la mise en service de Socrate n'ex-

91. *La vie du rail* du 8 septembre 1993.

92. *La vie du rail* du 11 mars 1993.

93. *La vie du rail* du 11 mars 1993.

94. *La vie du rail* du 8 avril 1993.

plique pas seule cette baisse de trafic, cette chute de popularité. Mais le prix à payer pour avoir raison si publiquement n'a rien à envier à la ciguë que dut s'administrer le philosophe. Défaut de jeunesse, nous dit la S.N.C.F. qui a peut être raison d'avoir tort si pudiquement. Admettons que Socrate ait corrigé ses erreurs de jeunesse, et venons-en aux questions essentielles posées par cette technique de l'intelligence ferroviaire, commerciale et tarifaire.

Elles ont toutes trait à l'extrême limpidité de la politique commerciale poursuivie et à l'opacité de la politique tarifaire mise en œuvre. La politique tarifaire de la S.N.C.F. était jusqu'à la mise en œuvre du T.G.V. Paris-Lyon d'une totale simplicité et d'une parfaite transparence : l'utilisateur payait un prix kilométrique. Avec le T.G.V. sont arrivés la réservation obligatoire, les suppléments éventuels jusque-là très rares, et un prix kilométrique fictif. Mais encore était-il simple de s'y repérer et de faire la part entre le prix du billet, de la réservation et du supplément. Avec Socrate, le système de tarification devient opaque. Avec Socrate l'utilisateur a la certitude de payer plus, et comme le philosophe il n'est plus sûr de rien, il ne sait plus ce qu'il paye. Le système de tarification de la S.N.C.F. est devenu opaque grâce aux techniques de la transparence, et il le deviendra totalement dès lors que le système de modulation des tarifs en fonction du taux de remplissage des trains sera ouvert commercialement, quand Thalès⁹⁵ viendra prêter main forte à Socrate.

L'incertitude a gagné les usagers du train et les guichetiers, face à la complexité et à l'opacité croissantes de la politique tarifaire de la S.N.C.F. Les agents de la compagnie nationale initiés aux carences du nouveau système de réservation se sont mis cyniquement à réserver des places par wagons, perpétrant ainsi ce qui pourrait s'appeler de petits délits d'initiés. Le billet unique édité par Socrate est devenu *informe*, tant les informations qu'il contient ne font plus vraiment sens pour l'utilisateur⁹⁶. Le débat entre les sophistes et Socrate sur l'utilisation que l'on peut faire de la connaissance et de l'information se trouve ainsi curieusement relancé par les techniques de l'information transparente.

95. Nom donné par la S.N.C.F. à son système informatique de modulation tarifaire, qui signifie : Traitement Heuristique, Algorithmique et Logique des Espaces de Services.

96. Le titre de transport, édité par la SNCF a été changé depuis que ces lignes ont été écrites, dont acte !

De l'incertitude au délit d'initié

L'information transparente, comme le marché transparent, est une imposture. L'information est la différence qui crée la différence, professait Gregory Bateson, comment supposer l'abandon de la différence au profit de la transparence. L'information stratégique est devenue le champ de bataille de la guerre économique moderne. Elle fait l'objet de toutes les captures, de toutes les convoitises, de tous les aveuglements, de tous les détournements, de tous les contresens. L'opulence communicationnelle et informationnelle promise par les techniciens de l'information transparente n'est que la vitrine opaque et idéologique dans laquelle sont exposées nos productions immatérielles. Qui pourrait croire que dans un système économique concurrentiel, l'information parfaite puisse être une vertu, quand tout nous montre que les acteurs économiques cherchent sans relâche à retirer des avantages concurrentiels de l'information. Au moment où l'information se démultiplie tout en devenant disponible et accessible, on sent confusément s'établir des murs épais, des barrières opaques, des cavernes d'Ali Baba renfermant des trésors d'information, impénétrables pour qui n'en connaît pas le mot de passe.

Car dès l'instant où l'information devenait accessible, il a fallu se protéger de la concupiscence des pirates de l'information et ériger des barrières électroniques, verrouiller l'accès aux données, recloisonner les espaces rendus libres par l'interconnexion des systèmes d'information. L'information est stratégique, le management en a fait sa devise. Qui supporterait de voir sa stratégie, ou ses informations stratégiques étalées au grand jour ? Dans son immeuble de verre de la Tour Maine-Montparnasse, l'entreprise hyper-communicante France Télécom, leader national des techniques et réseaux de la transparence, est devenue dans un contexte de déréglementation et de concurrence internationale impitoyable, une véritable tour d'ivoire dans laquelle entrent quotidiennement des milliers d'information et de laquelle ne s'échappe qu'un imperceptible filet d'informations usées et retravaillées par les services de communication de l'entreprise. Même, et parfois surtout, entre les différentes Directions de l'entreprise, l'information ne circule pas, chacun cherchant à asseoir sa position vis-à-vis de la Direction Générale alternativement aveugle et grand ordonnateur de ce gâchis.

L'information transparente est une imposture. Elle dissimule au moins trois simplifications outrancières du concept d'information. L'information est un réducteur d'incertitude, nous dit-on. C'est possible, mais force est de constater que l'incertitude est devenue le leitmotiv des sociétés sur-informées. L'information apporte un surcroît de connaissance et de vérité et l'on fait semblant d'oublier qu'information et désinformation peuvent se conjuguer dans une même théorie de la manipulation. L'information génère un regain d'égalité, mais elle ouvre simultanément la porte à tous les délits d'initiés.

L'information est un réducteur d'incertitude ; il ne viendrait à l'idée de quiconque, ayant bénéficié au moins une fois dans sa vie de l'apaisement procuré par le coup de fil rassurant d'un proche que l'on imaginait en prise aux plus grandes difficultés, d'en douter. L'information donne forme, oriente, accompagne, rassure, encadre, définit, balise, structure, aide, assiste... Mais simultanément, au plus l'incertitude est élevée. Toute information aura tendance à réduire, à contenir et à générer de l'incertitude. L'information contient de l'incertitude liée à «l'indétermination des significations échangées ou co-produites⁹⁷» par les acteurs de la communication. L'information génère de l'incertitude soit par les effets inattendus qu'elle induit, soit par les certitudes ou les situations acquises qu'elle conteste.

Information et incertitude sont indissociables. L'information permet d'accroître le degré de complexité de nos organisations ; cette complexité croissante génère un développement de l'incertitude ; la gestion et la régulation de cette complexité supposent un surcroît d'information qui rendent nos organisations encore plus complexes et potentiellement plus instables. Dans les sociétés surinformées, la gestion de l'incertitude est devenue l'une des valeurs cardinales du management stratégique ; la recherche de l'information pertinente devient une véritable prouesse, il faut y consacrer des moyens financiers de plus en plus importants.

L'information est également inséparable de la désinformation. Il est à peine besoin d'en référer à Big Brother et au travail de réécriture de son Miniver (Ministère de la Vérité) pour s'en persuader. Georges Orwell l'exprimait en ces termes : «le mensonge était raturé, la rature oubliée, le

mensonge devenait vérité.» A la même époque, Albert Einstein s'en était également alarmé au cours d'une conversation avec l'Abbé Pierre ; après le danger de la bombe atomique, il s'inquiétait des risques majeurs que représentaient pour l'humanité la bombe démographique et la bombe informationnelle permettant la manipulation des idées et des esprits. Quelques années plus tard, Edgar Morin formulait non plus une inquiétude, mais un constat : «Le mensonge a progressé parce que les médias permettent un progrès de vérité⁹⁸.» La désinformation avait revêtu par le passé les oripeaux de la sous-information. La désinformation se dissimule aujourd'hui sous les lambris dorés de la sur-information, de l'excès d'information. Parmi les milliers d'informations qui entrent quotidiennement dans nos oreilles pour en ressortir presque dans l'instant, on ne sait pas toujours distinguer l'information importante de celle qui ne l'est pas.

Les techniques de l'information sont donc aussi les techniques de la désinformation. Mais cela fut vrai de tout temps ; les techniques de l'information ne permettent somme toute que de démultiplier dans le temps et dans l'espace nos capacités de désinformation. La désinformation plus insidieuse qu'elles propagent ne réside pas tant dans les tentatives avouées ou inavouables de manipulation des idées et des esprits. La véritable désinformation des techniques de l'intelligence et de la connaissance est d'avoir transformé l'information en produit de consommation et l'individu en consommateur d'informations. Comme le souligne Jean Baudrillard exprime la même idée, «l'information, ce n'est plus du savoir, c'est du faire savoir⁹⁹», et la tentation est grande de raturer quelque peu Baudrillard pour énoncer : l'information devient trop souvent du faire voir. Car telle est bien la réalité des techniques de la transparence, elle ne nous donne rien de plus que ce que l'on veut bien nous faire voir et de la manière dont on veut nous le faire savoir. L'information est une image qui nous est donnée à consommer, tous les trucages y sont permis, toutes les déformations sont possibles, tous les cadrages sont envisageables. La communication interne d'entreprise, présentée par la direction comme outil de dialogue social, de transparence, et d'ouverture se réduit le plus souvent à un exercice de marketing social dont les produits sont l'entreprise et la direction. Socrate se voulait accoucheur des idées et des connaissances des autres, il aurait été surpris de voir à quel

97. Expression empruntée à B. Paulré, *L'organisation entre information et communication*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire critique de la communication*, op. cit., p. 537.

98. E. Morin, *Pour sortir du XX^e siècle*, op. cit., p. 51.

99. J. Baudrillard, in L. Sfez et G. Coulée, op. cit., p. 35.

point l'information et ses techniques peuvent devenir de puissants contraceptifs¹⁰⁰ de la connaissance et de la culture.

L'information économique pure et parfaite est un leurre. Même les prix des valeurs boursières peuvent s'écarter durablement et significativement de leurs valeurs fondamentales d'équilibre. «Des prix, sans rapport avec les valeurs fondamentales, peuvent même s'autoréaliser au sein d'une sorte de bulle qui finit par ne plus dépendre que du mimétisme¹⁰¹.» La globalisation des marchés et l'interconnexion des places financières favorisent la contagion en temps réel de ces bulles mimétiques. Le mimétisme est devenu le mode d'assurance et de gestion privilégié de l'incertitude et de l'asymétrie d'information. Car l'asymétrie d'information est également indissociable de l'information. Elle est le fondement des comportements opportunistes, qui peuvent être spéculatifs et aller jusqu'au délit d'initiés.

Les professionnels de l'asymétrie d'information ont maintenant pignon sur rue. Qu'ils s'appellent «raider», «lobbyistes», «junk bonds» ou «spéculateurs», ils sont tous devenus maîtres dans l'art de tirer avantage et de produire de l'asymétrie d'information. L'information économique a cloné l'information militaire, avec ses pratiques de désinformation, ses services de renseignements technologiques, industriels et commerciaux, ses opérations de commando (O.P.A., manipulations, spéculations...). La vertu première d'un service de renseignements efficace n'a jamais été d'être transparent. Le secret, l'ombre, l'opacité, la manipulation, l'infiltration sont les fondements de leur efficacité. Vous n'êtes pas au Texas, mais vous avez tous les tuyaux sur le pétrole ? Si vous disposez d'un service de renseignements ! Et ne faites pas semblant de penser que ce service de renseignements est le 3615 code TEXAS ; ne faites pas comme si les services de l'intelligence accessibles grâce aux techniques de la transparence, étaient les «Intelligence Service», les C.I.A. de demain. Ceux-ci sont réservés aux seuls initiés qui ont accès ou qui produisent l'information ou la désinformation pertinente au bon moment. Il vous restera l'incertitude et le mimétisme, à moins que la sur-information ne vous aveugle et ne vous plonge dans l'obscurité ou l'informe.

100. Encore une expression empruntée, à J. Ellul cette fois-ci ! *op. cit.*, p. 392.

101. H. Bourguignat, *op. cit.*, p. 101.

De l'immatériel à l'informe

La réalité devient virtuelle, les échanges se déterritorialisent, l'information est transparente, l'économie se dématérialise, la société de l'information est une société de l'immatériel. Soulagement dans les milieux préoccupés par l'épuisement des ressources naturelles, par la crise énergétique, par la dégradation de l'environnement et par l'entropie galopante des économies industrielles, nos sociétés ont enfin trouvé les clés d'un développement durable sauvegardant l'environnement, préservant les ressources naturelles, favorisant le développement de l'intelligence, de la connaissance et de la créativité. Libéré de l'effort physique par les machines énergétiques, libéré de l'effort neuronal par les machines à communiquer, l'homme va pouvoir laisser libre cours à son imagination, à sa créativité dans une nouvelle économie de l'esprit. Même l'industrie, creuset du matérialisme, se dématérialise ; les activités de production et de traitement de l'information représentent déjà de l'ordre de 50% de la valeur ajoutée industrielle.

L'économie immatérielle, c'est la fin de l'économie de la rareté. A l'abondance matérielle promise par la révolution industrielle succède l'opulence communicationnelle promise par la révolution des techniques de l'information. Les ressources informationnelles sont inépuisables, la production d'informations est illimitée, le consommateur d'informations est insatiable. Voilà de quoi sortir de la crise, trouver de nouveaux lieux d'accumulation du capital, relancer la consommation des acteurs économiques. A moins que ! À moins que la prolifération des signes ne masque la pauvreté des sens, à moins que la consommation d'informations ne soit que dissipation de nos excès de production, à moins que la sur-information nous plonge dans l'informe.

L'information prolifère, l'événement chasse en permanence l'événement, nous sommes submergés par un flot incessant d'informations. A force de diffuser de l'information dans tous les sens, nous perdons le sens de l'information. A l'interconnexion en temps réel de nos prothèses informationnelles, répond la déconnexion généralisée de nos capacités à comprendre, à mettre en perspective, à contextualiser, à interpréter les informations qui nous parviennent. L'information entre, sort, circule, mais ne s'arrête pas. « Plus je reçois d'informations, plus je crois savoir ; la

confusion entre informations dispensées et savoir nous fait entrer dans une illusion spirale¹⁰².»

La prolifération d'informations nous aveugle. Submergés par les détails, nous avons même du mal à reconnaître un éléphant. Nous prenons sa patte pour un tronc d'arbre, sa queue pour une liane, sa défense pour une lance, sa trompe pour un serpent¹⁰³. Il arrive même que le serpent avale l'éléphant et se mette à ressembler à un chapeau, sorti tout droit d'un roman de Saint Exupéry, immortalisé sur nos infalsifiables billets de 50 F. Supposons qu'en un instant de lucidité, nous partions à la recherche de l'éléphant. Nous sommes alors plongés dans un jeu que les enfants affectionnent : repérer dans un dessin fourmillant de personnages, d'animaux et de végétation, notre éléphant dissimulé par les talents de camouflage du dessinateur. Ce jeu, nous nous y plions quotidiennement. Jean Voge cite des chiffres éloquentes à ce sujet : alors qu'en 1970, 11% de l'information produite au Japon était utilisée, en 1985, ce ratio tombait à 5%. Le Japon n'étant pas une économie spécialement réputée pour sa propension à l'inefficacité, nous serons sans doute fort près des 1% d'ici l'an 2000. Que dirions-nous d'un système agricole qui dissiperait ne serait-ce que la moitié de ses récoltes ? Que dirions-nous d'un système industriel qui déclasserait ne serait-ce qu'un cinquième de sa production ?

Dans ce flot d'informations, la recherche de l'information utile, pertinente ou simplement souhaitée devient soit épuisante, soit ruineuse. Le rendement énergétique de nos machines mécaniques laissa longtemps à désirer. Le rendement informationnel de nos machines à communiquer est dérisoire : pour cent informations produites et combien d'autres consommées, une seule information utilisée ou désirée. Parallèlement, chaque quota de production supplémentaire mobilise une augmentation quadratique des dépenses d'information. Cette loi du carré, dite loi de Parkinson, fut mise en évidence par C.N. Parkinson dans le cadre d'une analyse de la gestion des grandes administrations. L'entropie informationnelle de nos organisations est donc explosive. Ce qui fait dire à Marc Guillaume qu'il nous faut procéder à un renversement de la pensée économique fondée sur le postulat de la rareté pour développer une entropologie générale, théorie

102. J. Ellul, *op. cit.*, p. 136.

103. Tiré de l'histoire des quatre aveugles et de l'éléphant racontée par Jacques Ellul.

104. J. Voge, in F. du Castel, P. Chambat, P. Mussot, *op. cit.*, pp. 255-263.

économique de la dissipation de l'excès. Sa thèse séduisante est la suivante : les sociétés post-industrielles incapables de dissiper leur excédent sur une base exclusivement matérielle ont repoussé les limites de leur développement en inventant deux autres formes de dépenses de dissipation de leurs excès : «la dépense-organisation, avec la mise en ordre généralisée des hommes et de leurs pratiques», «la dépense-communication avec la mise en ordre des signes et des statuts¹⁰⁵.» Force est de constater que ce que Jean Voge appelle «les frais généraux informationnels d'organisation et de régulation du secteur matériel» n'ont cessé d'augmenter. Nous reviendrons ultérieurement sur les risques économiques majeurs liés à ce développement explosif des dépenses de communication et d'organisation.

L'information est ce qui donne forme, ce qui transforme, ce qui fait la différence. L'excès d'information embrouille, déforme, banalise, nivelle et indifférencie. «Alors que l'information apporte forme aux choses, la surinformation nous plonge dans l'informe¹⁰⁶» écrivait Edgar Morin au début des années 80. Le Talon d'Achille de la Bibliothèque de Babel nous guette. Comme dans la fiction de Borges, nous risquons de nous abîmer à la recherche de l'information utile ou désirée. Comme dans sa Bibliothèque, nous risquons de chercher un sens à ce qui n'est que combinatoire de signes ou de données, à ce qui n'est que dialecte lithuanien du guarani. Pour que l'information donne forme aux choses, encore faut-il qu'elle puisse être ramenée à un référentiel, à un système de significations et de représentations qui lui donne sens.

Par exemple, l'information diffusée sur les panneaux à messages variables (P.M.V.) des autoroutes de la région Ile-de-France par le système SIRIUS, plonge l'utilisateur occasionnel de ces autoroutes dans l'expectative la plus totale. Comment interpréter l'information suivante : «A1>BP BOUCHON= 7KM» ? Sachant que vous avez 200 mètres ou 10 secondes pour lire et mémoriser ce message et environ 800 mètres ou 40 secondes pour le décoder, combien de surdoués de la signalétique routière parviendront-ils à résoudre cette énigme ? «Bouchon», tout automobiliste comprendra et s'en inquiétera. «Bouchon= 7 km», est déjà plus énigmatique ; cela signifie-t-il 7 km de bouchon ou bouchon dans 7 km ? «A1», nous comprendrons aisément que cela signifie autoroute A1,

105. M. Guillaume, *op. cit.*, pp. 206-207.

106. E. Morin, *Pour sortir du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 26.

mais nous serons moins nombreux à savoir quelle est cette autoroute et où elle nous conduit. «BP», je connais pour ma part une compagnie pétrolière de ce même nom, mais je doute fort qu'elle s'offre ainsi une publicité sur P.M.V. ; il ne m'est pas venu à l'idée que ce BP-là puisse vouloir dire «Boulevard Périphérique». Reste un signe énigmatique, le signe «>» dont je ne connais que la signification mathématique : «strictement supérieur». Et pourtant, il me faudra comprendre que «>» veut dire «→» ou en d'autres termes «jusqu'à». Formé à ce dialecte lithuanien de l'information autoroutière, je comprendrai alors que sur la section de l'autoroute A1 en direction du Boulevard Périphérique, je devrai faire face à un cumul de 7 km de bouchon. Entre temps j'aurai peut-être moi-même occasionné un ralentissement de 2 km en m'efforçant de prendre le temps de décrypter ce message codé ! Soyez *computer minded* ou vous serez *computer illeteracy* !

Prendre connaissance

Aveuglé par une nébuleuse d'informations, il devient urgent de prendre connaissance afin de redonner forme et sens à l'informe et aux signes qui nous assaillent. Prendre connaissance se conjugue avec prendre son temps et prendre ses distances pour passer de l'événement, de l'information consommée instantanément sur place, à la connaissance. Les techniques de l'information transparente nous donnent l'illusion de la connaissance, ce serait déjà leur demander beaucoup que de nous procurer un accès intelligent à l'information. La connaissance sur disque dur est une imposture, le disque dur n'est qu'un support de stockage de données. L'encyclopédie électronique est un outrage porté à la mémoire de Diderot et d'Alembert : «Derrière l'encyclopédie électronique, nulle force sociale et politique voulant promouvoir la sortie de l'obscurantisme, de l'illettrisme et de ses préjugés, mais un cercle de techniciens, consultants et décideurs économiques cherchant à définir les bases d'une nouvelle activité économique¹⁰⁷.»

Prendre connaissance, c'est prendre conscience de la distance qui sépare l'information sans distance, du sens et du savoir. Prendre connaissance, c'est prendre conscience du temps qui dissocie la fugacité de l'infor-

mation en temps réel, de la permanence de la connaissance. Prendre connaissance, c'est prendre conscience du labyrinthe qui permet de passer de l'information transparente à la transparence d'un savoir organisé. Prendre connaissance, c'est prendre conscience que les techniques de l'information peuvent être d'excellents outils au service de la connaissance mais ne peuvent être les techniques de l'intelligence et de la connaissance.

Il n'y a pas de différence de nature entre l'information et la connaissance, nous disent quelques auteurs. L'information est de la connaissance qui circule, la connaissance est de l'information accumulée. L'information serait à la connaissance ce que le revenu est à la fortune. Les techniques de l'information seraient les techniques de la connaissance. Et nous sommes bien obligés de constater que ces simplifications commencent à porter leurs fruits, si l'on en croit les travaux de l'Américain George Gerbner. Analyste critique des médias, il constate que la télévision transforme les représentations sociales les plus élémentaires chez les téléphiles : les bons docteurs sont bons, les gentils Blancs aussi en général, les noirs sont trop souvent méchants, les femmes assez absentes, les hommes dans la force de l'âge, la société violente. Il montre alors que les téléphiles les plus acharnés ont tendance à prendre cette représentation de la réalité, ce *reality show*, pour la réalité.

Information et connaissance sont indissociables et irréductibles l'une à l'autre. De même qu'il est indispensable de s'informer pour accéder à toute connaissance, il est indispensable de connaître pour qu'une information prenne sens. L'information n'est que l'une des formes de production de la connaissance. Ce qui pose problème, c'est lorsque la vague déferlante d'informations devient la seule forme de production des connaissances, balayant tout sur son passage, la réflexion, la réfutation, la vérification, la confrontation, l'interprétation, l'actualisation... L'information n'est somme toute que la matière première mise en forme ou organisée pouvant donner lieu à une production et diffusion de connaissances. La connaissance n'est pas un stock, quand bien même organisé, d'informations, ni un simple état ; elle est d'abord capacité de l'esprit à interconnecter les informations les unes aux autres, à les recouper, à les accueillir dans un système de représentations organisées et sans cesse mises à l'épreuve, à élaborer des phrases, des raisonnements à partir de données fragmentaires, à accueillir des intuitions et parfois même des émotions...

107. J.F. Vermont, *op. cit.*, p. 314.

L'information privilégiée que diffusent nos techniques de communication est une information-fragment. La bombe informationnelle d'Albert Einstein, nous irradie et nous aveugle dans un nuage permanent d'informations particules, d'images surfaces, de données factuelles. Quel démon, quelle main invisible de la cognition viendra mettre un peu d'ordre dans cette médiathèque de Babel ? Certains techniciens de la connaissance et du savoir ont leur réponse : ce sera l'hypertexte, cathédrale du savoir des temps modernes, maîtrisant l'ensemble des connaissances disponibles et leur mise en relation ou leur interconnexion grâce aux capacités de stockage et de traitement documentaires des ordinateurs. Là où l'esprit humain devient incapable d'interconnecter, dans un système de connaissance structuré, les milliers d'informations fragmentaires qu'il reçoit, les techniques de l'hypertexte vont, non seulement voler à son secours, mais lui donner enfin accès à la connaissance et au savoir. Jacques Pomian analysant les expériences hypertextuelles développées aux Etats-Unis, est à juste titre très critique : « Loin d'être transparentes, ces cathédrales réunissent quantité de connaissances, représentées sous une forme complexe et difficile à appréhender mentalement(...). Le savoir à portée de main donne le vertige et perpétue (...) le mythe de la maîtrise de l'innombrable, d'une transparence possible de la communication¹⁰⁸. »

Les informations fragmentées qu'irradient nos techniques de l'ubiquité produisent au mieux une connaissance éclatée, venant s'inscrire dans une production sociale et scientifique de la connaissance déjà fortement compartimentée et hyperspécialisée. Rares sont les penseurs dotés de quelque don d'ubiquité dans ce dédale de la connaissance technico-scientifique moderne, capables d'embrasser simultanément plusieurs champs de la connaissance, de les interconnecter, de les mettre en perspective historique, de les discuter, pour élaborer des projections, des hypothèses ou des projets et pourquoi pas, risquons le mot, des idéologies.

L'ubiquité des techniques du temps réel, de l'espace invisible et de l'information transparente est un mythe devenu une mystification technico-scientifique. La seule réalité de l'ubiquité des temps modernes est celle qui met en présence au même instant, vers 20 heures, et en un même non-lieu, l'écran de télévision, des millions d'individus communiant aux affaires du

108. J. Pomian, *Hypertexte*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire critique de la communication*, op. cit., p 1505.

monde. Echapper à ce simulacre d'ubiquité en conserve, aseptisée et normalisée — grâce auquel même la guerre passe pour propre et chirurgicale — devient urgent. Mais la guerre n'appartient elle pas déjà au passé ? Les techniques de l'ubiquité ne sont-elles pas aussi les techniques de la convivialité ?

Partie 2

LE MYTHE DE LA CONVIVIALITE

*«Tant qu'il y aura des petits matins
clairs... Une sonnerie, quelques mots
d'une voix que l'on aime, un sourire,
un baiser. Le téléphone, la vie
au bout du fil.»*

(Campagne publicité, France Télécom)

La quête du Verbe

«L'imagination de McKie embrassa le vide qui allait suivre la mort de cette Calibane — une solitude immense. (...) Tous les Co-sentients — les bons, les beaux, les mauvais — tous disparaîtraient.(...) Un silence d'un genre spécial régnerait. Fini le verbe magique générateur de compréhension¹.» Fanny Mae, Calibane de sexe féminin, s'est échouée sur la planète Cordialité. Depuis quelques temps des Calibans disparaissent. Chaque disparition s'accompagne d'une kyrielle de décès et d'une vague de folie dans le groupe des Co-sentients. McKie est chargé de l'enquête. Voilà dix-neuf années standard que les Calibans sont entrés en contact avec les co-sentients et leur ont fait présent du couloir S'œil. Le couloir S'œil, c'est le don d'ubiquité : il permet à tout Co-sentient de se faire transporter instantanément dans la constellation et sur la planète de son choix. Tous les co-sentients usent et abusent des couloirs S'œil.

Pourquoi chaque disparition de Caliban s'accompagne-t-elle de tant de décès et de folie ? McKie est perplexe ! Personne n'est jamais parvenu à communiquer avec un Caliban. Les Calibans n'ont pas d'apparence physique, on ne les entend pas, on ne les comprend pas. Les Calibans ont pour demeure une Boule. Comment entrer dans cette Boule, établir le contact, nourrir le dialogue, trouver une syntaxe commune, partager un référentiel sémantique ? La difficulté est absolue, autant vouloir commu-

1. F. Herbert, *L'étoile et le fouet*, Ed. Laffont, 1973, pp. 61-62.

niquer avec un micro organisme marin en parlant la bouche immergée dans l'eau, nous dit Frank Herbert, l'auteur de cette fiction, qui s'attaque ici au redoutable problème de la communication.

Mais Fanny Mae n'est que pure émotion, elle tombe éperdument amoureuse de McKie. Et la passion fera des miracles, là où la raison aurait renoncé à tout espoir de compréhension, tant chaque question et chaque réponse ne faisaient qu'ajouter à la confusion mutuelle. Discontinuité de signification, conjonctions apparentes, plan d'existence, occlusion tangentielle, discontinuité finale, plan d'onde, linéarités, convergence de vitesse, lignes de durée, rencontres nodales, cohérence suivante... Tels sont quelques uns des concepts de base que Fanny Mae devra s'efforcer de faire comprendre à McKie qui à son tour s'emploiera à partager la signification des concepts de temps, de mort, de souffrance, de rire, de vie, d'espace, de réalité... pour que la communication s'établisse progressivement, que la compréhension mutuelle prenne le pas peu à peu sur la confusion, que la communion de pensée s'installe, que le Verbe devienne chair.

La vérité émergera lentement de cette ébauche de communication sans cesse abandonnée, sans cesse reprise. Fanny Mae a passé un contrat de libre association avec Mliss Abnethe. Au terme de ce contrat, qu'aucune des deux parties ne peut dénoncer conformément à la juridiction de la Fédération de la Co-sentience, la Calibane s'engage à se laisser fouetter en contrepartie de quoi Mliss Abnethe lui procure les meilleurs professeurs de la Fédération pour l'éduquer aux différentes cultures des espèces co-sentientes. La Calibane, totalement indifférente à la douleur, permet à Mliss Abnethe de satisfaire son goût pour la flagellation sans avoir à affronter la douleur qu'elle a apprise à avoir en abomination. Chaque coup de fouet porté à la Calibane soulève une gerbe d'étincelles. Chaque coup de fouet rapproche Fanny Mae de la discontinuité finale, de la mort. Que la Calibane meure et tous les Co-sentients ayant emprunté un couloir S'œil disparaîtront. Car Fanny Mae est la matrice des couloirs S'œil des autres Calibans. Car toute personne ayant utilisé un couloir S'œil restait reliée à la Calibane par un filament. «Et si elle mourait, les fils se cassaient et tout le monde mourait avec elle².»

La Calibane pourrait symboliser la création ou encore la masse corpusculaire d'une densité et d'une température incommensurables, pas

2. F. Herbert, *op. cit.*, p. 148.

plus grande que la tête d'une épingle, matrice du Big Bang et de l'expansion de l'univers. La Boule est l'habitable de la pensée, de l'émotion et des paroles de la Calibane. Elle a choisi la planète Cordialité pour dernier refuge. Le fouet qui s'abat régulièrement sur la louche dans laquelle est censé se trouver l'esprit Calibane incarne la haine et la violence qui dévorent son énergie, sa capacité à produire des émotions et la rapproche inexorablement de la discontinuité finale. Rien ne semble pouvoir enrayer l'entropie galopante qui assaille Fanny Mae à chaque coup de fouet et entraîne la Calibane, la planète Cordialité et le cosmos réunis vers le chaos. Rien, si ce n'est l'émotion qu'éprouvent l'un pour l'autre Fanny Mae et McKie. Rien, si ce n'est leur volonté farouche de survivre, de se rencontrer, de se parler et de se comprendre. Ce n'est que par leur communion émotionnelle et qu'à l'issue de leur laborieux apprentissage de la communication qu'ils sauront mettre un terme à la haine et à la violence qui s'abat sur l'univers.

Au-delà d'une théologie sur la maîtrise de l'entropie par la communication, il faut sans doute voir dans cette fiction de Frank Herbert, une parabole et une initiation. Une parabole sur le choc perpétuel qui oppose l'amour à la haine, la convivialité à la violence, la civilisation à la barbarie. Une initiation à la complexité du maniement de l'arme maîtresse dans de tels conflits : la communication. La quête par Fanny Mae et McKie d'une communication et d'un référentiel communs ressemble à la quête du «verbe magique générateur de compréhension». Le verbe magique, c'est l'amour ou la pure émotion qu'éprouvera la Calibane pour McKie. Le Verbe théologique, c'est la parole qu'adresse Dieu le Père aux hommes, parole d'amour incarnée en son Fils, le Verbe fait chair, son messenger sur terre.

La quête de la parole de Dieu est la quête de la communication pure entre Dieu et les hommes, des hommes avec la nature et des hommes entre eux, devant permettre à l'humanité de cohabiter avec la violence de la mort, de la nature et des hommes, de s'organiser en formes sociales durables et d'y développer des relations conviviales d'échange, de tolérance, de compréhension et de partage de sens et d'intentionnalité. Pour établir cette communication et accéder à la parole de Dieu, les civilisations se sont inventées des messagers. Les Grecs se sont donnés Hermès, les Romains Mercure et les Chrétiens les anges, en attendant le Messie.

Débarqué dans notre plan d'existence ou dans notre dimension par quelque couloir S'œuil, le destin du Verbe fait chair sera en tout point comparable à celui de la Calibane. Comme Fanny Mae, le Fils de Dieu est émotion pure et messenger de la Parole. Comme les Calibans, il arrive sur notre planète avec un présent, le couloir qui permettra à l'humanité de communiquer avec Dieu. Comme l'étoile, il apporte la lumière et lie le destin de l'humanité à son propre destin. Frank Herbert aurait-il lu la pensée philosophique de Nicolas Malebranche qui écrivait : « La plus forte union naturelle que Dieu ait mise entre nous et ses ouvrages est celle qui nous lie avec les hommes avec lesquels nous vivons. (...) Il a mis pour cela certains liens invisibles qui nous obligent comme nécessairement à les aimer, à veiller à leur conservation comme à la nôtre, à les regarder comme des parties nécessaires au tout que nous composons avec eux, et sans lequel nous ne saurions subsister³. » Comme la Calibane il sera fidèle au contrat passé avec l'humanité jusqu'à la discontinuité finale. Sur le chemin de croix, il affrontera la flagellation puis la crucifixion pour faire partager son message d'amour et ressusciter d'entre les morts.

Toute communication suppose un canal reliant deux individus ou plus, canal par lequel s'échangent des paroles ou plus généralement des données mises en forme (informations) selon un système de codes et de signes, qui produisent du sens et de l'intentionnalité. De ce point de vue, le Fils de Dieu est pure communication : il descend sur terre pour rassembler et réunir ses créatures, leur transmettre et leur enseigner la Parole du Père et leur faire partager le sens de cette parole dans la communion. Rassembler, prêcher, communier sont les auxiliaires du Verbe. Connecter, échanger, partager sont les auxiliaires du verbe communiquer. Le sens et l'intentionnalité de la parole de Dieu est l'amour, seul capable de sauver l'humanité de la violence et du chaos. Le sens et l'intentionnalité de la rhétorique contemporaine sur la communication est la convivialité, la compréhension, la cordialité, seules capables de nous faire échapper à la barbarie.

La métaphore serait-elle osée ou risquée ? D'autres auteurs s'y sont risqués ! Qu'il s'agisse du philosophe Michel Serres dans son dernier ouvrage *La légende des Anges* ou de Robert Escarpit dans sa théorie

3. N. Malebranche, *Lumière et mouvement de l'esprit*, Textes choisis par J. Costhiles, coll. Les Grands Textes, PUF, 1962, p. 181.

générale de l'information et de la communication qui écrit : « En mangeant le fruit de l'arbre de la science, Adam et Eve s'emparent du pouvoir divin du verbe (...). Ce pouvoir est celui d'annuler l'entropie par la parole, c'est à dire par l'émission de signes. » Puis il poursuit, « il est difficile de dire si les théoriciens de l'information ont été inspirés par la Bible⁴, mais il est de fait que *l'annulation de l'entropie par l'émission de signes* est très exactement l'idée qu'ils ont été amenés à se faire de l'information⁵. » Il est vrai aussi que l'élimination de la violence par l'échange de sens et d'intentionnalité est très exactement l'idée qu'ont été amenés à se faire certains théoriciens de la communication.

Telle est la thèse de Philippe Breton dans l'analyse qu'il propose des origines de l'utopie de la communication. Faisant coïncider la naissance de cette nouvelle utopie avec la publication par Norbert Wiener d'un article fondateur de la cybernétique en 1942, Philippe Breton démonte les mécanismes par lesquels la communication va, dès lors constituer une triple réponse séduisante au traumatisme du nazisme, des totalitarismes et de la bombe atomique⁶. En effet, à l'idée raciste « tous les hommes ne sont pas des hommes », l'utopie de la communication oppose son universalisme « tous les hommes sont des êtres communicants » : « la société de communication se construit ainsi dans le refus de l'exclusion⁷. » Au moralisme et à la crise des valeurs traditionnelles, la nouvelle utopie oppose l'universalisme d'une métavaleur sans contenu et au-dessus de tout soupçon : la communication. Enfin, à la crise des idéologies politiques qu'elles soient d'obédience libérale ou communiste, le modèle de la société de communication offre une alternative crédible. Alternative d'autant plus séduisante que l'idéologie de la communication semble concilier la liberté individuelle et la nécessité pour toute société de maintenir des liens sociaux étroits, voire communautaires, entre ses membres.

Après les échecs de l'ordre du divin, de l'ordre de la force et de l'ordre de l'argent dans leurs tentatives successives de maîtriser la violence à laquelle sont confrontées les sociétés, la nouvelle utopie propose l'ordre de la communication pour fonder une société conviviale, pacifiée et

4. Il semblerait au moins au plan analogique que l'inspiration ait été explicite, que l'on pense au démon de Maxwell, ou encore à Norbert Wiener qui assimile l'entropie à l'action du diable.

5. R. Escarpit, *op. cit.*, p. 25.

6. Ph. Breton, *op. cit.*, pp. 89-95.

7. Ph. Breton, *op. cit.*, p. 95.

tolérante. Comme le souligne Philippe Breton, l'utopie de la communication, à la différence des utopies précédentes, se construit sans mettre en avant d'ennemi à abattre, «sans purification préalable⁸». Nul clergé à exproprier, nul prince à décapiter, nul capitaliste à désargenter, tout le monde fait partie de la société de communication, de cette société sans ennemi, sans conflit et sans classe.

L'angélisme de cette nouvelle utopie va alors se nourrir de la fertilisation croisée de rhétoriques issues de scientifiques de l'information et de la communication, d'analystes critiques de la société industrielle, de pourfendeurs des mass médias traditionnels, voire du mouvement hippie. Est-il vraiment surprenant de constater que la Californie, creuset du mouvement «*Peace and Love*», soit aussi devenue le creuset de tant de firmes, de centres de recherche et de chapelles sur les sciences et techniques de l'information et de la communication ? Le même mouvement de reconversion, d'investissement symbolique et idéologique des leaders de la génération 68, dans les secteurs d'activités de l'information et de la communication, peut être mis en évidence en France.

L'utopie de la communication va aussi se nourrir, dès la fin des années soixante, de l'analyse critique et radicale de la crise des sociétés industrielles. Dans cette mouvance intellectuelle, une place toute particulière doit être faite à l'œuvre d'Ivan Illich, pourfendeur de l'industrialisation de la société et de ses principaux services publics : la santé, l'éducation, les transports. Au delà de l'écho international de ses publications, de l'originalité de ses analyses, de l'influence qu'il a exercée sur toute une génération d'intellectuels, c'est surtout son rôle de père fondateur du concept de convivialité⁹, en 1973, en pleine crise pétrolière, qui retient ici notre attention.

Dans son ouvrage le plus connu, *La convivialité*, Ivan Illich se livre à une déconstruction radicale du modèle industriel, à une analyse de son déclin et rédige «un épilogue de l'âge industriel». Il propose surtout à partir de cette déconstruction, une méthode, un guide pour penser une reconstruction de la société qu'il dénomme conviviale. Cette reconstruction conviviale passe pour Illich par une inversion radicale des rapports de

8. Ph. Breton, *op. cit.*, p. 55.

9. Le mot convivialité apparaît au début des années 80 dans les dictionnaires de langue française ; son origine est attribuée à Ivan Illich, qui en rend pourtant lui-même la paternité à Brillat-Savarin dans sa «*Physiologie du goût*».

l'homme à la machine et à la technique : «Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil¹⁰» et plus loin, «La convivialité est la liberté individuelle réalisée dans la relation de production au sein d'une société dotée d'outils efficaces¹¹.» Pour Illich, la convivialité est l'inverse de la productivité industrielle, c'est la substitution d'une valeur éthique à une valeur technique : «La productivité se conjugue en termes d'avoir, la convivialité en termes d'être¹².»

Et c'est sans doute à partir de cette inversion radicale du verbe, que la convivialité deviendra, au corps défendant de son père fondateur, le leitmotiv des gourous de la société de la communication. Il faut dire que l'auteur lui-même contribuera quelque peu à propager l'idée selon laquelle les techniques de communication sont des techniques conviviales, par opposition aux techniques de production industrielle qui seraient des techniques asservissantes. Lui faut-il donner un exemple de ce qu'il dénomme l'outil convivial, ou en d'autres termes l'outil conducteur de sens et traducteur d'intentionnalité, il choisit le téléphone : «A la seule condition de pouvoir acheter un jeton, chacun peut appeler le correspondant de son choix, pour lui dire ce qu'il veut : les dernières informations boursières, des injures ou des paroles d'amour¹³.» Les mises en garde qu'il fera immédiatement après sur les risques de détournement de cet outil convivial ne seront pas entendues. Les techniques de communication acquièrent ainsi leurs lettres de noblesse, leur label de convivialité. De même pour la communication en général, qui n'occupe certes pas une place majeure dans l'œuvre d'Illich, mais qu'il considère, à travers le langage, comme étant l'un des leviers par lesquels peut être réalisée l'inversion conviviale : «Si chacun se sert du langage pour revendiquer son droit à l'action sociale plutôt qu'à la consommation, le langage deviendra le moyen de rendre sa transparence à la relation de l'homme avec l'outil¹⁴.»

On aura alors tôt fait d'oublier que cette redécouverte du langage doit être accompagnée dans l'esprit de son auteur d'une démythologisation de la science et du recouvrement du Droit, pour ne retenir que la réponse technique à sa proposition éthique : le développement de techniques de

10. I. Illich, *La convivialité*, Ed. du Seuil, 1973, p. 13.

11. I. Illich, *op. cit.*, p. 28.

12. I. Illich, *op. cit.*, p. 43.

13. I. Illich, *op. cit.*, p. 45.

14. I. Illich, *op. cit.*, p. 133.

communication, donc d'outils conviviaux par essence, est la réponse à la crise de la société industrielle et préfigure l'avènement d'une société conviviale. Le contresens est patent : la convivialité comme réponse à la mystification de la productivité, est récupérée par la société industrielle qui en fait un mythe, puis une valeur, qu'elle n'aura de cesse de transformer en valeur marchande. La perspective développée par Ivan Illich aura inspiré de nombreux projets et de multiples expérimentations dans le domaine de l'utilisation des techniques de la communication au cours des vingt dernières années. Le thème de la convivialité sera récupéré, de bonne ou mauvaise foi, par un milieu intellectuel, industriel, technique et politique, avide soit d'un nouveau projet social, soit d'une nouvelle légitimité technique, soit encore de nouveaux marchés.

Le fond de commerce des nouvelles techniques de l'information et de la communication va ainsi se développer sur le détournement du concept de convivialité, jusqu'à en accaparer le mot, puis le sens et l'intentionnalité : le mot ne qualifie-t-il pas d'abord la qualité de simplicité et d'interactivité d'un ordinateur ou d'un logiciel ? Les ordinateurs et les logiciels sont devenus conviviaux, des radios et des télévisions sont devenues conviviales, des réseaux téléphoniques se sont dénommés *Téléconvivialité*, des messageries télématiques se sont baptisées conviviales, le dialogue homme-machine est maintenant convivial, ... Avec les nouvelles techniques de communication, le rapport de l'homme à la machine s'est inversé : à l'asservissement des rapports de production s'est substituée la convivialité des rapports de séduction.

Rapports de séduction ? Ils jalonnent en effet marquer l'histoire de l'imaginaire lié au développement des techniques de communication à distance. Patrice Flichy souligne à juste titre l'importance des usages galants ou amoureux liés aux dispositifs de communications à distance imaginés et expérimentés au cours des 17^e et 18^e siècles¹⁵. Le télégraphe, puis le téléphone entretiendront cet imaginaire de la séduction. Les demoiselles du téléphone en constitueront la version galante, les call-girls et le téléphone rose, la version érotique. L'expérience *Téléconvivialité* à Montpellier et le Minitel rose perpétueront la tradition. Avec les nouvelles techniques de l'information et de la communication, vos passions, vos fantasmes, vos pulsions, vos inclinations ont la parole.

15 P. Flichy, *op. cit.*, p. 19.

Le mythe de la convivialité puise ainsi ses racines dans la théologie, dans ce que Philippe Breton appelle une théologie de l'entropie, dans ce que nous appellerions une théologie de la communication, dans la crise du modèle industriel, dans les passions individuelles et l'imaginaire collectif. Que son nom de baptême, «convivialité», n'apparaisse que très récemment dans nos dictionnaires ne doit pas masquer ses racines séculaires. En plein milieu du 19^e siècle, le télégraphe redonnait déjà vie au mythe : «Les grandes découvertes du siècle passé ont entraîné une révolution dans la vie politique et sociale en établissant une relation plus intime entre les nations et entre les races. On s'est rendu compte que les vieux systèmes d'exclusion et d'isolement généraient stagnation et mort. La viabilité d'une nation exige que les échanges entre ses citoyens soient libres de toute entrave. On voit bien alors quel rôle crucial le télégraphe, qui relie par un cordon vital toutes les nations de la terre, est appelé à jouer dans la civilisation du monde ! On voit mal comment les vieux préjugés, les vieilles hostilités pourraient persister alors qu'un instrument a été créé pour permettre l'échange des idées entre les nations de la terre¹⁶.» Depuis cette déclaration de 1858, l'histoire a connu quelques avatars, mais le mythe de la convivialité a été plus têtu que l'histoire. Il est même sorti grandi de la seconde guerre mondiale et de la dernière crise économique.

Le mythe de la convivialité donne un supplément d'âme au mythe de l'ubiquité. Le mythe de l'ubiquité est en effet fondamentalement un mythe technique de la transmission, censé libérer l'humanité des contraintes de l'espace, du temps et de l'information imparfaite. Le mythe de la convivialité permet d'insérer le mythe de l'ubiquité dans un projet social. Le mythe de la convivialité donne un sens et une intentionnalité à l'homme et à la société dotés du don d'ubiquité. La convivialité, nous dit *Le Robert*, «est la capacité d'une société à favoriser la tolérance et les échanges positifs entre ses membres.» Nous retiendrons, dans le cadre de cette analyse du mythe de la convivialité, la seconde partie de cette définition en renvoyant l'analyse de la société qui utilise des techniques conviviales à la partie suivante. La convivialité sera donc ici considérée comme un processus particulier de communication favorisant la mise en relation des individus,

16. C.F. Broggs, A. Maverick, *The story of the telegraph and a history of the great atlantic cable*, cité par R.J. Ravault, *Communication dans le monde : un rêve américain...*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire Critique de la Communication*, *op. cit.*, p.82.

l'échange d'informations entre les individus et le partage de sens et d'intentionnalité.

La convivialité est en quelque sorte pure communication et fait référence au modèle pur de la communication. Dans le modèle pur de la communication, deux individus ou plus, alternativement émetteur et récepteur, entrent en contact, établissent une relation, échangent des informations, des paroles, des écrits, des gestes, des données... et partagent ainsi un sens, une intentionnalité et un projet. Canal, information et sens sont les trois concepts clés du modèle simplifié et sans frottement de la communication. Dans la pratique, la mise en œuvre de ce modèle de la pure communication se heurte à de nombreux frottements : la mise en relation n'est pas toujours possible, l'information transmise subit des déformations, le sens et l'intentionnalité peuvent donner lieu à détournement. Les théories de la communication s'emploieront à analyser ces frottements. Avec le développement des techniques de l'information et de la communication, tout va se passer comme si l'essentiel des frottements sur lesquels achoppait le modèle simplifié de la communication appartenaient désormais au passé. Il n'y aurait en effet plus d'obstacles à l'interconnexion des individus, plus d'entraves au libre échange de l'information, plus d'écueils au partage de sens.

Le mythe de la convivialité, renouvelé par les sciences et techniques de l'information et de la communication, peut donc être décomposé autour de trois figures principales que nous dénommerons : *la réunion des sujets, le libre-échange des paroles, la communion des sens*. Nous nous efforcerons alors de montrer comment la communication devient une valeur, valeur largement confisquée par le marché qui la transforme en marchandise, valeur souvent vide de sens qui produit parfois du non-sens.

Chapitre I

LA REUNION DES SUJETS

« *Des hommes qui relie les hommes* »
(Campagne pub. France Télécom)

« On s'téléphone ! On s'fait une bouffe ! » Nos espaces publics bruisent de cette invite virtuelle répétée au gré des rencontres imprévisibles. D'un certain point de vue, l'invite paraît bien conviviale et le téléphone est l'outil de cette convivialité à venir. Car la convivialité exprime aussi le goût pour les réunions joyeuses où l'on festoie. D'un autre point de vue, l'invite masque l'évitement et le téléphone devient l'outil qui dispense de changer de trottoir, l'instrument de cette non-réunion, de cette bouffonnerie sociale où l'on se croise dans l'urgence sans jamais se rencontrer, où l'on simule la convivialité par le langage familier et par la virtualité d'une réunion joyeuse où l'on festoie. De tout point de vue, l'invite nous convie à réfléchir à l'évolution des formes de sociabilité et du rôle que jouent et sont censées jouer les techniques de la communication dans les formes modernes de la sociabilité.

Depuis le Moyen Age, l'histoire de la sociabilité urbaine est faite d'un processus permanent de distanciation sociale et spatiale. Jusqu'au 16^e siècle, la sociabilité urbaine en France est principalement une sociabilité de plein air et de côtoiement¹⁷. La rue et la place en sont les lieux privilégiés, tout à la fois lieux de travail, d'échanges, de dialogues, de jeux et d'identification communautaire. La rue n'est pas une route, la noblesse, la bourgeoisie, le clergé et le peuple s'y côtoient et s'y rencontrent. La rue et la place sont les lieux de très nombreuses fêtes, processions, danses, carnavaux, défilés burlesques, où toutes les cultures se mélangent. La rue est aussi le lieu de toutes les violences, de tous les délits, de tous les vices et de tous les débordements. L'opinion publique se fait dans la rue, dans les tavernes ou dans les étuves. La sociabilité du Moyen Age est principale-

¹⁷ P. Korosec-Serfaty, *Le public et ses domaines : contribution de l'histoire des mentalités à l'étude de la sociabilité publique et privée*, in *Espaces et Sociétés, Espace public et complexité sociale*, n° 62-63, Ed. L'Harmattan, 1992, pp. 29-63.

ment orientée vers le plaisir de la chair, la table, le rire, le sexe. Cette sociabilité confraternelle, qu'elle soit d'obédience ecclésiastique, professionnelle, ou municipale contribue à réduire les distances sociales dans le strict respect de l'ordre établi quand bien même elle se jouerait d'irrespect à l'égard des institutions.

A partir du 16^e siècle, cette sociabilité publique de plein air et de côtoiement va progressivement se retirer de la rue sous l'effet du repli des notables, du contrôle des municipalités et de la censure ecclésiastique. Les élites urbaines commencent à désertir les espaces publics pour investir des espaces clos et protégés. De nombreux exemples de cette déchirure ou de cette distanciation sociale sont donnés par Roger Chartier dans l'histoire de *La ville classique*¹⁸. Les notables désertent les sociétés bachiques, les confréries joyeuses, le plaisir de la chair, au nom de la bienséance, de la courtoisie et du plaisir de l'esprit. Ils fondent des sociétés lettrées ou savantes, qui s'institutionnalisent plus tard sous la forme d'académies, élisant domicile en des lieux clos et protégés, la boutique du libraire, le salon ou le cabinet. Le même processus de fracture sociale est observé dans l'organisation des fêtes. Les fêtes dites de la totalité ou populaires, traditionnellement organisées par les confréries, deviennent de plus en plus des fêtes octroyées, donc contrôlées, soit par le corps municipal, soit par le corps ecclésiastique, soit par les notables. Les fêtes populaires, les charivaris, les danses, les masques sont interdits. On les remplace par les fêtes municipales financées et soigneusement hiérarchisées par la municipalité, par les processions religieuses visant à éradiquer le paganisme des fêtes populaires, et par les spectacles, les feux d'artifice, offerts au peuple par les autorités.

Au cours des 18^e et 19^e siècles, ce processus de distanciation et de repli sur des espaces clos va s'accélérer. Les aristocrates et les mondains se retirent dans les sociétés savantes et les salons aristocratiques. Les élites républicaines s'organisent en cercles politiques ou en clubs révolutionnaires. Les classes populaires se retrouvent dans les cafés, «bastion de la sociabilité du pauvre¹⁹». Les femmes sont exclues de ces nouveaux lieux de sociabilité. Il leur reste les lavoirs, les marchés, les coursives. L'as-

18. R. Chartier, *Dominants et dominés : du partage à l'exclusion*, in *Histoire de la France urbaine, La ville Classique*, vol. 3, ss. la dir. de E. Le Roy Ladurie, Ed. du Seuil, 1981, pp. 180-198.

19. M. Crubellier (avec la coll. de M. Agulhon), *Les citadins et leurs cultures*, in *Histoire de la France urbaine, La ville à l'âge industriel*, vol. 4, ss. la dir. de M. Agulhon, Ed. du Seuil, 1983, p. 401.

sainissement hygiénique et social de la ville devient la grande affaire des autorités municipales qui souhaitent nettoyer les rues, creuser de toutes les épidémies, de tous les vices et de toutes les révoltes. La rue et la place doivent devenir un spectacle où la ville se donne à voir et à admirer ; il convient de les aménager en espace de circulation et en espace de représentation où l'on érige des fontaines, des monuments, des statues... Le développement de l'habitat populaire, la scolarisation des enfants et l'émergence d'une nouvelle conception du rôle de la famille contribuent fortement à vider places et rues des enfants, des femmes et des familles. La séparation espaces privés - espaces publics devient marquée, la sociabilité populaire de plein air s'enferme et se retranche à l'intérieur des habitations et des cafés.

La suite est bien connue. La fonctionnalisation de l'espace urbain, les mobilités résidentielle, professionnelle et quotidienne, façonnent les espaces publics en espaces de circulation et d'interconnexion. La distanciation spatiale se superpose à la distanciation sociale. Le repli sur le domicile et la famille nucléaire se généralise ; les fêtes deviennent privées, les cafés, lieux de rencontres, de réunions et de jeux se transforment en de simples lieux de consommation... La sociabilité de voisinage, de quartier et de lieux publics s'étiolent, les bals populaires et les guinguettes disparaissent. La sociabilité du 20^e siècle se construit par réseaux d'affinités qu'ils soient familiaux, amicaux, professionnels, associatifs, voire de voisinage. Si ces réseaux ne se jouent pas encore totalement des distances, ils sont cependant caractérisés par l'éloignement géographique de leurs membres. D'où l'importance des moyens et réseaux de communication dans l'interconnexion des espaces privés, dans le maintien du lien social et des relations sociales.

Les transports publics d'abord, puis le développement de la motorisation des ménages permettront la mise en œuvre et le développement de cette nouvelle sociabilité. Le théâtrophone, très momentanément, le phonographe, puis la radio et la télévision seront les moyens permettant d'ancrer et de représenter la vie publique (spectacles, fêtes, informations,...), qui autrefois se déroulait en plein air, dans l'espace privé du domicile tout en favorisant le repli sur la famille. Pourquoi sortir dans la rue quand le monde vient à vous par écran interposé ? Le téléphone, enfin, permettra d'interconnecter dans un même réseau l'ensemble des espaces privés.

Malgré cette mise en réseau technique de la sociabilité, les années 60 sont marquées par ce que l'on commence à dénoncer comme étant la dilution du lien social. La montée de l'individualisme, l'éclatement de la famille, les conflits de génération, la ségrégation spatiale, la disparition de systèmes informels d'entraide, le mal de vivre des cités dortoirs... désignent une crise sociale que d'aucuns diagnostiquent comme étant une crise de la communication. C'est dans ce contexte de crise urbaine et sociale qu'il faut interpréter les nostalgies et les espoirs des «hommes qui relient les hommes». Ils feront de l'interconnexion des *nomades* et de l'interactivité des *télépathes* les instruments du renouveau de la sociabilité conviviale et participeront, parfois à leurs dépens, à l'irradiation d'un simulacre de communication.

I - Nomades et télépathes

La sociabilité est en crise. Les campagnes se vident, les villes deviennent anonymes, les personnes âgées affrontent la solitude, les handicapés sont rejetés de la société, les banlieues se marginalisent, les citadins ne participent plus à la vie locale, les gens ne se parlent plus, le tissu social s'effiloche. Il est urgent d'en renouer les fils. Le traitement social de la déshumanisation de la vie quotidienne a ses limites. Il faut se rendre à l'évidence, la sociabilité de proximité a vécu. La société est hyper mobile, l'anonymat garantit le respect de l'intégrité de la personne, l'individualisme sonne le glas de la socialisation institutionnelle classique, la sociabilité moderne est élective et affinitaire. La réponse technique à ce problème de société est alors évidente. Les réseaux et techniques modernes de communication seront mobilisés pour assurer le développement d'une sociabilité de proximité électronique conviviale, en complément d'une sociabilité de proximité physique atrophie, dans le strict respect des valeurs de la société moderne : mobilité, anonymat, individualisme, choix affinitaires.

L'interactivité est devenue le leitmotiv des discours sur les techniques modernes de communication. L'interactivité fut trop longtemps le parent pauvre des techniques de communication, ou plus exactement des mass médias, pour que l'on ne s'en réjouisse. L'interactivité s'imposa d'abord avec le téléphone. On la redécouvrit récemment presque par hasard suite à l'expérimentation du Minitel qui révéla, à la surprise des

techniciens de l'époque, l'intérêt porté par les minitellistes aux services de messageries dites conviviales. L'interactivité est la condition *sine qua non* de tout dialogue. L'interactivité se généralise, le dialogue homme-machine est interactif, même la télévision va devenir interactive et l'interactivité téléphonique va bientôt s'enrichir de l'image. Les services interactifs de groupe se multiplient : téléconférences, téléconférences, messageries télématiques...

L'anonymat de la communication est scrupuleusement respecté. Des institutions veillent à ce respect, une législation se développe, les Big Brothers et les pirates de la communication électronique sont traqués. L'anonymat est devenu un segment de marché porteur. Les réseaux téléphoniques et télématiques, permettant à quiconque de communiquer avec quiconque derrière le masque de son choix, prolifèrent. Chacun est libre de se dévoiler ou non, de choisir son réseau et ses interlocuteurs en fonction de ses affinités de l'instant.

Après la période de mono-équipement du ménage, voici venu le temps de l'équipement individuel en techniques de communication. Après l'individualisation de la radio, de l'appareil photo, du magnétophone, de la chaîne hi-fi, le nombre de téléviseurs par ménage ne cesse d'augmenter (plus de deux postes de télévision par ménage aux Etats-Unis). Il en va de même des combinés téléphoniques qui se répandent dans les différentes pièces privatives du logement familial. Le développement du téléphone personnel est en marche.

Enfin, les techniques modernes de communication sont mobiles et portables. Une fois l'interconnexion généralisée des lieux fixes réalisée, il convenait d'interconnecter les mobiles dans lesquels les individus passent tant de temps coupés du reste du monde. Après l'épiphénomène de la *Citizen Band*, les services de communication mobile (radio téléphone, Alphapage, Eurosignal...) ont connu une croissance exponentielle. Après le baladeur et l'ordinateur portable, le téléphone nomade de poche est maintenant une réalité. A l'interconnexion des espaces privés, professionnels et mobiles succède enfin l'interconnexion directe des individus, des êtres communicants. Cette interconnexion des individus est encore perfectible, nous disent quelques penseurs du siècle prochain. L'homme du 21^e siècle est nomade, «dès 2020, les télécommunications mobiles dépassent en importance les matériels fixes²⁰». Dès 2050, poursuivent-ils, la puce

20. Th. Gaudin (ss. la dir. de), *op. cit.*, p. 200.

Télécom est couramment greffée derrière l'oreille et les lunettes-écrans de visualisation rangées dans la poche. En l'an 2065, «le rêve de la télépathie véritable passe (...) par l'implantation d'un petit appareillage, une fois qu'ont été décodés les signaux issus de l'œil et de l'oreille. Il suffit de peu de choses, alors, pour transmettre par radio à un cerveau des informations qui sont perçues comme des sensations véritables. (...) Le réseau des télécommunications mondiales rejoint alors le réseau de neurones qu'est le cerveau²¹.» Après l'interconnexion des lieux et l'interconnexion des individus, le siècle prochain verra se développer l'interconnexion des cerveaux, des esprits et des pensées. Nomade mais télépathe, l'homme du 21^e siècle est en proximité permanente au monde et aux autres avec lesquels il entretient des relations plus larges (*extension*), plus denses (*intensification*) et plus actives (*participation*).

Extension

Les contraintes de la proximité physique sont abolies et avec elles tombent les carcans qui enserraient les relations économiques et sociales de nos aïeux. Les épousailles de la vie étaient toutes de proximité; dès la naissance, on épousait un statut social, un quartier, un village, la religion qui passait dans la région, avant d'épouser par amour ou par raison, mais pour toujours, la fille du boulanger ou le fils du notaire. Cette socialisation de clocher promettait souvent l'exclusion à celui qui, attiré par d'autres clochers, d'autres chapelles, d'autres damoiselles, d'autres sirènes, se risquait à vouloir découvrir d'autres horizons.

Puis les liens sociaux traditionnels se sont dilatés et le monde s'est rétracté. Tous les hommes sont devenus voisins, mais le citadin ne fréquente plus ses voisins. Toutes les mobilités se sont enchevêtrées dans l'espace tandis que le repli sur le foyer se généralisait. L'extension des réseaux de relation permise par les techniques de l'ubiquité et de la réticularité opère, pour les technologues du lien social, un triple décroisement : par l'élargissement dans l'espace et dans le temps des opportunités de relation, par la diversification des modalités et des réseaux de sociabilité, par l'ouverture et la flexibilité des réseaux modernes de communication.

21. Th. Gaudin (ss. la dir. de), *op. cit.*, p. 219.

Avec les techniques de communication à distance et en temps réel, vous pouvez nouer, entretenir, développer des relations où que vous vous trouviez, où que se trouvent vos interlocuteurs, à tout moment de la journée. Avec les techniques mobiles, votre accessibilité communicationnelle au monde est parfaite, de même que vous devenez parfaitement accessible à quiconque chercherait à vous contacter. Dans ce village électronique, vous disposez de nouveaux degrés de liberté, pour élargir vos réseaux de communication si vous le souhaitez, si vous en avez l'opportunité ou si vous y êtes condamné. Tout progrès en matière d'accessibilité permet d'élargir son rayon d'action tout en remettant en cause les rentes de proximité et les situations acquises. De même que les entreprises élargissent leurs aires de marché, les particuliers élargissent leurs réseaux de relations sociales.

Y aurait-il des exceptions à cette belle mécanique, que d'aucuns nommeraient les exclus de la société de communication ? Peut-être, mais en toute hypothèse bien moins que par le passé, tant la disponibilité spatiale des télécommunications est pour ainsi dire totale, tant le coût d'usage de ces réseaux est modique. Mieux, les télécommunications constituent de puissants facteurs de désenclavement. Seriez-vous même isolé au cœur de la Lozère, que vous pourriez rester en contact téléphonique avec vos enfants installés à Montpellier, retrouver la chaleur des veillées d'antan en vous réunissant avec vos voisins sur le réseau Téléconvivialité, négocier avec le maquignon en toute connaissance de l'évolution des cours des bestiaux que vous aurez pris soin de consulter sur votre Minitel, vous former aux dernières techniques d'ensemencement grâce au téléenseignement, faire vos courses grâce au téléachat, gérer votre capital sans avoir à l'enterrer dans votre champ ou à l'enfourer sous une pile de draps...

L'élargissement des espaces de communication s'accompagne d'une multiplication et d'une diversification des réseaux de sociabilité. Chacun peut se connecter aux réseaux qu'il souhaite selon les modalités qu'il définit. Le Minitel donne accès à des salons littéraires, à des sociétés savantes, à des clubs d'échec, à des salons de conversation. Vous pouvez choisir d'y élire une relation privilégiée avec un seul interlocuteur ou avec un groupe d'interlocuteurs. Vous pouvez choisir l'écriture, la parole ou le silence. Vous pouvez vous connecter avec des proches, des anonymes, des machines, voire des êtres virtuels, pour laisser libre cours à vos préoccupations du moment, à vos passions ou à vos fantasmes. Vous pouvez

composer et recomposer à tout moment vos réseaux de relation. A la dilution des liens sociaux traditionnels répond «la multiplication des réseaux et de leurs connexions à géométrie variable», souligne Marc Guillaume qui explique que l'individu dispose maintenant de « plus de jeu (dans les deux sens du terme) dans l'établissement de ces liens²².»

Les techniques de communication assurent également l'ouverture de ces réseaux de relation à géométrie variable, plus larges et plus diversifiés. L'anonymat devient le plus souvent le sésame de ces nouveaux réseaux : plus d'identification préalable, plus de statut social à exhiber, plus de patronyme à décliner. Dans cette mosaïque de réseaux et de relations, l'individu peut s'ouvrir à tous les jeux de rôles, à toutes les situations de communication. Il échappe ainsi aux conventions, aux rites et à cet autre jeu de rôle lancinant dans lesquels l'enferme la communication ordinaire. L'ouverture et la diversité des réseaux modernes de communication médiatisée tout en accompagnant le développement de l'individualisme et de l'hédonisme, permettent une recomposition des réseaux de sociabilité et des communautés d'intérêts s'affranchissant des cloisonnements de la sociabilité traditionnelle.

Intensification

L'extension des réseaux de relation renvoie pour l'essentiel à la représentation spatiale des incidences de la connexion généralisée des sujets, l'intensification en désigne principalement la dimension temporelle. Dans la rhétorique du «toujours plus grâce aux nouvelles techniques», le temps ne nous est plus compté et ne fait plus obstacle à l'intensification des relations sociales qui sont et seront caractérisées par : plus de temps consacré à la communication, des fréquences de contacts plus élevées et un engagement personnel de tous les instants dans la relation.

Plus on se téléphone, plus on se déplace, plus on se rencontre, plus on communique, plus on se téléphonera, plus on se déplacera... Le temps consacré par les ménages, les individus et les entreprises à la communication médiatisée augmente sans cesse. Hors la communication ordinaire, les individus consacrent actuellement plus du quart du temps passé à domicile aux activités de communication, dont une bonne moitié...

22. M. Guillaume, *op. cit.*, pp. 17-18.

à regarder la télévision. La multiplication des opportunités de communication liée à l'interconnexion généralisée des individus favorise cet accroissement du budget temps de communication.

Puisque l'on peut joindre et être joint par sa famille, ses amis, ses collègues, à toute heure et en tout lieu, l'espace ne s'interpose plus entre soi et les autres pour entretenir et développer, autant que de besoin, de désir ou de plaisir, des relations plus fréquentes. Quiconque aura connu, suite à une mobilité, un éloignement durable de ses proches tout en étant dans l'incapacité financière ou technique de se connecter au réseau téléphonique, aura pu mesurer les difficultés inhérentes au relâchement insidieux de ses opportunités de communication. «Loin des yeux, loin du cœur», dit le dicton populaire du temps de la sociabilité de proximité; «loin du combiné, loin du cœur», pourrait dire le dicton du temps de la sociabilité de proximité électronique. Garder le contact, telle fut bien, à l'époque où la connexion au réseau téléphonique ne s'imposait pas à tous comme une nécessité incontournable, l'une des raisons majeures du branchement des nouveaux abonnés.

Ce contact étant maintenant assuré pour plus de 95% de la population, entretenir et nourrir la relation par des communications plus fréquentes semble être l'une des fonctions essentielles du téléphone. Prenons l'exemple des fréquences de relation d'un individu avec les membres de sa famille ne résidant pas dans le même département. Leur éloignement contraint fortement les occasions de rencontre ; chaque mois, il ne verra guère que 20% des membres de sa famille éloignée, alors qu'il rencontrera, dans le même temps, près de 80% des membres de sa famille résidant le même département. Le téléphone lui permettra alors de maintenir et de nourrir ses relations avec les membres de cette famille distante puisqu'il s'entretiendra, au moins une fois par mois, avec 70 % d'entre eux²³.

Ces communications plus fréquentes, seraient aussi plus denses compte tenu du surcroît d'engagement personnel qui serait requis par la communication électronique. L'engagement personnel dans la communi-

23. Les relations familiales dont il est question ici ne concernent que les membres de la famille avec lesquels on entretient effectivement des relations périodiques ; les résultats sont issus d'une enquête réalisée en 1984 sur les pratiques téléphoniques résidentielles des individus ; G. Claisse, Th. Vergnaud, *Téléphone Communication et Société : Recherche sur l'utilisation domestique du téléphone*, Etudes et Recherches, Laboratoire d'Economie des Transports, Lyon, 1985, 220p.

cation téléphonique, par exemple, irait de soi puisque l'individu y serait beaucoup plus libre du choix de ses correspondants que dans le cadre de la communication ordinaire. L'élimination du corps, de l'habit, du décorum permettrait le retour d'une communication plus authentique et plus intense, débarrassée des scories de la communication ordinaire, et toute entière consacrée au libre échange des paroles, des émotions ou des passions. L'intensité supérieure de la communication électronique tiendrait enfin à l'éradication du silence qui lui est intolérable. La communication téléphonique n'autorise pratiquement aucun silence. Tout silence prolongé est une négation de la communication médiatisée.

Participation

Silence intolérable ? Presque toujours, mais pas pour tous ! Le silence du récepteur est en effet requis par les moyens de communication dits de masse. Il fallut bien discipliner le spectateur qui jusqu'au 18^e siècle avait pris la mauvaise habitude de participer au spectacle, établir des frontières entre la scène et la salle. La distance mise entre la représentation interprétée par les acteurs et les spectateurs fut l'écoute silencieuse des premiers par les seconds. Le théâtre puis le cinématographe s'y employèrent, avant que la radio et la télévision ne finissent par généraliser le modèle de la représentation et la participation silencieuse de l'auditeur.

Dans cet esprit, la communication va alors être définie comme l'action permettant à un émetteur de transmettre un message à un récepteur par le biais d'un canal. C'est le modèle classique de la communication développé par la théorie de l'information, modèle mécanique mettant en jeu des relations de causalités linéaires. Ce paradigme mécanique polluera pendant plusieurs décennies les analyses et les débats développés au sein des sciences de la communication qui, se désintéressant de la communication interpersonnelle, consacreront leurs investigations à l'étude des mass médias (presse, télévision, radio, cinéma...) et tout particulièrement à l'analyse de leurs effets sur les récepteurs et l'opinion publique. Ces recherches concluront alternativement soit à la toute puissance de l'émetteur, «modèle de la seringue hypodermique par laquelle les médias injectent la propagande à des masses passives et vulnérables²⁴», soit à la

24. D. Bregman, J.L. Missika, *Médias et opinions publique*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire Critique de la Communication*, op. cit., p. 1000.

toute puissance du récepteur, qui réinterprète, rejette, s'approprie, sélectionne les messages qui lui sont transmis, soit encore à la toute puissance des passeurs et des médiateurs dans le cadre du modèle du «*two step flow information*», qui met en avant l'importance de l'intermédiation jouée par les leaders d'opinion qui interviennent en quelque sorte comme des émetteurs de second rang relayant, réinterprétant et sélectionnant les informations émises par les médias.

De même que les moyens de communication de masse ne semblent requérir du récepteur d'autre participation que l'écoute, le paradigme mécanique de la communication éradique toute perspective interactionniste entre l'émetteur et le récepteur. Et pourtant, à la même époque et dans d'autres disciplines, biologie, cybernétique, ethnologie, anthropologie, éthologie, psychiatrie, l'analyse des interactions des acteurs de la communication est au cœur des préoccupations des scientifiques. Qui mieux que Gregory Bateson pourrait personnifier ce paradigme interactionniste de la communication ? Il est vrai que ces auteurs traitent principalement de questions relatives à la communication interindividuelle, que ces individus soient des hommes, des animaux, des extraterrestres ou des machines.

Tandis que le paradigme mécanique s'attaque à la formalisation d'une science de la communication médiatisée de masse, tandis que le paradigme interactionniste s'efforce de formaliser une science de la communication sociale, ordinaire ou interpersonnelle, rares sont les chercheurs qui s'intéressent à la communication médiatisée interpersonnelle, la communication téléphonique par exemple. Désertion troublante, car la théorie de l'information, qui fut largement à l'origine du paradigme mécanique de la communication, naquit des recherches menées sur la transmission téléphonique. Lorsqu'au milieu des années 70, la fertilisation croisée des techniques de l'audiovisuel, de l'informatique et des télécommunications se met à engendrer le concept de télématique ainsi qu'à préfigurer les techniques et services qui pourraient en résulter, les sciences de la communication vont se trouver confrontées à une nouvelle question, celle du dialogue de la communication entre l'homme et la machine. A question nouvelle, concept nouveau, ce sera celui d'interactivité introduit dans les dictionnaires de langue française à partir de 1982.

Le mot est lâché ! Plus question de ne point s'y référer. «Etre interactif ou ne pas être», tel est le titre donné par Marc Guillaume à l'un de

ses chapitres dans son essai *La contagion des passions*²⁵. La révolution de l'interactivité est en route. La réponse à la toute puissance de l'émetteur et à l'anesthésie du spectateur est trouvée. La communication moderne sera interactive, elle favorisera la participation de tous au processus de communication. La télévision interactive redonnera la parole au spectateur qui pourra élaborer ses propres programmes, diffuser ses productions, participer aux débats télévisés... L'interactivité sera la valeur ajoutée par les réseaux, les techniques et les services de télécommunications aux techniques et services classiques de communications de masse et deviendra la valeur centrale de la communication moderne.

Les technologues de la communication, du lien social et du dialogue homme-machine redécouvrent l'interaction et se trouvent fort démunis avec leur schéma classique d'analyse émetteur → message → récepteur. La nouveauté bouscule le paradigme mécanique de la communication qui n'avait guère envisagé jusqu'alors que le récepteur puisse émettre quoi que ce soit et que l'émetteur puisse ainsi se mettre à l'écoute du récepteur en lui redonnant la parole. Dans sa *Chorégraphie des nouvelles technologies de l'information*, Marie Marchand exprime ce malaise : «(...) quand, dissimulé derrière le système, l'émetteur rend délibérément la main au récepteur afin que celui-ci intervienne sur le contenu du message pour le déformer, le déplacer, on se trouve dans une situation de communication nouvelle que les concepts classiques ne permettent plus de décrire de façon pertinente.²⁶» Je veux bien reconnaître que l'interactivité de la machine soit assez récente, je peux même volontiers comprendre que l'interposition de techniques et de procédures dans la communication interpersonnelle pose de nouvelles questions aux sciences de la communication, mais je ne puis admettre que l'on fasse semblant d'ignorer, que la communication est, sinon l'essence, du moins la principale modalité de l'interaction, que le téléphone fut inventé en 1876, que cette communication interactive, décidément bien ordinaire, remonte à la nuit des temps. Sauf à faire semblant d'ignorer... ou à simuler la grande découverte de cette fin de siècle, la communication est interactive. *Interactivité et simulation*, c'est le titre que donne Marie Marchand aux pages qui suivent, pour nous initier aux vertus de cette

25. M. Guillaume, *op. cit.*, pp. 31-41.

26. M. Marchand, *Chorégraphie des nouvelles technologies de l'information*, in *Les paradis informationnels : du Minitel aux services de communication du futur*, Coll. Technique et Scientifique des Télécommunications, Ed. Masson, 1987, p. 10.

nouvelle communication interactive, *L'irradiation des simulations* (sous-entendu simulations de l'interactivité) c'est le titre que nous donnerons à l'analyse critique de la connexion généralisée des nomades et des télépathes.

2 - L'irradiation des simulations

Il est près de 12 heures ce vendredi 7 juin 2020. Harvey Glove, président de la Glove Advertisement International Company, vient de signer, après plus de six mois de négociations, un contrat de vingt millions de dollars lui assurant le monopole pendant cinq ans de la conception de l'ensemble des campagnes promotionnelles du groupe japonais Fuji sur le territoire américain. Le groupe Fuji, spécialisé dans les techniques de l'électronique sensorielle, a mis au point le piano sensoriel, «le piano qui fait de vous un virtuose». Prenez un casque à impulsions sensorielles, un ordinateur et une disquette sur laquelle figure le morceau de votre choix, installez-vous au piano et vous voilà virtuose capable d'interpréter, sans le moindre apprentissage, les partitions les plus folles. La musique a toujours occupé une place privilégiée dans les concepts publicitaires conçus par Harvey Glove, new-yorkais quinquagénaire, mélomane averti et musicien touche à tout. Sa passion pour la musique fut essentielle dans la négociation de ce contrat qui l'opposait aux plus grands groupes publicitaires internationaux.

Harvey Glove est envahi par la douce quiétude qu'il ressent chaque fois qu'il conclut une grosse affaire, et comme chaque fois, presque inconsciemment, il se met à penser aux vacances. Désir irrésistible de prolonger cet instant de décompression. Il pianote déjà sur son terminal multimédia et, comme par réflexe, se retrouve connecté à la vidéobanque de données de Music Tour Operator, agence de voyage spécialisée dans l'organisation des séjours musicaux. Cela fait bien dix ans que Harvey Glove parcourt le monde à la découverte des musiques les plus exotiques. Pourquoi aujourd'hui tombe-t-il en arrêt devant l'annonce suivante : «Loue, Côte d'Azur, proximité Antibes, somptueuse propriété, sur piton rocheux surplombant la mer, accès plage privée, magnifique parc, prestations luxueuses...» Suit un descriptif détaillé de ces prestations qu'il peut visualiser les unes après les autres. Rien que de très banal, s'il n'y avait au cœur de cette demeure, le studio de musique de ses rêves, une pièce dans laquelle même le

silence semblait devenir mélodieux. Et surtout, au cœur de ce temple de la musique, le pianocktail, celui-là même qui fut conçu et réalisé par Colin, sur une idée originale de Boris Vian²⁷.

A 18 heures, le téléphone de Chloé, hôtesse de l'agence Music Tour à Paris, retentit. Au bout du fil, la voix chaude de Harvey Glove qui s'exprime dans un français presque parfait. Comme tout le personnel de l'agence, Chloé est mélomane et pianiste à ses heures. Elle éprouve une véritable fascination pour cette demeure construite pour et autour de ce studio de musique. Elle ne manque jamais une occasion de la visiter. C'est ainsi qu'elle propose sans plus attendre à Harvey Glove de se connecter sur le réseau TV3 (Télécommunications Virtuelles 3) pour une visite virtuelle de ce Stradivarius du tourisme musical. Rendez-vous est pris pour 18h15, heure locale sur le réseau T.V.3., le temps pour chacun de se préparer et de s'équiper pour ce voyage virtuel : «Surtout, lui dit-elle, n'oubliez pas de revêtir votre datasuit²⁸!». Quinze minutes plus tard Harvey et Chloé se retrouvent l'un à New York, l'autre à Paris, sur le perron irradié par la lumière du soleil déclinant d'une demeure perchée sur un piton rocheux.

Qui connaîtrait Harvey et Chloé et assisterait à cette première rencontre sur le perron éprouverait plus qu'un trouble. Car Harvey n'est plus Harvey et Chloé n'est plus Chloé. Dans son studio de communication virtuelle de New York, Harvey est un quinquagénaire bedonnant, au crâne quelque peu dégarni, à l'étroit dans son costume d'homme d'affaires. A Paris, Chloé est une jeune fille approchant la vingtaine, ne se trouvant jamais assez grande, toujours trop ronde, rêvant d'un corps de star, d'une chevelure ondoyante, de deux yeux verts et d'une bouche pulpeuse. Chloé sur le perron s'est mise à ressembler à ses rêves, elle s'est composée le clone électronique qu'elle aurait aimé être. Harvey s'est rajeuni, il a endossé la trentaine de tous les espoirs, le visage émacié et inspiré, la chevelure abondante et bouclée, le corps fragile et vibrant du saxophoniste qu'il aurait pu être.

A peine entré en ce lieu, Harvey est saisi à la vue du pianocktail. Irrésistiblement attiré par ce chef d'œuvre du Blues et du Jazz, il se met au piano pour y composer un cocktail sur Blues Loveless Blues. Il sert un verre

27. Le pianocktail est le mystérieux piano à fabriquer les cocktails les plus fous que Colin, dans *L'écume des jours* de Boris Vian, devra se résoudre à vendre pour tenter de sauver Chloé des nénéphars qui envahissent son corps.

28. Combinaison diaphane électronique, sorte de deuxième peau, permettant de simuler l'ensemble des sensations du toucher.

à Chloé qui met un C.D. La musique qui emplit alors cette enceinte, Harvey la reconnaît immédiatement ; un piano, un saxophone et un thème : «Blue Monk», standard de l'album *Songs of Love and Regret* de Marion Brown et Mal Waldron. Vingt ans plus tôt, il découvrait cet album et redécouvrait le Jazz qu'il pensait aimer, mais qu'il ne savait pas comment aborder. Cet album sonna son entrée initiatique en Jazz. Quelques semaines plus tard il prenait ses premiers cours de saxo. Il n'eut de cesse de travailler le saxo avant qu'il ne parvienne à cloner le son et le soufflé de Marion Brown. Il s'empara du saxophone virtuel du studio virtuel et se mit à couvrir le son de son maître de son propre son. Chloé l'observait, émue par la communion qui s'installait entre Harvey et son sax.

Chloé n'avait jusqu'à présent jamais ressenti de telles émotions dans un monde virtuel. Elle en avait la chair électronique de poule. Elle avait envie de se blottir derrière lui, la tête lovée au creux de son épaule, les bras autour de sa taille, d'épouser tous les mouvements de son corps, toutes ses respirations. Ce qu'elle fit. A New York, Harvey sentit ce corps virtuel épousant le sien au son de sa musique. Bien que de dos, il en ressentait virtuellement toutes les formes, les vibrations et la chaleur. Le son de son saxo devint encore plus chaud et plus soufflé, le corps de Chloé lui donnait un supplément d'âme. Il égrenait les dernières notes de «Contemplation». Il se retourna, enlaça Chloé, l'embrassa... Dans ce temple de la musique, leurs corps s'unirent et ils s'aimèrent. Il était près de minuit lorsque la pas assez grande et toujours trop ronde Chloé quitta son bureau et s'installa à son piano dans son petit appartement de Sarcelles. Il était près de 18 heures lorsque le quinquagénaire bedonnant Harvey Glove fit son entrée au Jazz Club de la 21^e rue et sirota son premier whisky à l'orange.

Cette histoire a commencé très exactement, 30 ans plus tôt, le 7 juin 1990 à San Francisco dans le cadre du Salon Texpo financé par Pacific Bell. Ce jour là, comme le rapporte Howard Rheingold dans son tour du monde de la réalité virtuelle²⁹, Jaron Lanier, bouillonnant Président de V.P.L., présentait son système R.B.2. : *Reality Built for 2*. En R.B.2., deux participants, équipés chacun d'un visiocasque *EyePhone* et de gants *DataGlove* reliés à un ordinateur Silicon Graphics, partageaient un cyberspace commun dans lequel ils pouvaient se rencontrer, s'entretenir, jouer à cache-cache...

29. H. Rheingold, *La réalité virtuelle : quand l'illusion a toutes les apparences de la réalité*, Ed. Dunod, 1993, 413 p.

Les techniques primitives constitutives de la réalité virtuelle existent. Les visiocasques *EyePhone* sont commercialisés par la Société V.P.L., de même que les gants électroniques (*DataGlove*) permettant de déplacer les objets virtuels. La société Mattel diffuse le *PowerGlove* destiné aux consoles de jeux vidéo, mis au point par V.P.L. et AGE, pour un prix de 100 \$. La combinaison électronique du cybernaute (*Datasuit*), élargissant le principe du gant à l'ensemble du corps est disponible. La société V.P.L. est devenue le principal vendeur de prêt-à-porter du cyber espace. Les moteurs (ordinateurs et logiciels plus ou moins sophistiqués) nécessaires à la création et à l'animation des espaces virtuels tournent. Les réseaux d'autoroutes électroniques à très hauts débits indispensables à la transmission d'images animées, sont en cours de développement.

Nous sommes encore loin de la téléprésence intégrale permettant à deux individus distants de se rencontrer dans le cyber espace de leur choix, la Chapelle Sixtine, le sommet de l'Anapurna, la planète Mars, un tableau de Salvatore Dali... Mais la recherche en réalité virtuelle a déjà considérablement progressé. Les premiers équipements, dignes des premiers scaphandres de plongée sous-marine, se font de plus en plus discrets. Les applications industrielles de la réalité virtuelle se développent dans de nombreux secteurs : l'armée, la biochimie, l'architecture, l'imagerie médicale, l'industrie spatiale... Le concept de réalité virtuelle «décoiffe» et présente l'intérêt de radicaliser, voire de débrider, les réflexions que l'on peut conduire autour des deux concepts sur lesquels nous nous étions arrêtés quelques paragraphes plus haut : le concept d'interactivité et le concept de simulation.

Lorsque John Walker, PDG d'Autodesk³⁰, présente ses réflexions sur l'évolution des techniques de l'information et de la communication, il a coutume de distinguer cinq générations d'ordinateur, chaque génération étant caractérisée par un processus particulier d'interactivité homme-machine : celle de l'ordinateur à fiche, puis de l'ordinateur à cartes perforées, puis de l'interaction à l'aide d'un écran et d'un clavier, puis de l'interaction à l'aide des menus et enfin de l'interaction à l'aide de la souris. Les techniques de la réalité virtuelle suppriment ce dernier obstacle entre l'homme et la machine en faisant pénétrer l'homme à l'intérieur de

30. Autodesk, firme spécialisée dans l'édition de logiciels et principal concurrent de V.P.L. dans le secteur de la réalité virtuelle.

l'ordinateur dans un espace en 3D qu'il peut explorer. La réalité virtuelle serait ainsi la sixième génération de l'interactivité homme-machine³¹. Au-delà de ses implications sur l'interactivité homme-machine, c'est le champ de la communication interpersonnelle à distance qui nous semble fondamentalement élargi par la réalité virtuelle. Le face-à-face fut pendant des millénaires incontournable pour la communication interpersonnelle, l'écriture et le courrier permirent une première communication à distance et en temps différé, le télégraphe vint considérablement accélérer les procédures de communication à distance, le téléphone permit une communication orale en temps réel, le visiophone enrichit cette communication de l'image, le terminal multimédia généralisera la communication en temps réel quelle que soit la nature des informations à transmettre (données, sons, textes, graphiques, images animées). Les techniques de la réalité virtuelle font franchir un pas considérable aux modalités de l'interactivité à distance puisqu'elles permettent une interaction entre deux ou plusieurs individus (les cybernautes) caractérisée par une unité de temps (le temps réel), une unité de lieu (le cyberspace) et une unité d'action.

La réalité virtuelle est un théâtre. Théâtre dans lequel chaque individu devient acteur et peut jouer son propre rôle ou le rôle de son choix. La réalité virtuelle est, comme le théâtre, simulation. Le concept de simulation est au cœur des techniques de la réalité virtuelle. Cette simulation peut être mise au service d'une reproduction fidèle de la réalité ou de certains événements particuliers de la réalité (simulateur de vol, simulation de bâtiments en 3D, simulation d'amarrages moléculaires,...). Elle peut également être destinée à la création d'univers artificiels imaginés par les procréateurs de mondes virtuels pour des ectoplasmes électroniques pouvant jouer de toutes les simulations (montrer ce que l'on n'est pas) et dissimulations (cacher ce que l'on est). Ces deux conceptions ambivalentes de la simulation ont toujours été présentes dans les évolutions techniques et les usages sociaux des techniques de l'information et de la communication. Avec la réalité virtuelle, les exigences techniques de la simulation d'objets animés et inanimés en 3D, de la simulation motrice, de la simulation sensorielle (ouïe, vue, toucher) vont très loin. Une simulation nourrissant l'autre, le champ des possibles de la simulation et dissimulation sociales s'élargirait ainsi formidablement. Lorsque chaque cybernaute pourra

31. Cf. H. Rheingold, *op. cit.*, pp. 196-197.

choisir et composer dans une banque de données de corps virtuels, l'ectoplasme électronique chargé de le représenter et programmer, à la carte, sa morphologie sensorielle, l'interrogation suivante de Howard Rheingold prendra tout son sens : « Que deviendra le contact social physique lorsque plus personne ne saura où sont situées les zones érogènes de l'autre³² ? »

La réunion virtuelle de sujets virtuels dans un monde virtuel n'est pas nouvelle. Elle s'est développée en France sur les messageries dites conviviales du Minitel. Elle prend actuellement des formes plus sophistiquées. Au pays du soleil levant, 9000 Japonais sont connectés à la planète Habitat, cyber espace textuel conçu aux U.S.A. par une filiale de *Lucas Film Limited* et racheté par *Fujitsu*. Après avoir choisi votre personnage dans une galerie de plus de mille têtes et vous être revêtu des couleurs de votre choix, la planète Habitat vous propose 400 scènes à visiter, des moyens de transport, des objets à ramasser..., et surtout des gens à rencontrer, avec lesquels vous pouvez discuter par le biais du clavier de votre terminal, avec lesquels vous pouvez même vous marier. *Le Deuxième Monde* diffusé par Canal + Multimédia se peuple quotidiennement de nouveaux « avatars », moms donnés aux citoyens de ce deuxième monde. L'irradiation des simulations du lien social est en marche : derrière le leitmotiv de l'interactivité se dissimule le développement de techniques *irradiantes*, favorisant le développement des *simulations* et l'interconnection des fidèles d'une nouvelle religion : le *communicationnisme*.

De l'interrelation à l'irradiation

Il est d'usage de distinguer les moyens de communication de masse (radio, télé, presse...) et les moyens de communication interpersonnelle (courrier, téléphone...). La télématique, permettant à la fois une communication de masse, une communication de groupe et une communication interindividuelle, est une première étape dans la convergence technique et industrielle des techniques et services de l'information et de la communication. La réalisation des réseaux à intégration de services et la perspective de développement de terminaux multimédias universels tendent à généraliser ce principe de convergence technique et industrielle et à faire disparaître, au moins sur le papier, cette disjonction jusqu'alors opérationnelle.

32. H. Rheingold, *op. cit.*, p.352.

Reprenant cette différenciation, Marc Guillaume nous en propose une reformulation plus pertinente car débarrassée des scories des discours univoques sur les masses amorphes et anémiées, sous-jacents à l'expression mass médias. Il propose ainsi de distinguer les médias irradiants (les médias de communications de masse) et les médias contagieux (les moyens de communication interpersonnelle)³³. D'où deux modèles de l'interconnexion sociale, celui de l'irradiation et celui de la contagion. Dans le modèle pur de l'irradiation, les individus sont exposés à un flot d'informations sans que s'établisse directement entre eux le moindre lien social, la moindre relation de réciprocité. Dans le modèle pur de la contagion, les individus se côtoient, tissent des liens sociaux et entretiennent des relations de réciprocité. Ces modèles se nourrissent, s'hybrident et coexistent. La théorie du *two step flow information* a eu le mérite de montrer que l'incidence des mass médias sur la culture de masse n'était pas tant liée à l'écoute passive et soumise des téléspectateurs (irradiation) qu'à l'intermédiation jouée par les relais d'opinion (contagion).

L'absence de modèle pur et exclusif dans toute formation sociale n'interdit pas de chercher à identifier le modèle dominant. Il fut un temps, celui de la sociabilité de plein air et de côtoiement, où le modèle dominant de mise en relation était très largement celui de la contagion, de la rumeur de la rue, pour partie encadré par des institutions irradiantes telles que l'Église, la noblesse ou les corporations de métier. Mais le mode de propagation privilégié des valeurs, des cultures, des symboliques irradiées par ces institutions était la contagion. Avec la généralisation des prothèses techniques de la communication, il est incontestable que le modèle dominant de connexion de nos sociétés modernes est celui de l'irradiation pour partie produite, relayée, déformée, adaptée, contestée par des germes contagieux. Face à la télé, à la radio, à la presse, le téléphone apparaît comme un îlot de contagion dans un océan d'irradiation.

La logique de développement des réseaux et services de communication est largement une logique industrielle et commerciale. Dans cette logique, la communication, au sens de ce qui se communique ne compte pas, l'essentiel est dans l'interconnexion des sujets, l'essentiel est que ça communique et que ça remplisse le tiroir caisse des opérateurs de réseaux et des prestataires de services. Dans cette perspective, les réseaux de

33. M. Guillaume, *La communication introuvable*, in L. Sfez, G. Coulée, *op. cit.*, pp. 81-84.

communication doivent être irradiants : la préoccupation première est d'arroser le marché en interconnectant les utilisateurs potentiels. Il convient ensuite d'irradier le marché des terminaux qui permettent de transformer les utilisateurs potentiels en clients. Dans le même temps, il faut inonder le marché de services et de contenus informationnels, qui seront les produits vendus aux clients. Logique de l'arrosage, logique de réseaux marchands, dans laquelle on s'abîmerait à rechercher trace de l'interactivité.

On a voulu accoucher l'interactivité aux forceps dans le choix fibre optique que l'on a voulu se donner aux premières heures du plan câble. Le marché s'est chargé de sanctionner l'interactivité, le virus contagieux n'a pas survécu aux anticorps développés par les lois du marché. Inversement, expliquent certains, le Minitel montre bien que les nouvelles techniques de communication peuvent accorder une place significative à l'interactivité, à la surprise générale des ingénieurs et des sociologues qui s'étaient penchés sur son berceau. Serait-il possible de rappeler à ceux-là que les messageries ne représentent qu'environ 15% des heures de connexions et 6% des appels ? Est-il également inutile de rappeler qu'une partie significative de ces appels correspondent à des pseudo-communications interpersonnelles, à ce qu'il serait préférable d'appeler de la connexion industrielle manufacturée : que l'on pense aux messageries roses et moroses ou encore aux messageries dites conviviales qui rémunèrent fréquemment des animateurs, des animatrices ou des animateurs-animatrices, en d'autres termes des manufacturiers du fantasme, des industriels de la relation sociale, des vendeurs de temps de connexion ? Est-il inutile de rappeler avec Anne Marie Jeay qu'un «minitélisme satisfait dans sa recherche de relation est un client perdu !³⁴»? Cela n'exclut pas qu'il y ait place dans ces réseaux pour des bricoleurs inventifs et des bidouilleurs géniaux du lien social, capables d'en développer des usages échappant à ce processus d'industrialisation de la relation sociale.

Ce qui nous amène à penser qu'il n'y a pas à attendre un regain d'interactivité de l'hybridation des médias irradiants et des médias contagieux. D'abord parce qu'en dehors du téléphone et de sa progéniture (mobile, visiophone,...) qui sont des médias contagieux et interactifs, les réseaux et services de communication dits interactifs qui se développent actuellement sont plutôt irradiants. Ensuite, parce que l'hybridation, lors-

34. A.M. Jeay, *op. cit.*, p. 89.

qu'elle a lieu, consacre la suprématie du modèle de l'irradiation qui va même jusqu'à contaminer des techniques dont on pourrait penser qu'elles renvoient plutôt au modèle de la contagion (la télématique par exemple). Il semble par contre qu'il y ait beaucoup à attendre de la convergence des industries de l'imaginaire et des industries de l'interconnexion généralisée des individus dans l'irradiation de simulations de l'interactivité, dans le développement de ce que Marc Guillaume appelle de «nouvelles fictions télématiques³⁵».

De l'expression à la simulation

L'hybridation des médias irradiants et des médias contagieux, des industries de l'imaginaire et des industries de la communication, de la fiction et du réel, participent à l'émergence d'une nouvelle forme de simulation. Il ne s'agit pas tant de revêtir un masque pour s'affranchir momentanément des contraintes de la réalité ou encore de maquiller cette même réalité pour la réenchanter, que de générer ce que Jean Baudrillard appelle «un réel sans origine ni réalité : un hyperréel³⁶». Si l'on reprend la proposition de Lucien Sfez, qui consiste à distinguer deux modèles purs de la communication (la représentation et l'expression), force est de constater que la simulation envahit l'un et l'autre et finit par être fondamentalement le produit de leur confusion.

Dans le modèle pur de la représentation, la communication est le message garant de la réalité objective transmise par l'émetteur au récepteur. Les artefacts techniques du modèle de la représentation sont pour l'essentiel des médias irradiants. Nous avons déjà eu l'occasion de discuter des entorses que font subir au principe de transmission de la réalité objective les processus de médiation, d'intermédiation et d'usinage de la réalité dans le paragraphe intitulé *De l'immédiateté à la médiation*. Il n'est pas besoin d'y revenir. Il est en revanche important de souligner qu'il fut un temps où la distinction entre représentations de la réalité et représentations de la fiction était à peu près claire sur nos écrans. Les industries de l'information s'occupaient des premières (journal télévisé, reportages, documentaires, débats...), les industries de l'imaginaire des secondes (films, pièces, séries, variétés...). La réalité s'efforçait de se donner pour réalité, la

35 M. Guillaume, *La contagion des passions, op. cit.*, p. 173.

36. J. Baudrillard, *Simulacres et Simulations*, coll. Débats, Ed. Galilée, 1981, p.10.

fiction ne se donnait pas pour réel. La réalité était-elle trop terne, était-il besoin de la réenchanter ? Force est de constater que les industries de l'imaginaire ont volé au secours des industries de l'information afin d'inonder nos écrans de *reality show*, de *talk show*, de *social events*, de *psy show*, de sorte que l'on ne sait parfois plus s'il s'agit d'une mise en scène spectaculaire de la réalité, ou d'une «hyperréalisation» de la fiction. Le champ des possibles de la fusion entre fiction et réalité se trouve même décuplé par l'hybridation des techniques analogiques et des techniques digitales, grâce auxquelles il devient possible de retravailler les images réelles afin par exemple, de faire parler et articuler un bébé de trois mois pour vanter les mérites d'une couche particulièrement absorbante, de retravailler le galbe des cuisses ou la couleur des yeux d'un top model pour vendre des bas nylons ou du rimmel.

Dans le modèle de l'expression de Lucien Sfez, la communication est mode d'insertion complexe d'un individu complexe dans un environnement complexe. Les artefacts techniques du modèle de l'expression sont principalement des médias contagieux. La simulation a également toujours eu sa place dans le modèle de l'expression, soit sous la forme de mode d'insertion ou de non insertion pathologique d'un individu perturbé dans un environnement hostile, soit sous la forme de mode d'insertion ludique d'un individu fantasque dans un environnement manipulable. La simulation n'est pas absente de la communication téléphonique par exemple. Il suffit de constater combien l'élosion du corps, la distance mise entre l'autre et soi, rendent accessibles, même aux plus mauvais acteurs, les simulations et dissimulations les plus courantes de la vie quotidienne, pour annuler un rendez-vous, s'inventer une maladie, séduire son interlocuteur. C'est que le téléphone rend le corps anonyme, le visage inviolable, les gestes intangibles, le regard de l'autre invisible, seule la voix doit être éloquente pour que la simulation soit inaudible.

Avec le développement du Minitel, l'hybridation des deux modèles de la communication semble généraliser les confusions entre l'exprimé et le représenté et entre la fiction et le réel pour laisser le champ libre au simulé. Deux mots des services télématiques dits utiles avant de discuter plus longuement des services dits futiles. Pour Marie Marchand, les portes des paradis informationnels s'ouvrent sur un consommateur roi, enfin libre de ses choix. Téléachetons ! nous conseille-t-elle car il n'y a plus de vendeur,

sous-entendu plus d'intermédiaire entre le consommateur, enfin libre, et le produit, enfin nu³⁷. En d'autres termes, téléachetons car les services télématiques de téléachat nous proposent une représentation de la réalité objective du produit. Naïveté, quand on sait comme le rappelle Claire Ancelin que «le fournisseur de services n'a qu'un seul but : séduire, retenir le chaland, le fidéliser³⁸», quand on sait que la gestion et la mise en page des sommaires et sous-sommaires télématiques est un art qui hybride les talents du publiciste et du *merchandizer*, quand on sait que les émissions de téléachat aux Etats-Unis sont de véritables *show biz*.

Sur les messageries télématiques, l'élosion de la voix téléphonique et la généralisation de l'anonymat ou de la pseudonymie permettent toutes les simulations et dissimulations, toutes les exhibitions et mystifications. Sur les messageries télématiques, on peut faire ce que l'on veut de soi, de l'autre, des paroles qui s'échangent, des fantasmes qui s'exhibent. Le minitelliste s'exprime pour se représenter, se représente pour s'exprimer, la confusion de l'exprimé et du représenté est totale, la simulation fait partie de la règle du jeu qui consiste souvent, après s'être dissimulé, à séduire son interlocuteur pour mieux l'identifier. Cette confusion entre l'exprimé et le représenté, cette généralisation du simulé, on en trouve la trace manifeste dans les dialogues écrits sur Minitel. Pour exprimer la spécificité du langage utilisé par les minitellistes, Anne Marie Jeay utilise le verbe «parlécrire» pour signifier non seulement que l'on y écrit comme l'on parle, mais également qu'on y pare l'écrit, c'est-à-dire que l'on met en spectacle l'écrit et que l'on écrit le spectacle. Cela va d'expressions très anodines comme «Bizzzzous» ou «Bazzour» à des constructions plus esthétiques ou schizophréniques comme le dialogue suivant entre *Looping* et *Moovies* que cite Anne Marie Jeay :

Looping : « tu sais j'ai 1,70 m d'envergure »

Moovies : « pas mal pour un hue elle aime ! »

Looping : « pas sur d'avoir pige »

Moovies : « hue elle aime egale ULM »

Looping : « ok, peut se poser et decolle facil aussi, agreable

a manier c'est a considerer, et puis le louque n'est pas si mal »³⁹

37 M. Marchand, *op. cit.*, p. 42.

38. C. Ancelin, *Services videotex grand public, la naissance d'un secteur économique*, in *Les paradis informationnels*, *op. cit.*, p. 79.

39. A.M. Jeay, *op. cit.*, p. 55.

Téléportons ce dialogue dans l'univers de l'hyperréalité virtuelle ou de la cyberréalité virtuelle et laissons vagabonder l'imagination des protagonistes. A l'évidence Looping serait dans les nues soit à bord d'un avion, soit avion lui-même. Moovies serait plutôt à terre en train de filmer les nues. Les nues elle aime ! A cette invite Looping se poserait, Moovies le rejoindrait, ils décolleraient, et monteraient aux nues... A ce stade limite de la simulation, du brouillage de la réalité et de la fiction, le Minitel, comme la réalité virtuelle, devient une drogue, sorte de L.S.D. électronique. Anne Marie Jeay souligne ainsi que les fous de Minitel ne parlent plus que de ça, «se nourrissant de télématique, ne produisant que de la télématique⁴⁰». Cas limite, où l'hyperréalité, dans laquelle planent et s'abîment les acteurs de la simulation, se construit dans et autour d'un média.

Au-delà de ces nouvelles formes pathologiques de la simulation, la communication électronique a favorisé le développement de nouvelles formes de communication dans lesquelles le désir d'anonymat trouve à s'exprimer, dans lesquelles l'éphémère du contact importe plus que la relation sociale, dans lesquelles l'autre peut être tenu à distance. « Les moyens de communication ont peut être fait de la terre un village global », nous dit Marc Guillaume dans son chapitre intitulé *Les masques de la solitude*, «mais pour chaque habitant, l'Autre est devenu plus ou moins une fiction. Chacun communique certes, mais surtout sur un registre de simulation, même quand la rencontre a lieu. L'Autre réel est prudemment tenu à distance, voire nié. Les médias sont les moyens de cette solitude construite à partir d'un Autre fictif⁴¹.» Changement radical de perspective par rapport aux discours des téléaménageurs du lien social, des technologues de la réunion des sujets. Changement de perspective dans laquelle la communication devient simulacre de relation, «masque de la solitude». Changement de perspective qui peut nous aider à comprendre comment, sous l'effet de l'irradiation des simulations, la communication est devenue une valeur centrale des sociétés modernes, allant même jusqu'à la définir.

De la communication au communicationnisme

Une grande partie du champ de la communication semble être prise dans une spirale de l'autoréférence dont le leitmotiv pourrait être : «Je

40. A.M. Jeay, *op. cit.*, p. 85.

41. M. Guillaume, *La contagion des passions*, *op. cit.* p. 53-54.

communique donc je suis». La prolifération des informations et l'irradiation des simulations en sont deux manifestations non disjointes. Qu'ont-elles en commun ? Nous serions tentés de dire qu'elles participent à une destruction cool de la relation sociale non médiatisée. Cette formule recouvre trois idées. La première est exprimée par Philippe Breton : «Les êtres, dans une société de communication, sont faiblement rencontrants et fortement communicants⁴²». La seconde est empruntée à Marc Guillaume : «L'anonymat débouche sur l'anomie⁴³.» La troisième pourrait être exprimée en ces termes : l'arrondissement de la communication par la technique signe le déclin de ses dimensions symboliques. Cette dernière idée repose sur un double constat : technique et social. Le constat technique est clair : les techniques de l'information et de la communication ne permettent pas de retransmettre l'ensemble des clés de la communication ordinaire ; de sorte que les médias ne sont souvent guère adaptés à la transmission d'informations dites riches ou plus exactement à fort contenu symbolique. Le constat social est tout aussi significatif : dès lors que les formes de la communication instrumentale permettent de maintenir l'autre à distance, l'engagement des interlocuteurs dans l'établissement d'une relation de réciprocité devient secondaire.

L'engagement et l'investissement personnels requis par la relation sociale traditionnelle, la quête souvent désespérée de partage d'intentionnalité, ne sont plus indispensables aux communications artificielles. En devenant plus simples, plus accessibles, plus multiformes, moins exigeantes, la communication et l'information deviennent de plus en plus instrumentalisables et entrent dans un processus de *feed back* à cumulation cyclique, de déperdition symbolique croissante, d'entropie communicationnelle jusqu'à produire un effet *Larsen* généralisé : «Je communique donc je communique». Cet effet Larsen prend deux formes dans nos sociétés dites de communication : la «communicationnisme», ou communiquer pour communiquer, et le «communicationnisme» ou la communication comme valeur voire comme idéologie.

Il fut un temps, pas si lointain, où les organisations étaient soumises aux affres d'une maladie que l'on soupçonnait longue et durable. Cette

42. Ph. Breton, *op. cit.*, p. 116.

43. M. Guillaume, *Téléphone et sa revanche*, in *Dictionnaire critique de la communication*, *op. cit.*, p. 359.

maladie avait pour nom la réunionnite. Au moins en ce temps là, la réunion des sujets était-elle une dure réalité. Si cette maladie n'a pas forcément connu à ce jour de rémission, elle s'est pour le moins dégradée en une forme encore plus pernicieuse : la «communicationnite». Autant, la réunionnite fut villipendée et moquée par ses propres acteurs, autant la communicationnite semble échapper très largement à cette salutaire autodérision. Peut-être trouverons-nous les raisons de ce silence éloquent dans l'auto-légitimation du «communicationnisme».

Je travaille dans une équipe de recherche à taille humaine qui avait pris l'habitude et s'offrait le luxe de réunir tout son personnel scientifique une fois par semaine pour y traiter de tout et de rien. De nombreuses voix s'élevèrent contre cette réunionnite aiguë. Les réunions s'espacèrent tous les quinze jours, puis toutes les trois semaines. Arriva la messagerie électronique, nous disposions enfin d'un outil de circulation de l'information qui allait nous permettre d'économiser des réunions. Ce qui fut fait. Voici plus de deux ans que l'information, principal objet de nos réunions périodiques antérieures, circule par la messagerie, s'affiche sur des panneaux, ou se reprographie. Quand bien même la reconstitution exacte des faits aurait été simplifiée, les conséquences de cette pseudo-guérison de réunionnite par un recours irréflecti à la communicationnite sont perceptibles : émiettement de la culture collective, plus grande difficulté d'intégration des thésards, dessaisissement des questions d'intérêt commun, incompréhensions et malentendus plus fréquents, érosion de notre... convivialité ! Nul n'est prophète en son pays !

Est-il besoin de décrire les manifestations de la communicationnite dans nos organisations ? Je voudrais évoquer ici ses formes modernes : communiquer pour communiquer, communiquer au carré (l'expression serait d'Umberto Eco). Mais auparavant, il n'est pas inutile de dire quelques mots de l'arrondissement de la communication professionnelle par ce que l'on appelle les «tech de com» et les services «info-com». Les catalogues de formation professionnelle sont remplis de proposition de stages d'initiation ou de perfectionnement en «tech de com». La communication est un art devenu technique. Apprenez à parler, à écrire, à écouter, à animer, à synthétiser, à discuter, à négocier,... Apprenez les recettes de cuisine de la communication efficace. Ce que l'on oublie de dire, c'est que les «tech de com» sont à la communication ce que les fast

food sont à la gastronomie, à savoir un processus d'industrialisation, de standardisation, d'anesthésie, et d'aseptie de la communication. Les services «info-com» sont en quelque sorte les professionnels des «tech de com» au sein des organisations. Qu'on les appelle de moins en moins services des relations publiques et de plus en plus services «info-com» constitue un abandon terminologique qui en dit long.

Avec le développement des techniques de l'information et de la communication, des «tech de com» et des services «info-com», la communication d'entreprise est devenue une activité de production et de circulation. « La communication, ce n'est plus du parler, c'est du faire parler⁴⁴ », écrit Jean Baudrillard. Faire communiquer, faire circuler l'information ont conduit la plupart de nos organisations à une première forme de communicationnite : communiquer pour communiquer. Un détour par la publicité éclairera ce propos. La publicité est sans doute l'une des formes de communication qui permet le mieux d'illustrer la définition que donne Gregory Bateson de la communication : «la différence qui fait la différence», ou «faire la différence qui fait faire la différence» pour rester cohérent avec ce qui précède. Telle était bien en effet la perspective de la publicité avant qu'elle ne se généralisât et ne se banalisât : se différencier de ses concurrents, accroître ses parts de marché, en tirer quelques avantages concurrentiels. Avec l'irradiation de la publicité, la perspective semble avoir globalement changé : la publicité ne fait plus qu'exceptionnellement la différence, elle permet surtout d'éviter de tomber dans l'indifférence ou pire, dans l'oubli ; elle conditionne la survie d'un produit, d'une marque, d'une entreprise. Cet effet de *feed back* à cumulation cyclique se généralise à l'ensemble beaucoup plus large de la communication d'entreprise. Nous sommes tous de plus en plus fréquemment invités à communiquer pour communiquer, pour alimenter coûte que coûte ou vaille que vaille nos innombrables supports de communication. C'est la condition de notre survie dans un système qui ne reconnaît que les siens. Lorsqu'on passe du communiquer au communiquer pour communiquer, la communication devient de moins en moins «la différence qui fait la différence» et de plus en plus «la conformité qui fait la conformité», «la simulation qui nourrit la simulation».

44. J. Baudrillard, *L'ère de la facticité*, in L. Sfez et G. Coulée, *op. cit.*, p. 35.

La communication prend une autre forme plus sophistiquée et insidieuse, identifiée par l'expression «communiquer au carré». Communiquer au carré ce n'est plus communiquer pour communiquer, c'est communiquer sur le communiqué, sur la communication. Pierre Alain Mercier souligne que nous développons depuis quelques années des techniques pour «télécommuniquer au carré» : les systèmes de télécommande, les répondeurs téléphoniques avec interrogation à distance...⁴⁵. Dans ce cas ce serait plutôt le préfixe télé qui serait au carré que le verbe communiquer. La publicité offre de meilleurs exemples de communication au carré, en l'occurrence, de publicité au carré. Puisque la publicité ne fait plus qu'exceptionnellement la différence, au moins se préoccupera-t-elle d'être la différence qui fait la différence pour elle-même. «Demain, j'enlève le bas», est un modèle de publicité sur la publicité; l'afficheur Avenir a tenu ses promesses ! «La force tranquille», slogan de la campagne présidentielle de 1981 a sans doute rapporté plus de devises à Jacques Séguéla, que de voix au candidat François Mitterand. Les campagnes *United Colors of Benetton* font tout autant parler de Benetton que de la publicité. Plus généralement, communiquer au carré est devenu une pratique courante des médias audiovisuels. Les médias parlent des médias, les médias parlent des événements qu'ils font. La couverture de la Guerre du Golfe par les médias fut un modèle de communication au carré, un modèle de «promotion de l'information elle-même comme événement», dirait Jean Baudrillard⁴⁶.

La communication et la communication au carré participent de l'émergence d'une nouvelle idéologie universaliste, d'une «nouvelle religion laïque» dont il resterait d'ailleurs à démontrer la laïcité, nous dit Lucien Sfez, d'une nouvelle valeur non moraliste (Ph. Breton) ou insaisissable (J. Baudrillard) que l'on peut appeler le «communicationnisme». Le communicationnisme vient remplir le vide laissé par les idéologies traditionnelles. Il peut prendre des formes déviantes, pathologiques, voire terroristes. Mais laissons là l'analyse du communicationnisme. Il nous faut éviter de tomber dans le piège de la communication au carré, ce texte étant entièrement consacré à la déconstruction des rouages de l'idéologie de la communication.

45. P.A. Mercier, *Télécommuniquer avec les machines*, in A. Gras, B. Georges, V. Scardigli, *op. cit.*, pp. 233-238.

46. J. Baudrillard, *L'ère de la facticité*, *op. cit.*, p.38.

Chapitre 2

LE LIBRE ECHANGE DES PAROLES

*«Télécarte : vos passions ont la parole»
(Campagne publicitaire France Télécom)*

Jeudi 21 avril 1994, vers 2h du matin. Kaline se connecte. Kaline aime bien son pseudo. A peine est-elle sur une messagerie qu'elle est assurée d'être inondée de messages. Ce soir-là, Pierre deviendra Patrick, puis David, puis à nouveau Pierre, et lui parlera de sa recherche désespérée de Passiflore. A Que Coucou, Hannibal et Tartiflette lui tiendront compagnie l'espace d'un instant. De Beau Gyneco, de Zéro de Conduite, de Athanagor Whurlitzer, de July pour JF, de Acteur Ch partenaire F, de Erwoi??,... elle ne retiendra rien. Avec Comme vous et Droopy, elle passera des frissons à la tendresse, de la tendresse à l'émotion. Avec tous, elle aura donné Parole au labyrinthe de ses passions⁴⁷.

Pierre : *Aurais-tu vu Passiflore ce soir ?*

Kaline : *Oui, il y a une heure. Tu la connais ?*

Comme Vous : *Bonsoir : parlerons-nous de botanique ou d'amour ?*

Kaline : *De botanique : les abeilles qui butinent, les fleurs, les étamines, et les pistils.*

A Que Coucou : *A Que coucou ! Qui es-tu ?*

Kaline : *Kaline et toi ?*

Pierre (qui attend la première réponse de Kaline qui ne lui est pas encore parvenue) : *Tu ne m'as pas répondu, tu la connais ?*

Kaline : *Oui, en dial⁴⁸, c'est tout, tu lui veux quoi ?*

Comme Vous : *Coquine... Comment es-tu vêtue ?*

Kaline : *De la rosée du matin qui commence et toi ?*

A Que Coucou : *A Que coucou !*

47. Les dialogues entre Kaline et ses divers partenaires ont effectivement eu lieu le Jeudi 21 avril 1994. Seuls l'orthographe et l'ordonnancement de ce «libre échange des paroles» furent quelque peu retouchés, afin d'en faciliter la lecture.

48. Dial : dialogue, dialoguer,...

Kaline : *A Que Coucou, c'est ton nom de famille ? C'est roumain ça comme nom ?*

Pierre : *Elle n'a pas dit si elle reviendrait ce soir ?*

Kaline : *Je ne pense pas !*

Comme Vous : *Simplement d'un caleçon de marque «Arthur». Veux-tu... écarter les cuisses ?*

Kaline : *Tu t'écartes de la botanique là ! Pour qu'une rose s'ouvre, il lui faut un petit vent délicat et pas une grrrrrosse bourrrrassse.*

Tartiflette : *Envie de quelque chose de particulier ce soir ?*

Kaline : *Oh oui ! Envie d'une choucroute garnie !*

Pierre : *Dis-moi franchement es-tu Passiflore ?*

Kaline : *Non, mais parle-moi d'elle ! Je ne la connais pas, juste quelques mots tout à l'heure.*

Comme Vous : *J'aimerais te caresser doucement les seins...*

Kaline : *ça va, le vent se calme, mais je perds encore quelques pétales. Doucement, doucement, doucement...*

Tartiflette : *Domage, je n'ai plus que du cassoulet en boîte ou un reste de raclette. Ca irait ?*

Kaline : *Il y a de la charcuterie dans le cassoulet ?*

Comme Vous : *Passer une langue habile sur tes tétons.*

Kaline : *Je suis une belle plante, pour me cueillir, il faut un peu plus de doigté que ça. Essaie encore une fois !!!*

Tartiflette : *De la saucisse, du lard maigre et du poulet... Mademoiselle ?*

Kaline : *Hummm !!! On va bien manger !*

Hannibal : *OUIIIIIII !*

Kaline : *Tu t'es fait faire quelque chose par ton éléphant ?*

Comme Vous : *« Extase, pour peupler ce soir l'alcôve obscure... »*

Kaline : *Tu aurais pu t'appeler Paul. Le vent s'est calmé. La fleur va peut être pouvoir s'épanouir...*

Hannibal : *Ah ! Ty connais ton histoire !*

Kaline : *Et la tienne aussi. Si tu as un copain qui s'appelle Pyrrhus méfie-toi de lui !!!*

Comme Vous : *« ... Des souvenirs dormant dans cette chevelure... » C'est de Charles Baudelaire.*

Kaline : *Il me rappelait un poème de Verlaine «Les amies». Tu pourrais le lire ! J'ai une chevelure pleine de parfums aussi...*

Droopy : *commentviresanstesrayonsKalinedemoncœur*
(Droopy s'attache à Kaline et accroche ses mots, Kaline l'imité).

Kaline : *Jemeledemandeaussimondroopyd'amour.*

Comme Vous : *J'aimerais la respirer...*

Kaline : *...elle descend en cascade loin, très loin,...*

Droopy : *J'avaisenviededormirmaisc'estimpossiblesituéslàmapuce.* Droopy reste un long, trop long moment sans nouvelles de Kaline ensevelie sous les messages et lui dit : *Je ne vois pas Kaline chérie ! Je pense à elle.*

Kaline : *Tudorsjamaismondroopydemesnuits?*

Comme Vous : *...et suivre son courant qui m'amène à tes reins...*

Kaline : *Le vent souffle à nouveau plus fort, mais cette fois-ci ce sont mes reins qui tressaillent !*

Comme Vous : *Mes mains suivent la courbe de ton dos et découvrent ta chute de reins vertigineuse. Puis continue de descendre...*

Kaline : *Fais attention, la pente est raide, tu risques de tomber trop vite. Sois prudent !!!*

Droopy : *J'aimeKaline... Quelesttonprénommapuce?*

Kaline : *Jem'appelleEloïsemondroopyz'adoré,ettoi?*

Droopy : *Pierre,commelephilosopheHéloïsechérie.*

Kaline : *Pierre, Heloise sont des noms qui vont très bien ensemble mon Droopy...*

Droopy : *That gone together well my Heloise...*

Kaline : *I love you, I love you, I love you !!!*

Droopy : *If there anything that U want, If there anything I can do, Just call on me !*
(Droopy lui donne son numéro de téléphone...).

Sur Minitel, vos passions ont la parole : dialogues conviviaux où les paroles et les pseudos s'entrecroisent, parlent de botanique, de caleçon, de chanson, de poésie, de choucroute garnie et de cassoulet, d'Abélard et d'Héloïse, d'amour et de sexe, de Rome et de Carthage... Libre échange de paroles, un soir, volées sur Minitel, ou libertinages de carnaval où chacun avance masqué ? Liberté d'expression et pluralité des opinions accessibles à tous, ou transformation de la parole en information, de l'information en marchandise et de l'échange en circulation sans fin ? Les partenaires de cette nouvelle communication seraient-ils *libres et égaux* en droit ou se

seraient-ils fait subrepticement *confisquer la parole* par la technicisation et la marchandisation de la communication ?

1 - Libres et égaux

«Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune. » Telle est la rédaction de l'article 1^{er} de la Déclaration des droits de l'homme de 1789. Liberté, égalité et diversité ouvrent cette Déclaration, l'esprit de fraternité sera introduit dans la Déclaration universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948. Edictées en termes généraux, la liberté, l'égalité et la pluralité seront ensuite déclinées et proclamées autour de quelques droits fondamentaux. Reconnaissance de la diversité de race, de religion, de couleur, de sexe, de langue, d'opinion. Affirmation de l'égalité devant la loi, la justice, l'impôt, l'emploi. Proclamation de la liberté de réunion et d'association, de la liberté de circulation, de la liberté de pensée, de conscience et de religion, de la liberté d'opinion et d'expression. Le libre échange des paroles est ainsi garanti par l'article 11 de la Déclaration de 1789. L'article 19 de la Déclaration universelle, de rédaction actualisée, garantit ce même droit : «Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.»

Le passé n'est pas si lointain où ce droit fondamental de la communication n'avait de légitimité qu'en ce qui concernait la libre diffusion de la Parole du pouvoir. Cinq ans avant la Déclaration de 1789, Beaumarchais raillait en ces quelques mots le sort qui était dévolu à la liberté d'expression : «Pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs⁴⁹.»

Supprimée par la Révolution française, la censure, qui n'avait jamais véritablement disparu, fut rétablie en 1810 par le Premier Empire avant

49. *Le mariage de Figaro* (V.3), cité par B. Voyenne, *La presse dans la société contemporaine*, Coll. U, Armand Colin, 4^e éd., 1971, p. 238.

d'être supprimée de nouveau par la Monarchie de Juillet en 1830. Il faudra attendre 1881 pour que la Troisième République vote la Charte de la liberté de la presse. Analysant cette charte, Bernard Voyenne conclut : «La pensée communiquée est donc assimilée à une marchandise, qui s'échange comme une autre et est soumise, en tant que telle, à la loi de l'offre et de la demande⁵⁰.» Ainsi, après le libéralisme politique, le libéralisme économique s'empare du thème de la libre circulation de la pensée. Pour Francis Balle, l'histoire de la liberté de communication est l'histoire de l'organisation du marché des idées : dès lors que le pouvoir de la parole est appelé à remplacer la parole du pouvoir, écrit-il, «c'est le marché qui constitue son mode de régulation, et non plus les mandarins⁵¹». Dans une démocratie libérale, la loi et le marché deviennent les garants du libre-échange des paroles.

L'histoire de la liberté de penser et de communiquer est intimement liée à l'histoire du développement des médias. Liberté fragile, sans cesse contestée, sans cesse fragilisée tant par le pouvoir politique que par les mécanismes, pas toujours vertueux, du marché. A tel point qu'il faudra attendre la loi du 29 juillet 1982 pour que la liberté de la communication audiovisuelle soit enfin proclamée en France, après plusieurs décennies de monopole public. Ce monopole public remonte à la loi du 2 février 1837 qui instaura le monopole d'Etat sur le télégraphe et régenta par la suite tout le droit des communications à distance, y compris celui de la radiodiffusion. Ce monopole est absolu puisqu'il n'est pas uniquement un monopole d'exploitation, mais également un monopole d'usage du télégraphe optique par l'Etat. Il faudra attendre le développement du télégraphe électrique et treize années de plus pour que la loi en ouvre l'usage à la communication privée et professionnelle, sous réserve expresse que l'utilisateur décline son identité, voire sa bonne moralité. A l'exception de la presse écrite, la France fut ainsi pendant plus de deux siècles un modèle de communication d'Etat, où seules la Voix et l'Image de la France avaient droit à la diffusion audiovisuelle, au nom de la défense de l'intérêt général, de la sauvegarde des intérêts supérieurs de la Nation, de la protection du citoyen contre la cupidité du grand capital toujours prompt à s'accaparer le marché des idées et de la communication.

50. B. Voyenne, *op. cit.*, p. 245.

51. F. Balle, *Liberté de communication : l'organisation du marché des idées*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire critique de la communication*, *op. cit.*, Tome 2, pp. 985-990.

Le développement des techniques de communications interpersonnelles, et notamment du téléphone, va poser de manière nouvelle la question de la libre expression et du libre échange des paroles. Sauf à mettre tous les citoyens sur table d'écoute ou à s'arroger le monopole d'usage de ces techniques, il est clair que le modèle de communication d'Etat n'est plus adapté au développement de ces techniques de communication interpersonnelle. Jacques Attali et Yves Stourdzé, dans un article commun sur la mort lente, très lente, du monologue d'Etat dans la société française, voient dans cette inadéquation la principale raison du développement plus que tardif du téléphone en France⁵². Le modèle étatique de la communication devait céder la place au modèle du marché, et il la céda, non sans résister, non sans se doter de mécanismes et d'institutions de régulation de ce marché.

Avec l'avènement de la société de communication, libéralisme politique et libéralisme économique sont mis en conformité dans le secteur de la communication, pour garantir le libre échange des paroles. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes apparents de noter que cette mise en conformité fut largement instaurée par le premier gouvernement d'union de la gauche qui fit voter la loi sur la liberté de la communication audiovisuelle en 1982. Nouvelles technologies de communication, libéralisme politique et libéralisme économique se conjuguent alors pour décliner le libre échange des paroles, des passions, des informations, des pensées, des opinions, autour de trois mots clés de la pensée libérale : *liberté, égalité, pluralité*.

Liberté

La liberté gagne la planète. Libertés d'information, d'expression, d'opinion, de parole, de pensée s'imposent laborieusement et dans la douleur en Europe de l'Est, en Amérique Latine, en Asie, en Afrique. La multiplication, la diversification et la diffusion des techniques d'information et de communication qui se jouent des frontières sont les vecteurs de cette montée des libertés. Telle est du moins la conviction inébranlable des technologues du libre-échange électronique des paroles. La transmission en temps réel à travers un espace sans distance d'une information transparente

52. J. Attali, Y. Stourdzé, *The Birth of the Telephone and Economic Crisis : The Slow Death of Monologue in French Society*, in I. de Sola Pool, *op. cit.*, pp. 97-111.

est le meilleur garant d'une liberté qui ne se définit plus seulement négativement par l'absence de contraintes ou d'interdits, mais positivement par un droit à l'information, par un droit à la pensée et à l'autonomie créatives. La liberté de communication ainsi définie peut être déclinée autour de trois principes indissociables : liberté d'émettre et de recevoir, liberté de contenu et de finalité, liberté de choix du média ou du canal.

La liberté d'émettre et de recevoir fut longtemps accaparée par l'Etat français qui dut se résoudre avec le développement de la presse écrite, puis du télégraphe électrique et du téléphone, à abandonner son monopole d'usage des techniques de communication, pour se replier sur son monopole de conception et d'exploitation des réseaux de communication. La mauvaise volonté mise par la puissance publique à doter la France d'un réseau moderne de télécommunications jusqu'au début des années 70 fut la seule entorse de taille apportée au principe de la liberté d'émission et de réception pour les communications privées et professionnelles. En revanche, ce principe fut battu en brèche dans le secteur de la communication audiovisuelle de masse. L'Etat conserva jusqu'en 1981 un monopole de fait sur la conception, la diffusion et la programmation de la radio et de la télévision. Même la loi de 1974, qui fit éclater l'O.R.T.F. en sept organisations distinctes, laissa le paysage audiovisuel français sous la tutelle du Premier Ministre. A la fin des années 70, la lutte pour la liberté des ondes prit de l'ampleur. Les revendications des cibistes et le mouvement pour les radios libres portèrent sur la place publique le débat sur la liberté d'émettre et de recevoir.

Liberté promulguée par la loi du 29 Juillet 1982, qui met fin au monopole de programmation et installe la Haute Autorité de la Communication Audiovisuelle. Dans le même temps, un régime de dérogation au monopole de diffusion est instauré pour les radios locales, la Cinq et Canal Plus sont créés, le plan câble est lancé, mal lancé, mais lancé. Le changement de majorité parlementaire amplifie ce premier mouvement de libération par la loi du 30 septembre 1986 qui abroge le monopole de diffusion de T.D.F., conduit à la privatisation de TF1 et au remplacement de la Haute Autorité par la Commission Nationale de la Communication et des Libertés dont les compétences sont élargies aux télécommunications. En 1989, à l'occasion du nouveau changement de majorité, le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel remplace la C.N.C.L. et les télécommunications sortent à

nouveau du champ de ses prérogatives. En moins de dix ans, la liberté d'émettre et de recevoir s'est imposée, définissant un nouveau Paysage Audiovisuel Français, doté de radios locales privées, associatives ou commerciales, de nouvelles chaînes de télévision, de sociétés de production et de diffusion, de chaînes câblées. Cette liberté d'émettre et de recevoir n'est guère bornée que par certaines contraintes techniques liées aux capacités limitées du spectre hertzien et certaines contraintes éthiques liées au respect et à la sécurité des biens et des personnes.

La liberté d'émettre et de recevoir n'est cependant pas suffisante pour garantir la liberté de communication. Elle doit également être assortie du droit à communiquer les paroles, les informations, les données, les contenus de son choix. La censure ayant été abolie, les écoutes téléphoniques ayant été prohibées, le monopole de programmation ayant été démantelé, la liberté d'expression et d'opinion est assurée tant pour les communications privées que pour les communications publiques de masse. Avec les messageries télématiques, la liberté d'expression est totale ; elle peut même se passer du respect de la confidentialité et du secret de la communication, elle peut même survivre aux «écoutes télématiques», tant l'anonymat des interlocuteurs semble une garantie suffisante. Ainsi, ces dernières années, le législateur ne s'est pas tant préoccupé de concevoir des lois élargissant la liberté d'expression, que de promulguer des textes protégeant ce droit des excès du libre accès public ou commercial aux contenus informationnels à caractère privé et confidentiel. Constatant que la multiplication des techniques d'acquisition, de traitement et d'interconnexion des fichiers de données se traduirait par un accroissement sans précédent des possibilités d'atteintes aux libertés individuelles, le législateur a promulgué le 6 janvier 1978, la loi relative à l'informatique et aux libertés. Cette loi affirme le droit à la vie privée, édicte les devoirs et les règles que doivent observer les concepteurs de fichiers et crée la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés pour contrôler l'application de la loi et dispenser les autorisations prévues par la loi.

Liberté d'émettre et de recevoir, liberté d'expression et d'opinion, il reste à compléter le dispositif de la liberté de communication par la reconnaissance du droit à utiliser le terminal, le canal, le média et l'opérateur de son choix. La diversification des techniques de communication a permis d'élargir considérablement l'univers de ce choix. La seule

entorse à ce libre choix des médias concernait encore, il y a quelques années, l'impossibilité de sélectionner l'opérateur de son choix, compte tenu des monopoles de fait ou de droit qui s'étaient accaparés le marché de la transmission de la communication à distance. Mais la fée dérégulation s'est penchée sur ces mastodontes et a enfanté en 1984 sept *Baby Bell* et d'*ATT Long Line* aux Etats-Unis, de la privatisation de NTT et d'une quarantaine de *New Common Carriers* au Japon, de *Mercury* et de la privatisation de *British Telecom* en Angleterre. En quelques années, les monopoles ont été cassés, la concurrence internationale est devenue féroce, les opérateurs de services et de réseaux de communication se sont multipliés. Au 1er janvier 1998, l'ouverture du marché européen à la concurrence parachèvera ce mouvement.

Avec le développement des terminaux multimédias et des réseaux à intégration de service le libre choix du média va devenir encore plus large, plus confortable, plus ordinaire. Avec la réalisation d'un réseau mondial de télécommunications, la diffusion des techniques mains libres et des terminaux nomades, la liberté de communication pourra s'exercer indépendamment des contraintes de l'espace et du temps. En une petite décennie, le droit à la liberté de communication est devenu, par le prosélytisme libéral du législateur, le Droit de la communication.

Egalité

Un réseau planétaire se déploie sur nos têtes et recouvre la terre entière de son immensité, un même écran révèle à tous indistinctement ses étoiles, les mêmes techniques, mère de l'écran et enfant de la communication, brillent dans le ciel pour tous les hommes également. Il est commun à tous, aux riches et aux pauvres, aux gouvernants et aux gouvernés, aux sages et aux fous, aux hommes et aux femmes. Epiphane avait écrit ce texte sur la Justice divine, nous l'avons revisité : le ciel commun est devenu réseau planétaire ; la nuit, l'écran ; le soleil, la technique ; le jour, la communication. D'autres l'avaient semble-t-il revisité avant nous : «La planète entière est un immense réseau, relié par fil ou par satellite. (...) La société est organisée en réseaux non centralisés. (...) tout le monde peut appeler tout le monde (...) tout le monde peut montrer tout à tout le monde⁵³.»

53. Th. Gaudin (ss. la dir. de), *op. cit.*, pp. 192-193.

consciences des riches et des pauvres, des gouvernants et des gouvernés, des sages et des fous, des hommes et des femmes...

L'égalité formelle d'accès pour quiconque et à quiconque complète le dispositif du libre échange des paroles. Vous voulez parler au Président de la République, toujours avide de contact avec la société civile, tapez le 3615 «Elysées», il vous répondra sur votre BAL (boîte aux lettres). Avec les réseaux de communication à distance, la parole appartient désormais à celui qui la prend. Tout peut être dit, tout peut se dire, tout peut être entendu, tout peut s'entendre. Quiconque peut devenir quelconque ou quelqu'un. Quelconque peut s'entretenir avec quelqu'un. Et quelqu'un peut s'entretenir avec quelconque. «A que coucou» peut se prendre pour Johnny, «Comme vous» pour vous ou pour le chien de Jean- Louis Bory⁵⁴; «Kaline» vieille dame respectable de 74 ans peut parler d'amour avec «Droopy» jeune lycéen boutonneux, de gastronomie avec «Tartiflette», moniteur de ski à La Clusaz, de Carthage avec «Hannibal», vétérinaire au zoo de Vincennes, de botanique érotique avec «Comme vous», professeur de littérature moderne. Chacun peut prendre la parole et faire ce qu'il veut de la parole des autres. La liberté d'expression et l'égalité d'accès à la parole étant désormais garanties par la loi, il ne reste plus qu'à s'assurer qu'elles croissent et embellissent dans le respect de la pluralité des opinions.

Pluralité

Pour que le libre échange des paroles soit, encore faut-il que les paroles qui s'échangent librement soient plurielles. Le pluralisme, la pluralité, la diversité des idées, des opinions, des paroles sont à la fois la condition et la manifestation de l'exercice des libertés individuelles et de l'égalité formelle. La pluralité est donc, avec la liberté d'expression et l'égalité devant la loi, l'un des piliers du libéralisme politique. Partout où la pluralité est menacée ce peut être soit que les libertés individuelles sont muselées, soit que l'égalité formelle est accaparée, financièrement ou politiquement, par une minorité. Le législateur et la puissance publique devront alors veiller à ce que les mécanismes de régulation du marché de la communication garantissent et favorisent la pluralité des médias, des informations et des interlocuteurs.

54. Dans «*Mon village à l'heure allemande*» de Jean-Louis Bory : «comment s'appelle votre chien ?», «comme vous !»,...

Ici Radio Londres : les carottes sont cuites ! Je répète : les carottes sont cuites ! Même en période de barbarie, quand toutes les paroles sont bâillonnées, la technique permet la survie d'îlots de pluralité. Les ondes ne connaissent pas les frontières, nombreux sont les systèmes totalitaires à l'avoir expérimenté à leurs dépens. Car on trouvera toujours des bidouilleurs géniaux capables de se débrouiller avec le brouillage des ondes. D'où l'extrême réticence des régimes totalitaires à favoriser le développement de moyens de communication qu'ils ne pourraient pas convenablement museler ou contrôler. Le téléphone et les réseaux de communication interpersonnelle font partie de ces techniques difficilement contrôlables. La pluralité des médias a considérablement progressé au cours de ces vingt dernières années. Chacun a désormais accès à des dizaines de stations de radios nationales, locales, internationales. Bientôt chacun aura accès à plusieurs centaines de chaînes de télévision. Mieux encore, avec la télévision interactive chacun pourra programmer sa propre chaîne. Téléphone, vidéophone, Minitel, fax, Internet..., terminal multimédia sont ou seront les vecteurs de cette pluralité.

Cette inflation des médias favorise une explosion des services et une diversification sans précédent des informations accessibles. La pluralité des informations est garantie par la pluralité de la presse écrite, la pluralité de la presse audiovisuelle, la pluralité des banques de données... Le Minitel vous propose près de 30 000 services d'informations différents. Le guide des services Télétel vous permet de voyager et de vous repérer dans cet univers de la pluralité informationnelle. L'accès à cette pluralité est encore certes inconfortable, longue et dispendieuse, un peu comme le furent en leur temps les voyages en diligence. Mais l'Internet arrive et avec ses agents intelligents, ses moteurs de recherche de la pluralité informationnelle. Vous souhaitez connaître la recette du poulet basquaise, l'agent intelligent interrogera l'ensemble des services et vous apportera, sur un plateau, les 152 recettes recensées. Vous souhaitez connaître les pronostics du tiercé, les prévisions des agents de change sur telle ou telle valeur boursière, les critiques cinématographiques du dernier Woody Allen... les agents intelligents exploreront pour vous la multiplicité des informations disponibles et vous rapporteront le produit de leurs investigations. Pluralité des médias, pluralité des informations mais aussi pluralité des interlocuteurs. Il n'est guère besoin d'épiloguer sur ce thème, tant la pluralité des

de phrase chez toi.

C'est Moi : *Oui j'ai une bande enregistrée. Sourire... tiens du changement !*

Applaudissez !!!!

Rhino : *Si on changeait de disque, tu gambades dans quel genre de pâturage ?*

C'est Moi : *Je suis sur un caillou plongé dans une bassine bleu turquoise qui s'appelle La Réunion.*

Rhino : *Et moi je suis coincé entre deux bras.... de fleuve.*

C'est Moi : *Lyyyyyon !!!! Wrrraouuuuhhhh !*

Rhino : *Bravo c'est gagné, et toi, à quel sein te voues-tu ?*

C'est Moi : *A Denis, Sein-Denis-de-la-réunion-de-famille-en-vacances.*

Rhino : *Le lion n'est pas encore mort de froid mais il aimerait bien zoner dans tes steppes.*

C'est Moi : *Le mieux serait que tu prennes l'avion, car à la nage tu vas ramer.*

Rhino : *Le rhino aime bien la terre ferme ; tu as pris l'avion pour atterrir où tu es ?*

C'est Moi : *Oui bien sûr car en péniche c'était moins cher, mais il fallait trente ans pour arriver.*

Charlotte vient de se connecter. Rhino, coquin et gourmand, lui adresse un message :

Rhino : *Charlotte ! Pâtisserie que l'on croque ou coiffe que l'on enfle ?*

Rhino : *Ta péniche est amarrée où ?*

C'est Moi : *Je l'ai laissée dans le canal de Suez.*

Charlotte : *Pâtisserie aux fraises.*

Rhino : *A part la famille, tu te baignes dans la joie de la flemme je suppose.*

C'est Moi : *Parfois dans le lagon aussi.*

Rhino : *Ici on se plonge dans le travail, le Rhône est plutôt frais en ce moment.*

C'est Moi : *Alors bosse bien, si tu veux je te tel pour te faire passer des degrés.*

Rhino : *Tu n'as pas peur des surprises au tel.*

C'est Moi : *Je m'en fous alors.*

Rhino : *ça dépend, à part le caillou dans la bassine, je ne sais rien d'autre.*

C'est Moi : *Ok Bye ! Tu me bassines !*

Rhino : *Pour info tu cherchais quoi ? une amazone ou un éphèbe ?*

C'est Moi : *Merde je m'suis fait piéger, cherchais juste un délire au Mntl, je suis à la Réunion alors côté femmes ça va !*

C'est Moi : *Car le délire aurait pu être cool, mais je comprends, tu fais ton boulot c'est bien.*

Rhino : *Comprends pas ?*

C'est Moi : *Ceci dit, tu fais très bien ton job.*

Rhino : *Le boulot c'est fini c'est pour ça que je suis au Mntl !!!!!*

C'est Moi : *Pas mal comme réponse, je fais la même à mes clients !*

Rhino : *Quel Job ? Connais pas !*

C'est Moi : *Allez Bye ! Anim !!!! tout comme moi.*

Qui est «Chaude» ? Femme blonde éclatante de vingt ans à la peau laiteuse, ça vous va ? Chaude appartient à la cinquième génération d'une espèce apparue sur notre planète il y a un demi siècle. Chaude est ce que l'on appelle un robot, c'est-à-dire un pseudo choisi aléatoirement par un ordinateur, qui s'efforce de se donner apparence humaine en inondant les minitellistes, connectés à la messagerie, de paroles choisies aléatoirement dans des banques de phrases d'accroche, de relances, de réponses, de questions. Chaude est un moulin à paroles, qui fabrique de la page écran. Comme tout moulin à paroles, Chaude parle à tort et à travers et n'écoute pas ce qu'on lui dit. Chaude a sans doute la peau laiteuse, mais elle a à l'évidence de la purée dans le bocal. Chaude est une machine à usiner des paroles, à les mettre en page, à les diffuser et à les facturer (1,27 F. la minute).

«C'est Moi» doit être ou avoir été un animateur de réseau. C'est Moi a de grandes oreilles, c'est dire qu'il est rémunéré par la messagerie pour écouter ce qu'on lui dit et entretenir le plus longtemps possible le dialogue. L'animateur de réseau peut «parlécrire» simultanément avec plusieurs minitellistes connectés au serveur et jouer avec chacun d'eux des rôles différents. L'animateur est un producteur de paroles, un fabricant de page écran, un vendeur de vent et de temps de connexion. C'est Moi, en vacances à La Réunion, recherche un délire sur le Minitel. Rhino va lui offrir l'occasion de ce délire. Mais le doute s'installe dans la tête de C'est Moi, Rhino ne serait-il pas un animateur ? Puis, il est certain, Rhino est animateur ! C'est Moi, animateur en vacances, s'est fait piéger par Rhino animateur présumé, ça c'est rosse ! Rhino n'est pas animateur ; Rhino cherchait juste un délire sur Minitel, tout comme C'est Moi. La psychose de l'animateur, que l'un d'eux est, mais n'est pas dans le présent dialogue, que l'autre n'est pas, mais pourrait être, leur a confisqué ce délire. Seul restera de ce délire avorté la facture à payer, de l'ordre de 100F pour chacun d'eux.

dans l'ère industrielle. Industries de l'imaginaire, industries de l'information, industries de services se développent. L'information est usinée dans la sphère de la reproduction sérialisée. Le secteur s'organise autour de professions : auteurs, éditeurs, diffuseurs, transporteurs d'informations ; concepteurs, producteurs, diffuseurs et opérateurs de techniques et réseaux d'informations. L'information devient un bien de consommation intermédiaire pour les entreprises et un bien de consommation finale pour les ménages. Les processus d'intégration verticale et horizontale, d'internationalisation, de concentration financière conduisent à la constitution de grands groupes multimédias. Tout le champ de la communication et de l'information devient un champ de bataille, objet d'enjeux économiques et stratégiques considérables.

Et l'on nous dit que nous entrons dans une société que l'on baptise alternativement, de «l'information», de «la communication», ou mieux encore «post-industrielle», dans laquelle l'austérité des rapports de production serait balayée par la convivialité des rapports de séduction ! L'industrialisation du social avance ainsi résolument, quand bien même elle avancerait masquée. Industrialisation des biens et des services, industrialisation des loisirs, de la culture, de la communication, du sexe, de l'esprit... Ne sommes nous pas encore en pleine société industrielle poursuivant inexorablement son processus de marchandisation de l'ensemble des activités sociales ? Est-il si insupportable de l'admettre qu'il soit nécessaire de le camoufler, dans le temps même où la transparence de l'information est censée éradiquer l'opacité des rapports marchands ?

Des informations aux marchandises

Allez dans un congrès d'éminents économistes, puisqu'ils sont éminents, et adressez leur la question suivante : l'information est-elle une marchandise ? Si vous n'êtes pas économiste, votre question sera accueillie par des sourires condescendants. En revanche, si vous êtes économiste, vous devrez subir l'opprobre générale, vous faire oublier quelques années, vous laisser pousser la barbe (si vous êtes *un* économiste) et vous teindre les cheveux, avant de réapparaître en public. Imaginez un astronome qui interrogerait ses pairs afin de savoir si la terre tourne autour du soleil !

Et pourtant ! Et pourtant, les sciences économiques crurent longtemps que le soleil tournait autour de la terre. L'information ne pouvait pas

être une marchandise puisqu'il était impossible que l'information présente les caractéristiques d'une marchandise. Que l'information ait une valeur d'usage, c'est-à-dire une utilité pour celui qui l'utilise, voilà qui ne posait encore guère de problème à ceux qui pouvaient le cas échéant se poser la question : l'axiome de l'information parfaite en prend acte implicitement dans le cadre du modèle de concurrence pure et parfaite. L'information est non seulement utile, mais elle est aussi une condition nécessaire et indispensable à la rationalité des agents économiques. Que l'information ait une valeur d'échange, sous-entendu une valeur marchande, voilà une affirmation qui pouvait être, soit disqualifiée car hors axiomatique, soit fortement discutée par la théorie des biens collectifs.

L'axiomatique du modèle de concurrence pure et parfaite considère l'information comme une ressource naturelle ayant en quelque sorte les caractéristiques de l'air. L'information est libre et pure comme l'air. L'information est parfaite et gratuite. L'information pure sur laquelle s'équilibrent l'offre et la demande est le prix. Le prix est en quelque sorte l'information sur la valeur d'échange d'un bien ou d'un service. Le prix n'a pas de prix, l'information n'a pas de prix, l'information-prix n'a pas de valeur d'échange, l'information-prix est la valeur d'échange. Qui se poserait la question de savoir s'il existe une valeur d'échange de la valeur d'échange ? S'échappant de cette fiction théorique et de son axiomatique pour l'adapter à la réalité, des économistes se sont alors confrontés à la dure réalité de l'information imparfaite et de la rationalité limitée. Ils ont ainsi découvert que l'information pouvait être rare, qu'elle avait un coût, qu'elle n'existait pas à l'état de ressource naturelle mais qu'elle était produite. Cette découverte risquait de poser de redoutables problèmes à la théorie car dès lors, l'information pouvait prétendre au statut de marchandise. La théorie des biens collectifs vint fort à propos remettre un peu d'ordre dans l'édifice théorique néo-classique menacé d'entropie galopante par... l'information.

L'information devint ainsi un bien collectif par opposition à la notion de biens privés. La première caractéristique d'un bien collectif est que la jouissance par un individu de ce bien n'est pas privative de la jouissance par d'autres individus de ce même bien. En d'autres termes, la jouissance de l'information ne peut être accaparée, appropriée par personne. Dans ces conditions, il est donc préférable que ce soit la collectivité qui assume la production de ce bien collectif, dont, en toute hypothèse, ne voudrait pas le

financiers transnationaux n'est plus à démontrer. Sur fond de convivialité, d'ententes des peuples et des nations, de liberté, d'égalité et de pluralité, la guerre économique pour le contrôle des techniques, des réseaux, de la production, de la distribution et de la création d'information fait rage. Le Droit de la communication prend acte de cette mutation : «Antérieurement centré sur l'organisation d'un ordre public (rapport avec le pouvoir), les régimes juridiques des nouveaux médias, des moyens techniques (des réseaux, satellites et autres Minitel) et des contenus (de la production cinéma ou audiovisuelle aux banques de données et aux gisements informationnels) visent à présent l'organisation d'un ordre économique⁵⁸.»

Dès lors que l'information est une marchandise, la rhétorique de l'égalité formelle d'accès aux biens et services informationnels risque d'occulter les inégalités réelles d'accès, les importants différentiels de solvabilité des ménages et des individus. Car vivre branché dans cette société de communication coûte et coûtera cher, en investissement (acquisition de terminaux), en droits d'accès (raccordement, abonnement, redevance) et en consommation (frais d'utilisation). Prenons un ménage branché, un couple et deux enfants. Leur équipement informationnel sera approximativement le suivant : deux téléviseurs (dont un TVHD), deux consoles de jeux, un magnétoscope, un lecteur de CDI, un ordinateur (y.c. imprimante laser), deux lignes téléphoniques (modem et téléphone), deux combinés téléphoniques sans fil, un téléphone mobile, un fax, trois chaînes hi-fi, un Minitel... Soit un investissement de base de l'ordre de 50 à 60 000 F., à renouveler périodiquement et surtout à enrichir au gré des nouveaux produits lancés sur le marché (vidéophone, terminal multimédias...). Frais de raccordement, redevances et abonnements divers pour les lignes téléphoniques, la télé, le câble, l'Internet, la télévision interactive, les mobiles, les services de confort, voir le branchement à un réseau numérique à intégration de service, s'élèveront au moins à 1 000 F. par mois. Ainsi équipé et connecté, le montant des factures, concernant les communications (téléphone, fax, Minitel, Internet...), l'utilisation de la télé «pay per view», l'acquisition de logiciels, de jeux vidéo, de C.D., de C.D.I...., pourra être de l'ordre de 2 à 3 000 F. Soit un budget mensuel de «communication» de 4 à 5 000 F. ! Chacun pourra revisiter les figures du

58. J. Martin, *La communication en quête d'un droit*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire critique de la communication*, p. 1216.

libre échange des paroles (liberté, égalité, pluralité) à la lumière du budget de ce ménage branché.

Le processus de transformation de l'information en marchandises ne se limite pas à la création, production, diffusion de nouveaux biens et services informationnels. Il s'accompagne également souvent de la transformation en biens et services marchands de prestations jusqu'alors gratuites, sans création pour autant de valeur ajoutée pour le consommateur. Le service de réservation télématique de la SNCF par exemple (3615 SNCF), qui permet d'obtenir les renseignements sur les horaires, les itinéraires et de réserver son titre de transport, correspond bien à ce processus de marchandisation de services téléphoniques gratuits. Il suffit de sous-dimensionner les services de renseignement et de réservation téléphoniques, de laisser les lignes encombrées, pour démontrer que l'information télématique ne coûte globalement pas plus cher que l'information téléphonique. La démonstration faite, vous pouvez alors basculer les services de renseignements téléphoniques sur un numéro payant, de type «kiosque», ce que vient de faire la SNCF. La politique très volontariste de développement du Minitel en France a encouragé ce type de pratiques, tant les grandes administrations ont contraint leurs administrés à utiliser le Minitel pour de nombreuses transactions. Les services télématicques bancaires, les guichets automatiques, les services télématicques de vente par correspondance..., correspondent tous à ce processus d'externalisation de certains coûts de transaction par les entreprises et à leur internalisation dans le budget des ménages. Le libre échange menace d'être inégal, si ce n'est inique, dès lors que cette «nouvelle» marchandise, tel est son destin, entre dans la sphère de la circulation généralisée.

De l'échange à la circulation

Le film des Monthy Python *Le sens de la vie*, pourrait être une initiation caustique au sens de la société de communication. Gros plan sur un bocal dans lequel ondoient quelques poissons rouges à visage humain, heureux comme des poissons dans l'eau. La plus grande convivialité règne dans cet aquarium. Jugez-en ! Que fait un poisson rouge dans un bocal ? Il tourne en rond ! Que font plusieurs poissons rouges dans un bocal ? Ils tourment en rond, se croisent et s'entrecroisent perpétuellement ! Que font

deux poissons rouges courtois lorsqu'ils se croisent ? Ils se saluent : «*Bonjour ! Comment vas-tu ?*», «*Ca va ! Et toi, ça va ?*», «*Ca va !*» De ce bocal, figure de la société de communication, s'échappe à flot continu le gracieux murmure des salutations courtoises qu'échangent ces heureux poissons à chaque abouchement. Poursuivant leur ballet éloquent, ces poissons rouges à visage humain vont devenir spectateurs du sens de la vie. Spectateurs ? Enfin presque jusqu'à la fin du film, où ils découvriront à leur dépens qu'ils font partie du film, lorsqu'ils seront bouffés «tout cru» par un énorme et boulimique client du restaurant où leur bocal réside, lequel client est la figure du capitalisme.

Cette métaphore de la convivialité aquatique permet d'introduire aux trois mutations suivantes : le libre échange des paroles et l'interactivité promise par les technologues de la convivialité commencent à ressembler curieusement aux dialogues de nos lointains cousins invertébrés ; l'échange marchand d'informations privilégie la circulation permanente de l'information, l'information-flux se substitue à l'information-produit, quitte à la faire tourner en rond ; le système capitaliste se nourrit de cette circulation de l'information qui devient l'une des formes privilégiées de la circulation du capital.

Les dialogues qui s'échangent sur les messageries télématiques se mettent à singer la convivialité d'aquarium. Les «*Ca va ?*», «*Ca va, et toi ?*», «*Quel âge as-tu ?*», «*Comment tu t'appelles ?*», «*Que fais-tu ?*», «*Où habites-tu ?*» se croisent et s'entrecroisent par milliers sur le réseau, s'affichent à la pelle sur les écrans. Ca va ? Ca va ! Ca va même très bien, car tout cela fait un fabuleux chiffre d'affaires et dégage de conséquents bénéfices. Il est demandé d'arrêter de tirer sur les ambulances, de laisser en paix cet utilisation ludico-lubrique du Minitel, somme toute marginale, afin de vanter l'efficacité des services interactifs d'informations, de consultations et de transactions. Car ces nouveaux services sont interactifs, sous-entendu au service de l'utilisateur. Comme le remarquait déjà Jean-Marie Charon qui participait alors au suivi de l'expérimentation Télétel 3V, « l'interactivité est d'autant plus recherchée qu'elle consomme du temps donc rapporte de l'argent et suppose un traitement de l'information, donc une rémunération de cette transformation⁵⁹. » Dès lors, sous couvert de convivialité du dialogue

59. J.M. Charon, *Télétel, de l'interactivité homme-machine à la communication médiatisée*, in M. Marchand (ed.), *op. cit.*, pp. 94-128.

homme-machine ou d'arborescence conviviale, les serveurs vous inondent de pages écran, de sommaires, sous-sommaires, questions, avant de se résoudre à vous répondre, après avoir utilisé toutes les ficelles du dialogue pas à pas. La lenteur de sénateur de l'affichage des pages écran contribue à améliorer le rendement de l'opération dont la facturation dépend pour partie du temps de connexion. Tous les professionnels, le transporteur (France Télécom), l'éditeur, le diffuseur, ont intérêt à maximiser le temps de connexion, donc l'interactivité ; le consommateur payera.

La marchandisation de l'information fut d'abord réalisée sous la forme de l'échange sur le marché de produits informationnels (livres, journaux, films, disques, cassettes, terminaux...). Mais les produits informationnels posent problèmes. Une fois qu'ils ont été acquis, le consommateur peut s'en servir aussi longtemps qu'il le souhaite, sans bourse délier. Pire, il peut le dupliquer autant de fois qu'il le souhaite et dégrader ainsi la valeur marchande du produit dans les rouages de l'économie informelle non marchande. Quel manque à gagner pour les auteurs, les éditeurs et les diffuseurs de produits informationnels ! La technique C.D. permet de limiter ce piratage du marchand par le non marchand. Mais la grande idée de demain reste de substituer à l'information stockée sur un support quelconque, l'information flux, l'information circulante transmise à la demande par les réseaux de transmission de données. N'achetez plus de livres, d'ailleurs le livre est un support appelé à disparaître, connectez-vous à la Très Grande Bibliothèque Electronique et lisez l'ouvrage de votre choix (illustré, sonorisé et animé grâce aux nouvelles techniques) sur votre terminal multimédia. La mise en réseaux postule la transformation de l'information-produit en information-flux, et la plupart des acteurs de cette filière économique, les grands groupes multimédias, y voient une réserve de valeur ajoutée considérable. Les autoroutes électroniques qui se construisent actuellement seront les artères de la mise en circulation généralisée des informations de demain.

Faut-il s'en étonner ? Sans doute pas, tant la circulation des marchandises et du capital fut l'obsession permanente de l'économie capitaliste de marché. La valeur de la marchandise ne se réalise que dans le processus de circulation. Le capital engagé dans la production ne se réalise que par la circulation de ce capital. Le capital ne supporte pas l'immobilité. Les techniques de l'information et de la communication lui apportent un sur-

croît de mobilité par l'interconnexion des places financières, par la possibilité d'une gestion stock zéro de la production, par la diffusion flux tendus des marchandises... Cette généralisation de la circulation du capital par le biais de flux d'informations ne fait que prolonger un processus historiquement ancien : passage de la monnaie or ou argent à la monnaie fiduciaire (monnaie papier ou métallique), puis à la monnaie scripturale (jeux d'écriture), puis à la monnaie électronique. On parle alors de dématérialisation de l'économie, d'économie immatérielle, et l'on oublie de rappeler que l'économie capitaliste fut bien de tout temps un processus de dématérialisation de l'économie par la circulation généralisée du capital, la marchandise matérielle ou immatérielle n'étant qu'un point de passage dans la transformation et la réalisation d'un capital.

Retour au sens de la vie et à la métaphore de la convivialité aquatique mise en scène par les Monty Python, qui nous proposent une fin cruelle pour ces petits poissons rouges dévorés par le vilain requin capitaliste. Ce n'est pas celle que proposent les catéchèses de la convivialité électronique qui après s'être autoproclamés «les hommes qui relient les hommes», et avoir donné «la parole à vos passions», vous promettent que «demain, les hommes communiqueront avec les poissons».

Chapitre 3

LA COMMUNION DES SENS

*« Demain les hommes communiqueront avec les poissons. E.G.T. sera là. »
(campagne pub. E.G.T.)*

« Nietzsche sort d'un hôtel de Turin. Il aperçoit devant lui un cheval et un cocher qui le frappe à coup de fouet. Nietzsche s'approche du cheval, il lui prend l'encolure entre les bras sous les yeux du cocher et il éclate en sanglots. (...) Nietzsche était venu demander au cheval pardon pour Descartes⁶⁰. » Cette histoire se passe en janvier 1889 à Turin, et c'est précisément à ce moment-là que Freiderich Nietzsche, qui s'était inexorablement retiré de l'humanité, plongera dans la démence et y passera les onze dernières années de sa vie. Et c'est précisément ce Nietzsche-là, celui qui pleure sur le cheval, la vache, les poissons, que Milan Kundera aime, celui qui « s'écarte de la route où l'humanité, maître et possesseur de la nature, poursuit sa marche en avant. » Nietzsche serait-il sorti de sa démence s'il avait survécu quelques années de plus et fait alors la connaissance de Hans le malin ?

Hans le malin est un étalon de huit ans, appartenant à un ancien professeur de mathématiques berlinois en retraite, Wilhelm von Osten. L'histoire se passe en 1904 et passionna la communauté scientifique pendant plusieurs années ; Paul Watzlawick la restitue dans son essai La réalité de la réalité⁶¹. Ce professeur passionné d'équitation réussissait à communiquer avec son cheval. La communication entre l'homme et l'animal était donc possible ; la plus belle conquête de l'homme devenait son premier interlocuteur. Hans savait calculer, écrire, répondre aux questions qui lui étaient posées en martelant le sol de son sabot. Des scientifiques de toutes disciplines venaient, perplexes, assister à ses prouesses et repartaient stupéfaits. « Le 12 septembre 1904, un groupe composé de treize experts et savants, dont certains appartenaient à l'Académie des sciences de Prusse, d'autres étant professeurs à l'université de Berlin, publièrent un rapport qui rejetait la possibilité d'une

60. M. Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Ed. Gallimard, 1987, pp. 365-366.

61. P. Watzlawick, *op. cit.*, pp. 37-40.

supercherie (...) et accordait la plus haute respectabilité et importance scientifique à ce remarquable cheval⁶².» Ce n'est que trois mois plus tard qu'un rapport rédigé par Oskar Pflugst, jeune doctorant en médecine, permit d'expliquer le mystère de Hans le malin. Ce cheval avait acquis une telle acuité d'observation des stimuli visuels qu'il était capable de déceler sur le faciès de son maître, ou des personnes du public, les stigmates les plus infimes lui révélant qu'il avait obtenu la bonne réponse à la question posée. Il pouvait alors arrêter de battre le sol de son sabot.

Nietzsche serait retourné à sa folie. Kundera a choisi le combat littéraire. Tereza l'héroïne de son roman, préféra communier avec Karénine, son chien. Tereza est serveuse dans un café d'une petite ville de Bohême. Tomas, jeune et brillant chirurgien de Prague, s'y rend suite à une succession de hasards, afin d'y pratiquer une intervention chirurgicale. Tomas rencontre Tereza, lui laisse son adresse. Tereza débarque à Prague, se rend chez Tomas. Dans la minute qui suit, ils font l'amour. Tereza tombe malade et Tomas l'héberge pendant une semaine. Depuis son divorce, c'est la première fois que Tomas accepte durablement une présence féminine dans son appartement. Tomas, grand séducteur, amoureux fou des corps de femme, pratique ce qu'il appelle l'amitié érotique. Avec la plupart de ses maîtresses, il entretient des relations suivies, particulièrement avec Sabina, jeune artiste peintre. Mais il lui est indispensable d'en changer tous les jours et il lui serait insupportable de passer une nuit complète avec l'une d'entre elle. Il est vital qu'il se réveille seul dans son lit. En recueillant Tereza dans son lit, l'âme de Tomas s'était irrémédiablement laissée emporter par le «fleuve sémantique» de l'Amour. Mais le corps de Tomas se refusait d'abdiquer, de renoncer aux amitiés érotiques. Et Tomas n'y renonça point, et Tereza ne le supportait pas.

Fin 1968, après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars russes, Tereza et Tomas émigrent à Zurich. Sabina installe son atelier à Genève. Tomas reste Tomas et partage sa vie entre son Amour pour Tereza et son amitié érotique pour Sabina. Tereza craque, quitte Tomas, retourne à Prague. Quelques jours plus tard, tourmenté par l'insoutenable absence de Tereza, Tomas quitte la Suisse et rejoint Tereza. Ce retour est définitif, ils le savent; prisonniers des chars russes, ils ne pourront plus quitter la Bohême, ils ne la quitteront pas. Sabina est restée à Genève, elle y rencontrera Franz, Professeur à l'Université qui deviendra son amant. Tereza, toujours déchirée par les

62. P. Watzlawick, *op. cit.*, p. 39.

amitiés érotiques insatiables de Tomas, découvrira le plaisir du corps, hors l'âme, dans les bras d'un ingénieur de passage. Sabina finira par quitter Franz, émigrera aux Etats-Unis. Franz se consolera avec les corps de ses jeunes étudiantes. Tomas et Tereza salueront la société dont ils s'étaient progressivement retirés, quitteront Prague pour un village de Bohême, retour à la nature, à la culture et à l'élevage, où le corps usé de Tomas s'assagira, où ils pleureront au cou de Karénine leur chien mourant, où leur communion d'âme et de corps sera absolue jusque dans la mort accidentelle qui les emportera.

Pardon à Kundera pour avoir ainsi saboté son récit, sa prose, sa poésie, ses aller-retours, ses variations thématiques, sa musique, son «fleuve sémantique»; car cette mise à plat linéaire correspond bien à un sabotage de son œuvre, comme si elle avait été ânonnée par le sabot de Hans le malin. Si c'est bien d'un grand roman d'amour dont il s'agit, c'est aussi un grand roman sur la communication, sur la communion des sens. Et c'est ce qui m'incite à en parler avec trop de légèreté pour les émotions qu'il m'a procurées.

La communion des sens chez Kundera passe soit par la communion des corps, soit par la communion des âmes, soit par les yeux qui sont les fenêtres du corps sur l'âme, plus rarement et plus exceptionnellement par les mots. La communion des corps, c'est l'amitié érotique entre Sabina et Tomas. La communion des âmes, c'est l'amour de Tereza et de Tomas. La communion des corps et des âmes se sont Tereza et Tomas, retirés de l'humanité et apaisés, au chevet de leur chien Karénine. L'impossible communion des corps et des âmes c'est l'amour de Franz et Sabina. Car Franz ferme les yeux quand il fait l'amour avec Sabina qui, elle, a toujours besoin d'une lampe de chevet allumée. Car trop de mots de Franz restent incompris de Sabina, car trop de mots de Sabina sont incompris de Franz. Là où Tereza et Tomas sont parvenus, à ce que Kundera appelle la compassion ou la télépathie sentimentale, Franz et Sabina, malgré l'amour qu'ils se portent, n'ont pas su parvenir au confluent de leurs «fleuves sémantiques». Trop de mots les séparent, trop de mots ne font pas sens commun, trop de mots ne font pas communion de sens.

Kundera construit un petit lexique de ces mots incompris : chapeau melon, femme, fidélité, force, cimetière, musique, cortèges... font partie de ces mots dont chacun comprend le sens logique, mais qui véhiculent pour chacun un fleuve sémantique différent. L'auteur ne conclut pas pour autant

à l'introuvable communication par les mots, pas plus qu'à l'impossible communion des sens, car avec un peu plus de temps Sabina et Franz auraient pu se comprendre, chacun aurait pu reconnaître la musique de l'autre, jusqu'à ce que leur musique se fonde l'une et l'autre dans le même fleuve sémantique. La communion des sens passe par *l'altérité*, reconnaissance de l'autre, identification de son fleuve sémantique, et *l'empathie*, fusion émotionnelle, compassion, co-sentiment. Mais trop de mots peuvent tarir les fleuves sémantiques, trop de communication peut tuer le sens, trop de communication aseptisée, lyophilisée, usinée, peut procéder à *l'excommunication des sens*.

I - Altérité et empathie

L'homme a dû affronter la violence : violence de la Mort, violence de la Nature, violence de l'Autre. Pour affronter cette violence, les sociétés se sont développées sous le signe de la force : puissances religieuses, puissances militaires, puissances économiques. Le matérialisme a inexorablement gagné la planète. Les relations de domination et d'appropriation matérielles se sont généralisées. Telle est la crise de cette fin de siècle, il faut donc redonner la primauté à l'esprit sur la matière, disent les théologiens du Nouvel Age. Alors l'Amour, la Conscience cosmique, la Communion des sens régiront les rapports des hommes entre eux, des hommes à la nature, des hommes à la technique. Plutôt que de penser la relation de l'homme à l'Autre, dans un rapport de domination, de puissance, ou de concurrence, il faut la penser dans le cadre d'une relation de complémentarité et d'unité. La complémentarité passe par la reconnaissance et l'acceptation de l'autre, de ce qui est différent, c'est l'altérité. L'unité, c'est admettre que ces différences contribuent à donner un sens commun, une conscience cosmique aux activités humaines, c'est l'empathie.

Les marchands se sont emparés du thème du Nouvel Age : l'édition, la publicité, la musique, le commerce du corps et de l'esprit, les industriels du bio, l'eau minérale... Thierry Kübler l'exprime avec éloquence : «D'auberge espagnole d'une spiritualité où se tinrent d'estimables banquets, le nouvel âge risqué, à chaque nouvelle initiative, de devenir un fast-food du religieux dont les cuisines grouillent de gourous fascinés par le cours du dollar...⁶³» Parmi

63. Th. Kübler, *Le nouvel âge, secte ou mode de vie*, 1992 : Universalis, Encyclopaedia Universalis, 1993, pp. 342-346.

ces gourous, les technologues de la convivialité *New Age* ne donnent pas leur part au chien : «Les télécommunications ouvrent une nouvelle ère de la communication (...), peut-être celle du Verseau tant attendue des futurologues qui verra, dit-on, le règne de l'entente et de l'harmonie⁶⁴.» Il faut souligner que l'usurpation d'utopie n'est somme toute que relative, tant les grands prêtres californiens du Nouvel Age ont d'eux-mêmes placé les techniques de communication au centre des techniques de l'esprit cosmique.

Pour les gourous du Nouvel Age et les marchands de la convivialité, les techniques de communication sont les techniques de l'altérité et de l'empathie. Grâce au surcroît d'interrelations qu'elles permettent, l'alter peut être reconnu dans sa diversité (altérité) et l'ego peut communier avec lui (empathie). Pour qu'il y ait communication, c'est-à-dire partage de sens et d'intentionnalité, il faut qu'il y ait un minimum d'altérité et d'empathie entre les interlocuteurs. Les techniques de la communion, qu'elles soient techniques de l'esprit ou de l'éveil des consciences, ou qu'elles soient techniques de communication préfigurent la «boîte à empathie» imaginée par Philip K. Dick dans *Blade Runner*. Par cette boîte, sorte de Minitel de la réalité virtuelle, les humains fusionnent physiquement et spirituellement avec Wilbur Mercer, représentation de Dieu qui expie les péchés du monde. Tous les humains qui saisissaient les poignées de leur «boîte à empathie» non seulement fusionnaient avec Wilbur Mercer, mais communiaient tous entre eux : ils avaient ainsi « la sensation d'embrasser la multitude immense de tout ce qui vivait⁶⁵. » Les techniques de la communion des sens sont les «boîtes à empathie» du Nouvel Age ; elles sont censées apporter à l'humanité un surcroît de *félicité*, de *créativité* et de *communauté*.

Félicité

«Le bonheur, c'est simple comme un coup de fil». «Une sonnerie, quelques mots d'une voix que l'on aime, un sourire, un baiser. Le téléphone, la vie au bout du fil». Deux campagnes publicitaires parmi des

64. Th. Kübler, *op. cit.*, p. 346.

65. Extrait d'une campagne publicitaire du Secrétariat d'Etat aux P.T.T., sur le thème «Télécommunications, nous raccordons les hommes», 1977.

dizaines qui vendent de la télécommunication en s'adossant au mythe du bonheur, du bien-être, de la félicité. La publicité, notait Jean Baudrillard, a toujours fait preuve de beaucoup de sollicitude à l'égard du bien-être, et du bonheur des consommateurs : «C'est au soleil de la sollicitude que bronzent les consommateurs⁶⁶.» La signature du contrat du siècle, la réussite au baccalauréat de votre fille, la grossesse de votre épouse, la naissance de votre enfant, la voix de l'être aimé... vous enchanteront en tout lieu et à tout instant grâce au téléphone. Alors, ne sortez plus sans votre «boîte à bonheur», investissez dans un téléphone mobile ou un Tadoo, et vous aurez pour toujours le bonheur à portée de main.

Tout progrès technique, tout produit de consommation, est censé apporter un supplément de bonheur. De la machine à vapeur à la cocotte minute, de l'électricité au couteau électrique, des matériaux composites au yaourt allégé, une seule et même quête, celle du bonheur et du bien-être de l'humanité et des individus. Mais il faudra bien finir par s'y résoudre, l'abondance matérielle ne fut pas au rendez-vous de l'histoire du bien-être. C'est sans doute qu'au-delà du bien-avoir, le bonheur de l'être est fait d'émotions, de sensations, de désirs, de plaisirs, de relations, de partage, de réciprocité... C'est alors que le diagnostic tombe : le déficit de bonheur de nos sociétés est un déficit de communication, de lien social, de partage de sens et d'intentionnalité. Le bonheur est contagieux, le bonheur est communicatif, les techniques de la communication assureront sa propagation.

La contribution des techniques de la communication au bonheur de l'humanité passe d'abord par la réduction de troubles pathologiques ou sociologiques de communication. Jacques Perriault le souligne en ces termes : «Toutes les situations dans lesquelles naît une machine à communiquer ont un trait commun : un déséquilibre que leur inventeur leur donne pour mission d'amoindrir ou de combler⁶⁷.» Ces déséquilibres peuvent être physiologiques, cécité, surdité, handicap ; le téléphone naît, par exemple, des travaux de la famille Bell sur l'éducation des sourds-muets. Ces déséquilibres sont plus souvent liés à des situations de solitude, d'éloignement, d'absence, voire de désarroi. Les pratiques téléphoniques des célibataires vivant seuls sont de ce point de vue tout-à-fait sympto-

66. Ph. K. Dick, *Blade Runner*, Ed. J'ai Lu, 1976, p. 31.

67. J. Baudrillard, *La société de consommation*, op. cit., p. 253.

matiques. Nombreux sont les minitellistes, clients des messageries dites conviviales, qui souffrent d'une pathologie de la communication liée à leur timidité, leur «laideur», leur condition sociale, leur solitude, leur quête désespérée de LA rencontre. La plupart des situations de mal-être, qui ne conduisent pas à des comportements autistiques, génèrent des besoins de communication que les technologues et les marchands de la convivialité prennent en charge.

Au-delà de ces pathologies diverses que les prothèses communicationnelles permettent de traiter, les technologues et les marchands de la convivialité s'attaquent au déficit chronique de communications et de relations sociales des sociétés industrielles. Leur rhétorique sur le libre échange des paroles et la réunion des sujets est un hymne à l'abondance communicationnelle source d'entente, d'harmonie et de félicité pour l'humanité. Le bonheur peut être passager, fugace, ou encore don d'un instant ; la félicité est un état de bonheur calme et durable. Et c'est bien à cet état de bonheur permanent que nous convient les technologues de l'altérité et de l'empathie. Qui ne les suivrait ? Si la communication est bien l'une des actions par lesquelles, l'Un reconnaît l'Autre, l'accepte et s'accroît de ses différences, si la communication est bien partage, échange, fusion de sens et d'intentionnalité, alors la communication est bien une forme de communion. Les techniques de communication apportent un supplément de transparence et de réciprocité dans la relation sociale, toutes conditions indispensables au développement de l'entente et de l'harmonie entre les peuples, entre les hommes, entre les hommes et la nature, entre les hommes et la machine...

L'amour est bien évidemment présent dans cette symbolique de la félicité électronique. L'amour peut s'y déclarer. L'amour peut s'y entretenir et survivre à l'éloignement et à l'absence physique des amants. Les relations amoureuses furent tellement omniprésentes dans les premiers usages privés des moyens de communication (lettre, télégraphe, téléphone, Minitel) qu'elles en dégradèrent l'image aux yeux de la société bien pensante qui n'avait que faire de la frivolité, du libertinage et de l'érotisme électroniques. Jusqu'à ce que cette société bien pensante découvre, après quelques années, que ces techniques pouvaient tout aussi bien être celles de Don Juan que de Tristan, celles de la communion des corps que de la communion des âmes, celles de la frivolité que de la félicité.

Communauté

La montée de l'individualisme contemporain est à la fois saluée comme procès de libération de l'homme par rapport à l'archaïsme de la société holiste et dénoncée comme processus de développement de l'anomie et de l'apathie dans nos sociétés modernes. A trop avoir privilégié l'hédonisme individualiste, la recherche de la jouissance et du plaisir individuel, les sociétés modernes se sont fragilisées, les projets collectifs ne s'énoncent ni ne se vendent, les solidarités se diluent, la communication se perd... Entre holisme disciplinaire et individualisme libertaire, il convient de trouver une nouvelle voie permettant de concilier bien-être individuel et bien-être collectif. La voie qui nous est tracée, tant par les gourous du Nouvel Age que par les technologues de la convivialité, est celle du bien-être ensemble dans de nouvelles formes de communautés parmi lesquelles les formes électroniques, ou virtuelles sont appelées à se développer.

Dans les sociétés holistes traditionnelles, l'individu n'existe que comme élément d'un tout, d'un individu collectif, qui le dépasse, lui assigne sa place, son rôle, ses missions, ses croyances. La mobilité sociale y est très réduite, l'appartenance au groupe est exclusive, le tout tient sa légitimité des dieux ou de l'intérêt supérieur de la collectivité, le tout exerce son empire sur l'un par les règles et les normes. Ce qui devait arriver, arriva : l'un a contesté de plus en plus violemment la légitimité du tout, l'un s'est libéré du tout, l'un est parti en quête de son bien-être, de la satisfaction de ses besoins et de ses désirs, de sa jouissance immédiate. L'individualisme a mis un terme au carcan du holisme. Le «moi dans un tout pour toujours» de la société holiste a cédé la place au «moi-je pour tout de suite» de la société hédoniste. Les effets pervers de la montée de cet individualisme frivole ne tardèrent pas à se manifester dès la fin des années 60 : crise de la communication, conflits de génération, dilution de la solidarité, foules solitaires, société en miettes, repli sur soi, crise des idéologies, crises de valeurs...

Les réponses apportées par les contestataires de l'individualisme matérialiste prirent forme d'expériences communautaires rurales ou urbaines. Contestant à la fois la normalisation réglementaire par le tout et la normalisation apathique par l'individualisme, les mouvements communautaires désignent la communauté comme la forme d'organisation sociale permettant de bénéficier des bienfaits de l'expression des libertés indivi-

duelles dans le cadre d'un projet collectif tout en évitant les dérives de l'individualisme et du holisme. C'est la banalisation et la normalisation de nouvelles formes de communautés que nous prédisent les technologues de la sociabilité de demain. Dans *2100, récit d'un prochain siècle*, Thierry Gaudin désigne très clairement cette nouvelle perspective : «C'est la génération du *moi-je* qui a prévalu dans les années 70 (...) A partir de 1980, le génération du *moi-nous* prend la relève.» Puis il poursuit : la sociabilité se développe sous la forme «d'une capacité à se connecter, à dialoguer, à interagir, à faire réseau⁶⁸.» Le rôle que sont appelées à jouer les techniques de la communication dans ces nouvelles formes de communauté va alors de soi.

Il faut dire que les techniques de la communication et de l'information ont acquis dans un passé proche et lointain quelques lettres de noblesse en la matière. Tous les réseaux et moyens de communication (transports, télécommunications, médias) furent mobilisés pour l'élaboration et la structuration des Etats modernes, des communautés nationales. Ils sont maintenant requis tant pour l'élaboration de communautés régionales (la Communauté Européenne par exemple), que de communautés transnationales (dans les domaines de la finance et de la recherche par exemple), voire de communautés locales par le biais de radios et de télévisions locales. Les techniques de la communication à distance ont favorisé la réalisation de communauté d'intérêts ou de biens s'affranchissant des contraintes de la proximité physique. Elles favorisent actuellement le développement des formes de communauté, s'affranchissant des contraintes de la continuité territoriale (communautés transfrontières) ou se ressourçant dans le terroir et sur le local (communautés locales).

Que les nouvelles communautés se déterritorialisent ou se reterritorialisent, les modalités d'insertion des individus en leur sein sont radicalement différentes de ce qu'elles furent par le passé. La nouvelle communauté ne s'impose plus à l'individu dès la naissance, ni ne le retient jusqu'à la mort. L'insertion de l'individu dans une communauté est élective. L'interconnexion généralisée de la planète permet la constitution de multiples communautés d'intérêts parmi lesquelles l'individu peut choisir, entre lesquelles il peut se promener, avec lesquelles il peut vivre tour à tour ou simultanément des aventures spirituelle, ludique, passionnelle, imaginaire,

68. J. Perriault, *op. cit.*, p. 58.

intellectuelle, artistique, corporelle, professionnelle... Les techniques de la communication assurent non seulement la logistique de ces nouvelles communautés, elles participent à l'émergence de communautés électroniques virtuelles ou spectrales, peuplées d'individus imaginaires ou réels qui peuvent ne jamais se rencontrer. Les réseaux sont censés garantir la transparence et la réciprocité des relations communautaires, et en interdire ainsi l'accaparement ou le détournement par l'un quelconque de ses membres.

«Dans l'Abbaye des Télémithes, l'individu vivra en communautés ; il recherchera son bien-être dans une pluralité de bien-être ensemble, naviguant perpétuellement dans un archipel d'altérité, partageant dans chaque îlot des fragments d'empathie, reléguant la perte de l'Ego dans le tout du holisme et la dévaluation de l'Alter dans l'apathie de l'individualisme à des temps immémoriaux. S'affranchissant de la chape de plomb du holisme et de la frivolité de l'individualisme, le citoyen de l'abbaye des Télémithes retrouvera le chemin de la créativité⁶⁹.»

Créativité

Dans la communion des sens, l'homme ne part pas seulement en quête de son bien-être, voire d'un bien-être ensemble, il part également à la rencontre partagée d'un mieux-être, d'un accroissement de soi, d'une création immanente de sens. Création, par l'exercice de la liberté d'expression individuelle qui permet à chacun de donner la parole à son imagination. Création, par l'interconnexion généralisée des sujets qui favorise la mise en relation, voire l'hybridation des capacités créatives de chacun indépendamment des distances métriques, sociologiques, culturelles. Création, par le libre échange des paroles qui permet la confrontation des énergies créatrices et favorise l'innovation. Création immanente, car la théorie de l'information et de la communication a établi une fois pour toutes les qualités néguentropiques de l'information, voire du bruit, énergies spirituelles permettant de lutter contre l'entropie. Création immanente, par l'accroissement sans précédent des opportunités et des libertés de choix et de combinaisons qui s'offrent aux individus dans une organisation sociale en réseaux. Création immanente de sens, car la communication est non seulement mise en relation et échange d'informations, mais aussi partage

de sens et d'intentionnalité, enrichissement mutuel, création sans cesse renouvelée de fleuves sémantiques.

Toutes les techniques de communication ont entretenu une relation étroite et immanente à la création. Le langage, l'écriture, la danse, la musique, la peinture, comme utilisation d'une technique de communication par les mots, les gestes, les sons, les formes, favorisent la création et la diffusion de la création artistique. Le phonographe, la photographie, le cinématographe, la radio, la télévision participent à la même aventure, celle de la production et de la diffusion de créations culturelles par la multiplication et la diversification des techniques d'expression artistique. Mais la maîtrise de ces techniques de la création reste le privilège d'une élite artistique et intellectuelle ; le peuple doit, au mieux, se contenter d'être le spectateur ou le consommateur des créations de cette élite. Jusqu'à ce que les techniques de la création deviennent accessibles au plus grand nombre et démultiplient les capacités créatives de chacun.

La banalisation du magnétophone comme technique d'enregistrement fut ainsi perçue comme le studio d'enregistrement accessible à tous et permettant à quiconque de donner libre cours à son imagination dans le domaine de la création sonore. La caméra super 8 mettait à portée de tous la création cinématographique. Le mariage du caméscope et du magnétoscope en décuplait les possibilités. Le synthétiseur permettrait à quiconque de devenir alternativement compositeur, chef d'orchestre ou violoniste. L'ordinateur personnel allait permettre à l'utilisateur de créer ses propres logiciels. La miniaturisation des techniques et la baisse des prix assuraient ainsi la diffusion des techniques de la création à l'ensemble du corps social.

Le mouvement était lancé et constituait les prémisses de ce qui allait être une vague de fond, repérable dans les nombreux clubs de radio-amateurs, de chasseurs d'images, d'informaticiens en herbe... Partout où la libre expression leur était donnée, il se trouvait des créateurs pour s'en saisir. Il suffirait donc de redonner la parole au récepteur-consommateur pour qu'il devienne à son tour émetteur-créateur, pour passer d'une société de consommation de masse à une société de création de masse. Et c'est à ce stade précis que l'on retrouve les discours sur la révolution de l'interactivité. Car c'est bien l'interactivité par le développement de réseaux cellulaires de communication, qui permettrait à quiconque de prendre la parole, de concevoir sa télévision, de créer ses propres objets, de voyager

69. Il se trouvera bien dans cette Abbaye quelque intellectuel pour s'exprimer ainsi !...

dans l'océan de la connaissance selon sa volonté, de concevoir ses fictions, de laisser libre cours à son imaginaire et de partager toutes ses créations avec qui bon lui semblerait. Mieux que cela, l'individu serait désormais assisté dans l'expression de ses capacités créatives par la machine ; car le dialogue homme-machine, l'accès à de multiples banques de données et le développement des logiciels de conception assistée par ordinateur démultiplient ces capacités.

Finis le temps de l'émetteur roi et du récepteur qui consomme passivement le sens qui lui est transmis. Que vive le temps de l'Emerec (émetteur-récepteur) roi, tour à tour créateur, concepteur, producteur, diffuseur et consommateur de sens et d'intentionnalité. Même l'émetteur professionnel, l'industriel de l'information et de la communication est appelé à changer radicalement de rôle, nous affirme Marie Marchand. L'émetteur deviendrait une agence de voyage qui nous offre des territoires à explorer, «le rôle de l'auteur s'apparente davantage à celui d'un architecte qu'à celui d'un conteur. Ce n'est pas une histoire qui est donnée à entendre ou à lire, c'est un ensemble de territoires à explorer⁷⁰.» Vive l'aventure ! Et vive la création, tant il est vrai que la création est une aventure ! L'interconnexion de tous les territoires à explorer et de toutes les cultures de la planète, l'hybridation de tous ces territoires et cultures lâcheront la bride aux capacités créatives de l'humanité. Mieux que cela, les techniques de la réalité virtuelle permettront de concevoir une multitude de nouveaux territoires et de nouvelles cultures virtuelles à explorer, dont l'hybridation etc., etc.

Interactivité et créativité vont même transformer radicalement les relations-entre les consommateurs et les producteurs. Finis le temps du consommateur choisissant parmi une multitude de marchandises produites et conçues pour lui par un producteur plein de sollicitude. Finis le temps du prêt-à-porter, du prêt-à-consommer, du produit clé en main. Que vive le temps du consommateur-concepteur, du prêt-à-crée, du sur-mesure ! Que vive le temps de la marchandise interactive ! Car la marchandise va devenir interactive et le consommateur-aventurier, un capitaine d'industrie. Après l'ère du kit «assemblez-le vous-même», voici venue l'ère du «créez-le vous-même». Le commissariat Général au Plan dans un exercice de prospective à l'horizon 2005 fait état de ce

70. M. Marchand, *Chorégraphie des nouvelles techniques de l'information*, in *Les paradis informationnels*, op. cit., p. 9.

changement radical de la condition du consommateur en consommateur concepteur⁷¹. Grâce au téléachat, explique également Marie Marchand, le consommateur va devenir concepteur de la marchandise interactive⁷². Mais c'est encore aux auteurs de *2100, récit d'un prochain siècle* que revient la palme de la prospective la plus ambitieuse : «le commerce en vient de plus en plus à proposer non des objets, mais des projets d'objets. Les vitrines exposent des images holographiques sur lesquelles l'acheteur intervient lui-même à l'aide de programmes d'aide à la création (...) il peut par exemple dessiner exactement le vêtement qu'il souhaite acheter, l'essayer en simulation et lui apporter les retouches nécessaires⁷³.»

Les techniques de la communication interactive «réconcilient» l'émetteur et le récepteur, le producteur et le consommateur. Elles permettent à chacun d'être alternativement l'un ou l'autre, voire d'être simultanément l'un et l'autre. Le sens n'est plus conçu par l'un et consommé par l'autre. Est-il œuvre commune ou destruction commune ? Partis en quête de ces suppléments d'altérité et d'empathie dans les sociétés dites de communication, nous sommes plusieurs à revenir bredouilles ou plus exactement avec la même interrogation : à faire circuler de l'information dans tous les sens, ne risque-t-on pas de perdre le sens de la communication, ne commet-on pas un grave contresens, ne procède-t-on pas à l'excommunication du sens par le signe ?

2 - L'excommunication du sens

Qu'est-ce qu'un chapeau melon ? Un chapeau de feutre rigide noire de forme ronde et bombée au bord relativement étroit et courbé. Si j'en reste là, le chapeau melon est un signifiant, c'est-à-dire une suite organisée de signes ou de caractères composée de deux mots, désignant un signifié, c'est-à-dire un type particulier de coiffe. En complétant la définition de la manière suivante, «coiffe que portaient les hommes respectables de la fin du 19^e et du début du 20^e», j'enrichis sensiblement le signifié, c'est-à-dire

71. Commissariat Général au Plan, CNRS, *Prospective 2005 : Exploration de l'Avenir*, Ed. Economica, 1987, p. 167.

72. M. Marchand, *Chorégraphie des nouvelles techniques de l'information*, in *Les paradis informationnels*, op. cit., p.45.

73. Th. Gaudin, op. cit., p. 384.

les contenus ou l'ensemble des idées que je peux associer à cette même suite organisée de signes. Le chapeau melon n'est plus seulement une coiffe de forme particulière, j'associe à cette coiffe les idées de masculinité, de respectabilité, de fin et de début de siècles. Je peux aller plus loin et mobiliser des lieux (l'Angleterre, la City, les hippodromes...), des manifestations (mariages, enterrements, déguisements, spectacles...)

J'aurais ainsi l'illusion d'arriver à décrire avec précision l'anatomie sémantique du mot "chapeau melon" de sorte que tout individu disposant de cette carte sémantique ne commettrait plus l'erreur d'assimiler exclusivement ce mot à un feuilleton télévisé, quand bien même le porteur de cette coiffe se présenterait à lui accompagné d'une femme élégante chaussée de bottes de cuir rouge. Décrire avec précision l'anatomie sémantique de la suite de signes formée par "chapeau melon" supposerait sans doute plusieurs centaines de feuillets. Encore faudrait-il ensuite plusieurs volumes pour décliner l'anatomie sémantique des signifiants ayant contribué à construire ce corpus. Nous voici revenus par d'autres chemins au mythe de la Bibliothèque de Babel qui contiendrait tous les ouvrages d'anatomie sémantique de toutes les suites possibles de signes élaborées à partir d'un alphabet de vingt-deux caractères et deux signes de ponctuation⁷⁴. Cette impasse immanente fonde toute la grandeur et la misère de la communication humaine. Hors cette impasse, il n'y aurait plus de communication possible, plus de sens à partager, plus de différence faisant la différence.

Revenons grâce au chapeau melon, à Kundera et à ses personnages : Sabina et son atelier de peinture, Tomas et ses amitiés érotiques, Franz et sa gentillesse⁷⁵. Un chapeau melon sur un guéridon dans l'atelier de peinture de Sabina... Tomas s'en saisit, se contemple, s'imagine maire d'une petite ville de Bohême. Sabina commence à se déshabiller. Tomas la coiffe du chapeau melon. A demi-nue, elle se sent momentanément humiliée et violée par ce symbole de la masculinité et de la respectabilité. Puis elle se met à jouer de cette humiliation, provoque, puis renverse Tomas. A Prague, à Zurich, à Genève, le chapeau melon fera partie de leurs jeux érotiques. Quand Sabina se dévêtit devant Franz et se coiffa du même chapeau melon, Franz ne comprit rien de cette espièglerie : «Il prit

74. Cf. dans le premier chapitre la partie intitulée «L'information transparente».

75. M. Kundera, *op. cit.*, dans le chapitre... des chapeaux !

délicatement le chapeau melon entre deux doigts (...) et le remit sur le socle. C'était comme gommer les moustaches dessinées par un enfant polisson sur l'image de la Vierge Marie.» Ce chapeau melon-là fait partie de la liste des mots incompris entre Franz et Sabina. Car pour Sabina le sens logique attribué à «chapeau melon» n'est que très secondaire. Car ce chapeau melon-là fut celui de son grand père, maire d'une petite ville (sens partagé implicitement par Tomas), reste le seul souvenir qu'elle garde de son père décédé, servait d'accessoire dans ses jeux érotiques avec Tomas, fut l'un des rares objets avec lequel elle émigra en Suisse... Pour Franz, «chapeau melon» n'avait qu'un strict contenu logique, socialement produit, alors que pour Sabina, il avait un fort contenu symbolique et véhiculait un véritable fleuve sémantique, le fleuve de sa vie.

Telle est l'incommensurable difficulté de la communication humaine, que de parvenir non seulement à partager des sens logiques, mais au-delà des sens symboliques. Kundera ne conclut pas à l'impossible communication humaine, il désigne la succession de hasards nécessaires à la communication authentique, à la compassion, et met à l'index la déperdition symbolique nécessaire à la communication ordinaire, au kitsch. Kundera consacre de nombreuses pages à ce qu'il appelle l'idéal esthétique du kitsch qui a pour vocation d'exclure du champ de vision de la société tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable : de la merde à la passion. Quelques exemples ! Sur la tombe de Tomas, son fils fait inscrire l'épithaphe suivant : «Il voulait le royaume de Dieu sur terre». Sur celle de Franz sa femme légitime fait graver : «Après un long égarement le retour». Sur la biographie de Sabina lors d'une exposition de peinture, les organisateurs suisses concluent : «Avec ses tableaux elle se bat pour la Liberté». Tomas est athée, n'a recherché que son plaisir ; Franz ne s'est pas égaré, il aurait voulu ne jamais revenir ; Sabina ne s'est jamais engagée pour la libération de son peuple, qu'elle a trahi ainsi que tous ses proches. «Le kitsch est la station de correspondance entre l'être et l'oubli», écrit Kundera. C'est aussi la station de correspondance entre le sens et le contresens, le paravent de la mort du sens et de l'empire des signes.

Pour échapper à la normalisation du kitsch totalitaire russe, qui est une forme extrême de kitsch, Tomas et sa femme s'installent à la campagne dans une petite bourgade de Bohême. Ils y parviendront à accorder leurs musiques sémantiques après un long parcours commun qui débute sur une

succession de hasards et de coïncidences. Et Kundera de conclure : « On ne peut reprocher au roman d'être fasciné par les mystérieuses rencontres de hasards (...), mais on peut avec raison reprocher à l'homme d'être aveugle à ces hasards et de priver ainsi la vie de sa dimension de beauté. »

En 1974, un auteur allemand, dénommé H. Peterson, aveuglé par l'éclatante beauté des techniques de la communication écrivait dans un texte intitulé *De la philosophie des télécommunications* : « Jusqu'à présent, il a été admis que la conversation entre deux personnes représentait le gros de toute communication. Cependant du point de vue de la théorie des probabilités, on peut dire qu'il n'est pas très probable que deux personnes se trouvent dans un même moment en un même lieu et aient quelque chose à se dire. Comme un être humain ne peut que rarement rencontrer d'autres personnes dans l'espace, il est beaucoup plus probable qu'il ait quelque chose à communiquer ou à demander quand il en est spatialement séparé. Cela signifie alors que dans une société à contacts fréquents entre de nombreuses personnes, la communication directe est un cas spécial et qu'en revanche la télécommunication représente le cas normal⁷⁶. » Par de tels raisonnements « philosophico-probabilistes », la porte est ouverte à l'excommunication de la relation. Car la relation est tout le contraire de ce qu'affirme cet auteur ; c'est le lieu de l'aléatoire, du hasard, de l'imprévu, de l'improbable, du fortuit. Et ce n'est pas le seul contresens des technologues et des marchands de la convivialité qui mélangent, savamment ou malicieusement, relation et interconnection, communication et information, *communication analogique et communication digitale, communion et personnalisation, sens et signe, grandeur et misère de la communication.*

De l'analogique au digital

Le sens de la communication est pluriel. Il est à la fois et simultanément processus de dénotation, de connotation, de relation et d'insertion. Comme processus de dénotation, le sens d'une information peut être assimilé au sens logique, à la limite logico-mathématique, produit dans, ou immanent à, un contexte socio-culturel donné ; par exemple, le chapeau melon est une coiffe de feutre rigide, portée par les hommes... ; cela ne signifie pas l'exclusion de tout symbolisme du processus de dénotation, car le symbole y est présent sous une forme particulière, à la limite embléma-

tique, celui du mythe donnant un sens symbolique partagé par tous les membres de la société ; le symbole de la respectabilité attaché au référent chapeau melon en est un exemple. Comme processus de connotation, le sens d'une information peut être assimilé au sens symbolique et à l'ensemble des significations particulières associées à ce référent par un individu, ou un groupe d'individus ; par exemple, "chapeau melon" symbolise, le grand-père, le père, l'amant, la vie de Sabina. Comme processus de relation le sens doit être analysé comme un ensemble de significations produisant de la relation interpersonnelle, c'est-à-dire un projet, une intentionnalité, générateur d'un système de comportements réciproques ; pour Tomas et Sabina, le chapeau melon est le support de leurs jeux érotiques. Enfin, le sens est aussi processus et mode d'insertion dans une société à la fois comme origine et conséquence des processus de dénotation, de connotation et de relation qu'il met en œuvre ; le chapeau melon porté à la City en est un exemple.

Le sens peut être mis en forme et transmis sous deux formes : digitale et analogique. Le codage digital est un codage numérique, qui transforme les signes, les caractères ou l'information à transmettre en quantités discrètes, à l'aide d'un système, le plus souvent binaire. Le codage analogique transforme l'information en un signal composé de variations continues de valeurs prises par un phénomène physique mesurable et quantifiable (par exemple un signal électrique). On doit à Gregory Bateson d'avoir appliqué cette distinction aux différents types de langage utilisés : le langage verbal, principalement digital, et le langage non verbal, principalement analogique. Le langage verbal est en effet composé d'une succession discrète de caractères alphanumériques. Le langage non verbal, les gestes, les attitudes, les comportements, l'intonation de la voix, la proxémie, le regard... sont faits de stimuli sensoriels représentés par des variations continues de phénomènes physiques (le mouvement, le son...).

Cette distinction permet ainsi aux chercheurs de l'École de Palo Alto de relier deux des fonctions de la communication (échange d'un contenu et développement d'une relation) aux deux modes de codage et de transmission de la communication (digital et analogique) : le contenu serait ainsi transmis principalement par le langage verbal sur le mode digital, alors que la relation serait principalement assurée par le langage non verbal sur le mode analogique. Il n'y a plus ici de subordination du non-verbal au

76. H. Peterson, *De la philosophie des télécommunications*, Z. Post U. Fernmeldewess, 1974.

verbal, les deux dimensions sont présentes simultanément et nécessaires à la communication humaine. On doit ensuite à Paul Watzlawick d'avoir relié ces couples «contenu-relation», «digital-analogique», aux résultats des travaux réalisés sur la spécialisation des fonctions hémisphériques du cerveau⁷⁷. L'hémisphère gauche serait plutôt quantitatif, lieu de la parole, du verbal, de la logique, de la raison, de la méthode, de l'analyse ; ce serait en quelque sorte l'hémisphère où résideraient les capacités scientifiques. L'hémisphère droit serait plutôt qualitatif, lieu du non verbal, du symbolique, de l'émotion, de l'intuition, de la synthèse ; ce serait en quelque sorte l'hémisphère où résideraient les capacités créatives et artistiques. L'hémisphère gauche privilégie le traitement digital de l'information ; l'hémisphère droit en privilégie le traitement analogique. L'intérêt de la distinction digital-analogique est ainsi de relier dans un système, dont la complexité est encore loin d'être maîtrisée, deux techniques de codage de l'information, deux fonctions de la communication et les deux hémisphères du cerveau humain.

Le sens de la communication comme processus de dénotation, de connotation, de relation et d'insertion est donc transmis simultanément sur le mode digital et sur le mode analogique. Toute communication devrait donc veiller à jouer de ces deux dimensions. Les enjeux n'en sont pas moins ceux d'une éthique et d'une esthétique de la communication. Modestement, avec les mots, les constructions syntaxiques, les intentions, les émotions, le projet, mobilisés dans ce texte, je m'efforce d'adosser la construction de cet essai à une éthique et à une esthétique de la communication. De satisfaire à cette impérieuse nécessité que je ressens de communiquer sur le mode digital, dans le cadre des «conventions» établies par la démarche et la communauté scientifiques, et sur le mode analogique : c'est le sens qu'il convient de donner aux petites et grandes histoires qui jalonnent ce texte, au recours irritant à la dérision et à la caricature, au «j'aime-j'aime pas», au «je pense ceci-je ne pense pas cela», aux émotions et aux intuitions qui sont autant de figures de style par lesquelles l'auteur cherche à développer une relation affective avec son sujet, en espérant toujours entraîner le lecteur dans cette relation. Encore convient-il de souligner que l'auteur se retrouve prisonnier d'une forme d'expression

77. D'après V. Servais et J.J. Wittezaele, *Communication analogique et digitale*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire Critique de la Communication*, op. cit., pp. 421-423.

digitale, en l'occurrence l'écriture, qui pétrifie les doutes, les atermoiements, les hésitations, les reformulations, les angoisses, en apparence surmontés, souvent masqués, par la succession de mots et de phrases.

Les scientifiques contemporains font trop souvent l'impasse sur le mode analogique de la transmission des connaissances pour privilégier le strict mode d'expression digital, seul garant de la rationalité scientifique. La communication dans les sociétés modernes, à l'image de la science, privilégie la communication digitale à la communication analogique, privilégie la transmission d'informations à l'établissement de relations, l'échange de signes au partage de sens. La communication moderne met l'accent sur la transmission de contenus dits logiques, sur les processus dits objectifs de dénotation. La communication devient un ensemble de techniques ; elle se mesure en temps de paroles, nombre de caractères, nombre de bits..., voire en milliards de francs ; elle doit privilégier la logique, la méthode, la rationalité, la rentabilité. Les «techs de com» sont les outils de cette nouvelle communication ; elles nous apprennent l'art de la parole, de l'écriture, de la négociation, du comportement et de la posture efficaces, performantes et pertinentes. Cela ne signifie pas la déperdition de toute symbolique dans la communication moderne. La symbolique subsiste en effet sous trois formes : l'emblème (la colombe = la paix), le mythe (celui de la convivialité, par exemple), le kitsch (les symboles aseptisés, lyophilisés, usinés). Car la communication moderne, principalement dénotative, est bien évidemment socialement connotée, à tel point qu'elle devient la valeur par laquelle la société se définit (comme société de communication). Après avoir envahi l'objet, l'esthétique du kitsch envahit la communication. A propos de l'objet kitsch, Jean Baudrillard écrivait : «A l'esthétique de la beauté et de l'originalité, le kitsch oppose son esthétique de la simulation (...)»⁷⁸. Et l'on pourrait poursuivre avec Marc Guillaume : « Si la communication (ordinaire) est devenue le mythe central de nos sociétés, c'est que l'ordre de la simulation », on pourrait dire l'esthétique du kitsch, «désamorçe l'exigence et le désespoir de la communion introuvable»⁷⁹.

Le développement des techniques de l'information et de la communication participe à l'irradiation de la forme digitale de la communication.

78. Les pages écrites par Jean Baudrillard sur le kitsch pourraient être reprises presque mot pour mot en remplaçant le mot objet par le mot communication, in *La société de consommation*, op. cit., pp. 165-168.

79. M. Guillaume, *La contagion des passions*, op. cit., pp. 69-70.

Elles usinent, traitent, mettent en forme, transmettent des données, au mieux des informations. Elles s'occupent de la manière la plus efficace de transmettre le contenu supposé logique et objectif de la communication. Elles privilégient la mise en forme scripturale et séquentielle des données, au mieux la communication verbale, le langage. En d'autres termes, elles mobilisent essentiellement l'hémisphère gauche du cerveau humain. « Si les modes de fonctionnement propres à l'hémisphère droit sont oubliés, méprisés, si les processus analogiques, intuitifs, non linéaires, simultanés, globaux, de maniement des données sont supprimés, nous perdons la moitié de nos capacités, nous nous mutilons, nous restreignons nos possibilités individuelles et collectives d'adaptation et d'action créative⁸⁰. » La communication sur Minitel est à la fois le prototype de la communication digitale et de la simulation analogique. Elle est digitale en ce sens qu'elle se parle avec les doigts : sur Minitel on s'écrit comme l'on se parle. Elle est analogique en ce sens que l'on cherche à réenchanter la dimension digitale en faisant recours à ce que Anne-Marie Jeay appelle la parure de l'écrit. Mais l'analogie ainsi transmise et les connotations auxquelles elle renvoie sont le plus souvent kitsch, tant elle est simulacre de symboles par la multiplication de signes élémentaires, de phonèmes : *Bizzzzzzoussss !!!!! ??????*. L'esthétique kitsch de la communication phonétique sur Minitel doit ainsi beaucoup à l'esthétique croisée des langages BB-BD. On objectera que les développements récents des techniques de traitement et de production de l'information font maintenant un recours important au mode analogique et aux symboles (icônes, images, représentations graphiques,...). Nous constaterons que la symbolique utilisée par les *high tech* est le plus souvent de nature logico-mathématique. Nous objecterons que ces symboles, ces icônes sont à la symbolique et à l'iconographie ce que le phonème est, sous sa forme pathologique, au langage, c'est-à-dire une hallucination auditive dans laquelle le sujet entend des voix, en d'autres termes une hallucination collective dans laquelle le sujet prend le digital pour l'analogique.

De la communion à la personnalisation

La digitalisation croissante de la communication tend à atrophier la transmission des multiples connotations et symboles qui participent au partage de sens. L'altération des dimensions analogiques de la communi-

80. G. Blanc, *op. cit.*, p. 50.

cation est également préjudiciable à l'échange de significations participant et produisant de la relation interpersonnelle, un projet, une intentionnalité, des comportements réciproques. La communication sur messageries télématiques dites conviviales est un excellent exemple de cette perte de sens, de cette communication sans relation, où l'altérité s'abîme dans la simulation et le narcissisme, où l'empathie se perd dans l'indifférence et l'apathie, où la durée se dérobe dans l'éphémère et le zapping. Ces processus de personnalisation, d'apathie, et de zap correspondent à des évolutions de fond des sociétés développées ; les techniques de l'information s'inscrivent dans, et participent à ces tendances.

Le procès de personnalisation se nourrit paradoxalement de la massification, du développement de la production et de la consommation de masse. Jean Baudrillard sort du paradoxe apparent en ces termes : « C'est sur la perte des différences que se fonde le culte de la différence⁸¹. » Le procès de personnalisation s'est, dans un passé récent, niché sur la consommation d'objets et de produits sérialisés qui représentaient pour l'individu autant de signes distinctifs, lui permettant de se différencier de ses semblables. Il se généralise actuellement par l'inflation de la consommation de conscience, de croyance, de savoir, de santé, de sport, de corps, de sexe, de supplément d'âme, de mieux être. Après l'objet, le corps et l'esprit sont devenus objets de toutes les sollicitudes de la part des publicitaires, des industriels et des consommateurs. Gilles Lipovetsky dans ses *Essais sur l'individualisme contemporain* nous fait voyager à travers ces manifestations du procès de personnalisation.

Le Moi est parti en quête de Soi ; l'individu déserte le social pour s'adonner à l'hédonisme physiologique et psychologique. L'individualisme contemporain se différencie de l'individualisme matérialiste par le désinvestissement du social, du politique, de l'idéologie et le repli sur des intérêts, des croyances, des engagements purement personnels. L'individualisme contemporain est le narcissisme. L'Autre n'est donc plus objet de sollicitude. Il faut le réinventer, et c'est en soi que l'on va le chercher. Cette nouvelle altérité narcissique transforme radicalement la communication. Communiquer avec son enveloppe charnelle, se mettre à l'écoute de son corps, sortir de son corps pour mieux se mettre à l'écoute du conscient et de l'inconscient, communiquer avec d'autres Soi passés (nos vies antérieures),

81. J. Baudrillard, *La société de consommation, op. cit.*, p. 127.

présents (notre inconscient) ou futurs (nos destinées astrologiques et cosmiques), deviennent les formes de la communication postmoderne toute entière tournée vers la connaissance de soi, vers le tout savoir de soi.

Le procès de personnalisation produit des individus apaisés, des individus kitsch, pour lesquels tout ce qui est fondamentalement insoutenable a été éradiqué. A force d'empathie envers son corps et sa conscience, l'individu se replie dans l'indifférence envers ce qui l'entoure. Mais cette nouvelle apathie n'est plus désenchantement ou dépréciation pathétique de la réalité, elle est indifférence kitsch, détendue, frivole et ludique. Les manifestations de cette nouvelle apathie sont pléthores : dépolitisation, désyndicalisation, désengagement social, déréalisation de la misère et de la guerre, crises des idéologies, crises des valeurs, jouir de l'instant... Dans une société où l'empathie régresse, où l'apathie se généralise, la solitude apathique remplace la sollicitude empathique, la consommation d'informations évacue l'insupportable exigence de la communion de sens.

Contre la «dénonciation» de cette personnalisation narcissique et de cette apathie détendue, des voix s'élèvent pour se féliciter de la fin du holisme réglementaire et de la sociabilité disciplinaire, pour se réjouir de la montée des spiritualités authentiques et des communautés d'intérêts, de croyances ou d'engagements. Les pluriels ont ici un sens : c'est celui que ces voix accordent au libre choix d'individus égaux en droits dans la pluralité de leurs intérêts, de leurs croyances et de leurs engagements. Et force est de joindre partiellement nos voix aux leurs pour constater la multiplication et la diversification de ces nouvelles communautés à géométrie variable. Mais force nous est aussi de constater que cette appartenance de l'individu à de multiples réseaux se développe dans une société où l'éphémère et l'obsolescence, après avoir envahi la sphère de la consommation d'objets, contaminent maintenant la consommation de conscience et de relations sociales. L'individu devient en quelque sorte un zappeur de relations sociales, d'intérêts, de croyances et d'engagements. Les relations peuvent se nouer dans l'instant, mais elles deviennent très vite obsolètes. Sollicité en permanence par de nouvelles opportunités de relations, par de nouveaux gourous, par de nouvelles idoles, par de nouvelles communautés, par de nouvelles expériences, l'individu nomade passe des uns aux autres, comme il change de chaîne. Le sens s'abîme ainsi dans l'inflation du zap communicationnel.

Les techniques, les services et réseaux de l'information et de la communication s'inscrivent dans — et participent à — la montée de l'individualisme narcissique, de l'indifférence kitsch et du zap communicationnel. Ordinateur portable, téléphone personnel, baladeur sont quelques-uns des objets techniques nomades qui tiennent et entretiennent leurs marchés sur la niche de la personnalisation. Les marchés télématiques des messageries «conviviales», des messageries roses, des services d'astrologie, de tests de connaissance de soi fonctionnent sur la même niche. Les services télématiques de jeux nourrissent l'apathie ludique, les messageries conviviales participent au développement de l'indifférence frivole. La prolifération d'informations, leur diffusion instantanée, l'irradiation des simulations, le «communiquer pour communiquer» alimentent l'indifférence kitsch au sens de la communication. La circulation ininterrompue d'événements qui chassent l'événement, de nouveaux services de communication qui chassent les anciens, la multiplication des médias et des médiateurs d'opinions, l'émergence de nouvelles réalités dites virtuelles généralisent le zap communicationnel et relationnel. Il faut que ça bouge, que ça circule, que ça communique, que ça fasse réseau. A zapper ainsi dans tous les sens, le sens de la communication se perd dans l'indifférence générale et le contresens devient patent.

Du sens aux contresens

Dans les sociétés dites de communication, les contresens sur le sens de la communication sont multiples. Le sens ne préoccupe guère les technologues, et encore moins les marchands, de l'ubiquité et de la convivialité. Plus exactement, ils sont convaincus que les techniques du temps réel, de l'espace sans distance, de l'information transparente, de l'interconnexion des sujets et du libre échange des paroles garantissent et démultiplient les opportunités de création et d'échange de sens, tant celui-ci leur semble immanent à tout procès de communication. Pour les technologues de la communication, le contenu peut être assimilé au signifié, lequel est inclus dans le signe ; de même, la relation peut être assimilée à l'interactivité, laquelle est contenue dans l'interconnexion des paroles. Il suffira donc de multiplier les signes et les paroles pour que le sens se crée et se développe. Ce faisant, ils dissipent le sens dans un raz-de-marée de signes et de zap relationnel.

En instituant le sens comme un ensemble de significations portées par le signe, les technologues de la communication abîment le sens dans le mythe de l'ubiquité. Tout se passe en effet comme si le signe (entendu comme signifiant et signifié) permettait de porter instantanément, sans distanciation, et en toute transparence, le sens. Ainsi, en diffusant des signes dans tous les sens, serait-on certain d'accéder en tout lieu et à tout instant au sens. Ce faisant on commet au moins trois contresens correspondants aux trois figures du mythe de l'ubiquité : le temps réel, l'espace sans distance, l'information transparente.

Signe et sens n'entretiennent pas les mêmes rapports au temps. Le sens n'est pas transmis immédiatement par le signe. Que le signe puisse être transmis dans l'instant, on doit en convenir pour ce qui concerne le signifiant, on peut en convenir pour ce qui concerne le signifié, entendu comme l'ensemble des significations logiques, des dénotations formelles associées au signe. En revanche la transmission de sens par l'ensemble des dénotations sociales et des connotations symboliques ne se fait pas dans l'instant, elle s'opère dans la durée. Autre différence majeure : les signes peuvent être stockés, le sens, comme le savoir, ne se stocke pas. Le sens ne s'archive pas, le sens est créé, vit et se transforme dans la mémoire et dans l'interaction. Le signe est principalement atemporel, tant il est instantané et perpétuel. Le sens est fondamentalement temporel, il apparaît, évolue et disparaît. En enfermant le sens dans le signe transmis par les techniques du temps réel, on commet les mêmes contresens que ceux qui consistent à confondre le temps et l'instant : l'instantanéité du signe dévore le temps du sens, le présent perpétuel du signe élude le recours au passé et la mise en perspective essentiels au sens, l'immédiateté du signe masque la médiation indispensable à l'émergence du sens. Le zap communicationnel tient sans doute pour beaucoup à cette déperdition du temps du sens dans l'instantanéité du signe.

“Le sens est dans le signe” peut également signifier qu'il n'y a pas de distance entre le sens et le signe, que le sens est si proche du signe qu'il est inclus dans le signe. Or, le signe est une mise à distance du sens et il serait vain de vouloir toucher au sens symbolique sans prendre ses distances par rapport au signe. Les techniques de l'espace sans distance ne favorisent pas cette prise de distance, ce recul nécessaire par rapport à l'ensemble des signes qui pénètrent notre bulle télématique. Le signe peut

être consommé ici et sur place ou partout ailleurs, le sens est une errance, un voyage, une quête, un labyrinthe. Le signe est principalement a-spatial, le sens émerge en référence à un espace donné et à un cheminement dans cet espace. Le procès de personnalisation par le repli sur soi (sur sa bulle communicationnelle), par son indifférence à l'ailleurs participe à la dégradation de la distance du sens dans la proximité du signe.

“Le sens est dans le signe” signifie enfin que le sens est transparent au signe. Dès lors que les signes deviennent transparents grâce aux techniques de l'information transparente, le sens devient parfaitement transparent. Qu'il puisse en être ainsi du sens logique des signes peut être à la limite admis, bien que cette affirmation ait été fortement discutée précédemment. Qu'il en soit ainsi du sens symbolique et de l'ensemble des processus analogiques n'est qu'imposture. La transparence du signe ne retire rien à l'opacité du sens. Quand bien même le fleuve sémiotique serait limpide, le fleuve sémantique reste obscur. Vouloir éclairer le sens par la transparence des signes, c'est comme vouloir éclairer sa table de chevet avec un projecteur de 1 000W. L'excès de signes nous aveugle et brouille le sens. Être bombardé d'informations ou de signes nous plonge dans le même halo de lumière aveuglante et informe que le bombardement de photons. La surexposition aux signes finit par dégrader les différences que sont censées produire les informations. L'indifférence au sens, ou encore l'apathie kitsch, se nourrit alors de cette irradiation aveuglante des signes.

Le sens n'est pas dans le signe, le sens suit et précède le signe. «On ne peut aller du signe au symbole, de la représentation au symbolique, en accumulant des signes atomisés et en leur attribuant ensuite une *valeur* de symbole», écrit Lucien Sfez ; «l'idée des cognitivistes, comme celle des représentativistes, que le symbole devrait être atteint en dernier lieu, se heurte à cette constatation que la fonction symbolique précède les signes qu'elle lie⁸².» Ce qui ne signifie pas que le sens puisse se passer du signe, car le sens est pour partie explication et interprétation du signe. Ce qui signifie que la diffusion à tout instant et en tout sens de signes photoniques conduit à une forme en trompe-l'œil de la transparence du sens, celle du vide ou encore celle de l'informe dû à la surexposition.

82. L. Sfez, *Sens (Communication symbolique : le)*, in *Dictionnaire Critique de la Communication*, op. cit., p. 1628.

Le sens s'abîme dans le mythe de l'ubiquité électronique du signe, il se dégrade également dans le mythe de la convivialité électronique de l'interconnexion et de l'interactivité. Car le sens est aussi, pour les technologues de la convivialité, un projet et une intentionnalité contenus dans la relation, dans l'échange. Les pages qui précèdent ont été consacrées à l'analyse des trois figures du mythe de la convivialité : la réunion des sujets, le libre échange des paroles, la communion des sens. A rechercher la convivialité de la relation par les techniques de l'interconnexion et de l'interactivité ne risque-t-on pas de produire une forme inverse de la convivialité du sens à savoir le narcissisme indifférent du zap relationnel ?

Un simple rappel des principales confusions rencontrées au cours de cette promenade au pays du mythe de la convivialité suffira à désigner ce risque. La réunion des sujets grâce aux techniques de l'interconnexion dégrade l'interrelation dans l'irradiation, la représentation et l'expression dans la simulation, la réalité dans la virtualité, la communication dans la communicationnisme (communiquer pour communiquer) et le communicationnisme (la communication comme idéologie). Le libre échange des paroles par les techniques de l'interactivité dégrade les paroles en informations, l'émetteur et le récepteur en producteur et consommateur d'informations, les informations en marchandises et l'échange de paroles en circulation généralisée d'informations marchandes. Enfin, la communion des sens promise par les technologues du nouvel âge communicationnel est compromise, du fait de l'arraisonnement de l'altérité par le narcissisme, de l'empathie par l'apathie et de la relation durable par le zap relationnel.

Le sens n'est pas dans l'échange, le sens suit et précède l'échange. Ce qui ne signifie pas que le sens puisse se passer de l'échange car le sens est pour partie explication et interprétation de l'échange. Ce qui signifie que l'interconnexion tous azimuts de relations atomisées conduit à une forme en trompe-l'œil de la communion du sens, celle du vide, ou encore, celle de l'indifférence kitsch au sens, évacuant tout ce que ce qui est fondamentalement insoutenable.

La convivialité des techniques de la réunion des sujets, du libre échange des paroles et de la communion des sens est un mythe et une mystification entretenus par les discours sur les techniques de la communication et de l'information. L'homme deviendrait-il nomade ? Sans doute, si l'on entend par là qu'il erre dans un désert vide de sens et se laisse

aveuglé par le bombardement incessant des signes ! L'homme serait-il devenu télépathe ? Peut-on le dire ? Peut-il le dire ? « *Pouvez-vous le dire ?* »..., « *Oui !* »..., « *Concentrez-vous encore ! Vous êtes sûr, vous pouvez le dire ?* »..., « *Oui !* », « *Bravo, il peut le dire !*⁸³ » Les hommes seraient-ils devenus libres et égaux ? Probablement autant que l'on puisse être «libres et égaux en droits» face à la consommation d'informations marchandes ! Les hommes seraient-ils doués maintenant d'altérité et d'empathie ? Sans doute, tant ils sont devenus boulimiques de sollicitude et de connaissance de soi ! Il faudra bien échapper à ce simulacre économique et électronique de la convivialité, à cette dégradation du sens dans l'économie marchande, dans le signe kitsch et dans le narcissisme indifférent du zap relationnel. Le véritable sens de l'histoire nous est alors désigné par les technologues et les marchands de l'ubiquité et de la convivialité, celui du véritable sens de la technique, du métasens de l'humanité : le sens du progrès. Suivons-les !

83. Cette question valait bien un emprunt frivole et ludique au sketch de Francis Blanche et de Pierre Dac.

Partie 3

LE MYTHE DU PROGRES

**«France Télécom :
Un Avenir d'Avance»
(Campagne de publicité, FranceTélécom)**

La quête du Paradis

«Là, au pied du Rocher, il avait conçu et créé le Paradis. Il ne restait, sur son sommet qu'à édifier le ciel. (...) Il s'appelait Kalidasa, et était né cent ans après le Christ, à Ranapura, la Cité de l'Or — la capitale pendant des siècles des rois de Taprobane (...)»¹.» Inspiré par le poème épique sanscrit Ramayana, et par l'île de Ceylan où il a élu domicile, Arthur C. Clarke, auteur de cette fiction, conte l'histoire de Kalidasa. Kalidasa, patricide et roi de Taprobane, fit construire son palais en pleine jungle sur le monolithe rocheux de Yakkagala faisant face à la Montagne Sacrée, face aux moines bouddhistes.

De son palais, il voulait faire un Paradis, et il le fit. Derrière les remparts et les fossés, au pied du monolithe, il avait érigé les Jardins de Plaisir. L'entrée de son palais était gardée par un immense lion, gueule ouverte. Pour se distraire, il avait les dames du Rocher. Pour se confier, il avait les deux cents déesses immortelles, peintes par un artiste de génie à même la paroi : «la peau ocrée, les seins voluptueux, elles n'étaient vêtues que de bijoux ou des voiles les plus transparents». Et surtout, la huitième merveille du monde, les fontaines jaillissantes qui avaient demandé tant d'ingéniosité. Lorsqu'elles s'élevèrent pour la première fois dans le ciel, à quatre fois la hauteur d'un homme, Kalidasa sut qu'il avait créé les Fontaines du Paradis. Vingt ans plus tard, son demi-frère levait une armée, Kalidasa marchait vers son destin. Il fut tué, le palais détruit, la jungle s'empara des Jardins de Plaisir et des Fontaines du Paradis.

Deux mille ans plus tard, le Mahanayake Thero, grand maître du monastère et quatre-vingt-cinquième du nom, contemplait du haut de la

1. A.C. Clarke, *Les fontaines du paradis*, Ed. Albin Michel, 1979, 285 p.

Montagne Sacrée, comme ses ancêtres depuis plus de vingt siècles, le rocher du Démon, le Yakkagala, sur lequel planait l'ombre de Kalidasa. Au même moment, l'ingénieur Morgan, lauréat de nombreux championnats de recherche d'information, prenait connaissance de la légende de Kalidasa et découvrait, fasciné, l'œuvre de cet ingénieur-architecte mort deux mille ans plus tôt. L'ingénieur Morgan est le brillant concepteur-constructeur du pont de Gibraltar, appelé le pont ultime, qui enjambe la Méditerranée et relie l'Europe à l'Afrique. Il aurait pu couler des jours tranquilles après une telle réalisation, mais l'ingénieur Morgan est animé par un projet beaucoup plus ambitieux. Il veut maintenant réaliser une tour, un pont ultime entre la terre et le ciel.

Au 22^e siècle, les nuisances dues au trafic spatial sont décriées. Les prévisions de trafic pour le prochain siècle sont alarmantes. Si rien n'est fait, toute perspective de développement de l'humanité sera définitivement compromise. Le projet de Morgan est phénoménal, techniquement, économiquement et politiquement. Il s'agit de construire une sorte de métro, d'ascenseur ou de téléphérique empruntant une tour, un pont, entre un point fixe de la terre et une station en orbite géosynchrone à quelques 38 000 kilomètres de la terre. La station terrestre doit être située sur l'Equateur et, du fait d'irrégularités gravitationnelles, il n'existe que deux points sur l'Equateur permettant de relier la Terre à une station spatiale en orbite géosynchrone : un point dans le Pacifique et le sommet de la Montagne Sacrée. Il faudrait donc déloger les moines bouddhistes qui ont des droits de concession à perpétuité sur leurs terres en vertu d'un traité datant de l'an 854. La volonté de l'ingénieur Morgan est irrésistible, la détermination du Mahanayake Thero, qui veut protéger son monastère ancestral et qui n'a que faire de cette Tour de Babel, est inébranlable. Seule une décision de la Cour Mondiale pourrait remettre en question cette concession à perpétuité, à moins que la légende des papillons dorés, réincarnation des guerriers vaincus de Kalidasa ne s'en charge.

La Cour Mondiale confirme les droits de propriété des moines et met un terme au projet de Morgan. Ce qui ne peut se faire sur Terre se fera sur Mars, les investisseurs de la planète Mars se montrant particulièrement intéressés par le projet. Pour cela, une expérience est financée sur Terre. Il s'agit de tirer, à l'aide d'un missile, un filament, plus fin qu'un fil d'araignée, à partir d'une station météorologique en orbite géosynchrone. Ce fil d'araignée est un hyperfilament, un cristal continu de diamant pseudo-unidimensionnel, invisible à l'œil nu capable de supporter des charges de plus

de deux cents kilos. La tour devrait être construite à l'aide de câbles constitués de cet hyperfilament. L'expérience est réussie à 95% mais à quelques kilomètres du sol, le filament se brise; le missile était devenu incontrôlable à la suite d'un ouragan imprévu. Ouragan déclenché par le Vénérable Parakarma, ex Dr Choam Goldberg, brillant astrophysicien, retiré du monde, parti en quête de Dieu au sommet de la Montagne Sacrée, bien décidé à faire échouer par tous les moyens le projet de l'ingénieur Morgan. Mais en déclenchant l'ouragan, le Vénérable Parakarma a transporté, bien malgré lui, les papillons dorés au sommet de la Montagne Sacrée. Les moines durent quitter leur monastère dans l'instant, ainsi que le voulait la légende de Kalidasa.

Dès lors plus rien ne s'opposait à la construction de la tour orbitale. Les travaux commencèrent et durèrent plus de vingt ans. L'irrésistible volonté de l'ingénieur Morgan vint à bout de tous les obstacles. Tous, sauf un, son cœur, fatigué par les ascensions perpétuelles de la Montagne Sacrée, qui céda à quelques centaines de mètres de la Terre, tandis qu'il revenait d'un sauvetage périlleux entre ciel et terre. Alors qu'il redescendait sur terre par la tour encore inachevée, il eut une dernière vision en contemplant l'espace. Il se mit à imaginer une roue dont le moyeu serait la terre, dont les rayons seraient les tours et dont l'anneau serait un immense pont reliant entre elles l'ensemble des stations orbitales. Mille ans plus tard, le Stellaire, Maître des Essaims, dont la civilisation avait appris aux humains que Dieu n'existait pas, visitait la Terre entouré de douze enfants d'humains enjoués. Il contemplait le ciel du haut du Yakkagala. La Terre glacée par la maladie du Soleil avait été désertée. Les humains s'étaient réfugiés sur Mercure, sur Vénus, avaient colonisé les tours équatoriales et s'étaient installés dans la Cité-Anneau. Il leur faudrait attendre cinq siècles, le temps que le soleil guérisse, avant de pouvoir revenir vivre sur terre. Le Stellaire avait pris forme humaine et manifestait beaucoup d'affection pour la civilisation terrienne. Mais il repartirait vers d'autres galaxies, emportant avec lui deux énigmes. L'énigme de ce qu'il appelait l'information négative, ce que les humains appelaient l'Humour, la Fantaisie, le Mythe. L'énigme du nom de baptême de la tour orbitale qu'il contemplait des ruines du palais, construit quelques trois mille ans plus tôt, et que les humains avaient appelée : la Tour de Kalidasa.

Kalidasa, le Mahanayake Thero et Morgan ont en commun la quête de leur salut sur terre. Kalidasa bâtit son Paradis par l'art, la technique et la force, contre sa famille, les dieux et les moines. Le Mahanayake Thero et ses moines recherchent le Salut et la Vérité par la spiritualité et la méditation, ne vénérant que le seul personnage historique de Bouddha et sa philosophie pragmatique. Morgan recherche son éternité et celle de l'humanité, par la science et la spiritualité en composant avec les moines et les caprices de la nature, en érigeant les nouvelles fontaines du Paradis. Et c'est bien cet ingénieur-là que le sage Rajasinghe, ancien ambassadeur retiré des affaires du Monde dans l'île de Taprobane, à l'image de l'auteur Arthur C. Clarke dans sa maison de Sri Lanka, se surprendra à aimer comme un fils, tant il représentait pour lui la symbiose entre la science et la spiritualité. Et l'auteur de citer Nehru s'adressant à l'Association Ceylanaise pour l'Avancement de la Science, le 15 octobre 1962 : «La politique et la religion sont périmées ; le temps est venu pour la science et la spiritualité».

Dans la mythologie grecque, les hommes sont chassés de la table des dieux suite à la duperie du Titan Prométhée, médiateur entre les dieux et les hommes. Zeus condamne alors les hommes aux nourritures terrestres faites de viande crue et de sang en leur interdisant l'accès au secret de la connaissance du feu. Prométhée volera le feu et en fera cadeau aux hommes. Zeus leur enverra un cadeau empoisonné dénommé Pandora, la première femme sur terre, qui, en soulevant le couvercle de la jarre, amènera la maladie, la vieillesse et la mort à l'humanité. Mais l'humanité disposait désormais de l'essentiel, le feu, l'énergie et la technique qui allaient lui permettre de sortir des ténèbres de la bestialité dans laquelle Zeus avait voulu la plonger. Le jour où Adam et Eve cédèrent au serpent et à la concupiscence et mangèrent le fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, l'homme fut chassé du Paradis. Il n'aura de cesse de le reconquérir à travers les religions en partant en quête du Créateur, du paradis terrestre, de la Cité de Dieu. Il sera aidé dans cette quête par des envoyés de Dieu, au premier rang desquels figure son Fils qui transmettra la Parole du Père aux hommes, leur apportera la connaissance et le Salut en remettant à Pierre les clefs du Paradis. Avec les figures mythiques du feu de Prométhée et de la Parole de Dieu, on retrouve à la fois le couple énergie-information et le couple paradisiaque science-spiritualité. Et ce sont principalement ces figures qui nourriront le mythe du progrès.

L'idée de progrès est l'idée selon laquelle l'humanité va de l'avant vers un degré supérieur de civilisation, vers un idéal spirituel et (ou) matériel. L'idée de progrès s'accommode tout autant des mythes du chaos que de l'ordre originels. Le progrès, c'est le Salut en devenir qu'il soit de type divin, à la grâce de Dieu, ou de type prométhéen, à la grâce des sciences et des techniques. Si l'idée de progrès a profondément évolué d'Aristote à Saint-Augustin, des Anciens aux Modernes, du siècle des Lumières à nos jours, elle traverse les siècles et donne en quelque sorte un sens théologique ou politique à l'Histoire et à la mort, elle inscrit l'humanité dans une temporalité positive.

Présente sous forme de traces chez certains philosophes et scientifiques grecs, l'idée de progrès deviendra processus d'explication, d'interprétation et de justification du sens de l'histoire, pour la communauté chrétienne, avec la philosophie de l'histoire de Saint-Augustin exposée dans son ouvrage *La Cité de Dieu*, qu'il achèvera en 427. Saint-Augustin est en effet le premier à assimiler la marche de l'humanité comme une marche ascendante vers un idéal spirituel qu'elle atteindra par la grâce de Dieu. La venue du Christ marque le passage de la jeunesse à la maturité de l'humanité, âge de maturité qui s'achèvera lors du Jugement Dernier où s'ouvriront les portes de la Cité de Dieu. Le progrès de l'humanité est donc strictement spirituel, il est assimilé au développement de l'Eglise. Il faudra attendre la Renaissance et l'abandon des valeurs médiévales de la féodalité pour assister à la laïcisation de l'idée de progrès, dans le cadre du développement de la pensée humaniste. Le progrès reste d'essence principalement spirituelle, mais il peut se passer de l'idée de Dieu et se manifester dans les arts, la culture et la science. L'indicateur du progrès n'est plus la croissance de l'Eglise, mais la croissance des œuvres humaines. C'est le siècle des Lumières qui construira l'idée moderne de progrès de l'humanité par le développement des sciences. A travers la Renaissance et le siècle des Lumières, l'idée de progrès passe du divin à l'humain, du transcendant à l'immanent, du spirituel au scientifique, de la fin ultime au devenir permanent.

La révolution industrielle va marquer une nouvelle inflexion de l'idée de progrès vers une conception de plus en plus matérialiste de la marche ascendante de l'humanité. Si le progrès tire toujours sa substance du développement des sciences et techniques, il se manifeste principalement par la croissance de la production et de la consommation de biens

matériels et se mesure à l'aide d'indicateurs tels que le P.I.B. Le progrès est assimilé à la croissance des richesses matérielles et à l'amélioration de l'allocation de ces richesses. L'idée de progrès glisse alors de l'*Homo sapiens* à l'*Homo faber*, du scientifique au technique, de l'accumulation de connaissances à l'accumulation économique. Le progrès économique assimilé à la croissance économique devient à la fois le moteur et le miroir du progrès social, culturel, scientifique et politique de l'humanité.

Si l'idée de progrès au 20^e siècle n'est plus pensée dans le cadre d'un processus linéaire cumulatif et intègre les ruptures, les crises, les discontinuités, voire les reculs, elle reste fondamentalement présente sous la forme d'une tendance de long terme vers un monde meilleur, si ce n'est vers le meilleur des mondes possibles de Leibnitz. Le développement des sciences et techniques (la rationalité), le développement économique et social (la prospérité et l'équité) et le développement de la démocratie (la liberté) sont les figures du progrès de ce siècle. Bien sûr, Hiroshima fut un véritable traumatisme, pour la première fois une partie de l'humanité disposait des moyens de mettre fin à sa marche ascendante. Voilà que les scientifiques pouvaient être des Docteur Jekyll et Mister Hyde, que la science pouvait devenir la meilleure et la pire des choses. La prise de conscience des scientifiques qui en suivit, les bienfaits qu'ils prodiguèrent à l'humanité au cours des Trente Glorieuses et les comités d'éthique qui se développèrent eurent raison de cette défiance et rétablirent une confiance vigilante de la Cité en la Science.

Un nouvel avatar de l'histoire vient ébranler la belle mécanique de la marche en avant de l'humanité : la crise survient au début des années 70. Elle met un terme à l'espérance de l'abondance matérielle promise par la révolution industrielle. On prend conscience dans le même temps que le progrès matériel cause des dégâts sur l'homme et la nature, que les ressources naturelles ne sont pas inépuisables, que l'on dégrade la planète dont hériteront les générations futures. On découvre qu'il ne convient plus de penser le progrès en terme de croissance économique, qu'il convient désormais de le concevoir en terme de développement durable. On se rend compte qu'à trop penser le développement de l'humanité en terme d'avoir, on délaisse le développement de la plénitude de l'être. Et ce sont des scientifiques de toutes disciplines qui lancent ces avertissements à la face du monde. A trop jouer avec le feu de Prométhée, l'humanité brûle son

âme, et l'entropie, dont la crise énergétique n'est qu'un moment, gagne la planète.

A quel saint se vouer ? Comment sortir de la crise ? De quelle manière enclencher un processus de développement durable ? A ces questions soulevées par des scientifiques, la Cité espère une réponse des scientifiques. Et la réponse viendra, le plus souvent de ceux qui, parmi les scientifiques, ne s'étaient jamais posé ces questions ! Plus exactement, la réponse viendra conjointement des milieux technico-scientifiques et des milieux économique-financiers, des technologues et des marchands. Ils venaient en effet de rencontrer la réincarnation de Prométhée, qui cette fois ne leur offrit plus le feu, symbole de l'énergie et de la matière, mais le signe, symbole de l'information et de la connaissance. Réincarnation de Prométhée, car la sortie de la crise économique est garantie par le développement des sciences et techniques de l'information, mais aussi réincarnation de Jésus, car la sortie du matérialisme et de la crise de la spiritualité sont garanties par ces mêmes techniques dites de la convivialité, de la connaissance et de l'esprit. Voici venu le temps des paradis informationnels qui inaugure le Nouvel Age de la sagesse, de la science, de la spiritualité et de la connaissance. Car tel est bien le supplément d'âme qu'apportent les techniques de l'information et de la communication au mythe du progrès, en englobant dans un même tout le progrès spirituel et le progrès scientifique.

Les clefs du Paradis sont en quelque sorte la foi en la Parole de Dieu qui donne accès à l'Eden dans la Cité de Dieu. Les clefs des paradis informationnels sont les sciences et techniques de l'information qui donnent accès à la prospérité et à l'équité dans la Cité des hommes. Les clefs du Paradis avaient été remises à Saint-Pierre, il fallait bien identifier à qui pouvait bien avoir été remises les clefs des paradis informationnels. Philippe Breton a clairement dévolu ce rôle au pape de la cybernétique, Norbert Wiener, et sa démonstration est convaincante². Comme il avait disparu en 1964, il me fallait lui trouver un successeur. La tâche fut longue et difficile tant sont nombreux les papes de la révolution du nouvel âge informationnel. Il fallait trouver de préférence un scientifique, présentant un minimum de garanties intellectuelles, de notoriété confirmée, porteur d'un projet ambitieux recueillant l'adhésion d'une collectivité réputée pour être à la

2. Ph. Breton, *L'utopie de la communication*, op. cit.

pointe du progrès. Il m'apparaissait naturel que ce nouveau Pierre puisse être une réincarnation du roi de Taprobane, le roi Kalidasa, et puisse se réincarner au 22^e siècle en ingénieur Morgan, tout en gardant une filiation spirituelle avec les générations successives de Mahanayaque Thero. J'ai alors parcouru les évangiles des apôtres de ce nouvel âge informationnel et me suis arrêté sur l'une d'entre elle : l'évangile selon Yoneji Masuda intitulée *The Information Society as a post-industrial Society*³.

Je fus tout d'abord saisi par une coïncidence s'étalant en pleine page de couverture : le graphisme figurait très clairement une montagne parfaitement conique, probablement le Mont Fuji, enneigée en son sommet. J'ai immédiatement cru reconnaître la Montagne Sacrée du roman de Clarke. Je m'enquis alors de la carrière de l'auteur : Professeur à l'Université d'Aomori, Directeur du *Japan Computer Usage Development Institute (JACUDI)*, Directeur de la *Japan Creativity Association*, Président de l'*Institute for the Information Society* (Tokyo), auteur de plus de 20 ouvrages, dont un livre intitulé *Computopia* publié à la fin des années 60. Le Pr. Yoneji Masuda avait été l'un des pionniers de l'informatisation du Japon, il était devenu un expert internationalement reconnu, un visionnaire recherché et le responsable d'un projet ambitieux, réalisé pour le compte du gouvernement japonais au début des années 70, bien avant le rapport Nora-Minc, le *Plan pour la Société de l'Information : objectif 2000*⁴. Certes l'auteur est moins connu que son prédécesseur, Norbert Wiener, il n'a pas conçu de théorie scientifique révolutionnaire, mais il est le digne apôtre de l'utopie de la communication qu'il baptise *Computopia* et qu'il professe à travers le monde.

Il se réclame des utopies de Thomas More, de Robert Owen, de Saint-Simon et de la société d'abondance d'Adam Smith. Il réside sur l'île du Soleil Levant, ne se réclame pas du roi Kalidasa ni de l'ingénieur Morgan, mais il est porteur d'une utopie toute aussi radicale : la réalisation d'une société universelle d'opulence grâce à la révolution des techniques de l'informatique et de la communication⁵. Au pays de *Computopia*, la liberté de décision prendra le pas sur la libre-concurrence, l'égalité des

3. Y. Masuda, *The Information Society as Post-Industrial Society*, World Future Society, Bethesda, USA, 1981, 171 p.

4. Y. Masuda, *The Plan for Information Society : A National Goal toward the 2000 Year*, Japan Computer User Development Institute, Tokyo, 1971.

5. Y. Masuda, *The Information Society*, op. cit., p. 147.

opportunités remplacera l'égalité des droits, la démocratie participative supplantera la démocratie représentative, l'interdépendance et la coopération économiques succéderont au capitalisme, les valeurs informationnelles remplaceront les valeurs matérielles, la créativité et les communautés volontaires fleuriront...⁶

Le fondement de cette utopie télématique est l'émergence d'un nouveau concept de valeur : la valeur du temps. La valeur du temps, écrit Yoneji Masuda, est la valeur créée par l'homme dans son utilisation intentionnelle du temps futur. Les techniques de la communication et de l'information deviennent ainsi les techniques de la création de la nouvelle valeur, la valeur créée par le futur intentionnel, valeur bien supérieure à la valeur matérielle créée par la recherche de la satisfaction immédiate des besoins physiologiques et matériels. France Télécom l'a bien compris en inscrivant son action et sa valorisation non seulement dans l'avenir, mais dans «un avenir d'avance».

«L'objectif final de *Computopia* est la renaissance de la communion théologique entre l'homme et l'être suprême, ou si l'on préfère la force ultime de la vie (...) Il permet de construire sur terre et non au ciel une société de communion entre dieu et l'homme. (...) *L'Homo sapiens* qui s'éveillait à la première civilisation matérielle à la fin de l'ère glaciaire, se tient maintenant, après dix mille ans, au seuil de la seconde, la civilisation de l'information⁷.» Ainsi se termine l'ouvrage de Yoneji Masuda, le Saint-Augustin du nouvel âge de l'information, qui réunit, dans une même utopie, l'homme et la nature, la science et la spiritualité, la cité des hommes et la cité de Dieu. Le mythe du progrès est ainsi renouvelé dans le cadre d'une théorie de l'information rattachée à une théologie de la Cité des hommes. Le mythe de l'ubiquité a été analysé comme un mythe principalement technique, le mythe de la convivialité comme un mythe principalement communicationnel, le mythe du progrès permet d'insérer les mythes de l'ubiquité et de la convivialité dans une philosophie de l'histoire, dans une théologie de la Cité.

Le mythe du progrès, c'est la rhétorique de France Télécom qui nous prépare toujours «un avenir d'avance», participe ainsi à la marche en avant de l'humanité et se positionne résolument en guide éclairé de la

6. Y. Masuda, op. cit., pp. 146-156.

7. Y. Masuda, op. cit., pp. 154-156.

civilisation pour défricher l'avenir de l'avenir. La SNCF nous propose de partager ce progrès entre tous. Ces deux équipementiers seront au cœur de l'aménagement de la Cité de demain. Le grand débat national «Aménagement 2015», lancé par le Ministère de l'Intérieur pour construire l'image de la France dans 20 ans, nous la présente, avec un avenir d'avance, dans le cadre d'une campagne d'information publicitaire. Un homme et une femme nus volent dans l'éther limpide et rayonnant du ciel de France. Ils survolent la campagne verte et paisible, assistent à la naissance de villes aérées, propres, harmonieuses et calmes, se désaltèrent au bord de torrents fleuris et rafraîchissants. Cet homme et cette femme, Adam et Eve, survolent la France de 2015, le paradis

Le survol de ce pays utopique nous conduira, tradition utopique oblige, dans une île, *l'île de Computopia* ou l'île des sciences et techniques de l'information, des sciences et techniques de la communion de l'homme et de la nature ; ce pourrait être l'île de Taprobane. Dans cette île, nous découvrirons une vallée merveilleuse où les hommes vivent dans l'opulence et l'équité, c'est *la Vallée de l'Eldorado* tant recherchée par les *conquistadores* espagnols, ce pourrait être le Jardin des Plaisirs du roi Kalidasa. Puis nous ferons l'ascension du plus haut sommet de l'île et pénétrerons dans *l'Abbaye de Télem*, ce haut lieu symbolique du gouvernement de la Cité des hommes, qui pourrait être le palais du roi Kalidasa. A moins que nous ne découvriions les falsifications des discours sur les sciences et techniques, la contagion de la crise économique et de l'inéquité, l'éco-technocratie du gouvernement de la République de Télem.

Chapitre I

L'ILE DE COMPUTOPIA

**«Avec les mobiles France Télécom:
Vous bougez et le monde vous suit.»
(Campagne publicitaire France Télécom)**

«- Quel est ce bienfaisant inconnu dont l'intervention, si heureuse pour nous, s'est manifestée en maintes circonstances ? », interrogea alors Cyrus Smith.

«- Il me semble qu'il doit être beau, grand, fort, avec une belle barbe, des cheveux comme des rayons, et qu'il doit être couché sur des nuages, une grosse boule à la main », répondit Pencroff⁸.

L'ingénieur Cyrus Smith, son serviteur Nab et son chien Top, le marin Pencroff, le grand reporter Gédéon Spilett et le jeune Harbert, prisonniers des Sudistes pendant la guerre de sécession, s'enfuient en aérostat de Richmond en 1865. Pris dans un terrible ouragan, les évadés de Richmond font naufrage sur l'île mystérieuse de Jules Verne. Île inconnue, à l'écart des grands axes de circulation maritime. Les naufragés comprennent vite qu'ils resteront prisonniers pendant longtemps de ce bout de terre avant qu'un quelconque navire ne croise au large de l'île. Il leur faudra donc apprivoiser la nature, tirer le meilleur parti des ressources naturelles, heureusement en abondance, coloniser l'île, reconstruire une civilisation plus que millénaire en quelques mois.

Grâce au génie de Cyrus Smith, les évadés de Richmond vont coloniser l'île et parvenir en quelques mois à un niveau de développement tout-à-fait remarquable, en passant par les principales étapes de la construction d'une civilisation. Maîtriser leur nouvel espace en prospectant systématiquement l'île, en la cartographiant, en établissant des relevés topographiques. Maîtriser le temps, en calant leurs montres sur la position du soleil et en établissant un calendrier. Se donner un référentiel commun en baptisant les principaux lieux de l'île de noms puisés dans la culture de leur terre natale ; leur nouvelle colonie deviendra l'île Lincoln, en hommage au

8. J. Verne, *L'île mystérieuse*, Ed. Rencontre Lausanne, 881 p.

grand citoyen qui luttait pour préserver l'unité de l'Amérique. Et surtout domestiquer la nature, exploiter ses ressources, fabriquer des outils. Ainsi nos colons deviendront-ils tour-à-tour, chasseurs, potiers, métallurgistes, chimistes, maçons, éclairagistes, cultivateurs, éleveurs, minotiers, tisserands, charpentiers, verriers... Et même télégraphistes, puisque l'ingénieur Cyrus Smith installera une ligne télégraphique entre leur résidence principale, Granite House, et leur corral installé dans une vallée où les prairies abondent.

Tout se passe donc pour le mieux sur l'Île Lincoln grâce au savant-technicien Cyrus Smith, au travail incessant de chacun et... à la Providence. Grâce à la Providence, car chaque fois que l'un des naufragés se trouve en danger de mort, ou chaque fois qu'il manque quelque chose de vital aux colons, une main invisible, une présence mystérieuse et miraculeuse intervient. Lors du naufrage, Cyrus Smith, tombé en pleine mer, est mystérieusement repêché et déposé à l'abri des vagues. Une caisse pleine d'outils, plus indispensables les uns que les autres, se retrouve mystérieusement échouée à quelques encablures de leur plage. Un plomb énigmatique est retrouvé dans le corps d'un pécar. Une bouteille à la mer croise, non par hasard, la navigation de nos colons et les informe de la présence d'un naufragé, Ayrton, sur l'Île Tabor ; Ayrton n'a jamais lancé de bouteille à la mer !? Lorsque les pirates s'apprêtent à envahir l'île, une monumentale gerbe d'eau soulève leur navire qui, immédiatement, fait naufrage. Le jeune Harbert, atteint d'une maladie infectieuse, ne survivra pas à un troisième accès de fièvre s'il ne lui est pas administré très rapidement un fébrifuge : à son réveil, une boîte de sulfate de quinine est mystérieusement déposée sur sa table de chevet.

Cyrus Smith est convaincu que leur mystérieux bienfaiteur réside sur l'île, mais ils auront beau prospecter les coins et recoins, ils n'en trouveront trace. Jusqu'à ce qu'ils reçoivent par le biais de leur télégraphe le message suivant : « Venez au corral tout de suite », puis une fois arrivés au corral, « Suivez le nouveau fil ». C'est ainsi qu'ils parviendront dans une immense caverne en forme de cathédrale au cœur du Mont Franklin (le volcan) éclairée par les projecteurs d'un sous-marin, le Nautilus, et qu'ils feront la connaissance de leur bienfaiteur, le capitaine Nemo, héros de Vingt mille lieues sous les mers. Le capitaine Nemo, ex-prince de Dakkar et savant surdoué, vit retiré de l'humanité depuis trente ans à bord de son sous-marin après avoir échoué dans sa tentative de bouter les Anglais hors de l'Inde. Le

combattant cède alors le pas au savant qui voue le reste de son existence à l'exploration des fonds sous-marins.

Retiré dans l'île mystérieuse, vivant seul depuis la mort des membres de son équipage, le capitaine Nemo, qui haïssait le genre humain, se prend d'affection pour les naufragés qu'il voit jour après jour ériger une nouvelle civilisation apaisée. Sentant son corps s'éteindre, il convoque ses protégés pour les informer d'un ultime danger : l'explosion imminente de l'île par l'action conjuguée du volcan en état d'éruption et de la mer qui va s'engouffrer dans la cheminée par les fissures grandissantes de la caverne. L'île explosera, l'œuvre des colons sera anéantie. Ils s'échoueront sur le seul rocher affleurant l'océan et seront miraculeusement sauvés.

Les utopies, les histoires de quête d'un Nouveau Monde, d'un monde meilleur, sont souvent des histoires de naufrage, forme romanesque de la crise, sur une île, forme symbolique de la civilisation à reconstruire. La figure de l'île, vierge de toute civilisation, est précieuse dans le projet utopique. Elle permet de tout repenser en partant de zéro. Elle permet de mettre en œuvre le projet utopique à l'abri de toute contamination venant de l'extérieur. Thomas More construit son projet dans l'Île d'utopie, ou l'île de nulle part, Jules Verne dans l'Île Lincoln ou l'île mystérieuse, Aldous Huxley dans l'Île de Pala ou l'île interdite, Yoneji Masuda dans l'Île de Computopia ou l'île du soleil levant... Les histoires d'îles sollicitent l'imaginaire, permettent tous les rêves, mais elles ne sont que des histoires d'îles comme le souligne avec raison Lawrence Durrell : « Les livres sur les îles, c'est bien beau mais ça ne conduit nulle part ». Nulle part, si ce n'est peut-être à la mystification ou à la falsification.

Jules Verne, premier romancier de la science, écrit *L'île mystérieuse* en 1874, quelques douze années avant de se retirer des mondanités et de vivre en ermite, dans sa propriété d'Amiens. L'ingénieur Smith et le capitaine Nemo sont deux éminents scientifiques ; ils représentent aussi, sans que l'auteur le sache au moment où il leur donne vie, deux moments de sa propre pensée. Si Jules Verne est un auteur d'anticipation scientifique, il est sans doute moins connu qu'il fut l'auteur inconscient de l'anticipation de sa propre vie. L'ingénieur Smith pourrait être le Jules Verne qui écrit *L'île mystérieuse*. Homme d'action et de pensée, bâtisseur de civilisation, assurant la marche en avant de sa petite communauté, l'ingénieur Smith correspond bien à l'idée que l'on se fait du héros vernien : l'homme menant un combat épique contre

la Nature fasciné par la prometteuse démocratie américaine. Le capitaine Nemo, déçu par l'humanité et par la société américaine en laquelle il avait tant espéré, ébranlé par les possibilités de détournement à des fins belliqueuses des découvertes scientifiques, pourrait être le scientifique misanthrope et anarchiste que deviendra Jules Verne dans les vingt dernières années de sa vie.

Qu'aurait dit Jules le Jeune à Verne le Vieux ? Nous le savons par la bouche de Cyrus Smith s'adressant avec respect et gratitude au vieux capitaine Nemo qui venait de lui raconter sa vie : «Capitaine, votre tort est d'avoir cru qu'on pouvait ressusciter le passé, et vous avez lutté contre le progrès nécessaire. (...) Votre erreur est de celles qui n'excluent pas l'admiration, et votre nom n'a rien à redouter des jugements de l'histoire. Elle aime les héroïques folies, tout en condamnant les résultats qu'elles entraînent⁹.» Et c'est ce Jules-là, celui qui a foi en la science et en la technique, en l'Amérique et au progrès, que l'histoire retiendra, jetant les œuvres de l'héroïque folie de Verne le Vieux aux oubliettes. Ainsi me vint l'idée que l'histoire de Jules le Jeune et de Verne le Vieux, de *l'ingénieur et du capitaine Nemo*, pouvait aussi nous introduire aux *falsifications des technologues*, aux falsifications des discours dominants sur le sens de l'histoire des sciences et des techniques de l'information et de la communication.

1 - L'ingénieur et le capitaine Nemo

Pour l'ingénieur général du corps des Mines Thierry Gaudin, alors Directeur du Centre de Prospective et d'Évaluation des ministères du Redéploiement Industriel, de la Recherche et de la Technologie, la technique est l'incarnation des rêves. Dès lors, pour tracer les chemins de l'avenir et les voies du progrès, il suffit de faire comme Jules Verne : traduire ses rêves en objets techniques¹⁰. Les technologues de l'ubiquité et de la convivialité sont de grands rêveurs qui ne manquent pas de traduire leurs rêves en objets techniques. Experts en communication, ils ont aussi cette capacité à traduire leurs rêves en discours sur les techniques de l'information et de la communication. Le projet Computopia de Yoneji Masuda illustre parfaitement bien cette démarche.

9. J. Verne, *op. cit.*, pp. 810-811.

10. Th. Gaudin, *op. cit.*, pp. 121-127.

Rappelons le rêve de Yoneji Masuda ; la renaissance d'une communion théologique entre l'homme, la nature et l'être suprême dont les lignes de force seraient : l'accomplissement de la personne dans la réalisation de ses projets, la liberté de décision, l'égalité des opportunités, le développement des communautés électives, l'interdépendance et la coopération économiques pour la mise en œuvre de projets communs, une société sans classe, une démocratie participative. Bref, rien de bien neuf si ce n'est la conviction que l'humanité dispose désormais des moyens techniques lui permettant de passer du rêve à la réalité, d'assurer cette renaissance, grâce aux sciences et techniques de l'information, de la communication, de la cognition.

Yoneji Masuda traduit alors ses rêves en réalité et distingue quatre étapes dans la construction de la société de l'information : informatisation des grands programmes scientifiques et militaires (1945-70), informatisation de la gestion des administrations et des entreprises (1955-80), informatisation des services au public — médecine, transports, enseignement... — (1970-90), informatisation de masse, chaque individu disposant d'un terminal multi-média relié aux réseaux (1975-2000). La montée en puissance de la société de l'information passe alors par la traduction de ces objectifs en projets techniques. Le plan 1972-1985, dit le plan JACUDI, défini par Yoneji Masuda pour le gouvernement japonais, propose la réalisation d'expérimentations pour un montant global de soixante-cinq milliards de \$, dont une première tranche de trois milliards de \$ pour la période 1972-1977. Cette première tranche prévoit le lancement expérimental de plusieurs programmes ambitieux : banques de données administratives, télévision interactive, supermarchés automatiques, transports automatiques guidés, téléc centres de contrôle et de prévention de la santé, télé-médecine, enseignement assisté par ordinateur, enseignement de l'informatique, télésurveillance de la pollution, centre de ressources scientifiques et techniques (tour de Babel télématique), centre du citoyen (sorte d'agora électronique), centre télématique de conseil en management des systèmes d'information pour les P.M.E., centre de formations professionnelles individualisées, création d'une association «Informaticiens sans frontières¹¹».

11. Traduction approximative de l'expression «Computer Peace Corp» utilisée dans le texte, dont les missions seraient l'assistance à l'informatisation des pays en voie de développement.

Telles sont les premiers projets techniques que se propose de concevoir le Professeur Yoneji Masuda sur l'Île de Computopia, l'île de la renaissance de l'humanité, l'île du Nouvel Age. S'il y a bien une certaine renaissance dans le discours de l'architecte de Computopia, c'est à l'évidence celle de la science et de la technique comme idéologie, quelque peu chahutée par les crises de la civilisation industrielle. La société industrielle et matérialiste en plein naufrage est sauvée par la Providence : les sciences et techniques de l'information et de la communication, sciences de la créativité, de l'intelligence, de la convivialité, de la transparence, de la connaissance... La société qui conçoit et utilise «correctement» ces sciences et techniques devient alors société de la créativité, de l'intelligence, de la convivialité, de la transparence, de la connaissance... Et toute l'idéologie technicienne réside dans ce «correctement»-là qui désigne à la fois la *neutralité*, la *rationalité* et la *modernité* renouvelées des sciences et techniques de l'information et de la communication. En d'autres termes, la technique est innocente ; dès lors qu'elle est utilisée de manière rationnelle, elle est porteuse d'innovations bénéfiques pour l'ensemble de la société.

Neutralité

La science et la technique sont-elles neutres ? Voilà une interrogation d'une naïveté inadmissible de nos jours. La technique n'est pas neutre, elle ne tombe pas du ciel telle la pomme sur la tête de Newton, elle est une production sociale datée et territorialisée. La technique s'intègre, s'adapte, se diffuse selon les caractéristiques économiques, sociales et culturelles de la société qui l'utilise, de même qu'elle transforme, valorise et dévalorise directement ou indirectement les activités économiques, sociales ou culturelles qui lui sont liées. Ainsi que le disait Yves Stourdze, «l'innovation (...) n'est jamais l'entrée naïve d'objets innocents dans un espace vierge¹²». La technique ne peut donc être pensée indépendamment de la société qui la conçoit et l'utilise.

S'il est ainsi mis fin à la neutralité naïve de la technique, le mythe de l'innocence de l'outil technique reste encore très largement le credo de l'idéologie technicienne : on peut faire ce que l'on veut de la technique, le

meilleur comme le pire, seuls l'homme et la société sont responsables de son utilisation bienveillante ou malveillante. En d'autres termes, l'homme reste maître et responsable de l'utilisation des techniques. L'humanisme et le positivisme prennent alors le relais pour nous assurer le meilleur de la technique et nous en épargner le pire. On passe ainsi de la neutralité naïve à l'innocence bienveillante de la technique, dans le cadre de la rhétorique du bilan globalement positif. Jacques Ellul a consacré son œuvre à dénoncer cette idéologie de l'innocence bienveillante de la technique pour affirmer son ambivalence fondamentale et décortiquer l'idéologie technicienne.

Hérétiques au milieu d'un siècle de tolérance, ni les œuvres ni l'auteur ne furent brûlés et son argumentation sur l'ambivalence fondamentale de la technique est maintenant partiellement partagée¹³. Le premier argument, « tout progrès technique se paie », est devenu un leitmotiv populaire : «c'est le prix à payer pour le progrès». Le second argument, « les effets néfastes sont inséparables des effets positifs », peut être intelligible pour quiconque dispose d'un permis de conduire et d'une carte grise. Le troisième argument : «les effets du progrès technique sont imprévisibles», alimente nos quotidiens qui titrent sur les trous dans la couche d'ozone, l'effet de serre et la dégradation de l'environnement. Le quatrième argument ne fait pas la même unanimité : «le progrès technique soulève des problèmes plus difficiles que ceux qu'il résout». Quand bien même certaines innovations techniques soulèveraient plus de difficultés qu'elles n'en règlent, la science et la technique trouveront bien les moyens de les résoudre.

Et c'est bien ce qui serait en train de se produire sous nos yeux : l'essence devient sans plomb, les pots d'échappement catalytiques, les lessives sans détergent, les jus de fruit sans colorant, le papier recyclable, les bombes sans aérosol, les engrais sans azote, les cultures biologiques, les déchets retraités... Les offices d'évaluation et de normalisation, les agences de valorisation, les comités d'éthique veillent au grain, veillent à ce que le prix à payer pour le progrès technique soit le plus indolore possible, veillent enfin à l'imprévisible, à la prévention et au traitement des risques technologiques majeurs. La société se serait donc dotée de techniques propres et des outils lui permettant de maîtriser ces techniques innocentées. D'autant

12. Cité par A. Glowinsky, *Télécommunications : Objectif 2000*, coll. Scientifique et Technique des Télécommunications, Ed. Dunod, 1980, p. 108.

13. J. Ellul expose cette argumentation dans le premier chapitre de son ouvrage, *Le Bluff technologique*, pp. 53-100.

que le temps est maintenant révolu des techniques lourdes, agressives et «nuisantes» de l'ère industrielle. Dans l'ère informationnelle la technique se fait légère, douce, discrète, silencieuse, conviviale, esthétique... L'innocence bienveillante de la technique est réhabilitée grâce aux sciences et techniques de l'information et de la communication.

On voit même refleurir les discours, que l'on croyait oubliés, sur la neutralité de la technique. Dans leur rapport sur *L'informatisation de la société*, Simon Nora et Alain Minc vont jusqu'à titrer la première section du chapitre qu'ils consacrent au thème *Télématique et nouveaux jeux de pouvoirs* : «Un outil neutre en quête de configurations¹⁴». L'innocence fondamentale des outils techniques est également l'hypothèse de base de Yoneji Masuda, qui affirme que les sciences et techniques de l'information «peuvent apporter d'incommensurables bienfaits à l'humanité si elles sont utilisées avec sagesse, comme elles peuvent aboutir à la destruction si elles sont mal utilisées¹⁵.»

En d'autres termes, les techniques de l'information et de la communication peuvent se plier à tous les projets, se mouler dans toutes les configurations. A la différence des techniques industrielles, les techniques informationnelles n'induiraient aucune nuisance et ne généreraient aucune différenciation qui ne soit pas le résultat d'un projet intentionnel individuel ou social. Les techniques de la communication n'émettent pas de polluants, elles transmettent de la connaissance; elles ne dégradent pas le paysage, elles invitent au voyage; elles n'induisent pas de différenciation spatiale, elles banalisent le territoire; elles ne comportent aucun risque écologique majeur, elles permettent la détection, la surveillance, la prévention et la gestion des risques technologiques; elles n'induisent pas de contraintes, elles libèrent l'homme des contraintes spatio-temporelles; elles ne pénalisent personne, elles sont accessibles à tous...

Les techniques de l'information et de la communication seraient également neutres sur les contenus et la nature des informations échangées. Elles ne s'occupent que du seul codage et de la seule transmission des messages sous forme de signes parfaitement neutres : les bits. Mieux que cela, elles permettent l'accès à tous les messages dès lors que la liberté,

14. S. Nora, A. Minc, *L'informatisation de la société*, La documentation française, 1978, p. 51.

15. Y. Masuda, *op. cit.*, p. 153.

l'égalité et la pluralité d'expression sont garanties. Dotée de telles techniques de facilitation, de libération, d'émancipation et d'amplification de ses capacités, ne faudrait-il pas que l'humanité soit folle ou démoniaque pour ne pas les intégrer dans un projet de développement économique, social et culturel ambitieux, voire utopique ? *L'Homo sapiens* saura bien utiliser, pour le meilleur, la meilleure des techniques qui a su se faire légère, douce, discrète, silencieuse, conviviale, esthétique et... INTELLIGENTE !

Rationalité

Esthétique et... intelligente, telle est la Raison, telle devrait être la rationalité qui a mis fin à des siècles d'obscurantisme, depuis la grande révolution scientifique et technique du siècle des Lumières. Depuis le fameux «Je pense, donc je suis» de Descartes, l'homme se définit comme un être doué de raison. L'homme, doué de raison, poursuit des finalités qui ne peuvent que s'inscrire dans une recherche de supplément d'humanité, donc de Raison. Le progrès de l'humanité peut alors être assimilé au progrès de la Raison. Le progrès de la Raison est garanti par le progrès de la connaissance. La seule connaissance raisonnable est la connaissance scientifique. Le progrès de la Raison peut donc être assimilé au progrès de la Science. La technique, instrumentalisation de la science, apporte à l'humanité les moyens rationnels, car produit de la science, lui permettant de parvenir à ses fins. Raison, Science et Technique forment ainsi une trinité conjugulée canoniquement dans une «téléologie» du progrès de l'humanité.

La priorité de l'humanité, dotée de la Raison et de la Science, est alors la production d'outils, de machines, de techniques lui permettant de domestiquer la nature, de s'affranchir des contraintes du travail physiologique, de libérer les capacités intellectuelles et créatives de l'esprit et de la raison. Le processus de rationalisation va ainsi s'attaquer au 19^e siècle au secteur de la production, à la construction de la société industrielle : maîtrise de l'énergie, division spatiale et technique du travail, taylorisme, fordisme, urbanisation, hygiène, état-nation, concentration, normalisation, marché, éducation, productivité, PNB... sont quelques-uns des maître-mots de la rationalisation industrielle. A partir du milieu du 20^e siècle, le processus de rationalisation se poursuit dans la sphère de la consommation afin de construire une société de consommation de masse : besoin,

satisfaction, choix, loisirs, mode, publicité, santé-corps-sexe, expression, distribution, temps libre, revenu par habitant... sont alors les nouveaux maître-mots de la rationalisation de la consommation. Parvenu à un stade avancé de ce processus, le rationalisme, soit par crainte de perdre la raison dans le matérialisme, soit par conviction que l'humanité s'est désormais libérée des contingences matérielles, peut alors s'attaquer à l'essentiel, c'est-à-dire à la rationalisation de l'esprit, à l'édification d'une société de communication, dont les maître-mots seront : cognition, intelligence, formation, créativité, transparence, liberté, automatisation, communauté, interdépendance, complexité, services, culture, réseaux, participation...

Ce nouveau procès de rationalisation est désormais possible grâce aux sciences de l'esprit, de l'information et de la communication. Et il faut bien en prendre la mesure car il s'agit-là d'un changement radical du procès de rationalisation. La technicisation de la production et de la consommation correspondait à un processus de rationalisation «impur» car largement matérialiste. L'instrumentalisation de l'esprit correspond à un processus de rationalisation de la pensée, de la connaissance, de la créativité... Les techniques de la production et de la consommation sont des techniques de rationalisation des activités humaines. Les techniques de l'esprit sont bien plus que cela, ce sont les techniques de la rationalité, de l'intelligence, de la Raison pure. Faut-il s'en convaincre ? L'examen de quelques caractéristiques et domaines d'application de cette rationalité renouvelée le permettra.

Raison vient du latin *ratio*, qui signifie calcul, compte. Fasciné par la pureté et l'universalité des mathématiques, Descartes voulut mettre en équation les sciences, la philosophie, la morale. Trois siècles plus tard, l'informatique devint la technique du *ratio*, du calcul, du traitement de données. Avec l'informatique, tout peut se calculer. L'accroissement des capacités et des vitesses de calcul est phénoménal, le supplément de rationalité, au sens étymologique est incontestable. L'informatique en libérant l'humanité des contraintes du calcul, décuple ses capacités de raisonnement. Car les sciences et techniques de l'esprit sont non seulement des techniques de facilitation mais aussi des sciences et techniques d'amplification de l'intelligence, de la pensée et de la raison. Amplification ! car l'homme ne dispose plus dorénavant d'un cerveau, mais d'une multitude de cerveaux capables de calculer, de mémoriser, de raisonner, de

résoudre des problèmes complexes, de multiplier à souhait les simulations. Mieux que cela, ces amplificateurs d'intelligence, voire ces techniques de l'intelligence artificielle, clonent l'hémisphère gauche de notre cerveau, siège de la rationalité, de l'analyse, de l'intelligence, de la logique et de la méthode.

La rationalité fut par le passé non seulement contrainte par les capacités cognitives limitées du cerveau humain, mais aussi par le doute, l'incertitude. Les techniques de l'information démultiplient les capacités cognitives de l'homme, assurent la transparence de l'information, diminuent l'incertitude... Même le pape de la rationalité limitée (ceci expliquant peut-être cela), le prix Nobel d'économie Herbert A. Simon, et son collègue Marvin Minsky le clament haut et fort : l'intelligence des ordinateurs est illimitée, Einstein et Proust pourront être clonés à volonté¹⁶. Comment conjuguer dans l'harmonie rationalité individuelle et rationalité collective ? Les techniques de l'interconnexion, de la rétroaction et de l'auto-organisation s'en chargeront. Dans l'île de Computopia « les rétroactions et l'accumulation des opinions seront répétées autant de fois que nécessaire, jusqu'à ce qu'un consensus soit atteint, afin de s'assurer de l'équilibre impartial des avantages et inconvénients des décisions politiques concernant des individus et des groupes aux intérêts contradictoires¹⁷. »

Grâce aux sciences et techniques de l'esprit, de l'information et de la communication, le procès de rationalisation peut maintenant s'étendre à l'ensemble des activités humaines. La parole, l'écriture, la relation, la gestuelle, la tenue, la pensée sont instrumentalisées grâce aux techniques de communication et autre Programmation Neuro-Linguistique. Les techniques du management, ou encore du management stratégique, ou mieux encore du management stratégique participatif, permettent de rationaliser la gestion des produits, des processus, des ressources humaines, des performances, des tâches, de la qualité, de la valeur, des coûts, des systèmes d'information... Les techniques de la cognition rationalisent les processus d'apprentissage, de mémorisation, d'acquisition des connaissances. En passant de la rationalité scientifique et technique à la maîtrise des sciences et techniques de la rationalité, l'humanité franchit

16. Cf. les entretiens réalisés par Guitta Pessis-Pasternak, et notamment l'entretien avec Herbert A. Simon, in *Faut-il brûler Descartes ?*, coll. Sciences et Société, Ed. La Découverte, 1991, pp. 227-237.

17. Y. Masuda, *op. cit.*, p. 152.

une nouvelle page de l'histoire de la modernité dont Alain Touraine nous dit qu'elle est « celle de la double affirmation de la Raison et du Sujet¹⁸. »

Modernité

L'histoire de la modernité est l'histoire de la Science et l'histoire des Droits de l'homme, l'histoire de la rationalisation et de la subjectivation. C'est autour de cette affirmation-dissociation-détournement de la Raison et du Sujet qu'Alain Touraine organise l'histoire de la modernité triomphante du siècle des Lumières, puis analyse la crise de la modernité de ce siècle... «Trop longtemps, » écrit-il, «la modernité n'a été définie que par l'efficacité de la rationalité instrumentale, la maîtrise du monde rendue possible par la science et la technique. (...) Le drame de notre modernité est qu'elle s'est développée en luttant contre la moitié d'elle-même, en faisant la chasse au sujet au nom de la science (...) De sorte que l'on continue à appeler modernité ce qui est la destruction d'une partie essentielle de celle-ci. Alors qu'il n'y a de modernité que par l'interaction croissante du sujet et de la raison, de la conscience et de la science, on a voulu nous imposer l'idée qu'il fallait renoncer à l'idée de sujet pour faire triompher la science, qu'il fallait étouffer le sentiment et l'imagination pour libérer la raison (...)»¹⁹.

Enfermée dans la rationalité instrumentale, la modernité, qu'elle soit holiste ou individualiste, n'est qu'une parodie de la modernité. Tel semble être l'un des messages de l'auteur qui s'emploie, contre les critiques radicales de la modernité et les tenants de la post-modernité, à réhabiliter le concept en plaçant la société moderne devant un choix. Celui de «se soumettre à l'action instrumentale et de la demande marchande (...) se borner à combiner la rationalité instrumentale et la consommation de masse (...)». Ou celui qui consiste à «combiner rationalisation et subjectivation, efficacité et liberté», et plus loin, «liberté et travail, communauté et individualité, ordre et mouvement²⁰». Entre la pleine-modernité de Touraine, la modernité-détour de Balandier, la modernité-idéologie-libérale de Baudrillard, la postmodernité de Lipovetsky, autant d'analyses divergentes qui s'accordent cependant pour mettre l'accent sur trois dimensions

18. A. Touraine, *Critique de la modernité*, Ed. Fayard, 1992, p.430.

19. A. Touraine, *op. cit.*, pp. 240-241.

20. A. Touraine, *op. cit.*, pp. 422-423.

fondamentales de la modernité : premièrement le changement, l'innovation, la créativité ; deuxièmement, la science, la technique, la rationalisation instrumentale ; troisièmement, la subjectivation, la personnalisation, l'individualisme, le narcissisme. Soit une triple affirmation (pour les uns) ou aliénation (pour les autres) de la nouveauté, de la raison et de l'individu, qui n'implique aucune nécessité de rupture avec le sacré, la tradition et l'imaginaire.

La communication est au centre des discours sur la modernité contemporaine. Elle est mouvement, changement, innovation, créativité, nouveauté. Si les techniques de l'information et de la communication sont les techniques de la modernité, c'est d'abord qu'elles sont les techniques de la nouveauté ou ce qui revient au même, par détournement de définition ou litanie de formulation, les *nouvelles* technologies. Voilà près de vingt ans que les techniques de l'information et de la communication sont dénommées les nouvelles technologies. Ce label de nouveauté perpétuelle semble leur avoir été accordé à la fois pour les différencier radicalement des techniques classiques de l'ère industrielle et pour rendre compte du fantastique foisonnement d'innovations qui agite en permanence les milieux scientifiques, techniques, industriels et médiatiques. Le salon de l'information et de la communication est devenu le salon de l'innovation. La logique de développement des nouvelles techniques est ainsi faite que l'on prend instantanément un siècle de retard, si l'on n'a pas acquis la veille, le matériel, le logiciel, le service mis en vente le lendemain. Nouvelles techniques, nouveaux services, nouveaux réseaux se conjuguent par versions, configurations et générations qui se succèdent en permanence.

L'homme qui utilise ces nouvelles techniques, l'homme moderne est un homme branché. Il fut à la page, dans le vent, «in», il est maintenant branché, chébran ou bléca. Les signes distinctifs de l'homme moderne sont le nombre de chaînes câblées auxquelles il est relié, son numéro de fax, ses coordonnées Itinériss, SFR ou Bouygues, la configuration de son portable, la capacité de son agenda électronique, son adresse Internet, sa messagerie vocale, sa boîte aux lettres électronique... L'homme moderne se fait accompagner d'un caddie plein de fers et de bois, parcourt les greens et le monde, les gares et les aéroports, les salons et les salles de conseil, les vernissages et les stades, les primes de bilans et les romans primés, toutes antennes déployées, sans cesse branché sur l'actualité, la nouveauté et

l'avenir, toujours à la recherche d'un avenir ou d'un look d'avance. Car les techniques de la modernité sont aussi les techniques de l'interconnexion des modernités locales, régionales ou internationales.

L'homme moderne peut se promener dans toutes les modernités grâce aux techniques nomades. L'homme moderne, le «sujet-dans-le-monde» dirait Alain Touraine, peut tout savoir, tout voir, tout repérer, tout essayer. Il peut errer dans tous les possibles, dans toutes les configurations, entrer dans tous les réseaux, changer de réseau. L'homme moderne est un zappeur de modernités. Mieux que cela, l'homme moderne dispose désormais des techniques de la simulation lui permettant de se promener dans toutes les identités, de construire son ou ses identités, par itération ou changements successifs. Les techniques de la modernité semblent donc annoncer la réconciliation chère à Touraine du monde des techniques et du monde des identités.

Rationnel, cinétique, branché, nomade, expérimentateur, l'homme moderne est aussi un sujet avide de traditions et d'imaginaire. Il dispose désormais des techniques qui permettent non seulement de stocker les traditions mais aussi de leur redonner vie. On peut tout explorer, le présent et l'avenir comme le passé, ses racines comme celles que l'on souhaite se donner. A commencer par l'ère des dinosaures qui revit sous nos yeux grâce aux images de synthèse et sollicite en permanence notre imaginaire. Car les techniques de l'information et de la communication sont aussi les techniques de l'imaginaire. Elles ne se contentent pas de solliciter l'imaginaire, elles mettent à la portée de tous les moyens leur permettant de débrider l'imagination et la créativité. On avait pu craindre que le désenchantement du réel par son arraisonnement scientifique et technique ne se traduise par la déperdition de l'imaginaire, c'était sans compter sur l'investissement imaginaire qui accompagne toute innovation technique, c'était sans compter sur le développement des techniques de l'imaginaire, des techniques de la réalité virtuelle.

Dans l'île de Computopia, l'ingénieur et le capitaine Nemo construisent une société d'entente et d'harmonie entre l'homme et la nature, entre la raison et le sujet, entre les techniques et les identités, entre la société et l'individu, entre la science et la conscience. Les sciences et techniques de l'esprit et de la connaissance, de la rationalité et de l'imaginaire, de la modernité et de la tradition seront les outils de cette

nouvelle utopie. Le discours n'est pas nouveau. Les techniques et le contexte socio-économique changent, mais les principales falsifications des technologues du progrès subsistent.

2 - Les falsifications des technologues

«Le patriotisme ne suffit pas. Pas plus que toute autre chose. La science ne suffit pas, la religion ne suffit pas, l'art ne suffit pas, la politique et l'économie ne suffisent pas. Pas plus que l'amour, pas plus que le devoir, pas plus que l'action, même désintéressée; pas plus que — même sublime — la contemplation. Rien de ce qui se veut exclusif ne convient réellement. (...) Nous ne sommes pas en mesure de triompher de notre irrationalité fondamentale. Tout ce que nous pouvons, c'est apprendre l'art d'être irrationnel de façon raisonnable ²¹.» William Asquith Farnaby, journaliste naufragé pas tout à fait involontaire sur l'île de Pala, lit ces lignes du petit livre vert du grand Rajah de la Réforme intitulé Réflexions sur le Comment et le Pourquoi. La Réforme fut l'œuvre conjointe de son Altesse Royale, le Rajah de l'île de Pala, pieux bouddhiste Mahayana, et du docteur écossais Andrew MacPhail, ancien calviniste devenu athée. Le Roi de Pala ignorait tout de l'Europe, de la science et de la technologie modernes. Le docteur Andrew ignorait tout de la philosophie hindoue, des sciences de l'esprit et de l'art de vivre. Chacun devint l'élève de l'autre pour tirer le meilleur parti de leurs deux mondes. Et c'est ainsi qu'ils hybridèrent leur culture et leurs sciences.

Sur l'île de Pala, ils réalisèrent une société de liberté, de bonheur, d'amour et de compassion. Une île sur laquelle l'accomplissement de l'être et de la société fut sans cesse recherché au delà du pouvoir et de l'avoir. Et ce sont les principes fondamentaux de l'organisation économique et sociale de ce paradis terrestre, en recherche et mouvement permanents, que nous conte Aldous Huxley dans son roman testament Ile. La sagesse palaise est organisée sur une science et une éthique de la relation entre l'homme et la nature, entre le corps et l'esprit, entre la réalité et l'imaginaire, entre le visible et l'invisible, entre la technique et la société. Par exemple, l'éducation scientifique des enfants introduit l'écologie (archétype de science de la relation et des systèmes complexes), dans le même temps que la multiplication et la division. La

21. A. Huxley, *Ile*, Presses Pocket, 1962, p. 175 - p. 229.

technique palaise la plus développée est le Yoga, non comme simple gymnastique du corps, mais comme technique de découverte et de maîtrise du corps et de l'esprit. La technique palaise n'est pas instrumentalisation du corps, de la nature et de l'esprit, elle est yoga de la communion des corps, de la nature et des esprits. Plutôt que d'apprendre aux jeunes Palais à appuyer sur les touches de prothèses techniques, on leur apprend à découvrir et utiliser les boutons les plus cachés de leur esprit et de leur corps. Dans le parcours initiatique à la sagesse palaise des adolescents, l'amour yoga et le champignon moksha tiennent une place privilégiée.

Dans une île où bonheur, liberté et compassion sont les finalités et où les moyens sont limités, le contrôle des naissances est nécessaire. Les jeunes y sont donc initiés à l'amour yoga, amour de la communion des corps, des sensations et des esprits sans pénétration ; technique de l'amour qui rend toute partie du corps et toute émotion érogènes. Ayant acquis cette technique, le préservatif peut alors être utilisé. Le champignon moksha est une drogue hallucinogène que les Palais utilisent avec modération et que leurs enfants découvrent à la puberté. Drogue est un terme impropre, les Palais parlent à son sujet de «révélateur-de-la-réalité», de «pilule-de-beauté-et-de-vérité». Elle a le pouvoir d'agir sur « les zones silencieuses de l'esprit, les zones qui ne sont pas spécifiquement intéressées par la perception, le mouvement ou la sensation²². » Il faudrait encore rendre compte de la monarchie constitutionnelle, de la structure familiale d'adoption mutuelle, du journal unique, de la psycho-médecine, de l'agriculture, de la mort... pour comprendre l'organisation et le fonctionnement de la société palaise. Partout règnent l'harmonie, l'entente, la coopération, la compassion, jamais définitivement acquises, toujours renouvelées. La société palaise est ainsi une société de communication complète.

Communication complète à l'intérieur de l'île interdite mais communication très limitée avec le monde extérieur, tant la sagesse palaise pourrait être polluée par les dix milliards de fous qui l'entourent, tant les ressources pétrolifères de l'île font l'objet de toutes les convoitises. Et c'est précisément l'exploitation de ces richesses pétrolières que le journaliste William Asquith Farnaby, naufragé volontaire et journaliste-agent-prospecteur du magnat de la Compagnie Pétrolière du Sud-Est Asiatique, est venu négocier. La Rani — la Reine-Mère de l'île de Pala — est prête à concéder les ressources de l'île

22. A. Huxley, *op. cit.*, p. 183.

pour financer son mouvement mondial «la Croisade de l'Esprit». La Rani n'a pas de pouvoir, elle doit attendre que son fils Muragan grand et petit ami du colonel-président-dictateur de la République de Randang, ait atteint la majorité et ait été intronisé roi de Pala. Le jeune Muragan, fasciné par le modernisme du colonel Dipa, a été soustrait à l'éducation palaise jugée trop perverse par la Rina. Il reçut une éducation en Suisse et apprit à détester la civilisation palaise des «vieilles badernes».

Sa majorité approchant, il élabore de grands projets pour l'île. Il veut moderniser le pays à l'image de ce qu'a fait le colonel Dipa à Randang. La modernisation, c'est l'industrialisation, l'armement et la spiritualité pure de la Croisade de l'Esprit. Les royalties tirées de l'exploitation des ressources pétrolières serviront à financer cette modernisation. Outre son ami le colonel Dipa, la principale source d'inspiration du jeune Muragan est le «Catalogue Printemps-Eté» de Sears, Roebuck & Cie. Imaginez ! Un catalogue de 1358 pages, l'Arbre des Biens de Consommation, dans lesquelles sont exposées toutes les merveilles de la mode et de la technique occidentales, ainsi qu'un superbe Scooter Modèle Italien qui fait rêver le futur monarque. Sa décision est prise, il ne sera pas le souverain d'un peuple de sauvages et de conservateurs rétrogrades ne pensant qu'au sexe et à la drogue. Il construira un pays moderne, armé et industrialisé, ouvert aux biens de ce monde et y fera régner la vraie spiritualité, la spiritualité purifiée du sexe (l'amour yoga) et de la drogue (le champignon moksha). C'est ainsi que le colonel Dipa, délinquant de l'espèce muscle comme Staline, et le jeune Rajah Muragan, délinquant de l'espèce Peter Pan comme Hitler, s'empareront du pouvoir sur l'île Pala et ouvriront l'exploitation pétrolière à la Compagnie du Sud-Est Asiatique...

Fable, roman, caricature, testament, conte, essai, le dernier livre d'Aldous Huxley est tout cela à la fois. Tout cela, mais n'est sans doute pas un énième projet utopique. Projet *New Age* avec lequel l'auteur flirte dès lors qu'il entreprend la description des principes fondamentaux de cette fiction de société idéale, piège dans lequel il évite de tomber dès lors que son propos reste fondamentalement la dénonciation des principales falsifications des sociétés matérialistes et industrielles modernes, de la folie stupide dans laquelle nous entraîne la rationalisation instrumentale, la Raison qui aveugle. Ce sont, sur la base de cette initiation romanesque, quelques-unes de ces falsifications, quelques manifestations de cette folie rationalisatrice des sciences et techniques de l'île de Computopia qu'il

convient de dénoncer : *la confusion des fins et des moyens, la transformation de la science en signes, le détournement des «right-tech» par les «high-tech».*

Des fins aux moyens

Dans l'île de Pala, les moyens techniques et les ressources financières sont volontairement limités. Un choix fondamental a été fait : privilégier l'accomplissement de l'individu en subordonnant totalement les choix économiques et technologiques à cette unique finalité. Les ressources pétrolières ne sont donc pas exploitées, les échanges extérieurs sont uniquement consacrés à l'acquisition de ce qui ne peut être fabriqué sur l'île. La quête du bonheur, de la liberté, de l'abondance, de la démocratie, de l'harmonie de la société palaise passe par cette hygiène malthusienne des moyens économiques et techniques. Dans l'île de Computopia, les mêmes finalités sont recherchées dans une fuite en avant vers l'innovation technique et la croissance économique. Soit deux modèles de société : le *modèle palien* où les finalités sont premières et les moyens fortement assujettis et volontairement limités au plein accomplissement du sujet ; le *modèle computopien* où les finalités et le sujet finissent par être absorbés, oubliés, abîmés dans une débauche de moyens de production et d'objets de consommation.

Caricature ? Bien sûr ! Simplification falsificatrice ? Encore plus, tant sont élevés les risques de totalitarisme *palien* comme *computopien* ! Mais caricature et simplification provisoirement utiles car il existe bien deux modèles purs de relations des moyens aux fins : celui de l'assujettissement et celui de la confusion. Erreur d'analyse, dirait Alain Touraine qui propose un troisième modèle : « Nous vivons dans une société de forte dissociation entre les moyens et les fins, et donc où les mêmes moyens, loin de commander les fins ou de les absorber, peuvent être mis au service du Bien comme du Mal, de la diminution des inégalités, comme de l'extermination des minorités²³. » Modèle de la dissociation qu'il oppose au modèle de la confusion ou de l'absorption qu'il juge d'une pauvreté dérisoire et d'une scientificité plus que douteuse, tant il ne lui fut jamais démontré que les moyens pouvaient commander aux fins.

23. A. Touraine, *op. cit.*, p. 175.

Son modèle de la dissociation se veut essentiellement une réponse aux auteurs critiques de l'idéologie technicienne qui dénoncent l'absorption et la déperdition des fins dans les moyens, le triomphe de la technique et le procès de rationalisation instrumentale : « L'image de la technocratie triomphante est dérisoire face à la montée de la consommation, à la poussée des nationalismes et à la puissance des entreprises transnationales²⁴. » En d'autres termes, l'analyse critique de l'idéologie technicienne masque le jeu des acteurs sociaux, la montée en puissance de la consommation, des nationalismes et des entreprises transnationales. Or, tel est précisément le point de départ des pourfendeurs de l'idéologie technicienne : dénonciation de la société de consommation, du capitalisme transnational, des inégalités... Toutes leurs démonstrations ne visent qu'à expliquer selon quels processus l'idéologie technicienne n'est rien d'autre que la forme moderne de l'idéologie libérale qui avance masquée. De quoi perdre son latin quand l'un dénonce le masque dénoncé par l'autre pour dénoncer le même arbre qui cache la même forêt.

Je tiens, pour ma part, pour essentiels l'arbre et la forêt, dès lors que l'un et l'autre, ainsi que leurs interrelations, sont clairement identifiés. Il n'y a pas plus de dissociation entre l'idéologie libérale et l'idéologie technicienne que de dissociation entre les fins et les moyens. L'idéologie libérale nourrit l'idéologie technicienne qui nourrit à son tour l'idéologie libérale. S'il y a bien assujettissement des moyens aux fins, c'est bien celui de l'idéologie technicienne à l'idéologie libérale dont le mode de légitimation moderne passe par son absorption-camouflage dans l'idéologie technicienne. Dénoncer ce camouflage n'est pas dérisoire quoi que puisse en penser Alain Touraine. Dénoncer cette absorption idéologique des fins par les moyens est vital à condition, bien sûr, de ne pas en rester là. Avant d'illustrer ce processus d'absorption des fins par les moyens dans les secteurs de la communication, il peut être utile de rappeler brièvement quelques-unes des réductions opérées par l'idéologie technicienne.

Comme le souligne Michel Henry, l'une des premières réductions opérées par l'idéologie technicienne est la dégradation du «monde-de-la-vie» dans le «monde-de-la-science» : « La science telle que nous l'entendons aujourd'hui, est la science mathématique de la nature qui fait abstraction de la sensibilité. Mais la science ne peut faire abstraction de la

24. A. Touraine, *op. cit.*, p. 176.

sensibilité que parce qu'elle fait abstraction de la vie²⁵». La théorie mathématique et quantique de la communication de Shannon et Weaver, la cybernétique, l'outrecuidance de l'économétrie, les prétentions de la modélisation, en sont quelques exemples. Faisant abstraction de la sensibilité, l'idéologie technicienne produit une représentation dégradée de l'*homo sapiens* qui devient alternativement *Homo faber*, *Homo economicus*, *homo consumens*, homme doué de raison dont l'activité spécifiquement humaine est la production d'outils et la consommation d'objets. Les besoins sont alors assimilés à la consommation d'objets, de services, de prothèses techniques et le bonheur de l'humanité est assimilé à la satisfaction de ces besoins.

Ces réductions trouvent leur légitimité dans la rhétorique de ce que Lucien Sfez appelle la mono-rationalité scientifique dont les maître-mots sont : linéarité, efficacité, progrès, normalité...²⁶ En d'autres termes, la connaissance scientifique permet seule de doter l'humanité d'outils et de moyens efficaces, donc utiles, lui permettant de poursuivre sa marche ascendante. Le progrès de l'humanité est linéairement assuré par l'efficacité des techniques issues de la connaissance scientifique. D'où la dégradation des finalités humaines dans les moyens techniques dont l'efficacité garantirait mécaniquement la réalisation ; d'où l'assimilation du progrès de l'humanité au progrès des techniques.

Dégradation du «monde-de-la-vie» dans le «monde-de-la-science», dégradation de l'*homo sapiens* dans l'*homo faber*, dégradation de la satisfaction des besoins dans la consommation, dégradation de la raison dans la rationalisation technico-économique, mais aussi dégradation de la valeur d'usage des biens et des services dans leur valeur d'échange. La question n'importe plus désormais de savoir si tel bien ou tel service est utile, l'essentiel est qu'il s'échange sur le marché. L'utilitarisme et le fonctionnalisme de l'idéologie technicienne n'est que le paravent du mercantilisme de l'idéologie libérale. La valeur d'échange étant présentée comme la forme marchande objective de la valeur d'usage des biens et services, l'essentiel est que les échanges se développent, que la circulation marchande des biens et des services soit généralisée. L'essentiel est que ça circule, que ça change de plus en plus vite. Dès lors, l'accélération de la

circulation des valeurs d'échange suppose et suscite l'accélération des innovations techniques sans autre finalité que l'accélération toujours plus frénétique des échanges.

Accélération frénétique des échanges et de la circulation marchande, telle semble être également la finalité inavouée du développement spectaculaire des techniques de la communication et de l'information. Tout est attendu de l'inflation des sciences et techniques de la communication : la prospérité économique, la fin des inégalités, le développement du tiers monde, le désenclavement, la décentralisation, la liberté, la pluralité, la créativité, la convivialité, la transparence, la connaissance, la démocratie, l'ordre par le bruit, le développement durable... La confusion des fins et des moyens est patente, tant la révolution scientifique et technique de l'information est présentée comme une révolution économique et sociale sans précédent. Les moyens absorbent d'autant plus facilement les fins que les techniques mises en œuvre sont présentées comme étant beaucoup plus vertueuses que les techniques de l'ère industrielle.

Tous les problèmes de société sont alors revisités à l'aune de ces techniques vertueuses. Les villes sont encombrées, polluées, inhumaines... il est maintenant possible soit de bâtir une ville verte, la cité câblée, soit de déménager la ville à la campagne grâce aux nouvelles techniques propres et champêtres de l'espace sans distance et sans nuisance. Des régions sont enclavées et se dévitalisent, la réalisation du réseau autoroutier et des autoroutes électroniques, le développement du télétravail, du téléachat, du téléenseignement, des téléloisirs... leur donnent une nouvelle chance. La vie locale s'effrite, les radios et télévisions locales permettent de la réanimer. Les personnes âgées sont seules, le téléphone, la télévision, la télésurveillance et la télésécurité leur apportent sécurité, distractions et relations. La mobilité quotidienne, résidentielle et professionnelle sépare les individus, les techniques de l'interconnexion les réunissent. Le temps est une ressource rare et contrainte, les techniques du temps réel font gagner du temps. Faut-il poursuivre cette litanie des impostures de l'idéologie technicienne ?

Impostures déjà démasquées du temps réel, de l'espace invisible, de l'information transparente, de la réunion des sujets, du libre échange des paroles, de la communion des sens ; impostures encore à débusquer dans l'Île de Computopia, la Vallée de l'Eldorado et l'Abbaye de Télem ; impos-

25. M. Henry, *op. cit.*, p. 59.

26. L. Sfez, *Critique de la décision*, *op. cit.*, pp. 154-161.

tures qui renvoient systématiquement à la confusion entretenue entre les fins et les moyens, à l'absorption de la rationalité orientée vers les fins dans la mono-rationalité technico-économique des moyens de communication. Dans la société dite de communication, le privilège métaphysique et moral des finalités ne fait que masquer le privilège définitif des moyens²⁷. Est-il possible de suggérer aux Computopiens, aveuglés par l'inflation galopante des techniques de l'information et de la communication, de se débrancher momentanément, de partir à la découverte de ce que Gaston Bachelard appelle les multiples rationalités régionales, de faire un détour anthropologique par l'Île de Pala et son hygiène malthusienne des moyens techniques ? C'est la voie déjà suggérée par Georges Balandier : « Une anthropologie de la communication davantage constituée, par l'éclairage des détours culturels, contribuerait à mieux armer la critique de la *techno-communication* propre aux sociétés de la modernité conquérante. Elle montrerait la différence de nature entre une communication vivante, incorporée au monde des choses et au monde des hommes, féconde de significations et de relations intensément vécues, et une communication instrumentalisée, séparée, interposée, entre les hommes et le monde, au point de devenir productrice autonome d'une réalité foisonnante qu'elle impose à ses auteurs²⁸. »

Des sciences aux signes

Dans l'Île de Pala, le développement scientifique et technique est assuré principalement par les sciences et techniques spirituelles de l'esprit et de l'art de vivre. La matrice de toutes ces sciences est la science de la relation, on pourrait dire une science de l'échange symbolique. Dans l'Île de Computopia, les sciences et techniques de référence sont les sciences et techniques de l'instrumentalisation de l'esprit, du corps et de la nature. La matrice de toutes ces sciences est la science de la dénotation, comme processus d'objectivation, de rationalisation et de fonctionnalisation, on pourrait dire une science économique du signe, pour rendre compte du

27. Paraphrase d'une formule de Jean Baudrillard, « le privilège métaphysique et moral des contenus ne fait que masquer le privilège définitif de la forme », in *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Ed. Gallimard, 1972, p. 190.

28. G. Balandier, *Détours culturels*, op. cit., p. 490.

processus de marchandisation et de désymbolisation des sciences et techniques. Dans l'Île de Computopia, on passe de la science aux signes.

Fictions trop abstraites ! Histoires d'îles qui peuvent être belles mais ne mènent pas moins nulle part. Et pourtant, en reprenant le bateau qui nous ramènera sur le continent, nous ne dirons rien d'autre en arrivant au port. Espérons simplement que les propos qui viennent d'être tenus auront gagné en intelligibilité et que la destination atteinte sera bien ce quelque part qui désigne l'absorption de la science par l'économie marchande et par l'économie du signe. Le lecteur averti pourrait anticiper sur le propos et conclure que le capitaine de notre navire n'est autre que Jean Baudrillard et nos instruments de bord, les concepts qu'il développe dans sa *Critique de l'économie politique du signe*²⁹.

La première étape de la traversée consiste à passer des sciences et techniques à l'économie politique, afin de mettre en évidence l'absorption des premières par la seconde ou mieux encore, la collusion des deux. Rationalité instrumentale et rationalité économique se conjuguent idéologiquement dans le même totalitarisme libéral de la mono-rationalité ou de la rationalisation. Linéarité, efficacité, utilité, progrès, normalité, besoin, satisfaction, sont les mots-clés de la rationalité technico-économique. Les scientifiques, c'est bien connu, travaillent à l'amélioration de la satisfaction des besoins des individus en produisant des connaissances, des concepts, des méthodes et des techniques efficaces, utiles et socialisées. Les économistes, c'est bien connu, travaillent au même projet et veillent à l'utilisation optimale des moyens de production et à l'allocation optimale des ressources. En d'autres termes, les sciences et techniques créent de la valeur d'usage en devenir (l'innovation) que les économies se chargent de transformer en valeur d'usage potentielle (la production), qui devient de la valeur d'usage utilisable par la transformation de la valeur d'usage en valeur d'échange (l'échange marchand). Nous naviguons jusqu'à présent sur une mer d'huile parfaitement balisée, à l'abri de toutes turbulences.

La houle commence à se lever dès lors que l'on commence à déclarer que dans les économies modernes, la valeur d'usage des objets se dilue dans le fétichisme de la marchandise, que la valeur d'échange devient première et la valeur d'usage seconde. Trop de relents marxistes sont présents dans cet énoncé pour que le vent de la contestation théorique

29. J. Baudrillard, op. cit.

libérale ne se mette pas à souffler. Nous ignorerons ce courant d'air réchauffé et continuerons notre route avec Jean Baudrillard pour aller encore plus loin et affirmer avec lui que la valeur d'usage devient même l'alibi, le paravent idéologique de la valeur d'échange. Car la notion de valeur d'usage charrie les notions rarement neutres d'utilité, de fonctionnalité, de besoins, de satisfaction... Autant de valeurs de bases de l'économie politique et de l'idéologie scientifique et technique, de la rationalisation technico-économique. La houle se fait plus forte, d'autant que les scientifiques commencent à mêler leur souffle aux économistes libéraux. Car voilà des valeurs auxquelles ils croient, voilà les valeurs pour lesquelles ils travaillent, voilà même les valeurs pour lesquelles la société rémunère leurs travaux.

La première étape de notre traversée n'était guère risquée, tant sont nombreux les auteurs à l'avoir parcourue : une critique de l'économie marchande de la science et de la technique nous conduit en un premier rivage là où la science et la technique se font absorber, en toute bonne rationalité technico-économique, par la valeur d'échange et se servent du paravent de la valeur d'usage pour légitimer et réenchanter cette réalité. La seconde partie de la traversée est beaucoup plus risquée, la tempête risque de se déchaîner si nous ne nous échouons pas avant.

Cette seconde étape doit nous conduire au pays où la science et la technique se font absorber, encore une fois en toute bonne conscience, par l'économie politique du signe. Voulant dénoncer l'alibi de la valeur d'usage, Jean Baudrillard introduit la notion de «valeur/signé», afin de désigner, au-delà de la valeur d'usage, l'évidence trop souvent ignorée suivante : la valeur de l'objet réside aussi et surtout dans la signification qu'il véhicule. Signification double explique Baudrillard, puisque l'objet se signifie à la fois par sa fonctionnalité, son utilité, le travail qu'il fournit, et par sa fonction distinctive, ostentatoire ou prestigieuse. Reprenant la distinction linguistique classique, il repère alors deux valeurs signes, la valeur signifiant (la forme) et la valeur signifié (le contenu). Puis il établit l'analogie suivante : de même que la valeur d'usage (VU) est l'alibi de la valeur d'échange (VE), la valeur signifié (Sé) est l'alibi de la valeur signifiant (Sa) et écrit alors : « Sauver la VU contre le système de la VE, sans voir que la VU est un système solidaire de celui de la VE : tel est l'idéalisme fondamental, l'humanisme transcendantal des contenus que nous retrouvons dans la

tentative de sauver le Sé contre le terrorisme du Sa³⁰. » Il faut retenir au moins les deux idées fortes suivantes : dans l'économie politique libérale la valeur d'usage est le paravent idéologique de la valeur d'échange et le critère d'utilité masque la valeur/signé dont le signifié, le contenu, sert d'alibi au signifiant, la forme.

Pour condenser le propos, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à la partie intitulée *L'excommunication des sens* et tout particulièrement au paragraphe intitulé *Du sens au contresens* qui examine cette absorption du sens par le signe, critique l'hypothèse de l'ubiquité du sens au signe, exception faite de la dimension dénotative et logique du signe. La terminologie est différente de celle utilisée par Baudrillard, mais on peut réduire ce que nous avons appelé signe (le signifiant et la fonction logico-mathématique dénotative du signifié) à ce que Baudrillard appelle le signifiant et réduire ce que nous avons appelé sens (la dénotation et la connotation symboliques, la relation et l'insertion dans une société) à ce qu'il dénomme signifié. L'on constatera que les conclusions sont très proches en ce qui concerne la déperdition du sens dans le signe, et que Baudrillard propose d'aller encore plus loin en dénonçant le signifié comme le paravent idéologique du signifiant.

Quels rapports avec le sujet qui nous concerne à savoir l'analyse critique des sciences et techniques dans une économie politique du signe ? Ce rapport direct et intime qui prend forme dès lors que l'on veut bien admettre que la démarche scientifique et l'idéologie technicienne ne s'intéressent qu'à la seule formalisation des dénotations logico-mathématiques de la signification des phénomènes qu'elles analysent. Elles laissent ainsi le plus souvent de côté l'étude des systèmes de connotations (significations symboliques), de relation (partage de sens et d'intentionnalité) et d'insertion dans la société, reléguant dans une boîte noire qu'elles ignorent dédaigneusement ce que Baudrillard appelle l'échange symbolique. Comme le souligne Michel Henry, la science évacue la sphère de la subjectivité, des sensations, des opinions et du spiritualisme, elle évacue le monde sensible pour le réduire à une mathématique et à une géométrie de l'inanimé³¹. Même constat chez Edgar Morin qui ne parle plus des sciences dites exactes mais de la plus éminente des sciences dites

30. J. Baudrillard, *ibid*, p. 195.

31. M. Henry, *op. cit.*, pp. 9-33.

humaines : «L'économie qui est la science sociale mathématiquement la plus avancée est la science socialement et humainement la plus arriérée. Car elle s'est abstraite des considérations sociales, historiques, politiques, psychologiques, écologiques, inséparables des activités économiques³¹.» C'est sans doute la raison pour laquelle l'économie de marché et les sciences et techniques logico-mathématiques font si bon ménage au sein de la même idéologie libérale.

N'en doutons plus, la tempête souffle, nous sommes secoués de toute part par de gigantesques lames de fond. Car si la science ne s'embarrasse pas des dimensions de la connotation, de la relation et de l'insertion dans l'analyse des phénomènes qui font l'objet de ses investigations, elle a pour cela de bonnes raisons. La neutralité encore revendiquée est son mode d'insertion privilégié dans la société car, en toute hypothèse, cette neutralité est bienveillante puisqu'elle garantit le progrès. La relation, c'est-à-dire le partage de sens et d'intentionnalité, est assurée et bien assurée par la formation, l'enseignement et la diffusion des connaissances scientifiques et techniques puisque les scientifiques sont eux-mêmes le plus souvent professeurs. Les connotations, les dimensions symboliques de la signification sont alternativement dénoncées comme l'ennemi à abattre de la rationalité scientifique et mobilisées pour transmettre les symboles emblématiques de l'idéologie scientifique et technique (le progrès, la connaissance, l'intelligence, la créativité...). Seuls restent donc à éclaircir les mystères ou plus exactement les lois des dimensions dénotatives ou logico-mathématiques des phénomènes étudiés. Et c'est bien à ce niveau que l'on retrouve les critères d'objectivité, de rationalité, d'efficacité, d'utilité qui fondent et dénotent aux yeux de la société et des scientifiques la valeur de la science. Dénotation toute idéologique que celle qui se définit par les critères d'objectivité, de rationalité, d'efficacité et d'utilité. Dénotation toute idéologique qui devient connotation hautement symbolique.

C'est par ce processus de réduction de la démarche scientifique à la simple analyse de la dimension logico-mathématique de la signification que s'effectue l'absorption de la science dans la production marchande de signes, que s'effectue la résorption de la multi-rationalité dans la mono-rationalité, que la science perd sa culture et son âme, devient technique puis simple signe et se cache derrière le paravent idéologique de la

31. E. Morin, *Terre-Patrie*, op. cit., p. 181.

rationalité, de l'utilité, de l'efficacité, de l'objectivité, du progrès, de la connaissance, de la créativité... C'est aussi la raison pour laquelle la fuite en avant dans la science et la technique entre si parfaitement en résonance avec la fuite en avant dans l'échange marchand des productions humaines. L'accélération de la circulation marchande se nourrit de l'accélération de la circulation des signes, du changement permanent qu'elle suppose et impose, tout en se cachant derrière la figure emblématique de la modernité.

Sommes-nous parvenus à destination ? Sans doute en partie. Mais encore faudrait-il pouvoir compléter la démarche en dessinant les pistes du renouvellement d'une démarche scientifique se préoccupant des systèmes de connotations, de relation et d'insertion dans l'analyse des significations. Des pistes, il en existe sans doute. Renouer avec la démarche critique, passer de la rationalité instrumentale à la multi-rationalité, décompartimenter les disciplines scientifiques, développer une science de la relation, mais il conviendrait avant tout de débarrasser la pensée scientifique et technique des maître-mots idéologiques qui la nourrissent et l'étouffent : rationalisation, efficacité, utilité, normalité, objectivité, modernité... Alors, d'autres pistes apparaîtront ! En passant ainsi des sciences aux signes, nous nous sommes quelque peu éloignés des sciences et techniques de la communication de l'île de Computopia. Il est temps d'y revenir et d'illustrer ce qui précède par l'exemple saisissant d'une théorie scientifique qui a vendu en toute conscience son âme aux signes : celle de la théorie mathématique de la communication de Shannon et Weaver.

Né en 1916, étudiant au Massachusetts Institute of Technology, alors que Norbert Wiener, le père de la cybernétique, y est professeur, Claude E. Shannon entre aux *Bell Laboratories* en 1943, où il est chargé d'étudier, donc d'améliorer, le rendement des lignes télégraphiques. Il publie en 1949 les résultats de ses travaux dans l'ouvrage intitulé *Théorie mathématique de la communication* en y ajoutant un texte de Warren Weaver, «l'un des meilleurs philosophes de la communication» écrit Abraham A. Moles dans la préface de la traduction française parue seulement en 1975. Shannon est donc l'un de ces chercheurs des *Bell Laboratories*, creuset de nombreux prix Nobel, dont l'activité scientifique est clairement définie par des impératifs technico-économiques de rentabilité, d'utilité, d'efficacité et de rationalisation des lignes télégraphiques qui constituent l'un des secteurs prometteurs de l'économie marchande nord-américaine de l'après-guerre.

Claude E. Shannon l'annonce très clairement dans son introduction, les «aspects sémantiques de la communication sont sans rapport avec les problèmes techniques», ayant déclaré peu avant, « le problème fondamental de la communication est de reproduire en un point, soit exactement, soit approximativement, un message recueilli en un autre point³².» Le message est clair, C.E. Shannon se désintéresse totalement de la signification pour ne se préoccuper que de la forme, que de l'efficacité de la transmission du signifiant. Pour cela il lui faut disposer d'une mesure de la quantité d'information contenue dans le message, afin d'optimiser le codage des messages transmis, la capacité des canaux de transmission, le traitement et la tolérance des messages au bruit. Et la proposition fondamentale de Shannon est la mesure de la quantité d'information sous une forme logico-mathématique équivalente à la mesure de l'entropie; il l'appellera la mesure de l'entropie d'un message. La science mathématique de la communication de Shannon n'est donc qu'une mathématique de la quantité de bits contenue dans un signifiant et de la capacité d'un canal. De ce point de vue, elle est parfaitement dénotative, totalement logico-mathématique, strictement technique, conformément aux ambitions affichées de l'auteur. Il ne se sert de l'alibi du signifié qu'en postulant implicitement l'ubiquité du signifié au signifiant, l'ubiquité du sens au signe.

En quelque sorte, la théorie de Shannon est une théorie mathématique du signe. Beaucoup plus gênant est l'élargissement ambitieux que proposera son co-auteur Warren Weaver. On peut soupçonner que le choix définitif du titre de l'ouvrage ne lui est pas étranger, car le contenu du titre dépasse largement l'ambition technique de Shannon. D'ailleurs, le texte du philosophe Weaver semble là pour donner ce supplément d'âme au texte de Shannon qui est d'emblée et exclusivement logico-mathématique. Et ce supplément d'âme, Weaver ainsi que Abraham Moles, dans sa préface à l'édition française, s'emploient à le fournir. Warren Weaver élargit le domaine de validité de la théorie mathématique de Shannon à l'efficacité de la transmission de la signification du message et à l'efficacité de la réaction attendue à la réception de ce message. Linéarité, efficacité, rationalité, normalité sont au cœur de ce qu'il désigne comme étant une théorie quantique de l'information et de la signification. Abraham Moles

32. C. E. Shannon, *op. cit.*, p.66 - p. 65.

nomme, non sans raison, Claude E. Shannon, père des sciences de la communication.

La théorie mathématique du signe devient ainsi par les miracles de l'édition, théorie mathématique de la communication, puis théorie de la communication fondatrice des sciences de la communication. Il faut bien en effet se rendre compte que pour acquérir le statut de science, une discipline se doit de pouvoir énoncer une mesure quantitative et formalisée de son objet, ce qui fut fait grâce à Shannon. Cette théorie mathématique du signe fut d'une telle importance dans les milieux scientifiques de la communication que sa traduction française fut même publiée dans une collection intitulée *Les classiques des sciences humaines*. Pour qui souhaiterait un développement de la multi-rationalité, d'une science de la relation entre sciences humaines et sciences de l'ingénieur, voilà qui pourrait apparaître comme une heureuse initiative, voilà qui m'apparaît comme le contresens caractéristique, l'exemple type de l'absorption et de la dégradation de la science dans l'inflation des signes.

Des right tech au high tech

Ce titre en trompe-l'œil vaut bien une explication. Il n'a d'autre ambition que de parodier l'esthétique kitsch de ce que l'on peut appeler la techno-culture-pub qui se délecte dans l'anglicisme, l'apparence trompeuse, la formule frivole, le *smart* linguistique, le *zap* sémiotique, le *gab* sémantique, le *gag* phonétique, le *gad* lexicologique, l'*art* stylistique.

L'intérêt de s'arrêter quelques instants sur la notion de *high tech* c'est qu'elle nous plonge au cœur de l'accélération spirale du processus de dégradation de la science et de la technique dans l'inflation des signes. L'intérêt de la notion de *high tech* est qu'elle est pour ainsi dire pur signe qui se signe et se désigne elle-même par le biais d'un double processus. Celui par lequel elle autoproduit ses propres signifiants, crée ses propres lexiques, se délecte des anglicismes, se lance dans une débauche d'imagination linguistique. Et celui par lequel elle produit ses propres signifiés, se définit comme technique au carré ou technique à la puissance n, se désigne comme étant la modernité, la nouveauté, le progrès, la créativité... l'avenir d'avance.

La techno-culture-pub nous bombarde en permanence de messages construits pour et autour de ce signe pur qu'est la high tech. Démasquer ce

signe est vital si l'on veut pouvoir sortir du terrorisme de la techno-culture marchande dans laquelle s'enivrent la technique, l'économie et la culture. Car si la high tech peut être parfois porteuse de bienfaits incommensurables, elle est au moins aussi souvent *smart* tech porteuse du terrorisme du look, *zap* tech porteuse de l'absurdité du changement pour le changement, *gab* tech porteuse de la barbarie du gaspillage, *gag* tech porteuse de la fureur du jeu, *gad* tech porteuse de l'envahissement du gadget et *art* tech porteuse de la déperdition de la culture.

Car les *high tech* sont *smart* c'est-à-dire en première traduction : intelligentes, futées, astucieuses. Les techniques de la communication et de l'information sont les techniques de l'intelligence par excellence. Dès lors qu'un objet, un service, une production, intègre en son sein un tant soit peu de l'intelligence électronique de ces techniques, il accède à ce statut de *smart* technique. Ainsi de ce fauteuil qui, pouvant s'incliner grâce à une télécommande à distance, devient le fauteuil intelligent, comme de cette voiture qui annonce à qui veut l'entendre : «fermer-portière-avant-droite», «vérifier-niveau-huile», «phares-allumés-prière-éteindre-phares»... Tout devient *smart*, non seulement intelligent, mais aussi en deuxième traduction élégant, chic, sélect, distingué, à la mode. Les techniques de pointe se font élégantes et deviennent signes distinctifs de l'homme branché et élégant, qui se signifie comme tel à son entourage en exhibant ostensiblement ou discrètement selon l'entourage, l'époque et la technique considérés, ces objets de toutes les convoitises. «Dans l'économie du look», écrit Thierry Breton, «ce qui compte c'est la puissance qui s'affiche...³³», puissance et différence pratiquement immanente aux techniques de pointe.

Les *high tech* sont aussi ce que l'on peut appeler des *zap* tech. *Zap* est un mot riche de multiples significations : épater, supprimer, foncer, sauter d'une chaîne à l'autre, bombarder. Les *zap* tech épater, c'est bien l'une des principales missions qui leur est assignée : fasciner l'acquéreur potentiel. Les *zap* tech suppriment, puisqu'elles disqualifient irrémédiablement les techniques désuètes, surannées et démodées qui jusqu'alors occupaient si maladroitement le terrain. Les *zap* tech foncent, car la high tech entretient des liens existentiels avec la vitesse, que dis-je, avec la grande vitesse voire avec l'instantanéité. Les *zap* tech sont les techniques de l'ubiquité, du temps réel, de l'espace sans distance, de l'information

33 Th. Breton, *op. cit.*, p.128.

transparente, elles permettent de sauter instantanément d'une chaîne à l'autre, d'une banque de données à l'autre, d'un service à un autre, d'une fonctionnalité à une autre... ; elles sont techniques de la flexibilité, du choix, du changement permanent. Enfin, les *zap* tech bombardent en permanence le client de nouveautés, d'innovations, d'options, de versions, de séries limitées qui démultiplient les opportunités de changement, d'actualisation. Les techniques de l'information et de la communication sont un modèle du genre; le principe du zap dans ses différentes acceptions fonde l'économie marchande de ce secteur d'activité : changement pour le changement ? Parfois ! Mais changement pour l'accélération de la circulation marchande, surtout !

Les *high tech* sont devenues si familières qu'elles ne nous en voudront pas de l'être à notre tour avec elles, en les désignant comme *gab* tech. Mot anglais très familier, à utiliser avec modération, qui signifie, jacasser, bavasser et bagou. Du bagou les *gab* tech en ont, elles qui nous parlent en permanence d'elles, de leurs bienfaits, de leurs performances, de leur beauté et de leur intelligence. Ainsi, les techs de com, techniques du bagou par excellence, se mettent entièrement au service des toujours nouvelles techniques de la communication et de l'information pour en jacasser les mérites. Dans jacasser il y a aussi l'idée de gaspillage et les *gab* tech sont fréquemment les techniques de la gabegie et du gaspillage. Gaspillage puisqu'elles sont le plus souvent beaucoup trop performantes pour l'usage que l'on en fait. Gaspillage puisqu'elles génèrent des investissements souvent démesurés au regard des services qu'elles rendent. Gaspillage, car elles se nichent fréquemment dans le tout-jetable. Gaspillage car elles dilapident des sommes d'intelligence à «relouquer» l'existant, à rechercher le plus nouveau que le nouveau, la lessive qui lave plus blanc que plus blanc, que plus blanc..., que blanc, depuis des générations de publicitaires. Gaspillage que ce bombardement incessant d'informations et de nouveautés techniques dans lequel on finit par ne plus rien distinguer. Gaspillage que l'on fait prendre pour abondance.

Les *high tech* sont également souvent soit des *gag* tech, soit encore des *gad* tech, c'est-à-dire jeux et gadgets. L'histoire des techniques le rappelle souvent, l'une des premières applications d'une nouvelle innovation technique est souvent le jeu. Les *gag* tech le confirment tous les jours. Les applications ludiques des nouvelles techniques ne manquent pas. Les

industriels l'ont compris, eux qui investissent l'univers du jeu de leurs prothèses électroniques. Les marchés sont considérables, les recettes phénoménales : jeux électroniques, jeux télématiques, consoles de jeux vidéo, et dès aujourd'hui jeux de la réalité virtuelle, et demain... ? Car les *gag tech* sont astucieuses, les *gag tech* sont joueuses, les *high tech* ne s'intéressent plus uniquement à la production, à l'utilité, elles s'intéressent à vos divertissements, à vos loisirs, à l'*homo ludens economicus*, c'est-à-dire à l'*homo ludens* et à son porte-monnaie.

Les *high tech* vous sollicitent, vous piquent et vous aiguillonnent, elles vous invitent à sortir de votre grisaille utilitariste et à vous laisser griser par le plaisir de l'inutile, du superflu, par l'ivresse du gadget, des *gad tech*. Car *gad* peut se traduire tout autant par aiguillon (du taon par exemple) que par vadrouiller, baguenauder. Consommez des *gad tech* et vous serez un homme libre, affranchi de l'utilitarisme, vous serez à votre tour un aiguillon capable de vadrouiller où bon vous semblera. Et je fus à ce titre saisi de constater, lors de ma première vadrouille en Allemagne de l'Est, peu de temps après la chute du mur de Berlin, à quel point la toute nouvelle liberté s'exprimait par l'acquisition effrénée de stocks de vieux gadgets dont l'Occident avait épuisé les plaisirs depuis plus de vingt ans.

Enfin, les *high tech* se veulent également *art tech*, c'est-à-dire techniques qui réconcilient l'art et la technique, la culture et la technique. Car les techniques de pointe ne sont pas seulement intelligentes, élégantes, nouvelles, ludiques et inutiles, elles sont aussi culturelles. Culturelles, elles le sont d'abord par le développement de ce que l'on appelle la culture technique. Culturelles, elles le sont aussi par leurs fonctionnalités : stocker et donner accès à quiconque à la culture, à la connaissance, au savoir. La technique occupe une place importante dans la culture. Le changement technique est également important dans l'évolution des cultures. La question n'est pas là ! La question de la place de la technique dans la culture devient plus préoccupante dès lors que les *art tech* proposent un renversement du processus d'acculturation, dès lors que l'on passe de l'acculturation de la technique (à la culture de l'homme), à l'acculturation de l'homme (à la culture technique). Dans le premier cas, il y a intégration, appropriation, adaptation, détournement successifs de la technique par la culture, dans le second, il y a déperdition et arraisonement de la culture par la technique.

Nous avons visité l'Île de Computopia ou l'île des *high tech*. Le sujet est si vaste que vadrouiller et aiguillonner ont dicté notre périple. La visite ne fait pourtant que commencer, car il existe en cette île une vallée merveilleuse, une vallée où l'on conçoit, produit et diffuse ces techniques enchantées, une vallée symbole pour qui s'intéresse de près ou de loin aux sciences et techniques de la communication et de l'information. Cette vallée, c'est la *Silicon Valley*, vallée de la créativité, de la prospérité, de l'équité, vallée où l'intelligence est au pouvoir. Dans cette vallée, nous examinerons non les dernières merveilles de la science et de la technique, mais les prouesses de l'économie informationnelle. Si nous n'avions déjà trop abusé des anglicismes nous aurions pu l'appeler l'*Eldoradon Valley* ; nous l'appellerons donc la Vallée de l'Eldorado.

Chapitre 2

LA VALLEE DE L'ELDORADO

**«A l'heure de l'efficiencia... Taper Minitel,
c'est taper fort en affaires»
(Campagne publicitaire France Télécom)**

«Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait de cette espèce. Et quoi qu'en dit maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie³⁴». Fuyant Cadix, via Buenos Ayres, le Paraguay et le pays des Oreillons, Candide et son valet Cacambo font naufrage dans le merveilleux pays d'Eldorado. Les moutons y sont rouges et véloces, les femmes d'une singulière beauté ; or, émeraudes et rubis jonchent le sol et tapissent les maisons ; les mets sont exquis ; pas de justice, pas de parlement, pas de prisons, rien qu'un splendide palais des sciences.

Candide vivait dans le plus merveilleux pays qui soit, la Westphalie, dans le plus beau château que l'on puisse imaginer, le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh, le meilleur baron que la terre ait jamais porté. Le baron et la baronne avaient enfanté la plus appétissante des filles, qu'ils avaient prénommée Cunégonde. Le meilleur des précepteurs, maître Pangloss, disciple du plus grand des philosophes, Leibnitz, leur enseignait la «métaphysico-théologo-cosmolonigologie», où il est merveilleusement démontré que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Candide ne se lassait pas de l'écouter et n'y trouvait rien à redire, tant Cunégonde était belle, le château magnifique, le baron d'une grande bonté et Pangloss d'une pédagogie admirable, lui qui enseignait quotidiennement la physique expérimentale à la jolie femme de chambre de Madame la baronne dans un petit bosquet. Cunégonde, qui aimait les sciences et assistait en cachette à ces leçons, désirait follement transmettre à Candide ses toutes nouvelles connaissances. Ce qui fut fait derrière un paravent, où il advint que leurs lèvres se rencontrèrent, que leurs mains se baladèrent, où il advint que le

34. Voltaire, *Candide ou l'optimiste*, coll. Folio, Ed. Gallimard, 1992, pp. 55-56.

baron passa à proximité, que la colère lui monta à la tête, que son pied s'égara dans le séant du jeune Candide qu'il bouta séance tenante hors du château de Thunder-ten-tronckh.

Chassé du paradis terrestre, Candide erra longuement, fut enrôlé dans l'armée bulgare qui livrait bataille aux Abares, s'enfuit en Hollande, puis à Lisbonne, Buenos Ayres, avant d'aller livrer bataille aux jésuites du Paraguay. Et c'est ainsi, fuyant, qu'il échoua en pays d'Eldorado. Chassé du paradis terrestre par le baron, ayant dû subir toutes les avanies possibles et imaginables, doutant de plus en plus des préceptes de son maître, Candide foula enfin du pied le meilleur des mondes qui soit, un paradis encore plus paradisiaque que la Westphalie, le paradis que tous les conquistadores du Nouveau Monde s'étaient acharnés en vain à découvrir. Il aurait pu passer le restant de ses jours sur cette terre d'or, de rubis et d'émeraudes, il n'y passa qu'un mois. Il lui fallait bien sûr retrouver Cunégonde, il lui fallait aussi pouvoir profiter de cette richesse si inutile en pays d'Eldorado ainsi qu'il l'expliqua à son valet Cacambo : « Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres ; au lieu que si nous retournons dans notre monde avec seulement douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrons aisément reprendre Mlle Cunégonde³⁵. »

Ce qu'ils firent. La plupart des moutons s'enfoncèrent dans les marais ou s'abîmèrent du haut de précipices, les autres leur furent volés. Avec les quelques pierres précieuses qu'ils avaient pu sauver, ils parcoururent les mers, la France, l'Angleterre, Venise, prirent un bateau pour Constantinople où ils retrouvèrent deux galériens, maître Pangloss et le jeune baron. Arrivé en Turquie, Candide retrouva Cunégonde, nettement moins appétissante, l'épousa malgré tout, acheta une métairie où la communauté s'installa, travailla et cultiva son jardin car, ainsi que l'expliqua Pangloss : « quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis ut operaretur eum, pour qu'il travaillât, ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos³⁶. »

Deux siècles avant que Voltaire ne se retire dans sa propriété des Délices à Genève et n'y écrive Candide, les conquistadores espagnols dilapidaient fortune et troupes pour trouver le pays où résidait El Dorado, nom donné selon la légende au cacique qui chaque année, le corps

35. Voltaire, *op. cit.*, p. 60.

36. Voltaire, *op. cit.*, p. 108.

recouvert d'or, se baignait dans les eaux sacrées d'un lac et y offrait aux dieux or et pierreries³⁷. C'est en recherchant ce pays fabuleux que Cortés découvrit à l'Ouest du Mexique, la pointe de la Californie qui fut ainsi nommée en 1542, en référence à l'île fabuleuse de Californie dans laquelle un roman de chevalerie situait le royaume de Calafia, la reine des amazones noires. Point d'or et point d'amazones en cette pointe de Californie, du moins à cette époque. Car de l'or il y en avait, il suffisait de creuser des mines, et des amazones il y en aurait dans les studios d'Hollywood. Il suffisait que les californiens écoutent Voltaire, cultivent leur fabuleux jardin et la Californie allaient devenir le pays de l'Eldorado, l'une des premières puissances économiques mondiales.

Ruée vers l'or, prodigieuses ressources agricoles, construction du chemin de fer, pétrole et gaz naturel, industrie chimique, industrie agro-alimentaire, industrie cinématographique, aérospatiale, universités de renom ont contribué depuis des décennies à assurer la prospérité et le mythe de la Californie. Depuis la fin des années 50, le mythe se perpétue, la Californie continue de cultiver son jardin, l'alchimie californienne a transformé le silicium en or, la vallée de Santa Clara en *Silicon Valley*, la vallée de la micro-électronique et des techniques de l'information et de la communication. Alchimie imitée de par le monde mais jamais égalée, où se côtoient et collaborent sur un même site, industriels, universitaires, chercheurs, ingénieurs, prix Nobel, financiers spécialisés dans le capital risque, conseillers juridiques, publicistes, l'armée, la Nasa, l'Etat..

Voltaire aurait investi dans les vignes et les puces californiennes. Candide aurait été séduit par cet Eldorado, ce jardin des sciences et techniques de l'information, de la communication et de la connaissance, où l'on dénombre des milliers de millionnaires et quelques milliardaires, où l'entreprise-communauté singe sans le savoir les principes d'organisation de sa métairie, où MM. Hewlett et Packard firent fortune, où Steve Jobs vendit sa Volkswagen en 1977 pour fonder Apple et se retrouva trois ans après à la tête d'un portefeuille d'actions de 165 millions de dollars, où Nolan Bushnell créa Atari avec 500 \$ et vendit ses actions quatre ans plus tard pour un total de 15 millions de \$, où...³⁸. L'économiste et maître Pangloss y trouveraient de nombreux motifs de satisfaction pour vérifier, s'il

37. J.P. Berthe, *Eldorado*, Encyclopaedia Universalis.

38. A. Azouaou, R. Magnaval, *Silicon Valley, un marché aux puces*, Ed. Ramsay, 1986, p. 41.

en était besoin, les bienfaits de l'économie libérale de marché (productivité-prospérité-équité) pour le premier et le bien-fondé de la métaphysique du tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles pour le second. Tout serait pour le mieux, si nous ne trouvions de nombreux motifs d'inquiétude dans ce paradis de la high tech de com, si nous ne trouvions trace quotidiennement des *falsifications des économistes libéraux* et de leurs disciples.

1 - L'économiste et maître Pangloss

L'économiste Christian Stoffaës, alors Professeur de politique industrielle à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris et Directeur du Centre d'Etudes et de Prévision au Ministère de l'Industrie, introduisait la première journée de la semaine *Informatique et Société*, organisée à l'initiative du Président Valéry Giscard d'Estaing du 24 au 28 septembre 1979, en ces termes : «La révolution informatique ouvre ainsi la voie à une nouvelle croissance fondée sur le perfectionnement de l'homme, l'achèvement du soi, la convivialité et la communication avec autrui. (...) Aussi ma conclusion ne sera-t-elle pas nuancée. Oui, l'informatique fait reculer les limites de la croissance industrielle. Oui, l'informatique constitue une arme majeure pour une stratégie de relance et de sortie de crise³⁹.» Précisons que l'économiste dont il est question a une conception très extensive du mot informatique qui englobe dans son esprit l'ensemble des techniques de l'information et de la communication. Le texte qu'il produit à l'occasion de ce grand débat national et qu'il intitule *Informatique, croissance, emploi*, où chaque virgule aurait pu être remplacée par le signe «égal» ou par la conjonction «donc», est un monument. Non qu'il soit particulièrement original ou novateur, mais bien parce qu'il est une somme monumentale de tous les clichés dont les économistes libéraux abreuvent la littérature économique depuis des décennies. De ce point de vue, et ce n'est pas le moindre de ses mérites, ce texte n'a pas pris une ride.

Il y a en quelque sorte du bon Docteur Pangloss chez cet éminent économiste-là, comme il y a du Leibnitz chez les économistes libéraux. Ni les uns ni les autres ne vous diront que tout est parfait, ils vous diront, soit

39. Ch. Stoffaës, *Informatique, croissance, emploi*, in *Informatisation et changement économique*, Actes du colloque international informatique et société, vol. 1, La Documentation Française, 1980, pp. 51 - 54.

que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ou des marchés possibles, soit que tout est pour le mieux dans le moins mauvais des mondes ou des marchés possibles. Les uns vous expliqueront qu'il faut en rendre grâce à la Providence et à Dieu, les autres, de ce point de vue plus voltairien que leibnitzien, vous expliqueront les vertus de la valeur travail, de la productivité et de la croissance, et vous démontrerons qu'il faut faire allégeance aux mécanismes vertueux du marché. Comme Pangloss, les économistes libéraux voyagent à travers les crises économiques, les conflits sociaux, les banlieues, le chômage, le tiers-monde en vous expliquant qu'il s'agit-là de la somme des petits malheurs qui font que tout est bien. Comme Pangloss leur système explicatif repose sur une mécanique newtonienne ou leibnitzienne de merveilleuses et providentielles causalités linéaires.

Halte à l'amalgame, les économistes libéraux sont gens sérieux, il faut leur rendre la parole ! Et ils la prirent les premiers, longuement et abondamment, au cours du grand débat national *Informatique et Société*. Revenons donc au texte que Christian Stoffaës écrit en 1979 et donnons-lui la parole. Les économies industrielles sont en crise. Ce n'est pas nouveau, l'histoire des deux derniers siècles nous enseigne que les crises économiques sont liées à l'épuisement des réserves d'accumulation liées aux innovations technologiques et à l'épuisement des besoins qui leurs sont liés. Cette crise, comme toute crise génère des psychoses, notamment sur l'emploi, nous explique alors Christian Stoffaës, et la tentation est grande de mettre, comme les canuts lors de l'invention des métiers Jacquard, le progrès technique et la substitution de la machine à l'homme au banc des accusés. Ce serait suicidaire, poursuit l'expert en économie industrielle, qui se lance alors dans une démonstration permettant de mettre en scène les principaux concepts et mécanismes de base de l'économie.

Qu'est-ce que la croissance économique ? La croissance économique, presque tous les économistes vous le diront, «ce n'est pas autre chose que l'augmentation de la productivité, c'est-à-dire remplacer du travail humain par des machines, de produire davantage avec moins de travail humain, ce qui se fait, en particulier, en remplaçant le travail de l'homme, par des investissements en machine⁴⁰». Et de nous expliquer alors les mécanismes vertueux de la productivité. Une hausse de la productivité a toujours deux conséquences directes, l'une positive, l'autre négative : une

40. Ch. Stoffaës, *op. cit.*, p. 31.

diminution des coûts unitaires de production (soit une baisse des prix et (ou) une hausse des profits et (ou) une hausse des salaires), mais aussi une diminution de la quantité de travail nécessaire à la production d'une même quantité de biens, donc du chômage que l'on appellera frictionnel. Le cercle vertueux de la productivité ne s'arrête pas là, car à la diminution des coûts de production correspond une amélioration de la compétitivité de l'entreprise qui va pouvoir ainsi accroître ses parts de marché. Car l'augmentation des profits se traduira pour partie par un accroissement des investissements, de même que la hausse des salaires entraînera une relance de la consommation, le tout générant une augmentation sensible de la demande qui s'accompagnera de la création des emplois nécessaires à la satisfaction de la demande. L'histoire des deux derniers siècles, nous explique alors Christian Stoffaës, montre que cette mécanique est vertueuse puisque sur le long terme, les gains d'emplois liés à la croissance économique, donc à la productivité, ont toujours été supérieurs aux pertes immédiates liées au remplacement du travail humain par des machines.

Inversement, quand les gains de productivité technique s'épuisent, c'est la crise. Sortir de la crise suppose donc de relancer le cercle vertueux de la productivité et l'occasion nous en est donnée par la révolution des techniques de l'information et de la communication, qui sont porteuses de réserves de gains de productivité considérables, tant pour le secteur industriel que pour le secteur tertiaire. Qui plus est, elles offrent d'innombrables opportunités de développer durablement de nouveaux produits et de nouveaux services permettant une relance, tant de l'investissement que de la consommation, des ménages comme des entreprises. Stoppez-là votre brillante démonstration Monsieur l'économiste, sur le papier vous m'avez convaincu, mais une interrogation me chagrine, souffrez que je vous en fasse part : comment se fait-il donc que, quelques quinze ans après votre mémorable démonstration, la crise soit encore là, le chômage ne cesse d'augmenter, les salaires stagnent... Se pourrait-il que nous n'ayons pas su intégrer ces merveilleuses techniques, serait-ce que les gains de productivité attendus ne furent pas au rendez-vous, se pourrait-il que les nouveaux produits et services promis n'aient pas encore été conçus ?

Que nenni ! répondra l'économiste, certes nous avons pu commettre quelques petites erreurs, mais il me faut préalablement vous expliquer ce que nous appelons dans notre jargon les cycles longs de Kondratiev à travers

l'analyse qu'en propose un économiste autrichien de ce début de siècle Joseph A. Schumpeter. Un cycle long de Kondratiev est une fluctuation économique de long terme (de 40 à 60 ans) de forme sinusoïdale où se succèdent une période de croissance soutenue et une période de crise de durées relativement équivalentes. Joseph A. Schumpeter relie ces fluctuations aux développements des innovations majeures. On peut ainsi mettre en évidence quatre cycles longs depuis la révolution industrielle. Le premier de 1785 à 1850, dont la phase ascendante dure jusqu'en 1815, correspond au développement de la machine à vapeur et des métiers à tisser ; le second de 1850 à 1895, dont la phase ascendante dure 20 ans, repose sur le développement du chemin de fer, de la sidérurgie et du charbon ; le troisième, qui va de 1895 à la fin de la seconde guerre mondiale, dont la phase ascendante perdure jusqu'à la crise de 1929, est alimenté par le développement de l'électricité, de l'automobile ; et enfin, le dernier cycle, celui dont la phase ascendante correspond aux Trentes Glorieuses dont les moteurs auront été les biens d'équipement, la chimie, le pétrole et dont nous subissons actuellement la phase de récession⁴¹.

Alors me direz-vous pourquoi la croissance inscrite dans la fabuleuse histoire de l'économie libérale tarde-t-elle à venir ? C'est que la transition entre la phase dépressive d'un cycle et sa phase ascendante est longue. Il est certain, écrit Christian Stoffaës au sujet du chômage frictionnel persistant, « que l'on ne convertit pas facilement des os⁴² qui travaillent à la chaîne en travailleurs de la société post-industrielle, en journalistes, en psychologues, en animateurs sociaux ou en professeurs. » On aurait pu craindre que l'économiste libéral ne méprise « les O.S. qui travaillent à la chaîne », pas du tout, il se propose d'en faire des professeurs et cela prend du temps ; il est donc normal que les O.S., qui ne trouvent plus d'emplois sur les chaînes robotisées, (se) rongent les os en attendant leur chaire de professeur, c'est le prix à payer à la théorie économique. Monsieur le Professeur d'économie, je crois bien vous comprendre, mais en attendant, ne pensez-vous pas qu'il serait plus sage de limiter ce que vous appelez le chômage frictionnel et de ralentir quelque peu le processus de substitution de la machine à l'homme, de modérer nos efforts de recherche de gains de productivité ?

41. Ch. Stoffaës, *op. cit.*, p. 37.

42. L'auteur a sans doute voulu écrire O.S.

Vous n'y êtes pas ! vous répondra l'économiste. Vous apportez la preuve de ce que je vous disais à l'instant, il faut décidément beaucoup de temps pour transformer un «tas d'O.S.» en Professeur d'économie. Car enfin, ne vous rendez-vous donc pas compte que dans le contexte international actuel et dans la concurrence formidable que se livrent les économies développées nous n'avons plus le choix : «Ce sont les nations qui sauront le plus vite introduire les technologies modernes de traitement de l'information, dans les usines, dans les bureaux, dans les services collectifs... qui seront les plus compétitives, qui progresseront le plus vite dans la voie de la société post-industrielle, c'est-à-dire l'enrichissement de la population et la libération de l'homme du travail par la saturation des besoins de base⁴³.»

N'ayant plus, à l'instar des *conquistadores*, de nouveau monde à conquérir, n'ayant pas encore de nouvelles planètes à coloniser, il nous faut trouver notre Eldorado dans une nouvelle ère, dans un nouvel âge, c'est celui des techniques de l'information et de la communication, techniques de la nouvelle croissance, techniques de la nouvelle économie dite informationnelle, techniques de l'abondance communicationnelle, techniques de la prospérité. Non seulement les nouvelles techniques nous permettront de relancer la croissance et de sortir de la crise, mais elles nous feront entrer dans une nouvelle ère de développement économique, de tout point de vue supérieure à l'ère industrielle. Nous n'avons pas de temps à perdre, poursuit l'économiste, il me faut sans plus tarder vous initier de manière plus approfondie aux prouesses de l'économie informationnelle qui se met en place et dont les vertus sont : *productivité, prospérité et équité*.

Productivité

Revenons au rapport Nora-Minc sur *L'informatisation de la société* remis au Président de la République le 20 janvier 1978 qui lance, dans la foulée, la semaine *Informatique et Société*. Dans la présentation générale des principaux thèmes abordés, les auteurs tiennent des propos beaucoup plus nuancés que l'économiste Christian Stoffaës : «L'informatisation croissante de la société française est au cœur de la crise. Elle peut l'aggraver, ou contribuer à la résoudre. (...) L'informatique est nécessaire,

43. Ch. Stoffaës, *op. cit.*, p. 54.

mais insuffisante pour résoudre la crise française⁴⁴. » Et de mettre en garde les autorités politiques de l'époque sur les conséquences à court terme sur l'emploi, sur les nouveaux enjeux de pouvoirs économiques et sociaux, sur les risques concernant la souveraineté nationale. Il faut reconnaître aux auteurs leur souci d'élever le débat, d'éviter le déterminisme technico-économique et les causalités mécaniques, de désigner des enjeux contradictoires, de souligner l'importance du rôle de l'Etat et des politiques d'accompagnement. On ne peut en dire autant de la plupart des communications entendues quelques mois plus tard lors de la journée de la semaine *Informatique et Société* consacrée au thème *Informatique et changement économique*.

Bien entendu, Simon Nora et Alain Minc sont fondamentalement pour une informatisation rapide et massive de la société, mais ils évitent, presque toujours, les pièges de la béatitude et de la fascination pour la technique, dont ils soulignent souvent l'ambivalence. Presque toujours, sauf dans un cas, et ce n'est pas le moindre puisque c'est par là qu'ils choisissent de commencer leur raisonnement, celui des effets de la télématique sur la productivité : « Elle apportera un gain considérable de productivité. (...) Avec la télématique, le secteur des services va connaître dans les années à venir un saut de productivité comparable à celui qu'ont vécu depuis vingt ans l'agriculture et l'industrie. (...) Le niveau de productivité qui commande notre survie nous est imposé de l'extérieur⁴⁵. » Autrement dit, la nouvelle croissance dépend de l'équilibre de notre commerce extérieur, donc de notre compétitivité, donc de la télématique qui apportera des gains considérables de productivité. Et c'est ce que les bons docteurs Pangloss de l'économie libérale retiendront du rapport Nora-Minc en le vaccinant contre les considérations trop inquiétantes sur le chômage par la thérapie des mécanismes vertueux du marché.

Dans une économie caractérisée dès la fin des années 60 par un épuisement des gains de productivité, les techniques de l'information et de la communication sont la providence, elles arrivent à point nommé car elles sont les techniques de la productivité, donc de la compétitivité, donc de la croissance. Qu'est-ce que la productivité ? Pour simplifier disons que l'on fait des gains de productivité dès lors que la production augmente plus

44. S. Nora, A. Minc, *op. cit.*, p. 9 - p. 42.

45. S. Nora, A. Minc, *op. cit.*, p. 12 - p. 35 - p. 39.

rapidement que les dépenses ou dès lors que l'on produit autant en diminuant ses coûts. Bien évidemment, l'économiste dispose d'indicateurs beaucoup plus sophistiqués de productivité, lui permettant d'évaluer la «bonne» productivité, c'est-à-dire celle qui n'est pas le fruit d'une diminution du salaire horaire qui risquerait d'être socialement inacceptable. Comment faire de la «bonne» productivité ? Par l'innovation technique et l'innovation organisationnelle, vous répondront les économistes, afin de diminuer les coûts unitaires de production, d'être plus compétitifs, donc de gagner des parts de marché, de produire plus pour une même quantité de travail. De ce point de vue le secteur industriel de la micro-électronique est particulièrement vertueux puisque depuis les années 70, les coûts unitaires de production de ses produits diminuent de 20 à 30% par an, puisqu'il connaît une croissance exponentielle et crée des emplois. "Voilà une productivité qu'elle est bonne !"

Très bien, mais alors comment faire bénéficier l'ensemble de l'économie de ces fantastiques gains de productivité somme toute très sectoriels ? Et c'est là que l'on touche au miracle télématique, car les produits et services liés à la filière électronique, ne sont pas simplement des biens et services de consommation intermédiaire pour les entreprises ou de consommation finale pour les ménages. Ce sont d'abord et surtout des facteurs techniques de production permettant de moderniser l'ensemble des processus techniques de production des biens et des services. Ce sont aussi des techniques d'organisation permettant de repenser fondamentalement l'organisation du travail.

Examinons tout d'abord les fabuleux gisements de productivité technique que recèlent ces techniques providentielles et considérons les différentes fonctions réalisées de la conception à la commercialisation d'un produit. Commençons par la fonction "conception" d'un produit assurée le plus souvent par un bureau d'études ou le service recherche-développement. Grâce à la conception assistée par ordinateur l'ingénieur, le dessinateur, le concepteur disposera d'un outil lui permettant de donner la pleine mesure de sa créativité en le libérant des pertes de temps liées au calcul, d'accéder à l'ensemble des informations scientifiques et techniques utiles pour la réalisation du projet, de simuler diverses configurations du futur produit en tenant compte de l'ensemble des paramètres et contraintes tant internes qu'externes. Le produit ainsi conçu passera alors au stade de

la fabrication. Les techniques de la robotique, l'automatisation des chaînes de production, permettront à leur tour des gains de productivité considérables, tout en revalorisant le travail des ouvriers qui deviendront tous contremaîtres des robots. La productivité des activités liées à la commercialisation de ces produits bénéficiera d'un surcroît important d'efficience lié aux techniques de recueil, de traitement et de transmission de l'information qui permettent des études de marché, un suivi de clientèle, une gestion des commandes... Idem pour les fonctions de distribution, de gestion des stocks, des approvisionnements, de comptabilité, de gestion du personnel, de service après-vente... qui verront toutes leur productivité augmenter grâce aux services et outils de la bureautique. Toutes les fonctions économiques sont ainsi concernées, de même que tous les secteurs d'activités, agriculture, industries, banques, assurances, administrations, commerces, santé, loisirs, de même que tous les types d'entreprises des plus grandes aux plus petites.

Mais la productivité n'est pas qu'affaire d'innovations techniques de procédés de conception, de fabrication, de distribution, de commercialisation, de gestion de biens ou de services, elle est tout autant, si ce n'est plus, affaire d'innovations organisationnelles. Or voici plusieurs années que l'on s'alarme de la rigidité, de l'inefficacité et de la contre-productivité de l'organisation taylorienne du travail caractérisée par une organisation hiérarchique pyramidale, un cloisonnement des services, une déqualification du travail et une concentration sur un même site de milliers de salariés. Au cœur des problèmes du pilotage stratégique de ces organisations se trouve celui lié au management de l'information et de son corollaire, l'incertitude, liée à la complexité croissante des organisations et de leur environnement.

On comprend dès lors sans difficulté les gains de productivité que l'on peut attendre d'une utilisation efficace des techniques et services de l'information et de la communication : décloisonnement des services, décentralisation des responsabilités, délocalisation géographique de certaines fonctions de l'entreprise, externalisation d'autres fonctions, revalorisation du travail, développement de l'organisation «toyotiste» du travail dans les entreprises en réseaux. Les réseaux de communication électronique permettent de s'affranchir de la loi d'airain de la proximité physique tout en maintenant un niveau satisfaisant de contrôle sur la qualité et l'efficacité des

activités. Mieux, l'accessibilité en temps réel aux informations stratégiques ainsi que la puissance croissante de traitement, de stockage et de transmission de ces informations permet enfin un pilotage stratégique des organisations. Les gains d'efficacité des directions générales des organisations seront donc considérables.

Les gisements de productivité technique et organisationnelle liés au développement des services et techniques de l'information semblent sans précédent. On pourrait craindre que cette productivité décidément fabuleuse ne doive malgré tout se payer, voire se payer fort cher, soit par des investissements considérables, soit par la baisse de la qualité des biens et services produits, soit par des choix irréversibles. Pas du tout, les prix des matériels et logiciels chutent, le coût du bit stocké diminue chaque année, les niveaux d'investissements requis sont modulables et de plus en plus solvables ; la robotique et la bureautique permettent d'améliorer continuellement la qualité des biens et services diffusés ; la multiplicité des configurations possibles des systèmes de recueil, de traitement et de transmission de l'information ainsi que l'organisation cellulaire du travail, protègent les organisations des risques de l'irréversibilité ou de la rigidité et leur garantissent l'indispensable flexibilité.

C'est cela la nouvelle économie informationnelle que nous décrivent les marchands de l'Eldorado. L'économie informationnelle est en quelque sorte la *James Bond économie*. Comme son héros, elle est truffée des dernières merveilles de la technique lui permettant de se sortir des situations les plus périlleuses. Comme James Bond, elle est hyper-réactive, elle s'adapte en permanence à un environnement mouvant et perturbé. Comme James Bond, elle a le fétichisme du chiffre 7 et des zéros, elle est l'économie des 7 zéros : zéro délai, zéro papier, zéro perte, zéro stock, zéro panne, zéro défaut, zéro erreur.

Prosperité

Le progrès technique c'est non seulement l'innovation technique et organisationnelle, donc de la productivité, c'est aussi et peut-être surtout l'innovation de produit, c'est-à-dire la capacité à créer en permanence de nouveaux produits, de nouveaux services, de nouvelles techniques, de nouveaux marchés, donc de nouveaux besoins. Le progrès technique,

comme facteur de productivité et d'innovation, est donc l'un des moteurs de la croissance et du développement économiques. Munis de ces éléments de réflexion, versez alors un nuage de rationalité technicienne et un soupçon d'économie libérale dans un océan de techniques de l'information et de la communication et vous obtenez la révélation de cette fin de siècle, le scoop de cette fin de millénaire : «A l'approche du 21^e siècle, les conditions de réalisation d'une société universelle d'opulence sont apparues dans le sens où Adam Smith l'entendait, et la société de l'information qui émergera de la révolution télématique sera une société qui, dès à présent, se rapproche d'une société universelle d'abondance⁴⁶.»

Cette société universelle d'abondance se caractériserait par la place prépondérante des travailleurs de l'information dans la population active. Edwin B. Parker et Marc U. Porat se sont livrés aux Etats-Unis à une évaluation précise permettant de distinguer quatre secteurs d'activités : l'agriculture, l'industrie, les services et l'information. Ils mettent en évidence qu'à la fin des années 70 près de la moitié de la population active américaine travaillait dans le secteur de l'information⁴⁷. Les travailleurs de l'information représenteraient actuellement respectivement 57%, 48% et 47% des populations actives américaine, japonaise et allemande⁴⁸.

Cette tendance n'est pas récente puisque selon Edwin B. Parker, les travailleurs de l'information sont devenus plus nombreux que les travailleurs de l'industrie, dès le milieu des années 50 aux Etats-Unis. Et ce serait précisément l'une des raisons de la crise des années 70, que cette part croissante de l'activité informationnelle, de type bureaucratique, à faible gains de productivité, très consommatrice de main-d'œuvre, de paperasses, de procédures... Dès lors que les gains de productivité d'un secteur d'activités représentant plus de la moitié de la population active sont faibles, la croissance économique se ralentit et la crise survient. La sortie de crise et la nouvelle croissance repose donc sur la capacité des sociétés à accroître la productivité des travailleurs de l'information. Et ce sera précisément le rôle assigné aux techniques de l'information et de la communication qui per-

46. Y. Masuda, *op. cit.*, p. 147.

47. E. B. Parker, *Informatique et croissance économique*, in *Informatisation et changement économique*, Actes du colloque international Informatique et Société, La documentation française, 1980, pp. 179-184. M. Porat, M. Rubin, *The information economy : development and measurement*, Department of Commerce, Washington, 1977.

48. H. Dordick, G. Wang, *The Information Society : A retrospective view*, Sage pub., 1993, p. 143.

mettront d'automatiser les tâches les plus routinières des travailleurs de l'information, de passer de la bureaucratie à la bureautique. Bref de libérer les travailleurs de l'information des tâches d'exécution pour laisser libre cours à leurs capacités de création et d'innovation.

L'économie informationnelle n'est donc pas tant caractérisée par le poids important de la population active employée dans les activités informationnelles, que par l'automatisation et la modernisation des activités de production de biens et services informationnels. La matière première, l'investissement, la consommation intermédiaire privilégiée de l'économie informationnelle c'est l'intelligence et ses prothèses, les techniques de l'intelligence artificielle.

La nouvelle croissance, la prospérité du 21^e siècle, se fondera sur le développement de ces nouvelles activités informationnelles, sur le développement de ce que l'on appelle généralement le secteur de l'information. L'économie informationnelle, c'est un foisonnement permanent de produits et de services nouveaux qui sont «offerts» aux consommateurs. Car depuis que les travailleurs de l'information ont été libérés des servitudes bureaucratiques, «l'imaginatique» a pris le pouvoir. Plus de 30 000 de ces produits et services nouveaux vous sont accessibles sur votre Minitel. Et ce n'est qu'un début ! En attendant le terminal multimédia, la généralisation du compact disque interactif, de l'encyclopédie électronique, du vidéophone, des 200 programmes accessibles sur le câble... et les réserves illimitées des produits et services virtuels accessible via Internet. Bref, l'abon-dan-ce com-mu-ni-ca-tion-nel-le !

La nouvelle croissance informationnelle ne signifie pas pour autant l'arrêt de la croissance industrielle. La révolution industrielle a permis la mécanisation et l'industrialisation de l'agriculture, de sorte que 5% de la population active subvient largement aux besoins alimentaires de l'ensemble de la population, là où 60% n'y suffisait pas auparavant. La révolution informationnelle et l'automatisation des procédés de production permettra des gains de productivité comparables dans le secteur industriel de sorte qu'à terme 10% de la population active suffiront amplement à assurer l'abondance matérielle. Abondance alimentaire, abondance matérielle, abondance communicationnelle telles sont les prouesses de l'économie informationnelle. Et ce n'est pas tout !!! La nouvelle prospérité de l'économie informationnelle sera durable. Car sa matière première, son

principal facteur de production, son moteur est une ressource inépuisable : l'intelligence, les capacités de création et d'innovation de l'homme déjà illimitées sont encore amplifiées par les nouvelles techniques. Prospérité durable, car l'économie de l'information est économe en énergie et en ressources naturelles et n'induit pas de nuisances environnementales.

Voudriez-vous émettre quelques réserves, que la démonstration vous serait assénée dans l'instant : «la carte de la richesse des nations coïncide avec celle de la densité en lignes téléphoniques⁴⁹», les nations les plus prospères sont les nations qui ont le plus investi dans les nouvelles techniques, les entreprises les plus compétitives sont celles qui ont su moderniser leur outil de production et innover, les individus les plus riches sont les individus qui disposent des derniers services et techniques de communication. Voudriez-vous insinuer que vous soupçonnez comme une tautologie dans cette démonstration ou, de manière plus policée, qu'il y a un peu de l'histoire de l'œuf et de la poule dans ce raisonnement que l'on vous fera comprendre qu'en l'occurrence il s'agit d'une poule bien particulière qui pond des œufs peu ordinaires, et qu'il n'y a dès lors aucune raison de douter puisqu'il s'agit de la poule... aux œufs d'or. Mais alors, si les riches sont encore plus riches, les pauvres ne risquent-ils pas de devenir encore plus pauvres dans cette nouvelle économie de l'information ? Pas du tout, car cette nouvelle prospérité sera partagée de manière équitable.

Équité

L'économiste ne s'intéresse pas uniquement aux principes et mécanismes, de l'allocation optimale des ressources, de l'efficacité et de la croissance économiques, il se préoccupe également des principes et mécanismes de la répartition optimale des revenus. Les revenus correspondent à la rémunération des facteurs de production (salaire, taux d'intérêt, rente) et au profit. Dès lors, l'économiste ne peut échapper à la question de l'équité, c'est-à-dire à l'ensemble des questions relatives à la juste rémunération des facteurs de production, à la juste répartition des revenus, et à la juste répartition des produits de la croissance économique. Pour les économistes libéraux, le principe d'équité est subordonné au principe d'optimalité, ce que maître Pangloss aurait exprimé en ces termes : la répartition

49. Th. Gaudin, *op. cit.*, p. 24.

équitable des revenus correspond à la plus équitable rémunération des facteurs dans la plus optimale des économies possibles.

Pour un économiste libéral, l'équité économique et sociale est garantie par le libre fonctionnement des mécanismes du marché, corrigés le cas échéant par la puissance publique, afin de tenir compte des effets pervers liés au fonctionnement conjoncturellement ou structurellement dégradé du marché en général et de certains marchés en particulier. Le principe d'équité en économie libérale s'articule autour de trois mots-clés : libertés, égalité des chances, inégalités optimales. L'économie libérale se signifie par la reconnaissance des libertés individuelles : liberté d'entreprendre, liberté de contrat, liberté de choix, liberté d'association... L'économie libérale se signifie aussi par le principe d'égalité des chances, qui est, indépendamment de leur race, de leur religion et de leur naissance, le libre et égal accès pour tous les individus à la formation, au travail, à la santé...

L'équité en économie libérale se fonde enfin sur le principe d'inégalité, de différenciation, qui s'articule lui-même autour des deux principes suivants. Premièrement, à chacun selon son travail et cela va de soi, à travail égal salaire égal ; en d'autres termes, le salaire est la juste rémunération du travail, il est égal au produit marginal du travail et à la désutilité marginale du travail qui s'équilibrent sur le marché de l'emploi. Deuxièmement, puisque au terme du fonctionnement des mécanismes du marché plusieurs optimums économiques sont possibles, puisque les conditions de la concurrence pure et parfaite ne sont pas toujours respectées, il appartient à la puissance publique issue du suffrage universel, en démocratie libérale, de réaliser les arbitrages et les régulations, lui permettant d'atteindre un optimum de second rang ; en d'autres termes, la répartition des revenus la moins mauvaise ou la meilleure possible. Enfin pour que ces inégalités ne soient pas perçues comme une injustice, il convient de s'assurer du bon fonctionnement des mécanismes de la mobilité sociale, de sorte que chacun soit convaincu que toutes les possibilités de promotion et de changement de statut social lui sont ouvertes et accessibles, ce qui renvoie aux principes de liberté et d'égalité des chances.

Bien évidemment les économistes libéraux précisent et débattent en permanence de ces questions. Dans une économie de l'information, la question qui leur est posée est alors la suivante : dans cette nouvelle éco-

nomie, l'équité économique et sociale peut-elle progresser ? en d'autres termes, comment les gains liés à cette nouvelle croissance seront-ils mieux partagés ? Votre deuxième question contient implicitement la réponse à la première, vous répondra l'économiste, et, comme vous, je pense en effet que cette nouvelle économie informationnelle se traduira par un surcroît d'équité. Je ne vous expliquerai pas comment les techniques de l'information et de la communication permettent un progrès dans les conditions d'exercice des libertés et égalités formelles. Vous pouvez retourner à ce qui fut dit dans la partie intitulée *Le libre échange des paroles*. Je pourrais en revanche vous montrer comment ces techniques du temps réel, de l'espace sans distance et de l'information transparente permettront aux économies de l'information de se rapprocher des conditions de validité du modèle de concurrence pure et parfaite et de se débarrasser des trois gêneurs que sont le temps, l'espace et l'information imparfaite, mais je vous en ai déjà longuement parlé. Je préfère répondre à votre seconde question et vous préciser les raisons pour lesquelles je pense que la prospérité produite par l'économie informationnelle sera, en effet, mieux partagée. Les enjeux liés à l'emploi, à l'évolution du pouvoir d'achat et à l'équilibre Nord-Sud me serviront d'exemple.

L'emploi ? je ne vous cacherai pas que toute innovation technique majeure se traduit par des suppressions d'emplois importantes et une croissance du chômage, surtout en période de crise. Cependant le cercle vertueux de la productivité et l'histoire des faits économiques, nous montrent qu'à terme ces pertes sont plus que largement compensées par les créations d'emplois liées à la croissance économique, le développement de nouveaux produits, l'accroissement de la demande et de l'investissement. La phase de transition passée, le chômage frictionnel disparaît et le plein emploi est rétabli. Chacun aura donc un travail et là n'est pas la question fondamentale. En revanche, ce travail sera différent car le travailleur de l'économie de l'information n'est ni un «tas d'O.S. travaillant à la chaîne», ni une «blouse grise» travaillant aux écritures. Il est un travailleur intelligent, créatif, innovant, responsabilisé, participant activement au processus de décision ; bref, il s'agit d'un travailleur dont la qualification s'est améliorée et s'améliore sans cesse. Et ce n'est pas tout, les opportunités de mobilité sociale seront démultipliées dans l'économie informationnelle ; car les techniques de l'information assureront enfin la transparence du marché

de l'emploi ; car les techniques modernes de communication permettront à chacun de bénéficier de l'offre de formation, d'améliorer sa qualification professionnelle et de grimper dans la hiérarchie sociale ; car les nouvelles techniques favoriseront les micro-initiatives et le développement des P.M.E. dans les secteurs d'activités à forte valeur ajoutée.

Le pouvoir d'achat, autrement dit la capacité de consommation et d'épargne ? Passée la période de stagnation liée à la transition de nos économies industrielles vers l'économie informationnelle, poursuit l'économiste, le pouvoir d'achat des ménages augmentera et les revenus progresseront. L'économie informationnelle permet d'envisager des progressions de pouvoir d'achat sans augmentation des revenus nominaux. Me faut-il vous rappeler la baisse continue de la taxe de base téléphonique depuis vingt ans, la diminution des taxes de raccordement, la baisse spectaculaire des prix des ordinateurs individuels... ? Et même la gratuité ! gratuité du Minitel, gratuité des deux premières minutes de connexion sur l'annuaire électronique, gratuité pour expérimenter et utiliser pendant 6 mois votre futur téléphone portable. Faut-il que je vous explique l'ensemble des économies que vous permettent de réaliser ces nouvelles techniques dans votre vie domestique comme dans votre vie professionnelle : gains de temps, moins de déplacements, régulation de la circulation et bientôt, télégestion optimale de votre chauffage, de votre consommation électrique... ? Faut-il évaluer les gains que vous pouvez retirer d'une meilleure gestion de votre patrimoine grâce aux services de la télématique bancaire ? Mais ce n'est pas tout, votre revenu nominal progressera également non seulement du fait de la répartition optimale des fruits de la nouvelle croissance économique, mais aussi et peut-être surtout du fait de l'amélioration de votre qualification professionnelle nécessaire à, et favorisée par, l'économie informationnelle. A moins que vous ne préfériez réduire votre durée annuelle de travail, afin de disposer de plus de temps libre, de plus de loisirs, que vous pourrez vivre pleinement, tant seront nombreux et de qualité les produits et services proposés par la société des loisirs informationnels.

Très bien me direz-vous, mais alors le fossé va se creuser encore plus entre les pays riches et les pays pauvres qui ne disposent pas de toutes ces nouvelles techniques ! Pendant la phase de transition, vous aurez sans doute raison, mais n'oubliez pas que l'économie de l'information sera aussi

l'émergence d'un nouvel ordre économique mondial, d'un village planétaire. Il vous faut reconsidérer cette question à partir des caractéristiques de nos économies. Car nous disposons également de régions riches et de régions pauvres que l'on appelle pudiquement enclavées. Grâce aux nouvelles techniques de l'information, ces régions enclavées, de par leur histoire et leur géographie économiques, ne le seront plus. Ces régions ne seront plus pénalisées par leur éloignement des centres décisionnels. Des entreprises pourront s'y installer, le télétravail s'y développera, l'accès à l'ensemble des services assurés par les grandes métropoles sera garanti grâce aux autoroutes électroniques, leur qualité de vie sera recherchée... Il en ira de même pour les pays en développement. Les techniques de l'information et de la communication ne connaissent pas les frontières. Regardez ce qui se passe dans le sud-est asiatique. Les industries micro-électroniques, les activités de production et de traitement de l'information ne s'y développent-elles pas de manière spectaculaire ? Mieux que cela, les pays en développement qui n'ont pas su mettre en place les conditions du développement industriel, ont l'opportunité inespérée de sauter cette étape et d'entrer de plain-pied dans le troisième millénaire, etc., etc. ...

Ainsi s'exprima, longuement, l'économiste libéral, sur la productivité, sur la prospérité et sur l'équité de la nouvelle économie de la Vallée de l'Eldorado. Les économistes libéraux s'irriteront des raccourcis utilisés, des simplifications abusives, des propos collectifs qui leur sont prêtés et que tous n'ont pas tenus de A à Z. Ils souffriront cependant que je me sois livré à la reconstitution du discours rationnel d'un *professorae economicus*, professeur d'économie fictif censé représenter les discours des théoriciens de l'économie libérale, m'inspirant en cela de leur propre théorie qui reconstitue le comportement rationnel de l'*homo economicus*, consommateur fictif censé représenter le comportement des consommateurs. Je n'ai que rarement croisé dans la rue la fiction de l'*homo economicus*, j'ai en revanche fréquemment rencontré les sosies et les élèves de la fiction du *professorae economicus* dans les colloques, les revues scientifiques, les journaux, les médias, les grands groupes industriels et les discours des hommes politiques. La rigueur scientifique voudrait que l'on restitue les amendements qu'apportent les uns et les autres, qu'ils soient keynésiens, autrichiens, monétaristes, suédois, post-quelque chose... à ce modèle simplifié du discours de l'économiste libéral. Inculture et paresse m'incitent

à n'en rien faire et à passer sans plus tarder à l'analyse des falsifications des discours des économistes libéraux sur les techniques de l'information et de la communication.

2 - Les falsifications des écolibéraux

Dans la vallée de l'Eldorado, version nouvelle économie informationnelle, Candide aurait été émerveillé par la Silicon Valley, lieu-symbole de l'économie réelle, il aurait été aussi fasciné par le temple érigé en l'honneur du capitalisme libéral, la Mecque des économistes libéraux, de l'information, de l'argent, de la prospérité. Ce temple, c'est le cœur et le poumon de l'économie capitaliste, au sens étymologique, puisque c'est le lieu-symbole du marché des capitaux, le lieu-symbole de l'économie financière, c'est-à-dire le marché sur lequel se confrontent l'offre et la demande de financements, de liquidités, d'actions, d'obligations, de devises, de créances, d'or... Ce lieu-symbole c'est Wall Street, situé au cœur de la plus grande place financière mondiale, New York. Wall Street, c'est en quelque sorte le palais de la capitale du village planétaire de la finance.

Candide aurait été abasourdi s'il avait assisté au tremblement de terre qui secoua non plus Lisbonne mais New York, dans la semaine du 12 au 17 octobre 1987, qui redoubla de violence et se propagea à l'ensemble du village planétaire, le lundi 19 octobre 1987. Tous les palais, qu'ils soient Brongniart ou d'ailleurs, s'effondrèrent. Les anciens se remémorèrent le jeudi noir d'octobre 1929 où l'indice des valeurs boursières perdit quelques 12%, mais ils durent reconnaître qu'ils n'avaient jamais connu pareil désastre, puisque le Dow Jones perdit plus de 22% dans la seule journée du lundi. Que faire ? On n'allait pas défenestrer les courtiers comme en 29, mais il fallait malgré tout se livrer à un autodafé pour expier leurs péchés. Des têtes tombèrent, des experts furent vilipendés et chassés, on convoqua toute sorte de gourous et d'exorcistes. On faillit même brûler les ordinateurs, les réseaux de transmission de données, les «program trading», les systèmes experts de simulation des cotations boursières, désignés, non comme les responsables de la chute initiale, mais comme les responsables de l'importance et de la propagation de l'effondrement. En d'autres termes un bruissement d'aile, en l'occurrence une information, l'annonce du déficit commercial américain de 15 milliards de dollars pour le mois d'Août, avait déclenché un ouragan, en

l'occurrence la tempête boursière sur l'ensemble des places financières, par les mécanismes de rétroaction à cumulation cyclique des systèmes télématiques de cotation boursière.

Terrible histoire que celle de cette première crise financière de la nouvelle économie informationnelle, au cours de laquelle les places financières du monde perdirent environ 35% en un mois. Petite histoire pleine de significations dans cette terrible histoire, que celle qui advint au «premier journal économique français» : L'Expansion. Dans son édition du 11 au 24 septembre 1987, ce bimensuel lance une première, intitulée «Le match de quatre financiers». L'idée est simple, à l'heure du développement du capitalisme «populaire» il faut améliorer la transparence de l'information financière destinée au public, de plus en plus large, qui s'intéresse au marché des capitaux. Il convient donc que les professionnels de la finance jouent la transparence et étalent leurs stratégies et conseils en gestion de portefeuilles dans les colonnes du premier journal économique français, mais aussi et surtout que la transparence porte sur les résultats obtenus. D'où l'idée d'organiser un match entre quatre experts financiers auxquels le bimensuel confie un capital fictif de 1 million de francs à gérer pendant six mois, conformément à des règles du jeu acceptées par tous. Et que le meilleur gagne !

Pari risqué, tant l'incertitude semble croissante sur les marchés financiers. Cependant, quatre experts expérimentés, représentant d'importants organismes financiers, se lancent dans l'aventure le 31 août 1987 et constituent leur premier portefeuille. Départ de la course tout en prudence pour nos concurrents qui investissent dans des valeurs sûres et placent de 20 à 50% de leur capital en SICAV de trésorerie, bien évidemment celles que gèrent leur propre organisme financier. On comprend cette prudence, on ne va pas risquer de mettre en péril la respectabilité et la confiance de la maison, dans un environnement perturbé, pour faire plaisir à l'information spectacle. Ajustant leur portefeuille tous les quinze jours, nos quatre mousquetaires de la finance perdent un peu d'argent dans une conjoncture défavorable. Ils commencent alors à prendre des risques et réduisent pour la plupart leur portefeuille de SICAV de trésorerie. A la veille du Krach, le 12 octobre, ils ont perdu en moyenne 5,6% de leur capital. Le lundi 19 octobre, ils auraient perdu de 15 à 25% de leur capital fictif. Ils auraient..., car ce lundi 19 octobre, les quatre mousquetaires décrochent leur téléphone, appellent la rédaction de L'Expansion et abandonnent la compétition dans la tourmente.

Quand tout va mal, pas question de l'étaler sur la place publique ; la transparence de l'information ? oui, quand tout va bien ! non, quand tout va mal ! Comprenez-nous, il nous faudrait pouvoir gérer notre patrimoine seconde par seconde et vous nous imposez de réaliser nos transactions tous les 15 jours seulement ! Désolés, à circonstances exceptionnelles, réaction exceptionnelle, comme les ordinateurs de cotation automatique, nous décrochons, nous suspendons nos conseils...

Et la rédaction de s'étonner. Chers lecteurs, veuillez nous excuser de cette interruption indépendante de notre volonté de l'information financière. Nous remercions nos quatre vaillants mousquetaires qui n'avaient pas la partie facile, mais nous regrettons qu'ils désertent au moment même où vous, chers actionnaires, auriez le plus besoin de leurs conseils. Ils vous expliquent déclaration après déclaration de ne pas vous affoler, de garder votre sang-froid, de faire confiance aux grands chanceliers de l'échiquier qui se réunissent au Louvre, mais alors pourquoi s'affolent-ils, pourquoi désertent-ils ? Serait-ce de l'hypocrisie, s'interroge la rédaction ? Peut-être ! Ce n'est surtout que l'expression tangible de l'iniquité et du cynisme de l'économie capitaliste libérale. On aura compris que ce n'est plus la rédaction de L'Expansion qui s'exprime ainsi... Car la rédaction reprendra ses émissions dans le numéro daté du 22 janvier 1988, avec quatre nouveaux mousquetaires de la finance globale, plus jeunes, dont deux conseillers financiers indépendants prêts à prendre tous les risques pour se faire connaître. Un an plus tard, les quatre portefeuilles fictifs de un million de francs, valaient globalement 7 millions de francs, soit une progression allant de 58 à 86% et l'on fêta comme il se devait le vainqueur. Ainsi s'achève cette petite histoire, la morale est sauve, et L'Expansion pouvait titrer pleine page de couverture un an jour pour jour après le tremblement de terre : « Merci le Krach ! », non pour célébrer le vainqueur, mais pour célébrer l'expansion économique retrouvée et l'assainissement de l'économie financière⁵⁰.

Et je dirai aussi « Merci le Krach ! » Car le Krach est heuristique. Il permet d'exhiber les principales caractéristiques des systèmes économiques modernes. Exhiber la collusion-absorption de l'économie réelle (la production-consommation des biens et services) par l'économie financière

50. Cette histoire est le résultat d'une compilation des éditions de L'Expansion parues entre septembre 87 et Janvier 89. Le lancement du jeu, l'abandon des quatre premiers mousquetaires, l'arrivée des suivants et leurs résultats ont été publiés dans les n° 315, 319, 325 et 348.

(circulation du capital). Collusion puisque les acteurs sont souvent les mêmes, absorption puisque l'économie financière non seulement prend le contrôle de la première, mais représente aussi un volume d'échange de capitaux de l'ordre de cent fois supérieur à la création de richesse de l'économie réelle : en 1987 par exemple, s'échangeait quotidiennement à Wall Street pour 1500 milliards de dollars de capitaux, soit le tiers du Produit Intérieur Brut (P.I.B.) des Etats-Unis, ce qui représente en un an cent fois la valeur ajoutée, ou encore 50 fois la production, de l'économie américaine. La nouvelle économie informationnelle n'est rien d'autre que l'irradiation de l'économie financière. Certes, on pourra objecter que le marché des capitaux est celui sur lequel vient s'alimenter l'économie réelle, en l'occurrence les entreprises qui ont des besoins de financement. Bien sûr, mais il faudra bien aussi admettre qu'il s'agit-là d'une fonction très secondaire des marchés boursiers qui sont pour l'essentiel des marchés sur lesquels s'échangent du capital scriptural, de l'information pure, de l'argent. En ce sens l'économie financière est une économie informationnelle dont la marchandise est une information bien particulière, le capital.

Merci le Krach, parce qu'il révèle les effets pervers de cette absorption de l'économie réelle par l'économie financière spéculative. En 1982, l'indice CAC de la bourse de Paris était environ à 100. Il allait atteindre au premier trimestre 1987, le chiffre record de 441, soit une multiplication de près de 4,5 de la valeur des portefeuilles en quatre ans. Pendant cette même période, le P.I.B. progressait de 43%. Ce qui signifie, après avoir neutralisé les biais liés à l'inflation, que la valeur réelle des produits du marché financier a augmenté trente fois plus vite que la valeur ajoutée par l'économie réelle. C'est aussi cela l'absorption de l'économie marchande dans l'économie du signe qui s'écarte, par le jeu des comportements mimétiques et spéculatifs, des valeurs fondamentales de l'économie réelle. Que ces bulles spéculatives aient éclaté n'a rien d'étonnant, tant l'économie financière était devenue folle, tant ses résultats ne reposaient que sur du vent, celui de la spéculation et de l'autoréalisation de comportements mimétiques d'anticipation. Henri Bourguinat analyse de manière limpide et remarquable, pour les non techniciens de la finance, ces mécanismes spéculatifs et ces comportements mimétiques⁵¹.

51. H. Bourguinat, *op. cit.*

Merci le Krach, parce qu'il révèle les risques majeurs liés à la complexification et à l'interconnexion croissante des économies. Complexification dans le domaine de la finance liée à l'incommensurable créativité des experts, qui ont multiplié et diversifié à souhait des produits financiers de plus en plus sophistiqués. Complexification croissante par le simple jeu du cycle complexité-créativité, l'une nourrissant l'autre et vice-versa. Complexification et créativité nourries par, et nourrissant une spirale imprévisible dans laquelle incertitude et information s'entretiennent mutuellement dans le halo informe de la surinformation et dans la psychose permanente du risque majeur. Dès lors les cotations peuvent d'autant mieux décrocher des valeurs fondamentales des titres négociés sur les marchés financiers, qu'il n'est plus fait recours aux instruments de l'analyse financière de long terme, ces derniers devenant inaptes à comprendre les évolutions observées. Dès lors la gestion de court terme des prises de bénéfices s'impose et le village global de la finance s'emballe et s'effondre. Et l'effondrement est général, car les places financières sont interconnectées grâce aux techniques de l'information qui favorisent une gestion de très court terme et autorisent une globalisation, en temps réel, des ordres d'achats et de ventes sur le marché mondial des capitaux.

Ces techniques sont fabuleuses. Elles permettent d'automatiser les cotations, de disposer en temps réel de l'ensemble des valeurs à un instant donné, de transmettre des ordres d'achat et de vente et de les exécuter dans l'instant. Mieux encore de disposer en permanence de simulations financières réalisées par des systèmes experts, voire de mettre en place des systèmes informatisés de gestion de portefeuille (les *program trading*) qui passent automatiquement, sans intervention humaine, les ordres d'achat et de vente. Et tout ceci, où que vous soyez, à tout instant et sur tous les marchés financiers du monde : vous pouvez jouer New York, Madrid, Singapour, contre ou avec Paris, Tokyo et Toronto. Vous pouvez devenir pétrolier à Paris pendant deux heures, puis tenter l'aventure de la haute couture à New York le soir même, avant de vous replier sur un portefeuille d'eurodevises à Tokyo quelques heures plus tard. Vous ne dormirez pas beaucoup, mais vous pourrez, si tout marche bien, dormir confortablement sur votre matelas. Dans le cas contraire ?... vous ne trouveriez de toute manière pas le sommeil ! Et nombreux furent les gros et petits porteurs qui ne dormirent pas bien dans la deuxième quinzaine du mois d'octobre 1987,

tant le cumul des effets liés à l'interconnexion des places bancaires, au développement des systèmes de cotations automatiques et aux programmes automatiques d'ordres d'achat et de ventes amplifièrent la tempête.

Toutes les falsifications des économistes libéraux fascinés par les techniques de l'information et de la communication sont présentes dans l'histoire de ce Krach financier. La première d'entre elle consiste à masquer l'économie financière derrière le paravent de l'économie informationnelle et nous n'y reviendrons pas. La seconde est celle qui nous promet monts et merveilles en matière de *productivité* sans vouloir comprendre que l'innovation technique 24 heures sur 24 et le changement permanent sont de puissants facteurs de *contre-productivité*. La troisième est celle qui consiste à nous promettre la *prospérité* depuis 20 ans, alors que la *crise* perdure et que nos économies informationnelles se fragilisent. Enfin, les économistes libéraux nous promettaient un surcroît d'*équité* grâce à la nouvelle économie informationnelle, elle ne génère à présent qu'un surcroît d'*iniquité*, les exclus de la société de l'information n'en constituant que la partie la plus visible.

De la productivité à la contre-productivité

Dossier technique et toujours controversé que celui de l'évaluation des gains de productivité des activités économiques. Controverses d'autant plus vives que les indicateurs traditionnels de productivité montrent clairement que, depuis les années 70, les gains ont été pratiquement inexistantes dans les secteurs qui auraient dû être les plus sensibles aux prouesses maintes fois décrétées des techniques de l'information. Ainsi de 1970 à 1992, la productivité horaire apparente du travail déflatée⁵², qui mesure l'évolution de la valeur ajoutée par heure de travail, a été multipliée par 3,4 dans le secteur agricole, par 2,4 dans le secteur industriel, contre une croissance de productivité de 15% seulement dans le secteur des assurances et des organismes financiers (banques, établissements de crédit...). Devant ce paradoxe, les techniciens de l'économie informationnelle. Ils nous expliquent que les indicateurs classiques de la comptabilité nationale ne

52. Il s'agit de l'indicateur INSEE qui rapporte la valeur ajoutée en francs constants (après avoir neutralisé les biais liés à l'évolution des prix) au nombre d'heures travaillées ; d'où l'expression productivité horaire apparente du travail déflatée.

permettent plus une analyse pertinente des gains de productivité des activités informationnelles. Ils seraient trop sensibles aux évolutions des prix relatifs des facteurs et aux évolutions relatives des prix des produits, ils seraient surtout insensibles à la création de « valeur cachée », c'est-à-dire l'amélioration de la qualité des biens et services qui ne se répercute pas intégralement dans l'évolution des prix du marché.

Voilà bien le cordonnier le plus mal chaussé, que l'économiste de l'information qui ne dispose pas de l'information adéquate pour travailler. Et il n'a pas totalement tort, puisque c'est bien-là l'un des problèmes de la société que de disposer d'une pléthore d'informations et de ne disposer que rarement de l'information pertinente quand il faut. Je vous laisse deviner la productivité de l'économiste de l'information confronté quotidiennement à ces problèmes. Mais alors, pourrait-on l'interroger, puisque l'économie informationnelle est caractérisée par sa flexibilité, sa réactivité, sa créativité et l'amélioration permanente de la qualité de l'information produite, comment expliquer son inaptitude à adapter ses données et ses indicateurs aux nouvelles caractéristiques de l'économie ? L'INSEE sera pointée du doigt, l'inertie de l'administration sera vilipendée et l'on aura ainsi désigné un second problème de l'économie informationnelle, problème par ailleurs vieux comme le monde, qui est celui de la mise en conformité des discours, des représentations, des pratiques et des organisations.

Cette simple interrogation sur les indicateurs de productivité désigne déjà deux sources possibles de contre-productivité de l'information, et nous y reviendrons. Mais auparavant, examinons ce que les économistes appellent « le paradoxe de la productivité » et Jean Vogé « la trahison des clercs⁵³ ». Le paradoxe de la productivité réside entièrement dans ce constat : la productivité horaire apparente du travail dans le secteur tertiaire a globalement stagné au cours des 20 dernières années. Entre 1982 et 1991, les pertes de productivité, exprimées en francs constant, s'élevèrent même à 30% dans les assurances et à près de 10% dans les organismes financiers⁵⁴. A contrario, le secteur industriel connaissait des gains de productivité, certes moins soutenus qu'au cours des années 70, mais encore

53. J. Vogé, *Les télécommunications facteurs clé de la structuration de l'économie*, in F. Du Castel, P. Chambat, P. Musso, *op. cit.*, pp. 255-257.

54. Dans le même temps, 1982-91, les investissements réalisés par les organismes financiers et les assurances en matériels électriques et électroniques étaient multipliés respectivement par 3,3 et 5 en francs constants.

significatifs (+37%). De même, les secteurs participant directement aux innovations des techniques de l'information connaissaient des gains de productivité très importants pour la branche « poste et télécommunications » (+85%) et soutenus pour la branche « matériels électroniques et électriques » (+40%). Paradoxe, car les secteurs qui étaient censés profiter le plus du développement de la télématique, en dehors des activités liées directement à leur production ou à leur distribution, sont ceux pour lesquels les gains de productivité tant attendus ne sont pas au rendez-vous.

Si l'on souhaite lever au moins en partie le paradoxe, il convient à l'évidence de se lancer dans une analyse de la contre-productivité permettant de passer des gains de productivité en nature très importants des activités élémentaires de production (gestion de compte, tenue des écritures) à la stagnation de la productivité des organisations tertiaires. En d'autres termes, il convient de débusquer les raisons du cercle vicieux qui génèrent un gonflement des coûts sans création suffisante de valeur en contrepartie. Ce qui est en quelque sorte contre-culturel pour l'économiste libéral de l'innovation technique, qui n'ignore pas que l'innovation a un coût, mais qui postule que les bénéfices attendus seront toujours largement supérieurs. Et l'économiste qui procède à cette petite révolution culturelle découvre alors des gisements de contre-productivité insoupçonnés que l'on peut décliner en distinguant : la contre-productivité d'innovation, la contre-productivité par encombrement, la contre-productivité organisationnelle, la contre-productivité à cumulation cyclique et la contre-productivité structurelle⁵⁵.

La contre-productivité d'innovation désigne l'ensemble des dysfonctionnements pouvant être directement imputables à l'introduction d'innovations techniques dans une organisation. Il faut en effet du temps pour adapter et s'adapter au développement de nouveaux procédés, pour se mouler dans les nouvelles contraintes techniques et formater la technique à l'organisation, pour mettre en conformité techniques, pratiques et organisations. L'informatisation des organisations n'échappe pas à la règle et les dysfonctionnements observés sont légion. Gérard Labaume, qui a réalisé de nombreux diagnostics socio-économiques de l'informatisation des entreprises, liste les principaux dysfonctionnements rencontrés lors du développement de la bureautique : délais sous-estimés de mise en œuvre ; sur-

55. Les expressions contre-productivité par encombrement et contre-productivité structurelle sont empruntées à I. Illich.

temps, retards et erreurs de saisie ; mise à jour défaillante des fichiers, délais de consultation ; erreurs de rapprochement des résultats, écarts entre les informations attendues, les informations existantes et les informations effectivement utilisées ; fiabilité et disponibilité insuffisantes des systèmes informatisés ; écarts entre l'efficacité attendue et l'efficacité effective des outils bureautiques⁵⁶. Ces dysfonctionnements génèrent des coûts, que l'on appelle pudiquement des coûts cachés, qui doivent être pris en compte lors de l'évaluation socio-économique de l'efficacité de l'informatisation d'une organisation.

Même constat en ce qui concerne le développement de la robotique dans l'industrie automobile de l'aveu même de la plupart des industriels : «les systèmes automatiques complexes ont des taux de disponibilité de 60 à 65% en période de croisière et bien plus faibles encore pendant les périodes de démarrage qui s'éternisent : on n'en finit pas de mettre au point⁵⁷», ou encore, «trop lourd, trop cher, trop sophistiqué, mais surtout trop de pannes... pour que l'on continue la fuite en avant entamée ces dix dernières années⁵⁸.» Délais de mise au point, fiabilité, défauts de qualité, erreurs, complexité... tels sont les principaux dysfonctionnements des systèmes automatiques qui génèrent de tels surcoûts, que la plupart des entreprises, les industriels de l'automobile en tête, ont décrété une pause de leurs investissements et revoient fondamentalement leur copie. Ce ne pourrait être là que des défauts de jeunesse, qu'une crise d'adolescence, s'il n'y avait de nombreuses autres sources de contre-productivité.

La contre-productivité par encombrement est du type de celle que rencontre quotidiennement tout automobiliste citadin coincé dans les embouteillages : perte de temps, stress, nuisances... Comment se manifeste cette forme de contre-productivité dans les organisations ? Elle se manifeste fréquemment par l'encombrement des réseaux de transmission de l'information et les sur-temps de consultation, de traitement et de transmission de l'information. Ce qui n'est somme toute qu'un problème d'adé-

56. G. Labaume, *Au delà du mythe technicien : la bureautique au quotidien*, in N. Alter (ss. la dir.), *Informatiques et management de la crise*, coll. IDATE, Communication et Société, La documentation Française, 1986, pp. 69-102.

57. A. Héron, *Témoignage : Les constructeurs automobiles se détournent du «Tout Robot»*, Futuribles, avril 93, p.41.

58. V. De Filippis, Roxana Eleta, *Robotisation : le désenchantement*, Futuribles, avril 93, p. 26.

quation entre les besoins de l'organisation et les capacités de ces systèmes automatisés d'information. En d'autres termes des dysfonctionnements qui peuvent être réglés, par exemple, par des investissements de capacité. La contre-productivité par encombrement fondamentale des systèmes d'information dans les organisations ne réside pas là. Elle réside surtout dans l'irradiation d'une mécanique dégradée de la gestion de l'information au terme de laquelle, l'information crée en permanence des besoins d'information, qui créent de l'information qui finit par ne répondre à aucun autre besoin que celui de la création et de la circulation permanente d'informations : c'est la mécanique de l'information pour l'information, de la communication pour la communication, et à terme de l'information au carré analysée dans le paragraphe intitulé *De la communication au communicationnisme*. On nous promettait le zéro papier, nos poubelles n'ont jamais été aussi pleines. On nous promettait un surcroît d'efficacité dans nos recherches d'informations pertinentes, on s'abîme à les repérer parmi la pléthore d'informations inutiles qui nous parviennent tant de l'organisation que de son environnement. Nos imprimantes sont en surchauffe, les coûts de reproduction gonflent démesurément, les services «info-com» sont débordés, il leur faut maintenant trier et traiter l'information, la remettre en forme, l'adapter aux différents partenaires, faire la revue des revues de presse... Il suffit de rappeler les résultats de deux études réalisées au début des années 80 au Japon et aux Etats-Unis : respectivement 5% et 1% de l'information produite est utilisée. A cette époque déjà, la production d'information augmentait à un rythme 2,5 fois plus rapide que celui de la consommation d'information⁵⁹.

La contre-productivité organisationnelle est celle qui est liée aux difficultés des organisations à s'adapter aux nouvelles contraintes techniques. Le technicien de l'innovation technique dans les organisations expliquera qu'il s'agit-là encore, d'une maladie de jeunesse qui se traite par la concertation, la participation, la formation, le suivi et le temps ; bref, par le «pilotage stratégique de l'innovation et des systèmes d'information». Langue de bois ! La principale porte d'entrée des dirigeants des organisations dans le changement technique est toujours technico-économique, elle n'est qu'exceptionnellement socio-organisationnelle. Fascinés par les techniques de pointe et les gains de productivité qu'elles sont censées ap-

59. Données citées par H. S. Dordick, G. Wang, *op. cit.*, p. 107.

porter, les choix techniques et économiques priment les choix sociaux et organisationnels. Les hommes et l'organisation s'adapteront, puisque la hiérarchie en a décidé ainsi et qu'il en va de l'avenir de la compétitivité économique de l'organisation. L'œil rivé sur la productivité technique, les organisations oublient d'être attentives à la productivité sociale et organisationnelle qui dérive et finit par absorber la productivité technique.

Tout cela s'inscrit dans une dynamique, que nous nommerons la contre-productivité à cumulation cyclique qui résulte de l'innovation et du changement permanents, de l'innovation en temps réel, de l'innovation pour l'innovation. Car si l'innovation de l'ère informationnelle se différencie fondamentalement de l'innovation de l'ère industrielle, ce n'est peut-être pas tant par la nature des techniques que par l'accélération vertigineuse du rythme des innovations techniques et de leur introduction dans les organisations. A peine commence-t-on à assimiler une innovation technique qu'il nous faut en changer. Le changement pour le changement devient une valeur par laquelle on signifie sa modernité, sa capacité d'adaptation, sa flexibilité, sa créativité. On confond de plus en plus pilotage stratégique et pilotage de formule 1. Il n'est guère étonnant que les accidents soient légion, dans des organisations de plus en plus fragilisées par l'innovation permanente. Les penseurs un tant soit peu sérieux de l'innovation technique, à l'instar de Victor Scardigli, distinguent trois temps dans l'innovation technique : le temps des fantasmes et des psychoses, le temps des expérimentations et des premiers usages, le temps de la banalisation et de l'acculturation⁶⁰. Il semble qu'aujourd'hui, le rythme de l'innovation technique, la fascination *high tech* et l'économisme de court terme sont tels, que ces trois temps se télescopent en permanence, que le temps de l'acculturation est toujours repoussé pour après-demain, le temps de fantasmer sur la technique du jour et de l'expérimenter le lendemain.

Le cumul des effets croisés des contre-productivités d'innovation, d'encombrement, d'organisation et de cumulation cyclique génère la contre-productivité structurelle des organisations qui sont atteintes par ce que l'on appellera la maladie de Parkinson, en référence à cette forme de paralysie agitante, mais aussi à C.N. Parkinson, auteur de la loi du carré : les coûts de gestion, de communication et d'organisation dans les administrations augmentent deux fois plus vite que leur productivité. Jean Vogé,

60. V. Scardigli, *Les sens de la technique*, op. cit., pp. 31-34.

chargé à l'époque des relations internationales au sein de la Direction Générale des Télécommunications, s'est souvent fait l'écho des résultats de ces travaux en France. Revenant des Etats-Unis au milieu des années 80, il publie un article dans la revue *Futuribles*, où il explique qu'entre 1900 et 1983, les coûts des activités informationnelles ont été multipliés par 14 tandis que la productivité globale de l'activité américaine et la part de la population active dans le secteur informationnel avait été multipliées par 3,7. C'est l'extension de la loi quadratique ($14 = 3,7^2$) et de la maladie de Parkinson à l'ensemble de l'économie américaine. Conséquence, ce gonflement quadratique des dépenses d'organisation et de communication des entreprises ponctionne les gains de productivité des secteurs de production des biens et services matériels. Et Jean Vogé de poursuivre : «un calcul simple montre que la productivité n'augmente plus quand les coûts d'information dépassent 40% et qu'elle se mettrait même à diminuer au delà de 50%⁶¹.» Les économies occidentales en sont là, l'économie américaine a dépassé la barre des 50% au début des années 80, les autres pays développés suivent dix ans après, la contre-productivité devient structurelle. Au plus l'économie informationnelle se paralyse, au plus elle s'agite, c'est aussi cela la crise.

De la prospérité à la crise

Les marchands de l'économie informationnelle nous avaient promis la productivité, la croissance, l'emploi, la prospérité, nous avons la contre-productivité, la stagnation, le chômage et la crise. Crise d'adolescence ou vice congénital ? s'interroge Jean Vogé⁶². Sommes-nous en crise ? La question n'est plus là ! Voilà plus de 20 ans que tous les indicateurs sont au rouge : chômage, croissance, déficit budgétaire, fluctuations monétaires, productivité, endettement, pouvoir d'achat, jusqu'à nos systèmes sociaux de solidarités, assurance-maladie, retraites... Aucun pays n'est épargné, comment pourrait-il en être autrement dans ce village planétaire de l'économie informationnelle ?

On peut montrer, démontrer, expliquer la crise, cela ne dira toujours pas si elle est conjoncturelle ou structurelle. On peut montrer la crise en

61. J. Vogé, *Crise, Information et communication dans l'économie américaine*, *Futuribles*, juil.-août 1985, p. 42.

62. *Ibid.*, p. 40.

exhibant les grands indicateurs socio-économiques comme en se promenant dans la rue. Dans un cas, les règles de trois suffisent, dans l'autre c'est plus simple et plus compliqué à la fois, puisqu'il faut des yeux pour voir, des oreilles pour écouter et de la compassion pour partager. On peut démontrer la crise à l'aide du modèle théorique du *professorae economicus* qui, certes préfère manipuler les cercles vertueux, mais sait aussi manipuler les cercles vicieux. Donnez-lui un soupçon de contre-productivité, il vous induira le reste : récession, chômage, baisse du pouvoir d'achat, chute des investissements, de la consommation, des profits..., crise. On peut enfin expliquer la crise, mais quelles explications choisir devant la pléthore d'interprétations. La perspective sera donc plus limitée et plus cohérente à la fois, puisqu'il s'agira d'essayer de saisir en quoi la crise de communication du système économique libéral permet d'enrichir le diagnostic que l'on peut faire de ce système économique et de ce que nous avons appelé sa maladie de Parkinson. Pour cela, permettez un nouveau détour par « la grande aventure du Minitel⁶³ » ou encore, la réussite exemplaire de la télématique française que le monde entier nous envie. Car il s'agit-là d'une fabuleuse mystification qui peut nous introduire aux falsifications majeures de l'économie informationnelle.

A défaut d'avoir les entreprises les plus modernes, nous aurions les ménages les plus compétitifs du monde, puisque 5 millions d'entre eux sont équipés d'un Minitel, s'émerveillait Yves Lafargue en 1991⁶⁴. Alors regardons précisément les résultats de l'année 1991 publiés dans *La lettre de Télématel*⁶⁵ par France Télécom qui n'en finit pas de goûter au succès de sa poule aux œufs d'or. Le parc de Minitel atteint 6 millions, le trafic annuel total est de 1,656 milliard d'appels, le nombre de code d'accès s'élève à 17 297. Ce qui est une estimation par le bas du nombre de services : plusieurs services pouvant être proposés sur un même code d'accès.

Compte tenu de ces informations et d'hypothèses construites sur la base d'autres résultats publiés dans cette même *Lettre de Télématel*, nous avons estimé : le trafic quotidien moyen émis par chaque individu ayant accès à un Minitel, ainsi que le trafic et la recette moyenne par service et

par jour. Les résultats sont éloquentes. Les personnes de plus de 10 ans ayant accès à un Minitel l'utilisent en moyenne 0,3 fois par jour, près de moitié moins si l'on décompte les appels destinés à la consultation de l'annuaire électronique, encore moins si l'on ne tient pas compte des appels professionnels. Le trafic moyen quotidien par code d'accès au Minitel, hors annuaire électronique et annuaire des services Minitel est de l'ordre de 150 appels par jour, environ 6 appels par heure, pour une recette quotidienne moyenne de moins de 800 F pour les services kiosques (3614, 3615...) correspondant à une estimation de la recette annuelle de 280 000 F. Encore convient-il de préciser que cette recette est surévaluée puisqu'elle correspond approximativement à la recette que l'on obtient en divisant le montant des versements de France Télécom (2,239 milliards de F.) par le nombre de codes d'accès sur le seul 3615 (7 993 codes d'accès).

En résumé, hors annuaire électronique, les individus ayant accès au Minitel ne s'en servent que rarement (en moyenne moins d'une fois par semaine). D'autant plus rarement qu'il conviendrait de décompter le trafic de l'ensemble des services qui imposent directement ou indirectement (par la dégradation des services de renseignements téléphoniques par exemple) l'utilisation du Minitel (inscriptions universitaires, inscriptions aux concours, réservations SNCF...). Il est donc inacceptable de continuer à présenter le Minitel comme un exemple de banalisation de la télématique domestique, sauf à rajouter que la télématique domestique est somme toute bien peu de choses. Le Minitel aux alouettes ne rapporte en moyenne que des recettes directes et indirectes insignifiantes ne permettant de rentabiliser, compte tenu des investissements et des coûts de fonctionnement, qu'une partie restreinte des services proposés ; encore faudrait-il parler de la répartition des dividendes entre les distributeurs, les éditeurs et les auteurs de services télématiques. Enfin, s'il est une organisation qui gagne à tous les coups dans cette affaire et qui a donc tout intérêt, avec quelques grands éditeurs et distributeurs, à entretenir le mythe de la fabuleuse réussite du Minitel, c'est bien l'opérateur du réseau France Télécom qui perçoit les recettes liées au transport de l'information, soit un chiffre d'affaires de 3 milliards de francs en 1991.

Pourquoi ce détour par l'économie défaillante du Minitel ? Parce que l'on y trouve, la plupart des caractéristiques des économies capitalistes libérales : un opérateur de réseau qui utilise ses infrastructures comme un

63. D'après le titre d'un ouvrage de M. Marchand, *La grande aventure du Minitel*, Ed. Larousse, 1987.

64. Y. Lafargue, *Technofolies, technofolies, comment saisir les changements technologiques*, Les Editions d'Organisation, 1991, p. 25

65. La lettre de Télématel, *Les chiffres 1991*, Hors série n° 8, avril 1992.

aspirateur afin de faire converger vers lui l'essentiel des dividendes; des distributeurs également à la tête de réseaux qui jouent le même rôle; des propagandistes qui vendent du Minitel aux alouettes à des pigeons fascinés par la technique de haut vol de leurs cousines; des moutons qui se complaisent dans le comportement mimétique; des moutons spéculateurs qui en rajoutent sans cesse entraînant les autres dans leur sillage; et toutes sortes de volatiles passant dans le système comme des météores afin de chaparder une part du gâteau. Quand le gâteau croît et embellit, tout ce beau monde peut faire semblant de cohabiter; quand le gâteau se met à dégonfler, c'est la crise, c'est la guerre économique, et la lutte pour la survie sert de paravent aux comportements les plus agressifs et conquérants. En d'autres termes, le système de communication et d'interrelation entre les acteurs économiques se dégrade et vient le temps de la confrontation, voire de la violence.

Les grands groupes financiers qui contrôlent les secteurs stratégiques de l'économie mondiale, au premier rang desquels figure le marché des capitaux, jouent dans l'économie un rôle similaire à celui de France Télécom dans le système Minitel. Ce sont en quelque sorte des opérateurs de réseaux d'un Minitel de la circulation des capitaux qui captent les flux financiers liés à l'économie réelle (la production et la commercialisation de biens et services), les font circuler à grande vitesse sur le marché des capitaux et payent leur modeste redevance à l'économie réelle en fin d'exercice. Soit deux grandes caractéristiques de l'économie capitaliste libérale contemporaine : la généralisation des formes d'organisation en réseaux des grands groupes, l'absorption de l'économie réelle par l'économie financière. Le système économique devient ainsi de plus en plus complexe et fragile, puisque des fluctuations économiques localisées peuvent se propager par les réseaux à l'ensemble des acteurs interdépendants.

Or les fluctuations économiques déstabilisantes ne manquent pas de nos jours. Tout le monde en effet s'accorde à dire que nous vivons dans un environnement perturbé, que la complexité de nos organisations ne cesse d'augmenter, que l'instabilité et l'incertitude gagnent l'ensemble de nos activités... Pour amortir ces fluctuations et gagner en stabilité, un tel système économique doit disposer d'un système de communication particulièrement efficace, car la vitesse de réaction d'un système économique à une perturbation déstabilisante dépend pour partie de la

rapidité de son système de communication. La «révolution» des techniques de la communication et de l'information a permis d'accroître considérablement la rapidité du système de communication des organisations économiques. De nombreux auteurs s'accordent alors à penser que le développement des formes d'organisation en réseaux fondées sur une utilisation intensive des nouvelles techniques de communication, permettra d'assurer le niveau d'interrelations, la rapidité de communication et la flexibilité requis pour répondre aux perturbations et à la complexité croissante de nos économies.

Mon analyse est toute différente. Car la qualité et l'efficacité des systèmes de communication des économies dites modernes se dégradent et s'abîment dans l'excès d'information qu'elles produisent. La contre-productivité structurelle des systèmes d'information dans les organisations est la manifestation la plus tangible de ce processus de dégradation et nous en avons longuement parlé. Mais il n'en est que la manifestation la plus visible qui masque l'essentiel : le processus de dégradation du sens dans les systèmes de communication des économies développées.

Nous avons parlé précédemment de la distanciation qui s'est opérée entre les valeurs de référence de l'économie réelle et les bulles spéculatives de l'économie financière. Or, il se trouve que l'économie financière n'a pas d'autre sens à donner à son système de communication que le sens de l'argent ; elle n'est capable d'aucun autre projet que celui qui consiste à accélérer la circulation des flux financiers et à concentrer les capitaux. Autrement dit, le système de communication de l'économie financière est, dès lors que l'on ne tient pas compte du sens de l'argent, vide de sens. Enfin presque, puisqu'à défaut de sens à partager, le système économique capitaliste libéral manipule un simulacre de sens qui est celui lié au mythe du progrès, en exhibant la grande aventure de la révolution industrielle, la fabuleuse aventure de la conquête du nouvel âge, la grande réussite économique que les «pays de l'Est» du monde entier nous envient. On croirait entendre l'opérateur France Télécom parler du Minitel. D'ailleurs les entreprises ne sont pas dupes de cette perte de sens, elles qui s'évertuent, séminaires après conférences, à produire une culture d'entreprise. Mais voilà, une culture ne se fabrique pas, une culture ne se produit pas, une culture n'est pas une technique, une culture se vit.

Nous entrons alors dans un processus correspondant au Krach boursier de 1987 où les valeurs boursières se sont écartées à ce point des valeurs fondamentales de l'économie réelle que le battement d'une aile de papillon a fait volé le système en éclat. Ce Krach n'est qu'anecdotique, car l'économie financière y a facilement survécu, mais les mécanismes qui l'ont provoqué sont toujours en œuvre. Dès lors que le système de communication des économies capitalistes libérales ne fait plus sens, les comportements d'anticipation mimétique se généralisent. C'est ainsi que tous les acteurs économiques légitiment leur stratégie avec les mêmes arguments : si je ne le fais pas d'autres le feront, ou encore, si je veux survivre dans un contexte de concurrence internationale exacerbée, je n'ai pas le choix. Et les choix stratégiques se justifient ainsi soit par la fiction de la fabuleuse aventure qui fera prendre dix ans d'avance sur la concurrence à laquelle on convie le personnel-pionnier, soit par l'inévitable réforme qui permettra de survivre dans un contexte international particulièrement sélectif que l'on s'excuse d'imposer à un personnel-prisonnier. C'est dans une large mesure ce même mimétisme «d'anticipation» anecdotique qui explique la fascination pour le 3615 et le développement spectaculaire du nombre de codes Internet auquel chaque organisation participe envers et contre toute efficacité réelle.

La perte de sens du système d'information et de communication des économies conduit non seulement au développement de comportements mimétiques d'anticipation, mais favorise également les comportements spéculatifs. Car en l'absence de valeurs de référence, il est possible de spéculer sur des valeurs totalement fictives ou virtuelles et d'utiliser le système de communication à son profit, dès lors que l'on peut contrôler une partie de ce réseau soit pour diffuser de la propagande, soit pour faire de la désinformation. Au-delà de cette spéculation de type délits d'initiés, en l'absence de valeurs de référence, toutes les surenchères deviennent possibles par la simple cinétique des comportements mimétiques d'anticipation. C'est ainsi que se créent des bulles spéculatives. Enfin, l'économie financière fonde son activité sur un facteur de production (le capital) de plus en plus fluide, qui s'affranchit des contraintes de proximité à l'économie réelle. Les capitaux jouent de leur volatilité, circulent de plus en plus vite et fragilisent ainsi l'économie réelle qui contribue directement au processus d'accumulation de l'économie financière et ne récupère qu'une partie de

plus en plus faible de la valeur qu'elle crée. Et chacun nourrit ainsi une cinétique de la fluctuation, de la perturbation, tout en dépensant une énergie considérable à paralyser l'autre : c'est cela la maladie de Parkinson dont souffre l'économie capitaliste libérale flamboyante et vieillissante.

Ce mode de fonctionnement correspond tout à fait à la description que donnent Ilya Prigogine et Isabelle Stengers des mécanismes de la cinétique chimique. Un système chimique est stable jusqu'à une certaine taille critique. La taille critique, poursuivent-ils « est déterminée par une compétition entre le *pouvoir d'intégration* du système et les mécanismes chimiques qui amplifient la fluctuation à l'intérieur de la région fluctuante⁶⁶ ». Ils résument alors à peu près en ces termes leur conclusion générale : la taille critique est d'autant plus élevée, et la fluctuation instabilisante d'autant plus rare, que la rapidité de communication à l'intérieur du système est élevée ; « ainsi, ce serait la rapidité de communication qui déterminerait la complexité maximale que peut atteindre l'organisation d'un système sans devenir trop instable⁶⁷ ». C'est bien ce qui distingue la cinétique économique de la cinétique chimique car l'efficacité du système de communication d'une organisation économique dépend d'abord de sa qualité, c'est à dire de sa capacité à faire sens, ce n'est qu'ensuite que le critère de rapidité intervient. Le seuil critique est franchi, ou la crise survient, lorsque une fluctuation devient suffisamment importante pour déstabiliser l'ensemble du système. A partir de ce seuil critique, plusieurs états futurs deviennent possibles et le passage ne se fait pas de manière linéaire. La guerre économique mondiale est la réponse qu'apporte l'économie capitaliste libérale à la crise des années 70 : la vague de libéralisme et de dérégulation économiques qui déferle dans tous les pays en témoigne. On retrouve là encore les effets de comportements mimétiques d'anticipation et de spéculation au niveau des politiques économiques.

La guerre économique qui fait rage est congénitale. La violence économique est le fondement de l'économie capitaliste qui peut prendre des formes libérales comme des formes totalitaires. L'humanité s'est affranchie dans une large mesure de la violence de la nature et de la violence du sacré, dans une moindre mesure de la violence militaire. La violence économique a pris le relais, ce n'est pas nouveau. Ce qui l'est en

66. I. Prigogine, I. Stengers, *op. cit.*, p. 244.

67. *Ibid.*, p. 245.

revanche, c'est qu'elle est à ce point libérée par l'individualisme narcissique et l'apathie frivole, qu'elle est à ce point légitimée par la rationalité technico-économique, qu'elle est à ce point nomade et mobile, que cette guerre ne trouble guère les consciences et ne fait éclore que quelques îlots de résistance. Alors dérégulons nos économies et laissons la violence économique irradier la planète, étonnons-nous de la résurgence de la violence du sacré et des intégrismes. La guerre économique moderne n'est que la manifestation du nouveau seuil critique atteint par le système capitaliste libéral qui devient fondamentalement une structure incapable de réguler l'instabilité et les fluctuations qu'elle produit et amplifie, car les yeux pour regarder, les oreilles pour entendre, la raison pour comprendre, les techniques pour communiquer ne sont rien si l'on a pas de compassion à partager pour endiguer la violence.

De l'équité à l'iniquité

Candide et Cacambo auraient été fascinés par la vallée de l'Eldorado de l'économie informationnelle et y auraient élu domicile. Pourquoi Voltaire les persuade-t-il de quitter le pays d'Eldorado ? Parce que s'ils y restaient, ils n'y seraient que comme les autres, tandis que s'ils retournent dans leur monde avec seulement quelques moutons chargés de cailloux d'Eldorado, ils seront plus riches que tous les rois ensemble. Seraient-ils nés quelques décennies plus tard, auraient-ils lu l'édition du magazine *Forbes* du 18 juillet 1994, qu'ils n'auraient point quitté la vallée de l'Eldorado de l'économie informationnelle ; car ils y auraient appris qu'avec quelques moutons seulement, ils auraient pu être dans le gotha des 350 milliardaires en dollars, qui n'étaient guère que 150 en 1987. Ils auraient n'en doutons pas détrôné allègrement William Gates et Warren Buffett, respectivement P.D.G. de *Microsoft* et financier, chefs de file de la nouvelle économie informationnelle et financière, hommes les plus fortunés des Etats-Unis. Auraient-ils été gênés par cette croissance soutenue des très grandes fortunes qu'ils auraient été rassurés par le dernier rapport de l'OCDE sur l'emploi qui leur aurait appris que dans les 25 pays membres, on dénombrait de l'ordre de 35 millions de chômeurs officiels, ce qui, corrigé des artifices statistiques, représentait de l'ordre de 50 millions de personnes à la recherche d'un emploi. Voilà une vallée qui leur aurait plu, tant ils auraient été assurés d'être différents des autres !

Que de simplismes ? Bien sûr ! nous vivons dans un monde d'une telle complexité qu'il n'est plus admissible de rappeler quelques évidences simplistes du genre : l'économie post-industrielle, dont on nous vanta tant les mérites, se caractérise par un accroissement phénoménal du nombre des milliardaires et millionnaires en dollars et un accroissement désastreux du nombre de personnes sans emploi. Car dans une économie de plus en plus complexe, les fortunes des uns ne font pas le chômage des autres, bien au contraire, dans cette économie tout aussi complexe, la fortune des uns fait les emplois des autres. Qu'il est bizarre ce libéralisme débridé où les causalités sont toujours vertueuses et jamais vicieuses ! Qu'elle est bizarre cette économie du "tout est pour le mieux" dans la plus optimale des économies possibles !

Monsieur le Professeur d'économie, vous nous promettiez de sortir de la crise grâce aux nouvelles techniques de l'information et de la communication. Sortie de crise, nous disiez-vous, mais aussi surcroît d'équité, c'est-à-dire plein emploi, diminution de la durée du travail, amélioration des qualifications, réduction des inégalités, baisse des prix, augmentation du pouvoir d'achat, abondance, prospérité. Vous avez eu tout faux ! L'iniquité vous crève les yeux et vous ne la voyez pas. Alors endormez-vous sur vos équations différentielles, sur vos modèles probabilistes, enfermez-vous dans votre château de La Muette, le monde est devenu bien trop complexe pour vous et surtout rêvez. Rêvez, mais ne rêvez plus tout haut.

Plein emploi, disiez-vous ? Il me semble savoir que nous comptons environ 3,2 millions de chômeurs en France et 50 millions pour l'ensemble des pays de l'OCDE, ce sont vos propres chiffres. Bien sûr, vous allez me demander de regarder ce qui se passe au Japon et aux Etats-Unis, qui ont respectivement 2,2% et 6% de leur population active au chômage, et m'expliquer ainsi les vertus de la dérégulation et des investissements dans l'innovation technique. Je pourrai vous parler de l'Espagne (22%), de l'Angleterre (12%), de l'Italie (17%), pourrai-je jamais vous convaincre de contacter le Bureau International du Travail afin qu'ils vous expliquent ce qu'est le chômage non comptabilisé ? Vous y découvririez que le Japon sous-estime de 3,3 fois ses chômeurs, que les Etats-Unis les sous-estime de l'ordre de 1,5 fois. Pourrais-je un jour vous convaincre qu'un léger soupçon d'honnêteté vous obligerait à indiquer que le taux d'activité des femmes est fort différent dans des pays comme la France, les Etats-Unis, l'Allemagne et

surtout le Japon ? L'économie est devenue tellement complexe que vous ne voyez même plus les agrégats les plus élémentaires (à moins que vous ne les masquiez ?) tels que le taux de travail à temps partiel par exemple. Savez-vous qu'aux Etats-Unis, le pourcentage d'actifs ayant un emploi à temps partiel et recherchant un emploi à temps plein représente 19% de la population active ? Lisez-vous encore les journaux ? Vous auriez appris que le *must* de la flexibilité après le zéro stock, le zéro délai, le zéro panne..., c'est ce que le Times appelle le «zéro heure de travail» : on vous «embauche», on ne vous garantit aucune heure de travail, on vous appelle quand on a besoin de vous.

Vous arrive-t-il encore d'éplucher les chiffres de la comptabilité nationale ? Vous pourriez y déceler une information intéressante si vous vous amusiez avec votre calculette, à rapporter le taux de croissance du PIB (en francs constants) au taux de croissance de l'emploi sur la période 1970-91. De 1970 à 1980, le PIB progressait 6,6 fois plus vite que l'emploi, de 1980 à 1991, le PIB a progressé 12,2 fois plus vite que l'emploi. Ce qui signifie que la propension à créer des emplois par la croissance, dans l'économie post-industrielle, a été divisée par 2 par rapport aux années 70. Je vous entends déjà me parler de l'effet cliquet de la croissance économique, effet selon lequel la croissance économique ne devient vertueuse qu'au delà d'un certain seuil.

Voilà vingt ans que je vous écoute et continue de vous écouter, sans avoir, je dois le reconnaître, le courage de vous lire dans le texte. J'ai donc pris connaissance par article interposé du dernier rapport de l'OCDE sur l'emploi datant de juin 94⁶⁸. Je crois avoir saisi le propos : marché de l'emploi trop rigide + coûts salariaux trop élevés + indemnisation du chômage trop longue + niveau d'indemnisation trop généreux + archaïsme syndical + différenciation des salaires trop faible + etc. = freins à la modernisation, à la compétitivité, à la productivité, à l'investissement, à la croissance = freins à l'embauche. Logique ! vos propositions tombent alors et ne surprendront personne : libéralisation et déréglementation de l'emploi + baisse des coûts salariaux + réduction de la durée et du montant d'indemnisation du chômage + accroissement de la hiérarchie des salaires par le bas et par le haut + renégociation des conventions collectives +

68. Cf. S. Halimi, *Les chantiers de la démolition sociale*, Le Monde Diplomatique, Juillet 1994.

privatisation + réduction des contraintes pesant sur les flux de capitaux + etc. = flexibilité de l'emploi = productivité = croissance = création d'emplois. Messieurs du château de La Muette, je vous prends au mot, je viens mettre en pratique vos recommandations dans votre château, je fais une expertise de vos droits salariaux, de vos conventions collectives, de vos taux d'imposition... , je me fais aider des meilleurs cabinets mondiaux de *reengineering* et nous en reparlons. C'est facile ? mais c'est tellement tentant !

J'aurais pu également vous parler de la hausse des salaires (baisse de 0,6% des salaires nets en 1993), de l'amélioration des qualifications (les petits boulots), de la diminution du temps de travail (la peur du chômage), de la réduction des inégalités (les exclus)... Mais je vous ai parlé de *reengineering* et ce mot-là vous a réchauffé le cœur ou vous a laissé dans la perplexité. Qu'est-ce que le *reengineering* ? C'est l'occasion de revenir au cœur de l'économie informationnelle, par le biais de ce que l'on pourrait définir comme étant le génie de la productivité technique et organisationnelle dans le cadre d'un management révolutionnaire dont le mot d'ordre serait «n'automatisez pas le passé, effacez-le⁶⁹». Exemple, grâce au *reengineering*, la comptabilité du département achats de Ford serait passée de 500 à 125 personnes. Comment ? En exploitant au mieux les gains de productivité considérables liés aux nouvelles techniques, et en restructurant l'organisation du service. Alors élargissons l'exemple à l'ensemble de la population active américaine. Selon les résultats d'une étude publiée dans le Wall Street Journal Europe, la généralisation des méthodes du *reengineering* pourrait permettre d'économiser 25 millions d'emplois sur les 90 millions que compte le secteur privé⁷⁰. Une étude publiée en Allemagne arrive à des estimations similaires : en utilisant correctement les possibilités des nouvelles techniques, l'Allemagne perdrait 9 millions d'emplois sur les 33 millions actuels⁷¹.

Au cours des vingt dernières années, l'emploi a pu être en partie sauvé par la seule contre-productivité d'innovation, d'encombrement, d'organisation, et de cumulation cyclique induite par les nouvelles tech-

69. Recommandation de Michael Hammer, pape du *reengineering*, citée par A-Y. Portnoff, *Progrès technique : chômage ou relance ?*, Futuribles, Déc. 1993, pp. 45-52.

70. Citée par B. Cassen, *Technologie ? Connais pas*, Le Monde Diplomatique, Juillet 1994.

71. Citée par A. Gorz, J. Robin, *Pour l'emploi, autrement*, Libération, 24 février 1994.

niques. Seules l'industrie et l'agriculture ont connu des gains de productivité relativement corrects au cours des deux dernières décennies, le résultat ne s'est pas fait attendre : suppression de 2,7 millions d'emplois entre 1970 et 1991, soit 25% des emplois industriels et 55% des emplois agricoles en France. Ce sont les créations d'emploi dans les activités de services qui ont en partie endigué le chômage. Les banques et les assurances ont cessé d'accroître leurs effectifs, les administrations publiques font de même dans le cadre des restrictions budgétaires, le rythme de croissance de l'emploi dans les services marchands se ralentit. Alors, injectons ne serait-ce que 20% des potentialités dont se vante le *reengineering* dans nos industries et nos activités tertiaires, tout en mettant en œuvre les recommandations du rapport sur l'emploi de l'OCDE, dans un environnement international où la guerre économique fait rage, et je vous laisse imaginer les dégâts.

Messieurs les experts de l'OCDE, messieurs les gouvernants, messieurs les dirigeants d'entreprises, n'avez-vous donc jamais fait retour à l'histoire ? Vous est-il arrivé de vous demander par quel miracle la révolution industrielle avait fini par absorber la diminution spectaculaire de la population active agricole, et la croissance de la population active issue de la croissance démographique ? Par la croissance économique bien sûr, mais aussi par une diminution permanente de la durée annuelle du travail, obtenue tout autant par des gains de productivité que par les syndicats. Vous est-il parvenu à l'esprit que les Trente Glorieuses sont tout autant l'œuvre des entrepreneurs que des luttes syndicales pour l'amélioration des conditions de travail, pour l'augmentation des salaires, pour la protection sociale, pour l'abaissement de l'âge de la retraite, pour les congés payés, pour la réduction de la durée du travail... Sans cela, sans cette lutte permanente pour obtenir pas à pas un peu plus d'équité dans la redistribution des produits de la croissance, sans cette volonté rarement partagée de faire progresser le Droit du travail et la «démocratie» au sein des entreprises, les Trente Glorieuses dont vous vous accaparez l'oriflamme, n'auraient été qu'un feu de paille.

Vous voilà obsédés par la déréglementation du marché du travail, par la recherche coûte que coûte de la flexibilité de l'emploi. Vous vous êtes à ce point déconnectés de l'économie réelle, qu'elle ne fait plus sens pour vous, que vous n'êtes plus capables de restaurer le minimum vital de

communication nécessaire au sein du système économique. Alors, continuez à suivre des sessions de formation aux techniques de communication, au management participatif, à la culture d'entreprise, à la gestion des ressources humaines, à l'analyse transactionnelle, à la programmation neurolinguistique..., il vous manquera toujours l'essentiel, sortir le nez de vos bilans prévisionnels, lever les yeux de vos équations différentielles, laisser la poussière envahir votre fiction théorique, apprendre l'histoire, comprendre l'économie réelle et savoir lui donner sens. Car tel est bien le comble ou le destin de l'économie et de la société de l'information que d'avoir perdu le sens de l'économie réelle et de l'équité sociale.

C'est dans ce contexte de développement des iniquités économiques et sociales que se multiplient, de manière pléthorique, les nouveaux services et produits des techniques de l'information et de la communication. Le nomade branché y côtoie le sans domicile fixe, l'universitaire «Interneté» dialogue avec le monde entier et construit le monde à son image, les ménages «multimédiatisés» s'enferment dans leur bulle télématique et ne dialoguent plus avec personne, les experts déclinent leurs numéros de mobile, de boîte aux lettres électroniques et de fax, comme ils déclinaient leurs diplômes.

Vous n'avez rien de tout cela ? Vous avez le téléphone, vous avez déjà un Minitel, le reste suivra puisque les prix ne cessent de baisser. Soyez patients, votre heure viendra, en attendant apprenez le langage, manipulez le préfixe *télé-* et le suffixe *-tique*, préparez-vous au nouvel âge, acculturez-vous à cette irrésistible ascension de la société de communication. Vous ne voulez rien de tout ça ? Attendez que vos voisins, vos collègues, vos amis, vos parents s'y mettent et vous ferez comme eux, comment pourriez-vous résister à tant de richesses. Vous ne voulez vraiment rien de tout ça ? La société que nous construisons n'est pas faite pour vous, même vos ancêtres se sont résignés ou ont disparu. Vous ne pouvez rien vous offrir de tout cela ? Ah bon... ? Écoutez mon brave, vous ne devez pas être très nombreux, on doit pouvoir faire quelque chose pour vous, après tout ne pourrait-on pas créer une C.M.I. ? Une C.M.I. ! Voyez-vous ce serait en quelque sorte une allocation, la Communication Minimum d'Insertion⁷². D'ailleurs, je vais de ce pas faire tourner un modèle de simulation de cette généreuse idée. Et l'économiste de la diffusion de l'innovation fit tourner

72. D'après une idée émise par Th. Gaudin, *op. cit.*, p. 194.

son modèle, et manipula sans relâche ses équations différentielles, sans se rendre compte qu'il falsifiait des différenciations exponentielles entre les branchés et les exclus, entre le Nord et le Sud.

Monsieur le *professorae economicus*, je vous ai maltraité, j'ai caricaturé vos propos, j'ai simplifié votre complexité, j'ai épuré vos équations, j'ai mutilé votre pensée. Je m'en excuserai le jour où vous demanderez pardon à l'homme pour la fiction de l'*homo economicus*. Ce jour n'est sans doute pas si lointain, si j'en crois les doutes qui s'insinuent dans la communauté de pensée de certains de vos collègues, s'exprimant sur la crise de la science économique : « Incontestablement, la crise est intellectuelle. Après son âge d'or, la science économique a connu ses années noires : après trente années de certitudes, l'heure des incertitudes s'est ouverte. On ne sait plus prévoir, on ne sait plus agir, on ne sait plus interpréter. (...) s'il y a crise de la politique économique, c'est que l'on ne sait plus très bien analyser ce qui se passe ; si l'on ne sait plus quoi faire, c'est qu'on ne sait plus lire. » Qui s'exprime ainsi ? Christian Stoffaës lui-même, dans un ouvrage paru en 1987, et je devais à la vérité de l'évolution de ses pensées, de ne pas l'enfermer dans les propos qu'il tint en 1979 lors de la Semaine Informatique et Société⁷³.

La société a les économistes qu'elle se donne par le fonctionnement des mécanismes de la démocratie. La société est en crise, la démocratie est en crise, l'économie est en crise. Tout cela ne sera que transitoire puisque les nouvelles techniques de l'information et de la communication vont favoriser l'émergence d'une nouvelle forme de démocratie : la démocratie participative, la nouvelle agora électronique. Car dans l'Île de Computopia, surplombant la vallée de l'Eldorado, perchée au sommet d'un piton rocheux dominant l'océan, se tient le siège du gouvernement de la Cité électronique, le symbole de la nouvelle démocratie participative : l'abbaye de Télem.

73. Ch. Stoffaës, *Fin des mondes*, Ed. Odile Jacob, 1987, cité par M. Baslé, A. Gélédan, *Histoire des pensées économiques : les contemporains*, Ed. Sirey, 1988, p.3.

Chapitre 3

L'ABBAYE DE TELEM

**«Le Père Noël sans fil, c'est nous !
Le Monde sans fil est à vous»
(Campagne de publicité S.F.R.)**

« Grandgousier estoit bon raillard en son temps (...) En son eage virile, espousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillos, belle gouge et bonne troigne ; et faisoient eulx deux souvent la beste à deux douz, joieusement se frotans leur lard, tant qu'elle engrossa d'un beau fils et le porta jusques à l'unziesme mois⁷⁴. » Le troisième jour de février, après avoir fait bombance, Gargamelle enfanta par l'oreille gauche d'un charmant petit de géants qui vint à la vie en s'exclamant « A boire ! à boire ! à boire ! », fut baptisé et nommé Gargantua.

Gargantua passa sa prime enfance à boire, manger, dormir et à s'initier aux petits et grands mystères du corps avec ses nourrices. C'est à l'âge de cinq ans qu'il manifesta à son père les trésors cachés de sa grande intelligence par l'invention, après de longues recherches, d'un « torche cul » divin qui ne pouvait être qu'un oison au duvet voluptueux et à la douce chaleur. Béat d'admiration devant tant de science des choses des latrines, Grandgousier décida d'initier son fils aux choses latines. Il fut confié à un théologien « Sorbonagre ». Après cinquante ans de cette éducation scolastique, Grandgousier fut fort désappointé lorsqu'il réalisa à quel point son fils était devenu sot. Il décida de confier la formation de Gargantua à Ponocrates et les envoya à Paris. Ponocrates dû le purger et reprendre son éducation de A à Z ; Gargantua se révéla un élève brillant dans toutes les disciplines tant intellectuelles que physiques.

C'est alors qu'advint la dispute entre les fouaciers de Lerné et les bergers du pays de Gargantua. De retour dans leur pays, les fouaciers informèrent leur roi Picrochole des méfaits des bergers de Grandgousier, se gardant bien toutefois de raconter l'exacte vérité. Emporté par son courroux, Picrochole mobilisa les gens de son pays pour venger les fouaciers. Et c'est ainsi que débutèrent les guerres picrocholines et l'invasion du paisible pays de

74. Rabelais, *Gargantua*, Presses Pocket, 1992, p. 58.

Gargantua. Grandgousier déploya des trésors de diplomatie et de patience pour ramener son voisin à la raison.

Devant les légions picrocholines qui envahissaient le pays de Gargantua, seul un petit îlot put résister — l'abbaye de Seuillé — grâce à Frère Jean des Entommeures et à sa volonté farouche de sauver les vignobles de l'abbaye des exactions des pillards. Frère Jean, moine cloîtré qui vouait sa vie au service divin et au service du vin. Il défait seul les troupes picrocholines qui saccageaient ses vignobles et fut loué dans tout le pays de Gargantua. Appelé à la rescousse par son père, Grandgousier, qui l'informait de la déraison conquérante de Picrochole, Gargantua quitta Paris sur le champ pour retourner en ses terres. Il y fêta comme il se devait Frère Jean, en qui il reconnut un bon moine, non l'un des ces moines oisifs et bigots qu'il abhorrait. Après force ripailles et beuveries, Gargantua et Frère Jean partirent à la tête de leur armée bouter les armées de Picrochole hors de leurs terres. Ce qui fut fait. Et défaites furent les armées picrocholines.

Il ne restait plus à Gargantua qu'à récompenser ses vaillants généraux et soldats pour cette magnifique victoire. Chacun fut doté. Frère Jean sollicita de créer sa propre abbaye, afin de fonder son Ordre à l'inverse de tous les autres. Gargantua lui fit don du pays de Thélème et construisit l'abbaye qu'il dota royalement. En cette abbaye, point de cloche pour compter les heures, tintinnabuler, et régenter la vie monastique. Autour de cette abbaye point de murailles pour en protéger l'accès, mais un écriteau sur la grande porte en interdisant l'entrée aux hypocrites, bigots, gueux déguisés, scribes, pharisiens, usuriers... et souhaitant la bienvenue aux nobles chevaliers, lurons, plaisants, mignons, bons compagnons, dames de haut parage, fleurs de beauté, corps bien fait... Seuls seraient acceptés des hommes et des femmes de bonne naissance, de bonne éducation et de belle beauté. Puisque hommes et femmes ne peuvent cohabiter dans les abbayes, il fut décidé qu'ils vivraient ensemble dans l'abbaye de Thélème. Puisque après le noviciat on rentrait dans l'Ordre pour la vie, il fut décidé que les thélémites pourraient quitter l'abbaye quand bon leur semblerait. Point de vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, mais mariage, richesse et liberté pour tous. Telle fut la volonté de Gargantua : « Pour toute règle, il n'y avait que cette clause : Fais ce que tu voudras ; parce que les gens libres, bien nés et bien éduqués, vivant en bonne compagnie, ont par nature un instinct, un aiguillon qui les pousse toujours à la vertu et les éloigne du vice,

qu'ils appelaient honneur⁷⁵. »

L'habit ne fait pas le moine. En écrivant Gargantua, Rabelais le veut semblable aux Silènes, petites boîtes sur lesquelles étaient peintes jadis des figures drôles et frivoles et qui renfermaient épices, pierreries et toutes choses de luxe et de grand prix. C'est pourquoi Rabelais propose dans son prologue de rechercher derrière le Gargantua gouailleur, buveur, ripailleur, grandiloquent, derrière l'odeur du vin, derrière le rire salubre pour la rate, la substantifique moelle de son œuvre : « C'est pourquoi il faut ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est traité. Alors vous reconnaîtrez que la drogue qui y est contenue est d'une toute autre valeur que ne le promettait la boîte⁷⁶. »

La Renaissance, telle est pour partie la drogue enfermée à l'intérieur de ce roman-Silène. Réflexions sur le gouvernement de la cité des hommes, les guerres, l'éducation, la religion, l'humanisme, la liberté. Telles sont, parmi d'autres, les nobles matières qui y sont traitées. En proposant à la fin du roman l'utopie aristocratique de l'abbaye de Thélème, sorte d'anti-abbaye, il rejoint les thèses d'Erasmus et de son *Eloge de la folie* : « là où la folie règne en maîtresse dans ce qui est devenu le monde ordinaire — celui qu'on dit à l'endroit —, le plus sûr moyen d'être en bon sens est encore de suivre la folie folle du monde à l'envers, qui a toutes chances d'être plus sain⁷⁷. » L'abbaye de Thélème, utopie de la cité à l'envers, semble être à la fois un collège de savants peuplé de gens éduqués, ni théologiens ni autres sorbonnards, une Cour idéale peuplée de gens biens nés administrés selon une sorte de « démocratie » aristocratique unanimiste, un oasis de liberté dont la devise est « fais ce que tu voudras ». Rabelais n'est pas dupe de l'utopie « thélémitique ». Il emprunte semble-t-il le nom de l'abbaye au récit *Le songe de Polyphile* de Colonna dans lequel la nymphe Thélémie, qui symbolise la Volonté, conduit Polyphile vers le Palais d'Eleuthérie, la Liberté⁷⁸. L'abbaye de Thélème symbolise tout à la fois la vanité de la quête du paradis terrestre et la volonté nécessaire à la construction d'un monde plus simplement meilleur, qui restera soumis quoiqu'il en soit à la permanence de la volonté divine et de la vanité des hommes.

75. *Ibid.*, p. 425.

76. *Ibid.*, p. 37.

77. M.-M. Fragonard, *Préface*, in Rabelais, *Gargantua*, *op. cit.*, p. 22.

78. *Ibid.*, p. 465.

Hasard ou intentionnalité phonétique, le premier service télématique proprement municipal fut nommé «Télem» (télématique municipale). Hasard ou destinées géographiques, c'est toujours en bord de Loire, à Nantes, à quelques méandres du pays de Thélème, que ce premier service est créé en février 1982. Hasard ou nécessité sémantiques, de même que l'abbaye de Thélème est une abbaye à l'envers, le projet Télem se veut un Vélizy à l'envers ainsi que le souligne André Vitalis : «Le système Télem se présente dès l'abord comme une alternative à l'expérience télématique grand public menée à Vélizy et se positionne en quelque sorte en négatif par rapport à cette expérience⁷⁹.» Télétel 3V est une opération menée par une administration centrale, privilégiant la transmission d'informations de toute nature dans des lieux privés. Télem est une opération conduite par une municipalité privilégiant la transmission d'informations en provenance d'organismes sociaux et publics dans des lieux publics. Les objectifs initiaux de la municipalité nantaise sont ambitieux : faciliter la vie quotidienne, améliorer les rapports sociaux, rééquilibrer les quartiers, développer la participation des citoyens à la vie de la cité. Bref, développer en quelque sorte une agora électronique locale, une République de Télem, favorisant l'émergence d'une démocratie participative, d'une communication sociale et d'une information au service du citoyen.

Autant d'objectifs louables et ambitieux que l'on retrouve systématiquement assignés à tout nouveau système de communication. Que l'on pense au Minitel, aux radios locales, au plan câble, à la télévision interactive, les discours sont les mêmes : plus d'information et plus de communication procurent un surcroît de connaissance, de savoir, de citoyenneté, de démocratie, de liberté. Pour Frère Jean, Gargantua fit construire l'abbaye de Thélème, pour *le citoyen* du prochain millénaire, les géants de la communication construisent l'agora électronique de Télem. Ils écrivent l'épopée de la future démocratie électronique avec la grandiloquence, l'emphase, les amplifications chères à Rabelais, l'humour en moins. Il nous faudra alors ouvrir cette Silène, cette petite boîte d'apothicaire, pour constater qu'elle ne contient que poudre aux yeux et masque les *falsifications des télémites*, nom que nous donnerons aux idéologues de la République de Télem.

79. *Ibid.*, p. 465.79. A. Vitalis, *Les enjeux sociopolitiques de Télem : L'exercice de la capacité éditoriale par une municipalité*, in M. Marchand, Cl. Ancelin (ss. la dir. de), *Télématique : promenade dans les usages*, La Documentation Française, Paris, 1984, p. 99.

1 - Le citoyen et Frère Jean

Frère Jean voulait voir dans l'énigme trouvée dans les fondements de l'abbaye de Thélème la description du jeu de paume. Coïncidence énigmatique, le 20 juin 1789, les députés du Tiers Etat qui s'étaient vus interdire la salle des Menus-Plaisirs où se tenaient les Etats Généraux prêtent serment dans la salle du Jeu de paume et établissent, avec le citoyen-abbé Sieyès, l'Assemblée Constituante qui élabore les fondements de la monarchie constitutionnelle. L'assemblée législative qui lui succède, destitue Louis XVI le 10 août 1792, se transforme en Convention le 21 septembre, proclame la République le jour même, République qui deviendra une et indivisible le surlendemain.

La République est née et avec elle une nouvelle organisation politique de la cité, de la souveraineté et de la légitimité du pouvoir politique qui aboutira le 5 mars 1848 à l'établissement du suffrage universel, hors les femmes, par la Deuxième République. Jean-Marie Cotteret et Claude Emeri rappellent Rousseau et Montesquieu pour présenter deux conceptions fondamentales de la légitimité politique. Pour Rousseau, l'expression directe de la volonté des citoyens doit être privilégiée ; constatant que cette participation directe est techniquement impossible, il tolère l'élection de représentants du peuple sous réserve qu'ils n'agissent que sur instructions des citoyens et que les lois soient soumises au suffrage populaire. Pour Montesquieu en revanche, la représentation est incontournable, puisque le peuple n'a ni la maturité ni les capacités requises pour gouverner ; l'élection est alors le système par lequel les citoyens se donnent les représentants les plus aptes à diriger les affaires du pays⁸⁰.

Dès lors qu'il existe une forte proximité-identité entre l'électorat et ses représentants le principe de légitimité politique selon Rousseau peut fonctionner. Dès lors qu'une distanciation-différenciation s'opère entre les représentés et les représentants, le principe de légitimité politique selon Montesquieu prévaut. Le suffrage universel instauré en 1848 institutionnalise en quelque sorte cette inévitable distanciation entre le peuple et ses élus. La question de l'efficacité du système de communication politique entre les représentants et les représentés devient alors essentielle pour qualifier la

80. Cf. J.M. Cotteret et Cl. Emeri, *De la communication électorale à la communication cathodique*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire Critique de la Communication*, op. cit., pp. 1337-1338.

maturité d'un système démocratique. Jean-Marie Cotteret et Claude Emeri soulignent l'importance de l'émergence des partis politiques, des modes de scrutin et de la communication cathodique pour assurer l'indispensable médiation entre les électeurs et leurs représentants. La presse, la radio, la télévision sont censées être des outils de cette médiation et les symboles du degré de maturité démocratique des nations. Mais ces mass-médias favorisent par trop une médiation à sens unique en diffusant quotidiennement les discours des élus vers les électeurs auxquels ils ne donnent que trop rarement la parole. Il ne faut alors pas être grand clerc pour constater que les liens entre la société civile et la représentation politique se relâchent et que la «démocratie cathodique» tend à devenir une démocratie spectacle.

Dans un tel contexte, les techniques de communication interactives sont investies de toutes les vertus. Elles devraient permettre de réconcilier Rousseau et Montesquieu. Elles doivent en effet favoriser la participation directe à la vie de la cité, chère à Rousseau, en levant les obstacles techniques à la consultation fréquente et à l'expression systématique des citoyens. Elles doivent également favoriser la diffusion, dans l'ensemble du corps social, d'une citoyenneté plus mature, chère à Montesquieu : la formation de citoyens plus aptes et plus capables face à la chose publique, grâce à l'accès aux informations, au savoir, à la connaissance. Elles doivent enfin favoriser l'émergence d'une véritable communication interactive entre la société civile et sa représentation politique. Dans l'abbaye de Thélème «les gens libres bien nés et bien éduqués, vivant en bonne compagnie, ont par nature un instinct, un aiguillon qui les pousse toujours à la vertu et les éloigne du vice», écrivait Rabelais. Dans l'abbaye de Télem, les citoyens bien éduqués, grâce aux nouvelles techniques de l'information et de la cognition, participent directement à la vie de la cité, grâce aux nouvelles techniques de la communication et de l'expression, et ont un aiguillon qui les pousse toujours dans le sens de l'intérêt général, grâce au développement des valeurs d'une néo-Renaissance (interdépendance, globalisme, assistance mutuelle); telle est en résumé la thèse développée par Yoneji Masuda sur l'avenir de la démocratie dans la société de l'information⁸¹. Dans l'aristocratie des thélémites, les maîtres mots sont éducation, liberté, naissance. Dans la démocratie participative des télémites, les maîtres mots sont : *formation, démocratisation et libération*.

81. Y. Masuda, *op. cit.*, pp. 101-108.

Formation

L'éducation sera le grand enjeu du 21^e siècle, écrivent Thierry Gaudin et ses coauteurs dans leur *Récit du prochain siècle*. Dans la société de l'information, la transformation du système éducatif sera l'un des plus spectaculaires changements de société, poursuit Yoneji Masuda. Pour faire face à ce défi et assurer cette indispensable transformation d'un système scolaire sclérosé, archaïque et coupé de la société, ces penseurs du prochain siècle nous révèlent les formidables potentialités éducatives des techniques de l'(in)formation, de la communication et de la cognition. Les télépédagogues du troisième millénaire prédisent une révolution du système éducatif dont les grands axes porteront sur : la démocratisation de l'enseignement, de nouvelles relations enseignants-enseignés, une ingénierie pédagogique innovante, le développement des sciences et techniques de la cognition et des objectifs de formation renouvelés. Un préalable s'impose pour faire face à ce formidable défi : éradiquer l'analphabétisme et l'illétrisme informatiques, afin que chaque individu devienne *computer literacy et computer minded*.

L'école primaire doit ainsi non seulement apprendre à lire, à écrire, à compter, elle doit aussi et d'abord apprendre à «computer» ou à «ordonner». D'abord, car «dès le début du 21^e siècle, les enfants apprendront à lire et à écrire sur des machines à traitement de texte. Ils sauront se servir d'ordinateurs comme d'outils à produire des sons et des images... Ils seront rompus au dialogue avec les systèmes experts...⁸²» Afin de rester dans le peloton des pays alphabétisés, tous les pays occidentaux se sont lancés dans de grands programmes nationaux d'informatisation et de pédagogie de l'informatique dans les établissements scolaires. En 1979, le ministre de l'Éducation Nationale, Christian Beullac, lance l'opération 10 000 micros destinés principalement aux lycées ; programme décuplé par Alain Savary en 1983 qui annonce l'opération 100 000 micros pour les collèges et les lycées ; programme une nouvelle fois amplifié par le Premier ministre Laurent Fabius en 1985 qui lance le plan «Informatique Pour Tous» et peut faire état à la fin de son gouvernement d'un parc de 200 000 ordinateurs dans l'ensemble des établissements scolaires. Démarré en 1979 sur la base

82. D'après Pierre Lévy, cité par B. Miège, in *La société conquise par la communication*, PUG, 1989, p. 97.

d'objectifs principalement disciplinaires (former les nouvelles générations à la discipline informatique) les objectifs pédagogiques évolueront vers l'initiation à l'usage des techniques et logiciels de la micro-informatique.

La démocratisation de la formation ne s'arrête pas à la démocratisation de l'enseignement de l'usage et de la maîtrise de l'ordinateur. La démocratisation de la formation, c'est la formation pour tous, partout et tout le temps. La formation pour tous, ce n'est pas seulement l'école républicaine, laïque et obligatoire, c'est son dépassement dans le cadre d'une formation respectueuse des rythmes, des capacités et des intérêts de chacun. L'enseignement assisté par ordinateur présente alors toutes les qualités pour mettre en œuvre systématiquement cette formation personnalisée. La démocratisation par l'accès à la formation partout signifie non seulement que l'individu doit pouvoir accéder à des programmes pédagogiques indépendamment de sa localisation géographique, mais qu'il doit également pouvoir y accéder hors les murs de l'école. Les techniques du télé-enseignement doivent ainsi permettre d'en finir avec les inégalités d'accès à la formation qui différencient les villes et les campagnes, les pays développés et les pays en voie de développement. Les programmes d'enseignement assisté par ordinateur, les didacticiels, doivent permettre d'accéder à la formation en dehors des institutions scolaires. La formation en tout temps, c'est l'affirmation de l'impérieuse nécessité d'une formation véritablement permanente pour l'actualisation systématique de connaissances dont l'obsolescence est galopante, c'est aussi la volonté de développer une offre de formation permettant aux individus de valoriser leur temps libre et ainsi d'accroître leurs capacités créatives. Accessibles en temps réel 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7, les techniques et services de la formation à distance doivent jouer un rôle primordial dans la mise en œuvre d'un véritable système de formation permanente.

Le système éducatif de la société de l'information doit également révolutionner les relations désuètes, surannées et démodées entre le maître, émetteur-détenteur de la connaissance, et l'élève récepteur-consommateur de la connaissance. Le maître n'a plus le monopole de la connaissance, les banques de données sont bien plus savantes que lui. Le maître devient alors un médiateur entre l'élève et la connaissance, un conseiller lui apprenant à naviguer dans l'océan des connaissances stockées et sans cesse actualisées dans les banques de données. Ainsi formés à cette navigation

dans le savoir, les individus pourront *skipper* tous seuls, se passer du maître, et se lancer dans la fabuleuse aventure de l'auto-formation permanente. Mieux encore, ces nouveaux maîtres-élèves interconnectés les uns aux autres pourront créer des clubs de formation ciblés où chacun apportera ses connaissances et acquerra les connaissances des autres.

Le maître n'a plus le monopole des techniques pédagogiques de l'acquisition des connaissances. Les didacticiels conçus par des équipes de professionnels de l'ingénierie pédagogique, au fait des résultats des recherches les plus récentes, sont autrement plus qualifiés que lui. Les dernières découvertes des sciences de la cognition, des neuro-sciences, de la psycho-linguistique, de la cybernétique, sont mises au service de la conception des programmes d'enseignement assisté par ordinateur, des jeux éducatifs et des logiciels pédagogiques de simulation. La lecture, l'écriture, le dessin, la chimie, les langues, la musique, la physique, les travaux pratiques, l'électronique... peuvent ainsi être enseignés et pratiqués grâce à ces didacticiels et à l'ordinateur «tuteur inlassable et respectueux des rythmes de chacun⁸³.»

Que ceux qui s'alarmeraient des risques d'industrialisation, de standardisation, de décontextualisation de la formation assistée par ordinateur se rassurent, l'hybridation des techniques de l'information et des sciences et techniques de la cognition ne produira pas n'importe quel type d'(in)formation. Le prochain siècle sera celui de l'information cognitive et marquera la réconciliation de l'information et de la connaissance. Car, écrit Yoneji Masuda, «l'ordinateur ne produit pas principalement de l'information; il produit de l'information cognitive très élaborée.» Qu'est-ce que l'information cognitive? Yoneji Masuda utilise trois attributs pour la définir. Premièrement, elle est une projection du futur, c'est-à-dire qu'elle est utilisée pour repérer et pour prévoir. Deuxièmement, elle est de nature logico-positive, c'est-à-dire qu'elle est orientée par un but et des objectifs à atteindre et s'articule autour de relations de causes à effets. Troisièmement, elle est «*action-selective*» (aide à la décision et à l'action) dans la mesure où elle est utilisée pour sélectionner les actions et les moyens les plus appropriés pour parvenir aux finalités envisagées. «Le fait que l'ordinateur puisse produire cette information cognitive mécaniquement et abondamment

83. Extrait d'une circulaire du ministère de l'Éducation Nationale cité par B. Miège, *op. cit.*, p. 95.

ment est une immense contribution à l'accroissement des facultés du travail intellectuel⁸⁴.» Dès lors dans une société de l'information cognitive, les objectifs de formation ne peuvent plus être le bourrage de crâne des étudiants et la reproduction des normes, des lois et des valeurs. Dans la société de l'information cognitive, la formation privilégie le développement des capacités créatrices de l'individu, de ses exigences d'accomplissement personnel et de sa conscience globale des interdépendances qui l'unissent à son environnement et à la société. Dotée de tels citoyens de la République, bien éduqués, la démocratie devient participative.

Démocratisation

Les 18 et 19 février 1993, le Président de la République française intervient sur France 3 peu de temps avant les élections législatives qui renverseront pour la deuxième fois sa majorité. Intervention télévisée tout à fait habituelle dans le cadre du débat démocratique, si ce n'est, pour cette fois, la présence d'un invité surprise s'interposant entre le Président et les journalistes : le Minitel, symbolisant la nouvelle démocratie française. Car au cours de ces deux soirées télévisées, le Président n'est pas là pour prononcer un discours préélectoral, ni pour répondre aux questions des journalistes, il est là pour répondre directement aux interrogations et aux préoccupations des Français. C'est une première. Plus de 30 000 questions seront ainsi posées directement au représentant suprême de la Nation grâce au Minitel. Le lendemain, et au-delà du grand succès de ces deux soirées, les conclusions des commentateurs politiques tombent et mettent l'accent sur les enjeux pour l'avenir de la démocratie de cette forme de participation directe des citoyens au débat politique. Voici renoué le dialogue entre la société civile et sa représentation politique, les citoyens peuvent à nouveau s'exprimer directement auprès de leurs élus, ils pourront bientôt participer directement aux décisions qui les concernent grâce aux nouvelles techniques de l'information et de la communication.

Les relations entre les mass médias et la démocratie ont toujours été intimes et conflictuelles. Les médias s'interposent entre les représentants et le peuple pour le meilleur et pour le pire. Pour le pire lorsqu'ils sont successivement ou simultanément «les télé du gouvernement», «le gouver-

nement des télé⁸⁵» ou encore le gouvernement de l'audimat. Pour le meilleur, lorsqu'ils rétablissent ou consolident l'indispensable communication politique entre les élus et les électeurs, lorsqu'ils assurent et garantissent le pluralisme politique, lorsqu'ils privilégient le journalisme d'investigation, veillent à la transparence de l'information et à son indispensable contrôle. A la fois meilleur garant et pire ennemi de la démocratie, les médias ont été incapables de restaurer la confiance des électeurs à l'égard de leurs élus : «en 1958, 58% des citoyens américains avaient confiance dans les hommes politiques ; trente ans plus tard, ils ne sont plus que 19%⁸⁶.»

Crise de la démocratie représentative que les partis politiques et les médias ont alimentée ou n'ont su enrayer, tant la distanciation entre l'élu et l'électeur s'est accentuée au cours de la démocratie cathodique. Rétablir le dialogue entre la société civile et sa représentation politique devient un impératif pour la sauvegarde de la démocratie. Rétablir le dialogue, ce n'est pas seulement la poignée de main que l'on échange sur le marché ou les conférences-débats publics de campagne électorale, c'est d'abord redonner la parole au citoyen, enrichir le modèle de la représentation politique de l'indispensable expression-participation des citoyens dans les affaires de la cité. Les médias traditionnels favorisent l'expression des représentants, permettent parfois l'expression statistique de l'opinion publique à travers les résultats des sondages qu'ils commanditent ou relayent, permettent exceptionnellement que s'instaure un débat entre quelques représentants et quelques représentés. Les nouvelles techniques de la «communication interactive» sont alors saluées par les technologues de la démocratie directe comme la solution à un véritable renouveau démocratique.

Renouveau démocratique, agora électronique, forum télématique puisque l'hybridation des médias et des nouvelles techniques de l'interconnexion et de l'interaction permettront à la fois l'expression des élus et des citoyens, le dialogue entre les citoyens et les élus, le dialogue des citoyens entre eux. Bâtir cette nouvelle agora informationnelle devient ainsi l'impératif prioritaire des nouveaux rhéteurs de la cité câblée. Impératif, car il

85. Ces formulations sont empruntées à Régis Debray, in *L'état séducteur, Les révolutions médiologiques du pouvoir*, Ed. Gallimard, 1993, p. 98.

86. Y. Ramonet, *Télévision et politique*, in *La communication victime des marchands*, Le Monde Diplomatique, n° spécial, nov. 1988, p. 12.

84. Y. Masuda, *The information society*, op. cit., p. 52.

n'y a pas de démocratie possible et durable sans moyens de communication. Impératif, car «au-dessus de 10 lignes téléphoniques pour 100 habitants et avec les télés transfrontières tout système autoritaire est condamné», écrit Thierry Gaudin. Impératif, car il existe une forte demande de la société civile pour une participation active aux affaires de la cité et aux décisions concernant la chose publique. Impératif, car dans une société de l'information, la démocratie participative et la démocratie directe deviennent techniquement possibles et politiquement souhaitables.

Avec les nouvelles techniques de communication, les obstacles techniques à la démocratie participative tombent au moment même où la démocratie représentative s'essouffle. Il devient en effet possible de concevoir des systèmes électroniques de consultation populaire permettant de recueillir les opinions, les suggestions, voire les votes des citoyens en temps réel, à tout instant et en tout lieu. Ces consultations électroniques peuvent être menées quelle que soit l'échelle territoriale (locale, nationale, internationale). Elles peuvent être consultatives ou délibératives. Elles permettent d'envisager une démocratie électronique à géométrie variable en fonction des sujets traités et des personnes concernées. Elles favorisent la participation directe des citoyens à la vie de la cité. Elles donnent la parole à qui veut bien la prendre. La participation est l'oxygène de la démocratie, déclarait Olivier Guichard, les techniques de l'information et de la communication en sont le système nerveux.

Techniquement possible, la démocratie participative devient également politiquement souhaitable. L'héritage jacobin de la démocratie représentative à la française n'est plus durablement transmissible dans un environnement de plus en plus complexe et turbulent. Il convient d'établir de nouveaux rapports entre les trois acteurs de la vie politique que sont les élus et leurs partis, les médias et leurs groupes, les citoyens et leurs associations. L'information doit être l'affaire de tous les citoyens et non seulement l'affaire de quelques groupes de presse et de quelques cellules de communication gouvernementale ou parlementaire. Les décisions politiques doivent être préparées, discutées, amendées au plus près du terrain et des personnes concernées. Les citoyens ainsi associés aux prises de décisions politiques deviennent solidaires des décisions et participent à leur mise en œuvre. etc., etc. Car, dans la société de l'information, le citoyen bien éduqué, bien informé, soucieux de l'intérêt général, a acquis la

maturité politique justifiant sa participation directe à la gestion des affaires de la cité.

Thème également cher aux mouvements alternatifs localistes, mondialistes et écologiques, les nouvelles techniques de communication propres, conviviales et interactives sont fortement mobilisées dans leur combat et leur rhétorique politique pour la démocratie locale, la démocratie directe, la conquête ou la contestation du pouvoir. Après la presse alternative, les radios locales, les télévisions communautaires, ce sont maintenant les réseaux locaux ou trans-frontières de données qui sont revisités par ces mouvements. De nombreux réseaux alternatifs ou communautaires de transmissions de données se sont créés de par le monde. Regroupés en une association A.P.C. (*Association for Progressive Communications*), ils rassemblent quelques 20 000 organisations non gouvernementales favorisant l'échange d'informations, la défense des droits de l'homme, la défense de l'environnement, le débat politique... Dans un article consacré aux enjeux pour la démocratie de ce nouveau cyberspace, Roberto Bissio, Directeur de l'Institut du Tiers-Monde de Montevideo, conclut : «Si information et pouvoir sont vraiment synonymes dans le monde actuel, décentralisation et création de réseaux sont les nouveaux synonymes de la vieille utopie que nous appelons démocratie⁸⁷». «Technicisme démocratisant⁸⁸» et technicisme révolutionnaire se relayent ainsi pour vanter les vertus politiques des techniques de l'information et de la communication, des techniques de la libération.

Libération

Le bâtisseur de l'abbaye de Thélème eut un fils, Pantagruel. Le fils de Gargantua eut un «fidèle» compagnon, Panurge. Panurge voyage en quête du bonheur et sillonne le monde et ses îles. Alors qu'il est en route pour consulter l'oracle de la Dive Bouteille, une altercation l'oppose au marchand Dindenault. Cynique et rusé, Panurge prépare sa vengeance et lui achète un mouton. En pleine mer, il jette le mouton par-dessus bord. Attiré par les bêlements de ce dernier, tous les autres moutons y compris le marchand

87. R. Bissio, *Cyberspace et démocratie*, in *Le Monde Diplomatique*, juillet 1994, p. 17.

88. L'expression est de Pierre Grémion, *Le technicisme démocratisant*, in *Informatique et Démocratie*, Actes du colloque international Informatique et Société, La Documentation française, 1980, pp. 115-117.

sautent à la mer... Instinct grégaire n'est sans doute pas liberté ! Parvenu à destination, Panurge consulte la Dive Bouteille. Toujours en quête du bonheur, l'oracle de la Dive Bouteille lui en révèle l'accès. Panurge doit s'enivrer de sciences.

Les experts, les marchands, les technologues de l'abbaye de Télem n'ont plus besoin de voyager. Partis en quête de Dieu, du Verbe et du Paradis, auraient-ils eux aussi un peu trop forcé sur la Dive Bouteille ? Naviguant en quête de l'*ubiquité*, de la *convivialité* et du *progrès*, ils l'ont croisée en chemin, flottant depuis des millénaires. Quelque bienfaiteur avait dû jeter cette bouteille à la mer en des temps reculés. A l'intérieur de la bouteille, point de divine liqueur, mais deux mots en guise de S.O.S., tant la tempête faisait rage en cette fin de 20^e siècle. A l'endroit du parchemin était écrit «TECHNIQUE», en son envers était calligraphié «COMMUNICATION». Fascinés par ces deux simples mots, les répétant sans cesse, ils continuèrent, jusqu'à ce que ce tique devienne TIC (Techniques de l'Information et de la Communication). Ils venaient de saisir la substantifique moelle de ce message énigmatique. Ils jetèrent par-dessus bord les mots anciens : énergie, industrie, matérialisme,... et se dirigèrent vers l'Île de Computopia. Ils y découvrirent l'Eldorado et y bâtirent l'abbaye de Télem, dans laquelle ils s'abreuvent de l'Esprit de Libération de la Dive Bouteille des sciences et techniques de l'information et de la communication.

Enivrés par ce vent de liberté qui souffle perpétuellement sur l'Île de Computopia, ils construisirent une abbaye à l'envers des abbayes qu'ils avaient jusqu'alors fréquentées. Ils s'étaient dotés de l'*ubiquité*. Point de cloche pour sonner les heures, point d'horloge pour égrainer le temps. Car dans cette abbaye, le temps n'est plus contraint, l'homme s'est libéré du temps ; à quoi servirait une horloge du temps réel. Plus besoin de faire les cent pas pour parcourir le cloître, point d'icônes pour baliser les lieux. L'abbaye est un cyberspace dans lequel les distances n'existent plus, la proximité est totale ; le télémite s'est libéré des contraintes de l'espace et de la loi d'airain de la proximité physique ; à quoi serviraient une métrique et une cartographie de l'espace invisible ? Point de salle des écritures pour calligraphier et orner les livres sacrés, point de salle capitulaire où l'on s'assemblait pour écouter le chapitre et prendre connaissance des dernières nouvelles. L'abbaye est une immense médiathèque de Ma'Bell contenant toute l'information produite de par le monde et de tout temps ; l'homme

s'est libéré des contraintes de l'information imparfaite ; à quoi servirait une Bibliothèque dans l'univers de l'information parfaite ?

Des murailles pour se protéger, des allées pour se rencontrer, des réfectoires pour la *convivialité*, des carnavals pour se déguiser ? Que nenni ! l'abbaye de Télem est un réseau de rencontres, de convivialité, de nomades ; l'individu s'y libère de son corps, des conventions sociales, des contraintes de la sociabilité ordinaire ; il laisse libre cours à ses fantasmes, élit les relations de son choix ; à quoi serviraient des espaces publics dans ce non-lieu de la réunion des sujets ? Des assemblées pour s'exprimer, des parloirs pour discuter, des censeurs pour contrôler ? En aucun cas ! Chaque télémite peut exprimer librement et publiquement ses opinions, ses croyances ; liberté, égalité et pluralité de paroles sont vénérées ; à quoi servirait un censeur du libre échange des paroles ? Une église pour communier, du latin pour se comprendre ? *Vade retro...* ! Dans l'abbaye de Télem altérité et empathie sont telles qu'il n'est nul besoin de latin ; à quoi servirait une église dans ce temple de la communion des sens ?

Point de Bible pour se diriger, point d'obscurantisme à exorciser, point de nature à apprivoiser. Le *progrès* est le sens de l'histoire, la science guide le télémite sur le chemin de la sagesse, les techniques de pointe lui assurent une modernité perpétuelle ; à quoi bon une Bible quand la Raison brille en permanence sur l'Île de Computopia ? Point de moulin pour le pain, point de vignes pour la Dive Bouteille, point de vivier pour le poisson, point de vœu de pauvreté pour y entrer. Prospérité et équité règnent dans l'abbaye de Télem ; le télémite s'est libéré du travail et de la rareté ; à quoi servirait le vœu de pauvreté dans la vallée de l'Eldorado ? Point de maître spirituel pour le novice, point d'Abbé à élire, point de hiérarchie ecclésiastique à flatter. Le télémite est bien éduqué. L'abbaye de Télem est un collège de savants, une école ouverte et permanente ; chaque télémite participe directement à la gestion de la cité ; à quoi servirait un Abbé dans cette nouvelle agora qu'est l'abbaye de Télem ? Sur les écrans de l'abbaye s'affiche depuis toujours la même devise trouvée dans un roman du 16^e siècle : *Faictz ce que voudras*.

Libération, tel est le maître-mot des technologues, des marchands et des intellectuels des sciences et techniques de la communication et de l'information. Ils adossent en permanence les fins et les moyens, s'émerveillent de leur réunion, et s'enivrent à l'esprit de la Dive Bouteille. Ils ont

le vin gai et la langue déliée. Écoutons l'un d'entre eux, qui n'en revient pas.

«Pendant les années 80, un espace mondial de télécommunications s'est ouvert. Par ce canal, l'économie de marché s'est lancée à la conquête de la planète. Un extraordinaire vent de libération a soufflé sur le monde. (...) Des comportements qui se perpétuent depuis des siècles peuvent-ils être remis en cause par quelques connexions téléphoniques supplémentaires ? Oui, car la révolution technologique du début du troisième millénaire a une ampleur comparable aux précédentes et s'accompagne aussi nécessairement d'un souffle irrésistible de liberté d'esprit. (...) Le vingt-et-unième siècle ressemble au sixième siècle avant J.-C., pendant lequel tout a basculé dans le monde entier (...) Et le réseau de télécommunications, infrastructure du nouvel âge, sert partout de support au développement des relations personnelles et des échanges, court-circuitant les hiérarchies. (...) A mesure que s'installe le nouveau système technique, elles (les organisations) inventent un nouvel humanisme, une société de création où la décentralisation, l'autonomie, l'intelligence, la négociation, le traitement de la complexité concilient l'efficacité et l'épanouissement du potentiel humain. (...) Dans le même temps, le réseau, vu globalement, ressemble aux connexions entre les neurones d'un gigantesque cerveau, qui se renforcent ou se relâchent selon l'attention, l'éveil ou le rêve. Il est déjà le support d'une conscience planétaire en émergence. (...) Plus tôt la conscience s'élargira, et mieux seront assumées les inévitables transitions vers une société plus éduquée, équilibrée et sobre⁸⁹.»

Plus éduqués, plus équilibrés, plus sobres, il arrive que les auteurs des lignes qui précèdent le soient; l'honnêteté et la déontologie exigent quelques précisions et d'autres citations. Quelques précisions pour indiquer qu'il s'agit bien là d'un récit du prochain siècle, non d'une analyse de cette fin de siècle. Précision, pour signaler qu'ils découpent la période 1980-2100 en trois périodes de quarante ans correspondant chacune à trois formes de société : la société du spectacle, la société d'enseignement, la société de libération pour la dernière période. Quelques citations enfin : «elle (la communication) permet aussi de nouveaux modes d'exploitation de l'homme

89. Cette longue citation est tirée de «2100 : récit d'un prochain siècle» dirigé par Th. Gaudin ; à l'exception de la deuxième et de la troisième phrase qui sont issues de la page 576, les autres sont tirées de la conclusion intitulée *La montée de la liberté*, pp. 579-585.

par l'homme (...) L'espèce humaine aborde le troisième millénaire avec les pouvoirs d'un demiurge et les instincts d'un primate. C'est une époque à haut risque⁹⁰.» Et de citer les risques liés au tiers-monde, aux banlieues, à l'intégrisme, à l'environnement, à la désinformation médiatique, à l'exclusion... Mais l'ivresse de l'Esprit de la Dive Bouteille finit toujours par les rattraper. Le 21^e siècle sera celui de la cognition, de la télécommunication, de la libération, de la conscience et de la femme.

J'ai bu de cette Dive Bouteille, j'ai ouvert cette Silène, j'ai pénétré dans l'abbaye de Télem; vinaigre, poudre de perlimpinpin, et écran de fumée ont été les quelques falsifications qui m'y attendaient. Les écotecnocrates de l'abbaye de Télem, ces vendangeurs du technicisme et de l'économisme libérateurs, veulent nous faire prendre du vinaigre pour du vin. Comme Frère Jean dans l'abbaye de Seuilé, ils sont prêts à toutes les falsifications pour protéger leurs vignes. « On ne s'oriente bien que par rapport au futur », telle est la phrase par laquelle s'achève le «*récit du prochain siècle*». Comment s'orienter si l'on ignore d'où l'on vient, où l'on est, et pourquoi ? Comment s'orienter quand le futur technologique devient le futur ?

2 - Les falsifications des télémites

«*Le papoula, c'est grossier ; tu sais qu'on t'influence. Pas quand tu écoutes Nicole. La pression est si subtile, si complète que...*»⁹¹ Al, vendeur de vieilles navettes spatiales dans la jungle à ferrailles de Luke le Toqué, s'adresse ainsi à Ian Duncan, son ancien collègue de régiment et partenaire de concert baroque de cruches à eau. Leur rêve de toujours ? Se produire en concert devant Nicole, Première Dame des Etats-Unis d'Europe et d'Amérique (U.S.E.A.). Pour convaincre le jury de les sélectionner, Al souhaite utiliser les services de son papoula, adorable et rarissime petit animal synthétique martien, devant lequel tout le monde craque d'autant plus facilement qu'il est doué de capacités psychologiques de persuasion impressionnantes.

Le papoula, télépathe persuasif artificiel, n'est que l'une des merveilles des technologies de communication de ce milieu de 21^e siècle. L'on y trouve également les réclames Nitz, sortes d'insectes publicitaires s'introduisant partout et déclamant sans cesse leur message qu'il faut écraser ou abattre, des machines reporters toujours prêtes à vous interviewer, des machines à

90. Th. Gaudin (ss. la dir. de), *op. cit.*, p. 579 et p. 584.

91. Ph. K. Dick, *Simulacres*, in *Substance Rêve*, coll. Omnibus, Presses de la Cité, 1993, p. 909.

journaux parlantes diffusant les derniers titres à sensation de l'actualité... Mais aussi la télévision, omniprésente et messianique diffusant les allocutions du Der Alte, le Président élu au suffrage universel des U.S.E.A., des dossiers, documentaires ou reportages sur les activités de la Maison Blanche ou de la Première Dame, Nicole Thibodeaux. Nicole est une femme rayonnante, attirante, belle et mince. Tous les papoulas du monde ne pourraient rivaliser avec la fascination qu'elle exerce sur quiconque la regarde; elle est à la fois la mère, la maîtresse, la femme, «la grand-mère primordiale».

Première Dame depuis une cinquantaine d'année, âgée de 73 ans mais n'en paraissant qu'une trentaine, elle a acquis une telle popularité que tout le système politique des Etats-Unis est organisé autour d'elle. Le Der Alte (le Président), son mari, est élu pour quatre ans. A l'expiration de son mandat, le peuple choisit un autre Der Alte, en d'autres termes un autre mari pour Nicole. L'organisation sociale comporte une élite, les Ges, et les autres, les Bes. Les individus habitent dans des ensembles d'immeubles d'organisation communautaire. Les décisions concernant la communauté sont prises en assemblée générale placée sous la présidence tournante de l'un des résidents. Afin de vérifier les connaissances de chacun, un test leur est administré régulièrement, test auquel ils doivent satisfaire s'ils veulent rester dans la communauté. Le système économique est largement contrôlé par d'immenses cartels. La prospérité économique, la paix sociale et surtout la stabilité politique règnent en ce début de troisième millénaire. La contestation est tout à fait marginale et ne concerne guère que quelques rares individus qui peuvent émigrer sur Mars grâce aux vieux engins de la jungle à ferrailles, ainsi qu'un mouvement plus collectif, les Fils de Job, dirigé par Berthold Goltz.

Le mandat de l'actuel Der Alte arrivait à expiration, il allait falloir lui trouver un remplaçant. Il allait falloir en vérité construire un nouveau simulacre de Président de la République. Car tel était le secret jalousement gardé par les Ges : le Der Alte n'était qu'un simulacre, qu'un président artificiel réalisé avec une telle minutie que même les ingénieurs-concepteurs de simulacres n'auraient pu s'en douter. La réalisation de ce nouveau président était traditionnellement confiée au tout puissant cartel «Karp u. Sohnen Werke». Le gouvernement craignant que le cartel ne devienne encore plus puissant décide de confier sa réalisation à une petite entreprise de construction de simulacres. Informé de cette forfaiture, le cartel décide de mettre fin au secret des Ges et de révéler sur la place publique, preuves à

l'appui, la vérité sur le Der Alte. Et ce n'est que le début d'une longue succession de révélations où l'on découvrira : que Nicole, âgée de 73 ans, est en fait la quatrième Nicole dont le rôle est tenu par une jeune actrice, que le véritable pouvoir est exercé par un conseil invisible de six hommes et trois femmes, que le président de ce conseil n'est autre que Berthold Goltz, le leader des Fils de Job, que la police nationale, l'armée, et les cartels se manipulent les uns les autres...

Dans ce roman, Simulacres de Philip K. Dick, où simulations et manipulations se croisent en permanence et dans tous les sens, un homme et une machine jouent un rôle primordial. La machine, c'est le système von Lessinger qui permet de voyager dans le temps et d'intervenir sur le passé et le futur. Seuls les membres les plus éminents du gouvernement en disposent. Ils peuvent ainsi visionner des futurs et en examiner les configurations possibles en fonction des actions qu'ils envisagent d'entreprendre. Dans cet univers de la manipulation, chacun s'emploie tel un joueur d'échec à anticiper les réactions de l'autre et à découvrir la stratégie la plus favorable pour les objectifs qu'il se fixe.

S'orienter par rapport au futur, écrivait Thierry Gaudin. Rien de plus facile en ce début de 21^e siècle avec le système von Lessinger. Le système von Lessinger ? En quelque sorte une machine à produire l'information cognitive conformément à la définition donnée par Yoneji Masuda. : projection du futur orientée par des objectifs à atteindre permettant de sélectionner les moyens et les actions les plus appropriés. Les Ges sont les experts capables de manipuler ces systèmes Lessinger de navigation dans le futur, les Bes sont les autres. A quoi serviraient des idéologies politiques pour s'orienter quand on dispose de telles machines de rationalisation du futur ? A quoi serviraient les idéologies dans une société pacifiée, éduquée et prospère ? Peut-être à conquérir le pouvoir. Mais les hommes ne s'intéressent plus à la conquête du pouvoir dans ce siècle de la femme personnalisée par Nicole, la mère-maîtresse-femme, la Première Dame.

En 1978, un Ge haut placé concluait ainsi son intervention devant un parterre d'autres Ges, rassemblés à l'initiative du Président de la République, parmi lesquels s'étaient infiltrés quelques rares Fils de Job : «En tant que membre des instances dirigeantes des Etats-Unis, je m'engage à participer à cette tâche. (...) J'ai une grande confiance en vous tous. Je crois

en vos capacités, en votre dévouement à notre cause. Je crois en vous car vous êtes des êtres humains qui partagez un bel idéal. Je pense que vous réaliserez des miracles dans le domaine de la science ainsi que dans le renouvellement des sciences politiques⁹².» Ce *Ge* s'appelle Charlie Rose, membre du Congrès des Etats-Unis, président du groupe sur l'Information et l'Informatique. Il s'adressait ainsi à une assemblée d'experts réunis à l'initiative du Président de la République française à l'occasion du colloque international *Informatique et Société* et s'exprimait pour apporter la contribution du Congrès américain à l'avènement d'une société libre dans le monde entier, tout comme la France avait soutenu la lutte pour la liberté de la jeune démocratie américaine. *L'informatique et l'avenir de la démocratie* était le titre de son intervention, la cause qui mobilisait son énergie, l'idéal que partageaient les experts présents.

Pourquoi la divine providence nous a-t-elle offert les ordinateurs ? s'interrogeait-il. Nous ne le saurons que dans l'autre monde, mais sans plus attendre, nous pouvons définir les missions de l'informatique, poursuivait-il. Quelles sont ces missions ? «Susciter une prise de responsabilité envers le développement spirituel et démocratique, favoriser l'honnêteté et la sincérité pour faciliter le changement, améliorer la qualité de la vie, préserver l'harmonie écologique, développer une économie responsable, redonner de la vitalité aux collectivités, encourager la paix dans le monde, accroître la coopération et la compréhension internationales, améliorer le fonctionnement des gouvernements des sociétés libres⁹³.» Pourquoi attendre de tels miracles de l'informatique ? La vérité est bien simple expliquait-il, «Les ordinateurs ont toujours communiqué entre eux plus clairement, plus efficacement et plus simplement que les hommes ne l'ont jamais fait. (...) Les ordinateurs ne perdent pas la tête quand des individus se disputent et s'accusent les uns les autres d'être responsables des erreurs de gouvernement. Les ordinateurs ne sont pas égoïstes⁹⁴.» En d'autres termes, les ordinateurs sont à l'abri du syndrome de la tour de Babel.

Et Charlie Rose, emporté par l'ivresse de la Dive Bouteille et de la divine providence, de poursuivre : «Pas un seul groupe d'experts dans aucun gouvernement ne sait mieux que les spécialistes de l'informatique

92. Ch. Rose, *L'informatique et l'avenir de la démocratie*, in *Informatique et Démocratie*, Actes du colloque international «Informatique et Société», La documentation française, op. cit., p. 87.

93. *Ibid.*, p. 83.

94. *Ibid.*, p. 85.

comment élaborer de meilleures stratégies. Vous savez ce que les ordinateurs peuvent faire. Vous connaissez leur capacité d'analyser, de hiérarchiser, de comparer, de contraster, de grossir ou de diminuer une échelle, de mémoriser, de suivre un modèle, de sélectionner, de faire tous les calculs dont l'esprit humain est incapable. Mais les décideurs des différentes nations ne le savent pas. Il nous faut faire plus qu'attendre tranquillement que l'on vienne nous poser des questions. Nous ne pouvons éluder nos responsabilités plus longtemps (...) Ce que je veux dire, c'est que les spécialistes de l'informatique doivent participer à la prise de décisions⁹⁵. » En d'autres termes les *Ges* du gouvernement doivent élargir leur cercle et accueillir en leur sein les *Ges* informaticiens qui connaissent le secret de la définition des meilleures stratégies pour atteindre des finalités grâce à la machine de von Neumann.

Charlie Rose ne s'interroge pas sur le Président de la République. Mais la communauté des *Ges* informaticiens ne manque pas d'intellectuels de renom. Herbert A. Simon, prix Nobel d'économie, l'un des pères fondateurs de l'intelligence artificielle, envisage la question dans une interview accordée à Guitta Pessis-Pasternak au quotidien *Le Monde* en 1984. Après que celui-ci déclaré : «Eventuellement, les ordinateurs seraient en effet capables de tout faire !», Guitta Pessis-Pasternak l'interroge : «Même assurer la tâche de président des Etats-Unis ?» Réponse du prix Nobel : «Eh bien, j'aimerais attendre un peu avant de voter pour un ordinateur, et vérifier d'abord la qualité de ses programmes ! Je suppose qu'une réponse futile serait de dire que nous n'aurions pas à pousser la science informatique bien loin pour produire un président aussi qualifié que certains des récents présidents des Etats-Unis !⁹⁶» Une sorte de *Der Alte* pourrait être créé par les *Ges* de l'intelligence artificielle; Herbert A. Simon, qui pourrait être nommé Président du conseil invisible, vérifierait la qualité de ses programmes et nous pourrions alors élire au suffrage universel un simulacre Président de la République des Etats-Unis du monde libre.

Glissement sémantique irritant que celui qui consiste à établir des passerelles entre la fiction de Philip K. Dick et la rhétorique de quelque savant, penseur, ingénieur ou politicien contemporain, dès lors que l'on tente d'insinuer que fiction et rhétorique seraient une représentation de la

95. *Ibid.*, p. 85.

96. G. Pessis-Pasternak, *op. cit.*, pp. 236-237.

réalité. Ces passerelles n'ont d'autres vertus que de désigner une caricature expressive de ce que pourrait être une réalité computopique et d'introduire à d'autres glissements encore plus insidieux et beaucoup plus irritants qui sont ceux qui nous font passer *de la formation à la déformation, de la démocratie à l'écotecnocratie, de la libération à la mutilation.*

De la formation à la déformation

L'intégration des techniques de l'information et de la communication dans et par le système éducatif a été jusqu'à présent plus que problématique, tant les expérimentations ont été nombreuses et leur bilan bien maigre au regard des objectifs annoncés. Fluctuation des objectifs, manque de formation ou résistance du corps enseignant, manque de moyens financiers, manque de programmes pédagogiques de qualité, sont tour à tour invoqués pour expliquer cette difficile rencontre entre l'école et les techniques de l'information. Que les techniques audiovisuelles, l'ordinateur et ses didacticiels, ou mieux encore leur hybridation, puissent être d'excellents outils pédagogiques, voilà une pétition de principe très consensuelle, dès lors que l'on prend soin de souligner que ce ne sont que des outils pédagogiques parmi d'autres, qui ont pour nom tableau noir, manuels, cahiers d'exercices, livres, bibliothèques, travaux pratiques...

La déformation commence dès lors que l'on s'évertue à vouloir remplacer systématiquement le tableau noir par l'écran noir, la craie par le clavier, le manuel par le didacticiel, le livre par le compact disque interactif, la bibliothèque par la banque de données, les travaux pratiques par la simulation. La déformation se poursuit dès lors que l'on commence à confondre accès à l'information et acquisition des connaissances. La déformation s'amplifie lorsque l'on fait miroiter le mythe d'une école électronique sur mesure, pour tous, partout et permanente. La déformation devient une imposture dès lors qu'une certaine science de la computation s'érige en science du procès de la connaissance et pousse ses prétentions jusqu'à vouloir penser l'homme, l'humanité et la société selon son propre schéma computationnel.

Entrer en possession d'un savoir, écrit Michel Henry, «ce n'est jamais qu'entrer en possession de soi⁹⁷». La mission fondamentale du système éducatif est d'assurer la transmission du savoir. L'école, l'université sont les

97. M. Henry, *op. cit.*, p. 172.

lieux privilégiés, mais non exclusifs, de cette transmission du savoir. Qu'est-ce qu'un savoir ? Un savoir n'est pas seulement un stock d'informations ; un savoir n'est pas seulement un stock organisé d'informations ; un savoir n'est pas seulement un stock organisé d'informations et des procédures de traitement (concepts, méthodes, techniques, outils) qui leurs sont associées. Un savoir est aussi prise de possession d'un monde, accroissement de soi, mise en relation et mode d'insertion dans le monde de la vie. Car un savoir est vivant et n'existe pas hors des personnes qui le transmettent, l'utilisent, l'enrichissent et le partagent.

Les techniques de l'information et de la communication sont principalement des techniques de transmission d'un ensemble organisé d'informations et des procédures de traitement qui leurs sont associées. En ce sens elles peuvent être, sous réserve de la qualité des informations transmises et de leur organisation, d'excellents outils pédagogiques. Ni plus, ni moins. Ce qui serait déjà remarquable eu égard à la qualité des didacticiels développés à ce jour. Car il faut bien admettre que les applications des techniques audiovisuelles ou informatiques favorisent largement la transmission d'informations fragmentaires, la transmission de connaissances morcelées. Cela est vrai de la télévision, que d'aucun ont appelé l'école parallèle. Cela est également vrai des méthodes pédagogiques audiovisuelles d'enseignement des langues étrangères, qui en associant des structures verbales à des situations données facilitent l'acquisition de réflexes verbaux, mais se révèlent moins performantes pour assurer l'adaptation et la généralisation des structures acquises aux situations «nouvelles» de la vie quotidienne.

C'est précisément à la transmission d'un savoir articulé et sans cesse actualisé que s'attachent les technologues de l'interconnexion des banques de données pédagogiques. Ainsi, quiconque pourrait accéder en tout lieu et à tout instant à l'ensemble des savoirs disponibles à un moment donné, naviguer dans ces savoirs et établir toutes les passerelles et toutes les combinatoires possibles et imaginables entre les différentes composantes d'un savoir. Une telle perspective procède d'une double assimilation ou réduction : réduction de la connaissance à l'information, réduction du système de relations qui se tisse entre les différents éléments d'un savoir à une combinatoire de l'interconnexion, tout aussi démesurée et dérisoire que la combinatoire de la Bibliothèque de Babel. Cette perspective fait semblant

d'ignorer que le savoir n'est pas seulement l'acquisition d'informations, quand bien même correctement articulées, mais est aussi la confrontation-insertion de ces connaissances dans le monde de la vie, non dans les mondes de la virtualité, dans un monde vécu, non dans un monde computationnel.

De ce point de vue, le maître, le professeur ou le formateur joue un rôle essentiel et irremplaçable dans la transmission du savoir. Il est en effet le seul à pouvoir transmettre non seulement un savoir vivant mais surtout un savoir vécu, un savoir articulé à la vie. Il est le seul à pouvoir donner vie aux connaissances qu'il transmet. Ne dit-on pas d'un bon professeur que son cours est vivant ? Cette vie, il l'insuffle sur la base d'un savoir solidement organisé qu'il transmet en jouant sur l'ensemble des dimensions de la communication. Dénotation bien sûr, pour transmettre les dimensions logiques et analytiques du savoir ; mais aussi connotation pour en exhiber les significations symboliques et analogiques ; relations qu'il s'efforcera de nourrir à l'intérieur de la classe, relations qu'il établira entre les différentes composantes du savoir ; insertion de ce savoir dans un monde vécu. Tâche redoutable, hors de portée des techniques de l'information et de la communication, sauf à réduire la transmission du savoir à une mécanique dénotative et l'homme qui en prend possession à une mécanique computationnelle.

Telle est la prétention totalitaire de certains représentants actuels des sciences de la cognition, qui réduisent l'étude des mécanismes de la connaissance à une science de la computation. A défaut d'avoir su créer l'homme artificiel, le simulacre parfait de l'*homo sapiens*, la science de la computation, qui se dit science de la cognition, en est venue à créer l'homme à son image ; c'est-à-dire à réduire le fonctionnement de son cerveau, de son intelligence, de son esprit en une mécanique computationnelle. Quelques grands noms de l'intelligence artificielle nord-américaine portent cette ambitieuse prétention : Marvin Minsky et Seymour Papert au M.I.T., Herbert Simon et Edward Feigenbaum en Californie, parmi tant d'autres. Leur credo ? L'homme, une machine ; l'humanité, une mécanique ; l'esprit, un système de traitement de l'information. Écoutons-les : «Le paradigme du système de traitement de l'information considère en effet l'homme comme une *machine* qui traite de l'information⁹⁸» ; «nous

98. H. A. Simon, in Entretiens avec Guitta Pessis-Pasternak, *op. cit.*, p. 230.

pourrons alors être fiers de savoir quelle merveilleuse machine nous sommes⁹⁹» ; «l'humanité est une mécanique¹⁰⁰». Puisque nous ne sommes que de merveilleuses machines computationnelles, rien n'interdit de penser que nous disposerons un jour de machines tout aussi, voire beaucoup plus, intelligentes que nous.

Leur démonstration : la capacité des ordinateurs à traiter beaucoup plus rapidement et efficacement que l'homme des problèmes complexes. Des exemples, toujours les mêmes, sont alors assés : tel programme d'échec capable de battre les plus grands maîtres, tel système expert de diagnostic médical capable d'en remonter aux meilleurs experts... Leur objectera-t-on que l'ordinateur n'est capable de résoudre que ce pour quoi il a été programmé, qu'ils exhibent leur propre étonnement d'avoir dû un beau jour constater que l'ordinateur pouvait trouver des solutions inédites à des questions pour lesquelles il n'avait même pas été prévu qu'il réponde. Leur accordera-t-on que l'ordinateur dispose de capacités phénoménales de traitement de l'information dans des domaines où le raisonnement logico-mathématique et l'analyse combinatoire prédominent, mais qu'il semble dépourvu de ce que l'on appelle le sens commun ou encore le bon sens ; ils vous demanderont un peu de patience, le temps pour eux d'alimenter leur merveilleuse machine des milliards d'informations nécessaires à la simulation du bon sens ; pourquoi une machine pouvant faire face aux «imprévus sérieux» du jeu d'échecs ne pourrait-elle pas faire face aux «imprévus triviaux» de la vie, vous répondrait Seymour Papert¹⁰¹ ? Mais alors une machine serait-elle capable d'émotions, d'intuition, de bonheur, de joie, de tristesse, de jalousie, d'envie, de douleur, de compassion, d'humour... ? Bien sûr ! L'intuition, l'émotion, la compassion ne sont que des systèmes spécifiques de traitement de l'information certes encore non maîtrisés, mais rien ne dit qu'ils ne le seront pas un jour prochain. Le philosophe-informaticien Hubert Dreyfus aura beau se dresser devant tant de prétention en objectant que l'homme n'est pas qu'un pur esprit et qu'il dispose également d'un corps par lequel il vit et ressent¹⁰², qu'il sera mis en demeure de démontrer en quoi le corps est autre chose qu'un tas d'os et

99. M. Minsky, *La société de l'esprit*, InterEditions, 1988, p. 42.

100. E. Feigenbaum, in Entretiens avec Guitta Pessis-Pasternak, *op. cit.*, p. 225.

101. Cf. S. Papert, in Entretiens avec Guitta Pessis-Pasternak, *op. cit.*, p. 255.

102. H. Dreyfus, in Entretiens avec Guitta Pessis-Pasternak, *op. cit.*, pp. 213-219.

de chair ; d'ailleurs les techniques de la réalité virtuelle ne permettent-elles pas déjà de reproduire une partie de cette enveloppe charnelle ?

Madame la machine, car je vous veux femme, si un jour vous lisez ce texte et en éprouvez quelque courroux, sachez, chère cousine, que j'eusse préféré que l'on s'abstienne de le porter à votre connaissance, que j'eusse souhaité être à vos côtés pour sécher vos larmes, vous apporter des fleurs et implorer votre pardon, me nourrir de votre compassion et devenir digne de vous. Mais voilà je suis mort longtemps avant que vous ne deveniez ce que vous êtes. Je suis mort ! ...Vous ne comprenez pas... ? Mais bien sûr ! Comment pourriez-vous comprendre la mort, puisque vous n'êtes pas vivante ? Comment pourriez-vous comprendre la vie, puisque vous ne comprenez pas la violence fondamentale de la mort ? Chère cousine, vous êtes une machine, je suis un homme, excusez-moi je dois vous laisser, je m'en retourne voir les chers cousins de mon enfance : les singes et le caméléon.

Messieurs les orthodoxes de la science de la cognition computationnelle, vous fabriquez des singes tristes et des caméléons sans couleurs, privés de corps, d'esprit et de vie. En développant une théorie de la rationalité au carré, une théorie de la connaissance rationnelle de la rationalité cognitive, ce ne sont plus seulement les chats que vous jetez par les fenêtres, à l'instar de votre aïeul Descartes, mais l'humanité toute entière, pire encore la vie elle-même, pour assouvir votre soif d'immortalité. Il n'y aurait là rien de très alarmant, si vos prétentions, vos simplifications et vos réductions ne s'inscrivaient dans une lignée idéologique qui déforme de plus en plus notre système de formation, qui assimile savoir à savoir scientifique.

Vous avez éradiqué l'enseignement de ce que l'on appelait les arts et les belles lettres, pour lui substituer l'enseignement scientifique et technique, qui devient de plus en plus un enseignement de techniques. Vous avez maltraité l'enseignement de l'histoire et de la géographie, la formation, au temps et à l'espace, à la diversité et à l'évolution de l'humanité, pour l'assimiler à l'histoire des techniques et des sciences et à la géographie technico-économique. Vous avez grignoté peu à peu l'enseignement de votre ennemi de toujours, la philosophie, qui avait selon vous la prétention d'apporter des réponses à des questions que vous voulez, maintenant, vous accaparer. Vous avez le monopole de la Raison, vous avez la pierre philosophale de la connaissance et du savoir, plus rien ne vous empêche de

transformer le plomb en or¹⁰³, ou la philosophie, théorie vieillotte de la conscience et de la vie, en Intelligence Artificielle, théorie révolutionnaire de la cognition, parachevant ainsi le mouvement de réduction de la philosophie en une philosophie des sciences.

Vous n'en êtes pas seuls responsables. Les éconocrates du système éducatif portent également leur part de responsabilité. Quelle est la valeur marchande d'un enseignement des arts et des belles lettres, d'un enseignement de l'histoire et de la géographie, d'un enseignement de la philosophie au regard de la valeur marchande d'un enseignement scientifique et technique ? La formation n'est plus « entrer en possession de soi », mais entrer en possession d'un métier ou d'une fonction. L'école est de moins en moins un point d'entrée dans l'école de la vie ; l'école devient de plus en plus un système technique de productions de compétences directement marchandes. En s'emparant de l'école et du système éducatif, le technicisme, le scientisme et l'économisme transforme nos démocraties en éco-technocraties.

De la démocratie à l'éco-technocratie

La maturité d'une démocratie représentative dépend au moins pour partie de la nature et de la qualité de la communication politique qui s'instaure entre les citoyens et leurs élus. La communication politique peut être définie comme un système de production, de transmission, d'échanges d'idées et d'informations entre les représentants et les représentés, par un moyen quelconque, en vue de l'exercice et de la conquête du pouvoir, en vue de la définition et de la mise en œuvre d'un projet politique. La communication politique est donc fondamentalement éthique et idéologique. Éthique, car elle ne saurait être analysée indépendamment des systèmes de valeurs qui s'exhibent, s'échangent ou se confrontent. Idéologique, car elle est expression, représentation, ou confrontation de système d'idées qu'elle s'efforce de faire partager, accepter ou valoriser.

La communication entre les représentants et les représentés s'exerce par le biais d'une grande diversité de moyens ou de systèmes de communication : réunions publiques, marchés, partis politiques, presse, radios, télévisions, lettres d'information, tracts, publicités... La diversité des moyens de communication peut contribuer à l'amélioration de la communi-

103. En référence à Hubert Dreyfus qui compare l'intelligence artificielle à l'alchimie.

cation politique et plus largement au bon fonctionnement d'une démocratie représentative. Mais cette diversité n'est rien sans l'exigence du respect de la pluralité d'expression et de représentation des opinions politiques. Ni la télé du gouvernement, ni le gouvernement des télé ne contribuent au bon fonctionnement de la démocratie représentative. Les mass médias occupent une place prépondérante dans le système de communication politique des démocraties représentatives. Ce ne sont plus seulement des moyens, mais des acteurs à part entière de la communication et de la vie politiques. Ces acteurs ne tirent leur mandat de personne, sauf de l'audimat, et s'intercalent entre les élus et les citoyens ; pour le meilleur, lorsqu'ils servent de médiateurs ou de passeurs d'informations et d'idées entre les citoyens et les élus ; pour le pire, lorsqu'ils font écran, façonnent, usinent, mettent en spectacle et arbitrent l'actualité et la vie politique.

La multiplication et la diversification des moyens d'information et de communication suscitent les espérances les plus louables quant au développement d'une véritable communication politique interactive, voire l'avènement d'une démocratie directe. Fascination, affabulation ou falsification, cette rhétorique sur la démocratie électronique participative ne repose sur aucun fondement solide. Le développement et l'insertion des techniques et moyens de communication dans les démocraties libérales révèlent de toutes autres tendances. La communication politique devient de moins en moins politique et de plus en plus communicationnelle ; le poids des petites phrases et le choc des images remplacent les débats d'idées ; la communication politique s'abîme dans l'ivresse des *techs de com* ; la communication politique n'est plus que marketing politique. Le développement des techniques de communication et d'information favorise l'émergence de grands groupes multimédias, professionnels de la communication, qui transforment la communication politique en un marché qu'ils s'efforcent de contrôler ; leur concentration financière constitue une menace pour la pluralité ; l'assimilation de la politique à un marché avilit la démocratie. Les professionnels de la communication ne sont plus les seuls à s'intercaler entre les élus et les citoyens ; les experts, se prévalant de leurs compétences technico-économiques et de leur apathie idéologique, chassent ceux que l'on appelait jadis les intellectuels. De sorte que la démocratie représentative, loin de devenir participative, s'abîme dans une éco-technocratie censitaire.

La communication politique s'est laissée envahir par le marketing. L'image, le sondage, l'emballage, l'affichage, le publipostage sont devenus les outils de la communication politique. Les experts en communication et leurs *techs de com* se sont emparés de la communication entre les élus et les citoyens. Ils usinent, façonnent, traduisent les idées et les hommes politiques en image ou en petites phrases. Ils quantifient, résumant, déforment, confisquent et traduisent les idées et les citoyens en pourcentages et en sondages. L'homme politique est un client et un produit. Les électeurs sont le marché potentiel de leur client-produit. Les résultats aux élections des parts de marché. Leur rôle : améliorer le produit, fidéliser le client, attirer de nouveaux clients, augmenter les parts de marché. Cela nécessite une meilleure connaissance des consommateurs et du marché d'où la multiplication des études de marché, des sondages. Cela nécessite la conception d'un produit répondant mieux aux attentes des consommateurs-électeurs. D'où l'importance démesurée des conseillers et experts en communication politique, en communication médiatique.

«Vendez vos candidats à la manière dont les entreprises vendent leurs produits¹⁰⁴» déclarait déjà en 1956 le responsable de la campagne du Parti Républicain américain. Alors, messieurs nos élus passent de plus en plus de temps à choisir leur cravate, à assortir costumes et décor, à améliorer leur diction, à travailler leurs intonations, à ajuster leur bon profil, à cadrer leur image, à éclairer leur visage, à enfanter la petite phrase assassine... Travaillant de plus en plus sur leur image et de moins en moins sur les idées, qu'ils abandonnent aux experts, les hommes politiques deviennent les acteurs mégalos d'un spectacle politique mis en scène par les professionnels de la communication. Fin des idéologies, règne de l'iconologie, diagnostique Régis Debray¹⁰⁵. L'apothéose de l'image procède à l'évacuation des idées, écrit Ignacio Ramonet¹⁰⁶. La communication médiatique devient le fossoyeur de la communication politique. Le spectacle politique remplit le vide idéologique. Le spectateur peut alors être convié, sans risque, à participer à ce spectacle que l'on appelle la démocratie participative.

104. Cité par Christian de Brie, *Combien coûte un candidat ?*, in *La communication victime des marchands*, Le Monde Diplomatique, Manière de voir, n°3, nov. 1988, p. 13.

105. Entretien avec Régis Debray, in *Le Monde*, 19 janvier 1993.

106. I. Ramonat, *Télévision et Politique*, in *La communication victime des marchands*, Le Monde Diplomatique, *op. cit.*, p. 11.

L'intégration et la concentration financière des entreprises de communication au sein de grands groupes multimédias est une menace pour la pluralité. Un Français sur cinq lit un titre du groupe Hersant, trois éditeurs contrôlent les deux tiers des quotidiens britanniques, Rupert Murdoch assure les deux tiers du tirage global de la presse australienne, le groupe Axel Springer contrôle l'intégralité de la presse quotidienne allemande...¹⁰⁷ Ces grands groupes gèrent leur portefeuille d'activités dans le cadre d'une logique de rentabilité financière et — qui s'en étonnerait ? — peuvent utiliser les moyens de communication dont ils disposent pour la défense de leurs intérêts vitaux. Dans une logique de rentabilité financière, la communication et l'information politiques sont des produits, parmi tant d'autres, qu'ils traitent, suscitent et produisent, afin d'accroître leurs parts de marché, donc leurs recettes publicitaires.

Bien évidemment, à la pluralité des clientèles répond une pluralité des titres, des émissions, des produits. L'étendue de cette pluralité a pour limite le seuil de rentabilité financière du titre, de l'émission, du journaliste, de la sensibilité politique considérés. La pondération entre les différents courants de sensibilité à l'intérieur de cette pluralité se fait au prorata de leur rentabilité financière, c'est-à-dire de leur audience médiatique. La puissance économique de ces grands groupes devient telle que leurs intérêts stratégiques sont directement concernés par les politiques économiques. Ils sont donc de puissants groupes de pression à l'égard des gouvernants et des partis, de sorte que leur respect de la pluralité rencontrera assez vite la limite imposée par la défense de leurs intérêts vitaux. De même que la pondération de cette pluralité entre les différents courants de pensée pourra dépendre des avantages et risques qu'ils représentent pour leurs intérêts stratégiques. L'arrondissement de la communication politique par la logique de rentabilité financière des grands groupes de communication avilit l'idée démocratique.

Les experts en *tech de com* et les grands groupes multimédias ne sont pas seuls à s'intercaler entre les citoyens et les élus. Les experts, ces professionnels du savoir technico-économique¹⁰⁸, remplacent les intellectuels, ces professionnels du savoir critique. Les princes avaient leurs

107. M. Palmer, *L'offensive des grands groupes*, in *La communication victime de ses marchands*, Le Monde Diplomatique, *op. cit.*, p. 40.

108. Emprunt déformé à A. et M. Mattelard qui parlent des «professionnels du savoir pratique» pour désigner les intellectuels des années 80, dans leur article *Crise et communication*, in L. Sfez (ss. la dir. de), *Dictionnaire Critique de la Communication op. cit.*, p. 1012.

conseillers, la démocratie ses intellectuels, l'éco-technocratie a ses experts. Un expert dispose d'une solide formation et d'un savoir technico-économique acquis dans les écoles d'ingénieurs ou les universités les plus prestigieuses. Son savoir technique, le plus souvent pointu, lui confère les qualités d'objectivité, de rationalité et de modernité, tant prisées dans l'Île de Computopia. Ce savoir technique se double, ou s'adjoint les services, d'une connaissance méticuleuse des rouages économiques, de sorte que les mécanismes de la productivité, de la prospérité et de l'équité, qui irriguent la vallée de l'Eldorado, n'ont aucun secret pour lui. L'expert est en réseau. Il appartient à un réseau d'experts. Il produit, traite, maîtrise, analyse en permanence l'information stratégique. Il est bardé d'électronique, interconnecté au système planétaire des banques de données, à l'affût des derniers développements scientifiques. Le gouvernant sollicite sa compétence technico-économique, l'expert sollicite ses modèles, l'un et l'autre en exposent les résultats scientifiques au peuple.

L'expert appartenait aux grands corps techniques et administratifs de l'État. Avec l'internationalisation des économies et l'interdépendance croissante des États, l'expert s'est expatrié dans les organismes internationaux. Craignant une trop forte consanguinité entre l'expert et le pouvoir politique, les experts se recrutent maintenant dans les universités, dans les laboratoires de recherche et surtout dans les cabinets internationaux de consultants, que l'on ne peut accuser d'être juges et parties. Ce qui n'est pas convenons-en, une manière de rapprocher les capacités d'expertise des administrés ou des gouvernés, donc du terrain sur lequel le décideur politique devra agir. La communication de l'expert est fondamentalement technico-économique; elle se nourrit d'indices, de ratios, de tableaux de bord, d'équations, de modèles. Elle se défend à juste titre de toute référence idéologique, puisqu'elle exhibe une communication purement dénotative. Elle est bien sûr fondamentalement idéologique. Technicisme et économicisme voulant être les fossoyeurs des idéologies deviennent les paravents de l'idéologie dominante, qui n'organise plus son discours politique sur un système d'idées, mais sur des systèmes experts. Car le système expert, c'est encore mieux que l'expert, c'est plus neutre, plus rationnel, plus moderne, en un mot c'est *computationnel*. Qui accuserait l'ordinateur et ses inférences logico-mathématiques d'être idéologiques ?

La gestion technico-économique des affaires de la cité, abîme le politique dans l'économisme jusqu'à l'affairisme. Le citoyen est sollicité pour participer à ce grand spectacle publicitaire et promotionnel par le biais du code «VOUS AVEZ LA PAROLE», ce qui est déjà un moyen de faire payer la participation du citoyen au débat démocratique, ce qui est plus fondamentalement une forme d'exclusion de la grande majorité des citoyens qui ne disposent ni d'un Minitel ni d'accès Internet. En ce sens, l'éco-technocratie électronique est censitaire. Mais ce n'est là que la partie la moins insensée du «*cens*» caché de l'éco-technocratie. Car il faut maintenant mobiliser de telles finances pour mettre en place un système de communication politique capable d'assurer la conquête et l'exercice du pouvoir, qu'il ne serait question de toucher aux intérêts stratégiques des grands groupes financiers. La démocratie libérale avancée s'est ainsi assignée en résidence surveillée dans la maison de verre du technicisme et de l'économisme et maintient avec difficulté la fiction du suffrage universel, tant l'exercice de la souveraineté devient de moins en moins représentative et de plus en plus censitaire.

De la libération à la mutilation

A cours de gaseil, leur navire dérivait en cette fin de 20^e siècle. Rien ne les préparait à une telle épreuve après tant d'années de prospérité. Ils avaient pu gréer un mât de fortune qu'ils rêvaient de cocagne, tandis que leurs réserves s'épuisaient. La providence voulut qu'ils repêchent une bouteille à la mer. Le message qu'elle contenait leur indiquait les coordonnées précises de l'île de Computopia, l'île des sciences et techniques de la communication et de l'information. Ils utilisèrent alors toute leur énergie et la moindre risée pour propulser leur embarcation jusqu'à ce lointain rivage qu'aucune carte ne mentionnait. Mettant pied à terre, ils découvrirent une merveilleuse vallée qu'ils baptisèrent la vallée de l'Eldorado. Au sommet d'un piton rocheux surplombant la mer, ils construisirent leur royaume, qu'ils appelèrent l'abbaye de Télémy. Ayant achevé leur œuvre, ils s'accordèrent quelque repos et décidèrent d'arroser comme il se devait ce nouvel âge qui commençait. Ils remplirent et vidèrent tant et tant la divine bouteille qu'ils avaient repêchée, qu'ils finirent presque tous par s'enivrer. Le soleil brillait, un vent de liberté soufflait sur l'île de Computopia.

Alors qu'ils étaient assis au bord du parapet, le vin, le soleil et le vent égaraient leurs esprits. Ils contemplaient l'abbaye qui se mirait et ondoyait dans le bleu turquoise de la mer. "Nous avons réussi !" s'exclama l'un d'eux. "Bien sûr !" répondirent les autres. "Vous ne comprenez pas, pour-suivit-il, nous avons réussi, nous avons réussi à construire une abbaye à l'envers !" Les autres étonnés le regardèrent, suivirent son regard qui se perdait dans les flots, et virent à leur tour, leur abbaye... à l'envers ! Fascinés par ce spectacle, ils ne la quittèrent plus des yeux. Qu'elle était belle ! Portée par les vagues, sur son piton rocheux, on aurait dit qu'elle flottait parmi les petits nuages qui dansaient dans les flots ; leur abbaye était ubiquie, elle était au même instant terre, mer et ciel, et ils bénéficiaient tous de ce don d'*ubiquité* assis sur leur parapet accroché au piton porté par les eaux et flottant dans le ciel. Ils regardaient ainsi leur image. Ils s'y voyaient tous réunis côte-à-côte, échangeant librement leurs émotions, solidaires, épousant comme un seul homme le moindre mouvement de la houle ; aucune force n'aurait pu briser tant de *convivialité*. Ils ne se lassaient pas de cette image. L'abbaye bougeait en permanence dans les flots et son reflet s'allongeait au fur et à mesure que le soleil déclinait ; l'abbaye devenait de plus en plus grande et majestueuse ; c'est ainsi qu'ils imaginaient le *progrès*.

Fasciné par tant d'ubiquité, de convivialité et de progrès, le mirage devint d'une telle beauté que l'un d'entre eux se jeta à la mer, persuadé qu'il s'était égaré et qu'il lui fallait regagner au plus vite cette abbaye à l'envers. Attirés par ses cris qu'ils prirent pour émerveillement, les autres s'y jetèrent à leur tour. Ils s'y noyèrent tous. Tous, sauf quelques uns qui n'avaient point trop abusé de la divine bouteille. De rage ou de dépit, les trois survivants décidèrent de démolir méthodiquement l'abbaye de Télémy afin de comprendre de quelles affabulations, falsifications, confusions leurs infortunés compagnons avaient bien pu être victimes. Ils découvrirent que le grand souffle de libération qui leur était promis dans l'île des techniques de la communication et de l'information en cette fin de siècle pouvait bien n'être qu'une succession d'insidieuses mutilations de leur capacité à discerner les ambiguïtés de l'ubiquité télégraphique, les requins de la convivialité aquatique, les failles du progrès technico-économique.

Ne sachant plus différencier le mirage de la réalité, le reflet de l'objet, ne sachant plus quel sens donner à l'image "sans dessus-dessous" de leur abbaye à l'envers dans les eaux bleu turquoise de l'île de Computopia, leurs

compagnons furent pris de toumis, perdirent toutes références, et se jetèrent à la mer. Les trois survivants gardèrent leurs manuscrits qui témoignent des folles espérances que suscita la RÉVOLUTION des sciences et techniques de l'information et de la communication. Ayant achevé la démolition de l'abbaye de Télémy, les trois rescapés s'apprêtaient à quitter l'île de Computopia, lorsque fut trouvée dans les fondations de l'abbaye une énigme couchée sur un vieux parchemin.

L'ENIGME

*«L'histoire était raturée, la rature oubliée, le mensonge devint vérité»
Georges Orwell, 1984.*

*«La télécommunication était raturée, la rature oubliée, la télécommunication devint la communication.»
Léon le Camé, 1994.*

Ainsi commençait cette énigme : «Le caméléon venait de terminer son récit à l'endroit. Il y a bien longtemps, alors qu'il déclamaient son récit à l'envers, un homme, l'apercevant, s'était assis sous son arbre. A la fin du récit, l'homme s'était présenté à lui. Il était mythologue. L'homme lui parla de son récit, du mythe, de son arbre, des murmures, du signifiant, du signifié, du discours sur la science. Il se rappelait être passé par toutes les couleurs. Rouge lorsque le mythologue le complimenta pour sa parure et son récit. Gris-vert lorsque l'homme éveilla sa curiosité. Noir de colère, quand il crut comprendre que le mythologue, aidé de son petit livre, l'accusait de tenir un double langage. Multicolore, lorsqu'il crut comprendre l'erreur de l'homme. Vert émeraude enfin, lorsqu'il fut séduit et comprit qu'il lui faudrait entreprendre ce voyage au pays du mythe de la communication.

Le caméléon venait de terminer son récit et il se souvenait... Le caméléon se souvenait et revivait chaque instant de cette étrange rencontre... Pourquoi qualifiait-il ainsi cette rencontre ? Etrange ! Certes les propos de l'homme lui semblèrent d'abord... comment dire ? bizarres... Bizarre ? Oui, bizarre, c'est le juste mot. Mais étrange ? Non, pas étrange, bizarre c'est tout ! Et pourtant chaque fois qu'il pensait à cette rencontre, le même mot lui venait à l'esprit : étrange. Cet étrange-là avait fini par devenir une véritable énigme. Et pourtant, tout était clair dans son esprit, il se rappelait les moindres détails, les moindres gestes, les moindres mots. Il apercevait l'homme au loin. Il le voyait s'approcher de l'arbre, son petit livre à la main. Il voyait l'homme l'apercevant... L'apercevant ? ? ? ! !

A cette pensée, le caméléon leva les bras au ciel. Il se serait écrasé au sol, si sa queue opportunément enroulée autour d'un branchage ne l'avait sauvé. Il venait de trouver la clé de l'énigme. Les quatre fers en l'air, il connaissait maintenant le pourquoi de cet obsessionnel étrange. Il venait de résoudre l'énigme. L'homme l'avait aperçu et c'est cela qui lui semblait étrange. A peine eut-il repris pied entre ciel et terre, qu'il fut saisi d'une insoutenable angoisse. Il venait de comprendre qu'il avait laissé une énigme pour en affronter une autre, encore plus inquiétante, encore plus déroutante, encore plus énigmatique. Comment l'homme avait-il bien pu l'apercevoir ?

Comment l'homme avait-il bien pu l'apercevoir, lui, l'as du camouflage, la seule créature qui sache se fondre et se confondre dans son environnement ? Car enfin, personne ne l'avait jamais aperçu ! Il pouvait l'affirmer. Chaque fois qu'un passant passait au pied de son arbre, le caméléon était obligé de le siffler pour attirer son attention. Le passant levait les yeux, fouillait l'arbre, cherchait vainement l'oiseau siffleur. Et le caméléon l'appelait : je suis là ! je suis là ! Et le passant écarquillait les yeux. Et le caméléon gonflait ses poumons d'air pour se faire plus gros. Et il arrivait alors que le passant perspicace découvre enfin le caméléon gonflé comme une baudruche au milieu des feuillages. Le caméléon le savait : son art du camouflage, c'était sa grandeur, sa solitude. Et voilà qu'un homme l'apercevant sur son arbre s'était assis et lui avait parlé. Comment cet homme, qui se prétendait mythologue, avait-il fait ? Telle était l'énigme bouleversante qui l'assaillait en cet instant. Le caméléon médita. Le caméléon médita longuement. Et peu à peu, l'évidence prit forme. Au début, il se refusa à cette hypothèse. Mais elle revenait sans cesse, jusqu'à s'imposer progressivement, jusqu'à ce que le caméléon entre en béatitude. L'homme qui s'était assis, ce mythologue, c'était..., ce ne pouvait être que Dieu, le Créateur, et le livre qu'il portait était le livre de la Grande Justification. Et Dieu était venu lui rendre visite, lui apporter sa Parole, et redonner un Sens à son histoire.

Tout devenait clair pour lui. Il se rappelait de ce vieux Pygmée lui expliquant que Aruméi l'avait placé au sommet de l'arbre pour être son représentant sur terre. Il se rappelait de ce jeune Bassari du Sénégal lui racontant comment les génies chthoniens l'avaient choisi pour être leur ambassadeur auprès des Noirs et lui avaient fait présent de ce don du camouflage pour le protéger des oiseaux qui le menaçaient. Il se rappelait aussi de cet homme au visage étrangement pâle, vêtu d'une soutane blanche,

qui lui avait enseigné qu'il ne devait ce don ni à Arumei, ni aux Biyil, mais à Dieu et à Dieu seulement qu'il devait vénérer. Et le caméléon vénéra Dieu. Et il avait été récompensé. Dieu était venu à sa rencontre, s'était assis à l'ombre de son arbre et lui avait parlé. Il en était là de son enthousiasme, lorsqu'il aperçut au loin un homme marchant vers lui.

L'homme se rapprochait. Il lui semblait le reconnaître. Il n'eut nul besoin de le siffler, nul besoin de l'appeler. L'homme qui portait un petit livre sous le bras le repéra dans les branchages, sans hésiter, et le salua. Le caméléon s'agenouilla et pria. L'homme au comble de l'étonnement pria le caméléon de se relever. Celui-ci n'en fit rien et continua de le vénérer. Le caméléon lui rendait grâce et l'appelait Seigneur. Seigneur ? Se pouvait-il que le caméléon le prenne pour Dieu ? Se pouvait-il que le caméléon ne le reconnaisse pas ? Se pouvait-il que le caméléon soit tombé dans le piège de l'archaïsme depuis leur dernière rencontre ? Alors l'homme entreprit de lui rafraîchir la mémoire.

- Je suis le mythologue, lui dit-il, rappelez-vous ! nous nous sommes rencontrés, je me suis assis au pied de votre arbre et nous avons discuté de votre récit et du mythe.

- Comment pourrais-je l'avoir oublié ? lui répondit le caméléon. Vous n'êtes pas mythologue, vous êtes le créateur des mythologues, vous êtes Dieu !

- Dieu ? interrogea le mythologue, se pourrait-il que vous ayez à ce point sublimé les quelques enseignements que je me suis efforcé de vous transmettre ? Se pourrait-il que vous ayez à ce point mythifié les mythes que vous m'avez mythifié à mon tour ?

- Seigneur, pourquoi me torturer ainsi ? l'interrogea le caméléon. Vous êtes le Créateur ! car vous seul avez été capable de me voir parmi les branchages. Aucun être humain n'en serait capable. Je me fonds parmi les feuilles, prends leurs couleurs et deviens invisible à l'homme. Et ce don est divin, je vous le dois. L'homme blanc à la longue robe, votre serviteur, m'en a fait la révélation.

- C'était donc cela ! s'exclama le mythologue. Il me faut à mon tour vous faire une révélation. Mais cette révélation risque de vous être douloureuse. Alors pardonnez ma franchise, amarrez fermement votre queue à ce branchage et écoutez. Vous êtes, cher caméléon une merveille de la nature, votre adaptation au milieu naturel est extraordinaire. Vous êtes d'une telle fragilité et d'une telle majesté que vous soulevez mon émotion. Mais sachez bien cela :

voire prétendue homochromie, voire mimétisme à la couleur de votre environnement immédiat, est un mythe, un mythe lui aussi extraordinaire, un mythe énigmatique. Car enfin, depuis l'Antiquité déjà des observateurs ont cassé ce mythe. Et ce mythe persiste, de nos jours encore, malgré toutes les connaissances qui ont été accumulées sur vos changements de couleurs. C'est ce qui le rend énigmatique. C'est cela la seule et véritable énigme.

A ces mots, le caméléon se retrouva pour la deuxième fois de la journée, les quatre fers en l'air. Le mythologue dut l'aider à se rétablir, tant le monde semblait s'être écroulé tout autour du caméléon. Car sa parure, qui était sa grandeur et sa solitude, devenait son talon d'Achille. Comment pourrait-il désormais se protéger des prédateurs ? La violence de la mort prochaine s'emparait de son esprit. L'habit du caméléon était devenu d'un gris jaune très cadavérique. Le voyant dans un tel état, le mythologue entreprit de lui expliquer la science de ses changements de couleur.

Il lui parla des travaux des premiers naturalistes, puis des expériences des physiologistes Paul Bert et Henri Milne-Edwards au 19^e siècle et de leurs successeurs G.H. Parker et A. Sand au début du 20^e siècle. Il lui expliqua que son épiderme est transparent, que son derme contient des cellules pigmentaires, qu'entre son derme et son épiderme se trouve un réseau de fibres nerveuses contenant des cellules colorées, que toutes ces cellules sont en quelque sorte la palette à peinture du caméléon et que ses fibres nerveuses en sont, en quelque sorte, les pinceaux. Il lui enseigna les matériaux et les couleurs dont est composée cette palette : les mélanines, caroténoïdes, carotiprotides, puriques ; les chromatophores, les chromatiques, les chromatocytes, les iridocytes ; les mouvements de rétraction et d'expansion de ces différentes cellules ; les mécanismes neuronaux et hormonaux qui provoquent ces mouvements ; il lui parla aussi de l'action produite par les cellules neurohumorales, l'interméline, l'adrénaline, la sympatine ; il lui parla surtout des jeux de couleurs qu'il pouvait, à volonté, composer avec le bleu, le jaune, le rouge, le violet, le brun...

Le caméléon l'écoutait attentivement, comprenait progressivement et se désolait irrémédiablement. Car ce que lui disait le mythologue ne le rassurait pas. Il n'était plus rien, ou presque. Il n'était plus qu'une machine à fabriquer des couleurs. Ce qu'il éprouvait allait bien au-delà du désenchantement. Voyant son profond désespoir, le mythologue le supplia de ne pas sombrer et d'écouter ce qu'il avait encore à lui dire. Il lui expliqua alors que ce qu'il

venait de lui expliquer ne concernait que l'étude des mécanismes de ses changements de couleur. Qu'il lui fallait encore lui parler des véritables raisons des merveilleux tableaux vivants qu'il était la seule créature au monde à réaliser. Et le caméléon l'écouta.

Il lui décrivit sa couleur blanchâtre, pendant son sommeil, lorsque ses cellules pigmentaires, elles-mêmes au sommeil, étaient profondément enfouies en son derme. Il lui parla de sa couleur gris terne lorsqu'il lui arrivait d'être en mauvaise santé. Il lui expliqua surtout comment sa peau s'irisait de couleurs dès lors qu'il se mettait en mouvement. Qu'il se trouve à terre et à découvert, sa peau se couvrirait de tâches brunes comme s'il voulait se faire aussi effrayant qu'une panthère. Qu'il fasse l'acrobate, bien à l'abri dans son arbre et sa peau deviendrait vert émeraude. Aurait-il froid et le soleil viendrait-il à passer, qu'il étalerait sa peau au soleil et qu'elle deviendrait noire pour mieux absorber les rayons du soleil. Il lui suffirait alors de regarder le flanc à l'abri des rayons du soleil pour constater qu'il était resté vert. Il lui apprit aussi qu'il pourrait désormais se promener en toute quiétude sur un support écossais et qu'il n'en deviendrait pas fou. De même qu'il n'aurait plus à craindre la mort, s'il lui advenait de marcher sur un support rouge. Car tout cela n'était que somnolence.

Le caméléon l'écoutait et commençait à reprendre quelques couleurs. Il n'était pas qu'une machine faite de mécanismes erratiques ; il était une machine vivante réagissant à divers stimuli sensoriels : la lumière, la chaleur, le sommeil... Le mythologue poursuivait son récit. Il voulait que le caméléon comprenne que sa science de la couleur n'était pas qu'une science mécanique, mais bel et bien une science de la vie. Il voulait que le caméléon comprenne qu'il était une créature douée de sensations, d'émotions. Bref, qu'il était aussi un sujet et pouvait être le sujet de ses changements de couleur. Il lui expliqua que l'épouvante et la colère transformeraient la couleur de sa peau en une nuit d'encre. Il lui révéla quelle était son admiration pour sa parure, lorsqu'à la fin d'un bel après-midi d'été, il se laissait aller au dilettantisme et dessinait sur sa peau des fresques mouvantes aux couleurs si subtiles.

Au milieu du feuillage, le caméléon redevenait vert et luisait au soleil couchant. Le mythologue avait sauvé le caméléon.. Mais il y avait par-dessus tout une dernière chose que le mythologue voulait que le caméléon comprenne. Et il le lui dit en ces termes : « Votre démarche a inspiré les plus grands chorégraphes, votre double vision d'aigle nous fait rêver, votre langue qui fait mouche à chaque fois a fait pâlir les archers du monde entier, votre

peau de peinture a inspiré les plus grands poètes. Votre mythe est certes énigmatique mais il est d'abord poétique. Vous avez enchanté mes enfants, vous les avez faits rêver. Vous avez été leur professeur de couleurs, vous avez été leur professeur d'arabesques. Pourquoi faudrait-il tuer le mythe ? »

A la béatitude avait succédé l'angoisse, à l'angoisse avait succédé l'espoir et à l'espoir venait de succéder la grande émotion, de celles qui submergent lorsque l'on prend conscience de soi. Sa parure n'était plus seulement sa grandeur. Sa parure n'était plus sa solitude. Sa parure était sa relation au monde de la vie, au monde de la création, aux chorégraphes, aux peintres, aux poètes, aux scientifiques et à leurs enfants. Le mythologue admirait cette peinture vivante qui vibrait sous l'émotion. Il demanda alors au caméléon de lui conter son voyage au pays mythique de la communication. Et le caméléon lui conta son récit, lentement, longuement, comme lui seul savait marcher... »

Ayant achevé la lecture de cette énigme, les trois rescapés poussèrent un profond soupir. Ils restèrent silencieux, un long moment, les yeux perdus dans les vagues qui battaient le piton sur lequel ils avaient bâti leur abbaye. Ils repensaient à la Dive bouteille repêchée en mer et au message qu'elle contenait. Ils repensaient à ce jour où leurs compagnons, ne sachant plus distinguer le réel de son reflet, s'étaient jetés, comme un seul homme, à la mer. Ils en étaient là, absorbés par leurs pensées, lorsque l'un d'eux, le plus jeune, se décida enfin à élever la voix par-dessus le vacarme silencieux des vagues se fracassant sur le récif.

Tirés de leur méditation, les deux autres l'écoutèrent. Il entreprenait de leur livrer son interprétation de l'énigme trouvée dans les fondations de l'abbaye. Cette énigme, c'est l'énigme de la connaissance, leur expliquait-il. Tout se passe comme si chaque fois que le caméléon se confronte à une énigme et parvient à la résoudre, il en rencontrait une autre, encore plus déroutante, encore plus énigmatique. Tout part d'une étrange rencontre et cet étrange-là appelle une interprétation fondamentale sur la science des changements de couleur du caméléon. Et l'on voit bien comment le caméléon passe d'une interprétation par l'ordre du sacré (le dieu Aruméi et les génies chthoniens) à une interprétation par l'ordre divin (l'homme étrangement pâle et sa longue robe blanche) avant que le mythologue ne sollicite les naturalistes, les physiologistes, les biologistes, les neurologues, les éthologues, pour lui en proposer une interprétation scientifique. A-delà, j'ai

le sentiment que cette énigme nous invite à une triple remise en cause de notre conception classique de la connaissance scientifique.

La connaissance purement dénotative, ou exclusivement technico-scientifique, des mécanismes du changement de couleur du caméléon est essentielle. Mais elle serait dérisoire, si elle ne prenait en compte le système de relations qu'entretient le caméléon avec son environnement et son mode d'insertion au monde qui est le sien. Ce système de relation et ce mode d'insertion peuvent être pour partie réductibles à une démarche logico-mathématique analysant les effets de la chaleur, de la lumière, de la veille et de l'éveil, sur les changements de couleur du caméléon. Mais la connaissance ne saurait faire abstraction des émotions, des expériences sensibles, des passions qui traversent la vie du caméléon (la frayeur, la colère, l'angoisse, la fureur de vivre, le dilettantisme...). Il nous faut passer d'une connaissance scientifique trop exclusivement dénotative, digitale, objective, démonstrative, à une connaissance scientifique qui soit également connotative, analogique, subjective, heuristique. Il nous faut passer d'une science de l'objet désenchanté et naturalisé à une science du sujet, de ses passions et de ses expériences sensibles, de sa relation et de son insertion au monde de la vie.

La connaissance scientifique s'est construite autour d'un cloisonnement disciplinaire et d'une spécialisation de plus en plus poussés. Chaque discipline, chaque spécialisation s'abîme dans des questions de plus en plus pointues délaissant le plus souvent les questions d'intérêt général. Chaque discipline, chaque spécialisation s'organise autour d'une communauté qui s'auto-légitime et s'auto-reproduit à colloques déployés. A ce morcellement des spécialisations, à ce saucissonnage de la connaissance, à ce réductionnisme croissant, à ce somnambulisme disciplinaire, théorique ou paradigmatique, il est urgent d'opposer une science de la relation, une science ouverte, une science du décroisonnement de la connaissance, une science sans cesse en interrogation sur le monde qu'elle s'efforce d'objectiver, dont elle est une production et à la transformation duquel elle participe.

Science du sujet, science de la relation, il me semble que l'énigme du caméléon et du mythologue nous invite également à une science des finalités, poursuit le jeune homme. La compréhension des mécanismes biologiques et neuronaux du changement de couleur du caméléon n'est rien si elle n'est enrichie d'une analyse des conditions dans lesquelles, et

des finalités pour lesquelles, sa peau change de couleur. La connaissance scientifique de ce siècle en reste trop souvent au premier niveau de questionnement. Elle est fondamentalement une science du comment. Elle est essentiellement une science des moyens. Le mode de fonctionnement de la communauté scientifique légitime principalement deux attitudes «scientifiques» : l'utilitarisme, en d'autres termes, la production de connaissances techniques ou mieux encore de techniques; le «théorisme nombriliste» ou encore la recherche pour la recherche. Dans les deux cas, l'homme et la société sont absents. Par la mécanique de l'outil et la fascination des moyens qui accompagnent l'utilitarisme. Par la fiction théorique et le terrorisme du concept qui accompagnent le théorisme. Il faut réintroduire l'homme et la société au centre du questionnement scientifique. Les sciences dites de l'homme et de la société ont ici une responsabilité fondamentale. Il leur faut en finir avec cette quête désespérée de scientificité et de reconnaissance par les sciences dites exactes. Il leur faut renverser la problématique, assujettir la techno-science à la socio-science, dépasser la science des moyens par la science des finalités.

Voyant le jeune homme se laisser griser par son discours sur la science, les deux autres lui firent un signe amical. Le jeune homme s'arrêta, et le plus âgé invita l'autre à prendre la parole. Ce qu'il fit. Il voulut d'abord congratuler son jeune collègue pour son interprétation tout à fait séduisante de l'énigme. Il aurait voulu en savoir plus sur la science du sujet, la science de la relation et la science des finalités. Ils auraient tout le temps d'en débattre dès qu'ils auraient embarqué à bord de l'esquif qui les emmènerait loin de l'Île de Computopia. Il était d'accord avec lui pour faire de cette énigme, l'énigme de la connaissance. Mais il lui semblait que son jeune collègue avait fait la part trop belle à la connaissance scientifique dans son interprétation de l'énigme. Car il lui semblait que l'énigme traitait tout autant de la science que du statut du mythe dans la science.

La connaissance scientifique est fondamentalement une entreprise de démythification, expliquait-il. La science des changements de couleur du caméléon permet d'abandonner définitivement le mythe de l'homochromie, ou du mimétisme. Cela dit, la science du changement de couleur du caméléon est incapable d'énoncer, dans le même temps, la Vérité de ce caprice de la nature. Elle s'en approche et s'en éloigne, parfois, par rectifications d'erreurs successives. Dans le jeu de l'erreur, la science est une entreprise

de démythification. Dans le jeu de la vérité, la science est une entreprise de mythification. En ce sens, les entreprises de déconstruction des mythes qui inhibent la connaissance sont des entreprises scientifiques. A condition toutefois de ne pas mythifier à son tour la démythification. A condition toutefois d'avoir clairement conscience qu'une entreprise de démythification est aussi une entreprise productrice de mythes, de croyances et d'idées, non de Vérité. Et c'est sans doute au non respect de ces conditions que se sont nourris les mythes de la science et de la technique.

Et les mythes ont la peau dure, poursuivit-il. A l'image du mythe de l'homochromie du caméléon qui perdure envers et contre toutes les déconstructions scientifiques. Les mythes ont la peau dure et le mythologue se sent profondément esseulé dans son entreprise de démythification. Seul, il ne l'est pas vraiment : d'autres l'ont précédé et l'ont nourri, d'autres l'accompagnent et le réconfortent, d'autres suivront. Seul n'est pas le juste mot, il trouvera toujours un caméléon à qui parler. Il se sentirait plutôt exclu, comme le souligne Roland Barthes : «Si l'on veut libérer le mythe, c'est de la communauté entière dont il faut s'éloigner. (...) Pour lui (le mythologue), la positivité de demain est entièrement cachée par la négativité d'aujourd'hui; toutes les valeurs de son entreprise lui sont données comme des actes de destruction¹.» Ces actes de destruction, le mythologue les veut esthétiques et éthiques. Tel est son souci esthétique lorsqu'il en rajoute sur les tonalités, les nuances et les arabesques de la peau de peinture du caméléon. Telle est sa préoccupation éthique lorsqu'il entreprend de convaincre le caméléon qu'il n'est pas une machine vivante à fabriquer des couleurs, qu'il est en le sujet et que c'est là sa grandeur, son mode de relation et d'insertion au monde de la vie.

A la fin de l'énigme, le mythologue s'interroge : pourquoi faudrait-il tuer le mythe ? Interrogation énigmatique quand on sait la folle détermination que déploie le mythologue pour abattre les mythes. Mais le mythologue n'est pas naïf. Il sait qu'il ne pourrait vivre lui-même sans mythe. Il sait en fait qu'il lui faut nouer de nouvelles relations avec les mythes. Et c'est l'une de ces relations qu'il est en train de nouer avec le mythe de l'homochromie du caméléon : une relation de *pédagogie enchantée des couleurs pour ses enfants*, une relation artistique avec la littérature, la chorégraphie et la peinture. Il devient en quelque sorte un poète du mythe.

1. R. Barthes, *op. cit.*, p. 245.

«*Poétiser*» est l'une des deux sorties proposées par Roland Barthes. «*Idéologiser*» est l'autre² : opposer au système de croyances et d'idées du mythe, un autre système d'idées et de croyances ; opposer au mythe, un discours fondamentalement politique qui accepte et reconnaisse la mythologie qui le nourrit. Puis se tournant vers son jeune collègue, il acheva l'interprétation de l'énigme par ces mots : «Le jour où la science voudra bien entretenir un rapport résolument poétique ou (et) idéologique avec le mythe de la connaissance, ce jour-là, la science du sujet, de la relation et des finalités, que vous appeliez de vos vœux, pourra être».

Le jeune homme avait écouté cette interprétation avec beaucoup d'attention. Le vieillard l'avait suivie avec une jubilation toute intérieure, qu'il avait eu du mal à dissimuler. Car, sans que le jeune homme et son aîné ne le sachent, leurs deux interprétations plus complémentaires que contradictoires, apportaient de la consistance à l'interprétation que le vieillard se proposait, maintenant, de leur livrer. Mais auparavant, il voulut les complimenter, longuement, pour la perspicacité de leurs commentaires sans lesquelles l'interprétation qu'il allait leur soumettre ne serait rien. Il commença par admettre que l'énigme pouvait bien être comme ils le pensaient l'énigme de la connaissance. Elle semblait effectivement traiter de manière allégorique de la science et du statut du mythe dans la science. Mais il lui semblait, plus fondamentalement, que l'énigme invitait d'elle-même à un deuxième niveau de lecture. Quelle n'était pas tant un récit allégorique qu'un deuxième langage. Le langage que l'auteur du récit avait choisi pour parler du récit qu'il achevait et de lui-même.

Pour s'en expliquer, le vieillard resitua l'énigme dans son contexte. L'énigme fait partie du récit du caméléon, expliqua-t-il à ses deux compagnons. Chacun de nous fait partie du récit du caméléon. Même les propos que je suis en train de tenir font partie de ce récit. Nous sommes tous trois des créations du caméléon, qui nous donne une énigme à lire et à commenter. S'il en est ainsi, c'est que le caméléon souhaite terminer son récit par une figure littéraire qui lui permette de dire quelque chose de lui-même et de son récit. Relisez l'énigme. De qui parle cette énigme imaginée par le caméléon ? Du mythologue bien sûr ! Mais avant tout du caméléon ! Du caméléon, de sa béatitude, de ses angoisses, de sa fragilité et de sa volonté farouche de prendre conscience de lui-même.

1. *Ibid.*, p. 247.

La science de ses changements de couleurs est prétexte à parler des doutes et des angoisses qui l'assaillent dans ses activités scientifiques. Il redoute de devenir une machine à traiter de l'information scientifique. Il craint et veut fuir le désenchantement du réel auquel peuvent conduire ses activités de recherche. Il ne veut pas devenir un mécanicien ou un physicien du social. Il connaît la fragilité de ses connaissances théoriques et disciplinaires. Et il veut faire l'acrobate dans l'arbre de la connaissance. Il le fait sans filet. Il respecte et craint les gardiens du temple de la science. Il a toujours peur de se retrouver les quatre fers en l'air désarçonné par la première contradiction venue. Il parle avec assurance. Mais il a le trac. Il veut que la démarche scientifique identifie et reconnaisse les émotions, les passions, les frayeurs, les colères. Il n'est pas toujours persuadé du caractère fondamentalement scientifique de sa démarche. Il a souvent la prétention de le penser. Il a toujours l'angoisse de s'aveugler de cette prétention. Il souhaite que la science soit sa relation et son mode d'insertion au monde de la vie, mais il craint de se cloîtrer dans la solitude du monde qui est le sien.

Le vieillard poursuivait son interprétation... Le statut du mythe de l'homochromie dans la science de ses changements de couleurs est l'occasion pour le caméléon d'avouer sans détour qu'il ne se situe pas lui-même au-delà des mythes qu'il s'est efforcé de décortiquer, mais qu'il entend entretenir un autre commerce avec ces mythes. Dans ce nouveau commerce, il répudie, au moins provisoirement, la marchandise et la technologie. Dans ce nouveau commerce, il voudrait donner droit de cité à la poésie et à l'idéologie. Par la fiction d'un scientifique omniscient toujours là au moment où il le faut — incarné par le mythologue dans l'énigme — il transmet et alimente le mythe de l'ubiquité. Par les propos échangés, par l'altérité et l'empathie qui nourrissent sa relation au mythologue, le caméléon s'inscrit dans le mythe de la convivialité. Enfin, par son souci permanent de s'accroître de lui-même, de faire entendre son récit, de s'insérer dans le monde de la vie et dans le monde de la création, le caméléon nourrit le mythe du progrès.

Quelle prétention a le caméléon à nous parler ainsi de lui-même ? interrogea le vieillard. Serait-il si orgueilleux ? Orgueilleux n'est sans doute pas le mot, je dirais plutôt mégalomane. Et cette mégalomanie il nous la livre sans détour dans son énigme. Le caméléon a soif de reconnaissance. Il veut sans cesse attirer le regard des passants. Il les siffle, les appelle, veut

se faire aussi gros que le bœuf. Il y met toute sa démesure. Il a conscience de cette démesure et du caractère parfaitement dérisoire de cette démesure. Mais il insiste. Il a besoin du regard de l'autre. Il veut devenir visible, sortir des feuillages qui le masquent. Il fonctionne largement sur le registre de la séduction. Il a été séduit par le vieux Pygmée. Il a été séduit par le jeune Bassari. Il a été séduit par l'homme à la longue robe blanche et au visage étrangement pâle. Il a enfin été séduit par le mythologue. Il voudrait séduire à son tour. C'est peut être cela la seule et véritable énigme du caméléon.

Le caméléon est-il vicieux ?...

Personne ne répondit à la dernière question du vieillard. Sans se consulter, sans échanger le moindre mot ni le moindre regard, les trois rescapés se levèrent, comme un seul homme. Le vieillard s'empara de la dive bouteille avec laquelle leurs infortunés compagnons s'étaient enivrés. Le plus jeune grimpa au sommet de l'arbre de la communication. Le dernier s'empara d'une cordelette dont il lança l'une des extrémités vers le jeune homme et dont il attacha l'autre au goulot de la dive bouteille. Pendant que le vieillard arrimait la bouteille au tronc de l'arbre avec une ficelle, le plus jeune noua la cordelette au bout de la plus grande branche. Toujours sans mot dire, les trois hommes se réunirent, au pied de l'arbre de la communication, devant l'esquif qui allait les emmener loin de l'Île de Computopia. Le vieillard sortit son canif et coupa la ficelle. La dive bouteille se fracassa sur la coque de l'embarcation. Ce n'est qu'alors, qu'ils embarquèrent et larguèrent les amarres de *L'énigme du caméléon*.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 1997
SUR LES PRESSES D'AKADÉMIAI NYOMDA
A MARTONVASAR (HONGRIE)

Gérard CLAISSE

ALÉAS

L'ABBAYE DES TÉLÉMYTHES

Au commencement était un monde à l'envers que l'on appelait « la société industrielle » ou encore « la société de consommation ». Ford, la machine et l'énergie régnaient sans partage sur ce monde. Puis, l'énergie vint à manquer, la machine se grippa, la crise était patente. Les déchets jonchaient le sol, les pollutions montaient jusqu'aux cieux. Dieu trouva l'air irrespirable et décida de construire un monde à l'en-droit. Un extraordinaire déluge de technologies de l'information et de la communication se répandit alors sur toute la surface de la terre. De ce déluge devait naître une société nouvelle : la société de l'information, une société de l'intelligence, de la créativité et de la connaissance.

Chasseur de mythe dans un village planétaire peuplé d'internautes, plus virtuels que réels, un caméléon venu d'une lointaine légende et marqué pour toujours par une bien énigmatique rencontre, propose une analyse critique de cette nouvelle société. Il dissèque les trois principaux mythes que produisent les discours dominants sur la société de l'information : *le mythe de l'ubiquité, le mythe de la convivialité et le mythe du progrès.*

Dans cet essai critique sur la société de l'information, l'auteur s'est efforcé de mettre en résonance la forme et le fond, en d'autres termes une esthétique et une éthique de la communication. C'est sans doute l'une des originalités de ce livre.

Gérard Claisse est Directeur de Recherche au Laboratoire d'Économie des Transports, Unité mixte du CNRS, laboratoire commun à l'École Nationale des Travaux Publics de l'État et à l'Université Lumière Lyon 2. Il enseigne à l'ENTPE et est l'auteur de nombreuses recherches et contributions à des ouvrages sur les enjeux sociaux des technologies de l'information et de la communication.

L'illustration de la couverture est due à Stéphane Tap.

ISBN 2-908016-92-3

PRIX 140 F